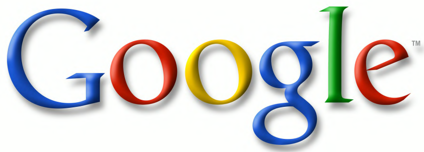
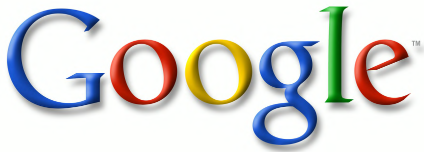








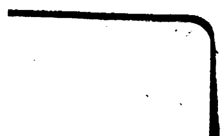

1837
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
NIVERSITY OF MICHIGAN
E PLURIBUS UNUM
TUEBOR
SI·QUAERIS·PENINSULAM·AMOENAM
CIRCUMSPICE





HISTOIRE DU PARAGUAY.

TOME IV.



HISTOIRE DU PARAGUAY.

Par le P. PIERRE FRANÇOIS-XAVIER DE CHARLEVOIX, de la Compagnie de Jesus.

TOME QUATRIEME.





A PARIS,

Chez
DESAINT, rue S. Jean-de-Beauvais, vis-à-vis du College.
DAVID, rue & vis-à-vis de la Grille des Mathurins.
DURAND, rue du Foin, la premiere Porte cochere en entrant par la rue S. Jacques.

M. DCC. LVII.

Avec Approbation & Privilege du Roi.


dionale
Marine
Iles de Fran
et no
45
36
45
30
Occi
5



HISTOIRE DU PARAGUAY.

LIVRE TREIZIEME.

SOMMAIRE.

LE Pere Diaz Taño à Madrid. Comment il y est reçu. Déchaînement en Espagne contre les Jésuites. Le Roi Catholique demande au Général de la Compagnie un Visiteur pour le Paraguay. Quel fut ce Visiteur. Il consulte le Commissaire des Peres de Saint François du Pérou. Lettre de ce Commissaire au Pere Oliva, Général des Jésuites. Chef d'accusation contre les Jésuites du Paraguay, avec la réponse du Commissaire des Peres de Saint François. En quel état le Visiteur trouve la Province du Paraguay. Le Commissaire de Saint François nommé Evêque de l'Assomption.

Belle action des Itatines Chrétiens. Le nouvel Evêque visite par ordre du Roi les Réductions des Jésuites. Les Indiens de ces Réductions sauvent la Ville de Santafé. Leurs travaux pour le service du Roi. Nouvelle tentative pour établir la Foi dans le Chaco. Deux Jésuites chez les Mataguayos. Comment ils y sont reçus. Les Espagnols refusent de leur vendre des provisions. Complot contre eux. Il est découvert. Retraite des Missionnaires. Fruit de leur tentative. Les Matagayos les redemandent. Deux Jésuites engagent les Mocovis à mettre bas les armes. La guerre recommence. Les Espagnols entrent dans le Païs ennemi. Belle action de trente Chiriguanes. On manque une belle occasion de faire la paix. Les Ennemis sont défaits. Fondation d'une Réduction près d'Esteco. Piété du Gouverneur. Opération de cette campagne. L'Armée retourne à Esteco. Etat de la Réduction susdite. Sagesse des Femmes du Chaco. Pourquoi le Gouverneur laisse son entreprise imparfaite. Ce qu'il fait de ses Prisonniers. La Réduction est évacuée. Les Jésuites refusent de recevoir des Indiens en Commande. Ils en gagnent plusieurs à Jesus-Christ. Ce qui empêche de continuer la guerre. Tentative manquée pour la conversion des Calchaquis. Entreprise des Portugais sur le Paraguay. Diligences des Gouverneurs du Paraguay & de Rio de la Plata. Les Indiens des Réductions vont à la découverte des Portugais. Ils en font vingt-cinq Prisonniers, & comment ils en usent avec eux. Ce qui

se passa entre le Capitaine Portugais & le Supérieur des Missions. Le Capitaine est conduit à Buenos Ayrès. Comment il y est reçu. Commencement de la Colonie du Saint Sacrement. Ce qui se passe entre le Gouverneur Espagnol & le Général Portugais. Prétentions de celui-ci. Le Gouverneur de Buenos Ayrès reçoit ordre de chasser les Portugais de la Colonie. Trouppes qu'on y destine. Le Gouverneur demande trois mille Indiens des Réductions. Ils arrivent au Camp. Un secours envoïé aux Portugais arrive trop tard. Force des Espagnols. Nouvelle sommation faite au Général Portugais. Elle est encore rejettée. Ordre de l'attaque. Les Indiens des Réductions le font changer. Attaque. Belle action d'une Dame Portugaise. Perte des deux Partis. Générosité du Général Espagnol. Effet que produit cette Expédition, en faveur des Réductions.

1660.

Le P. Diaz Taño en Espagne.

PEU de tems après que la Junte, dont nous avons parlé dans le Livre précédent, eut déclaré orthodoxe le Catéchisme, où Dom Bernardin de Cardenas avoit trouvé toutes les erreurs qu'il reprochoit aux Jésuites du Paraguay, le Pere Diaz Taño étoit parti pour l'Espagne, moins pour y soutenir la cause de ses Freres, que pour répondre aux questions qu'on pourroit lui faire, donner les éclaircissemens qu'on pourroit lui demander, & solliciter une recrue de Missionnaires, dont la disette augmentoit tous les jours dans ces Provinces. D'ail-

1660. leurs, le Roi Catholique aïant, dès l'année 1654, évoqué à son Conseil des Indes la grande affaire, qui troubloit depuis si long-tems le Paraguay, & donné ordre qu'on lui envoïât toutes les pieces que les deux Parties avoient produites, les Jésuites ne pouvoient les confier à un Homme, qui fut mieux instruit de cette grande affaire, que ce Religieux. Le Docteur Xarque donne à entendre (1) que les Tribunaux supérieurs du Pérou avoient eux-mêmes sollicité cette évocation, de concert avec les Jésuites, lesquels espéroient qu'on les inquiéteroit moins au Paraguay, quand le jugement définitif ne dépendroit plus que du Conseil, & les Tribunaux supérieurs aïant de grandes raisons pour se débarrasser d'une affaire, qui s'embrouilloit de plus en plus, & dont les pieces, selon l'Auteur que je viens de citer, montoient déja à dix mille feuilles de papier, quoiqu'il n'y en eût que très peu de la part des Jésuites.

Comment il y est reçu.

Le Pere Diaz Taño, en arrivant en Espagne, trouva partout un grand déchaînement contre sa Compagnie, & fut assez étonné de la défense qui lui fut faite de venir à Madrid, la Cour apprehendant peut-être que sa présence ne fournît une nouvelle matiere à un feu que l'on vouloit éteindre. Mais quand il eut trouvé le moïen de faire passer jusqu'au Conseil les instructions dont il étoit chargé, non-seulement il eut permission de se montrer dans la Capitale, & obtint tout ce qu'il

(1) Liv. 2. page 50.

demandoit, mais le Conseil lui fit l'honneur de lui députer deux de ses Membres, pour lui témoigner au nom du Roi combien Sa Majesté étoit satisfaite de la conduite & du zele de sa Compagnie à étendre le Roïaume de Dieu dans toutes les Provinces du Paraguay (1). Il ne se laissa pourtant point éblouir par de si belles apparences; & après avoir mis ses affaires en regle, il partit pour Seville, afin d'y faire ses arrangemens pour l'embarquement des Missionnaires qu'on lui avoit fait espérer. 1660.

1661.

Déchaînement en Espagne contre les Jésuites.

A-peine y étoit-il arrivé, qu'il apprit que dans Madrid il y avoit un déchaînement affreux contre les Jésuites; que le Frere Villalon & quelques autres Religieux y répandoient une infinité de Libelles, & que cela continuoit même depuis que le Conseil avoit de son propre mouvement fait mettre ces Religieux aux arrêts dans leur Couvent; que ce qu'on y reprochoit de moins aux Missionnaires du Paraguay étoient les hérésies, les voleries, & la révélation des Confessions; que dans un de ces Ecrits, dont plusieurs étoient placardés, on lisoit ces mots: *le Docteur Jean de l'Espino, tres zelé Catholique, a dit que la Compagnie méritoit d'être mitrée* (2), *comme étant convaincue d'impostures: d'être chassée comme séditieuse & perturbatrice du repos public: d'être fouettée pour ses voleries: d'être condamnée aux Galeres comme vagabonds; &*

(1) Xarque, *ibidem.*

(2) C'est-à-dire porter un bonnet de papier peint, en forme de mitre, comme ceux qui sont fouettés par la Ville pour certains crimes.

1661. *d'être brûlée comme héretique.* Un autre avoit pour titre, *Résistance Catholique aux entreprises impies & publiques, exécutées par ceux de la Compagnie de Jesus contre l'Eglise & contre le Roi dans la Province de Paraguay, qu'ils ont subjuguée par les armes, & à la faveur de la Doctrine erronée & frappée d'anathemes, qu'ils y ont introduite, & qui commence à infecter les Provinces voisines.* Un troisieme étoit intitulé, *Exposition de l'Epître prophétique de Saint Paul, dans laquelle cet Apôtre predit les actions réprouvées des Religieux de la Compagnie de Jesus, traduite du Latin en Espagnol, afin qu'elle soit entendue de tout le monde.* C'est ce que le P. Diaz Taño écrivit au Pere Assistant d'Espagne, dans une Lettre datée du sixieme de Janvier 1661.

Il faut qu'une cause soit bien désesperée, quand pour la soutenir on a recours à de pareilles voies; mais il est des hardiesses, qui réussissent du moins pour un tems, & les Agens de l'Evêque du Paraguay suivoient sans scrupule la maxime de ceux qui disent, *calomniez hardiment, il en restera toujours quelque chose* (1). D'ailleurs le Frere Villalon avoit trouvé de la protection jusques dans le Conseil, & il faisoit l'honneur au Pere Julien de Pedraça, Procureur général des Jésuites pour les Indes, de croire qu'il obéiroit, comme il le fit en effet, à un ordre du Roi qui venoit d'imposer silence aux Parties.

Cet ordre avoit été rendu sur ce que le

(1) *Calumniare audacter, semper aliquid hærebit.*

Rapporteur du Procès D. Antoine de Leon, avoit déclaré que dans tous les Ecrits présentés par le Procureur de Dom Bernardin, il n'y avoit rien de vrai. Mais comme il ne gardoit pas lui-même ce silence, le Pere de Pedraça, & après lui le Pere Hyacinthe Perez, s'en plaignirent au Roi, qui fit releguer ce Religieux dans un Couvent de son Ordre près de Seville, ce qui ne suffit pas encore pour le contenir: il se rendit quelque tems après à Rome, où il fit tout ce qu'il avoit fait en Espagne. 1661.

Le Pere Perez en porta encore ses plaintes au Roi Catholique, & le supplia d'empêcher que l'Ambassadeur de Sa Majesté auprès du Pape, ne lui donnât aucune protection. Il y a bien de l'apparence que Philippe IV eut égard à sa supplique; car il est certain que malgré tous les ressorts que firent jouer dans cette Cour les Agens de Dom Bernardin de Cardenas, pour faire annuller la Sentence rendue par le Pere Nolasco, comme Juge-Conservateur des Jésuites, contre cet Evêque, ils n'y réussirent point, non plus qu'à persuader au souverain Pontife, mieux instruit par l'Evêque du Tucuman de ce qui s'étoit passé au Paraguay, que les Jésuites fussent tels que leurs Parties les représentoient.

Le Roi demande au Général des Jésuites un Visiteur pour le Paraguay.

Le Roi Catholique de son côté, n'aïant plus aucun doute sur la Doctrine de ces Missionnaires, pleinement justifiée par la Junte de l'Assomption, ni sur les Mines d'or, dont la premiere Sentence de Dom Jean Blasquez de Valverdé avoit fait évanouir jusqu'au plus leger soupçon, ni sur les

sommes immenses, que Dom Bernardin
1661. de Cardenas accusoit les Jésuites de s'être appropriées, ni enfin sur l'usurpation d'une grande partie de son Domaine du Paraguay, voulut voir si sur les autres points d'accusation, dont il ne croïoit nullement le Corps des Missionnaire coupable, il n'y avoit pas du moins quelques Particuliers qui eussent donné lieu à ces accusations, & il prit le parti d'écrire au Pere Jean-Paul Oliva, qui gouvernoit alors la Compagnie en qualité de Vicaire général, pour lui dire qu'il jugeoit à-propos qu'il envoïât au Paraguay un Visiteur, chargé d'examiner certains articles qui lui restoient à éclaircir.

Quel fut ce Visiteur.

Le Pere Oliva reçut, comme il le devoit, cette marque de confiance que lui donnoit un si grand Monarque, & le supplia de nommer lui-même un de ses Sujets, dont les lumieres & la doiture lui fussent parfaitement connues, & auquel il donneroit de sa part tous les ordres, tous les pouvoirs & toutes les facilités nécessaires pour s'acquitter de l'importante commission, dont Sa Majesté vouloit bien l'honorer. Mais Philippe IV voulut absolument avoir un Homme de son choix, & le Vicaire général nomma le Pere André de Rada, alors Provincial au Pérou, & qui avoit exercé le même emploi & celui de Visiteur dans plusieurs autres Provinces de l'Amérique Espagnole.

Il étoit déja fort connu à Rome & en Espagne, parcequ'étant Provincial au Mexique il avoit eu à essuïer tout le feu de

la persécution que Dom Jean de Palafox y faisoit aux Jésuites, & que la sagesse, avec laquelle il s'y étoit comporté, lui avoit attiré les éloges des deux Puissances, au Tribunal desquelles cette grande affaire avoit été portée. Il ne se fit pas moins d'honneur au Paraguay, qu'il ne s'en étoit fait dans la nouvelle Espagne; & après y avoir gouverné sa Compagnie pendant six ans, d'abord en qualité de Visiteur, puis en celle de Provincial, de retour en Espagne en 1670, il fut chargé du gouvernement du College imperial de Madrid. Il y mourut peu de tems après d'une maladie contagieuse, contractée à l'Hôpital au service des Malades, & dans une si grande opinion de sainteté, que le Corps des Officiers Militaires, soutenu du Cardinal d'Arragon, Archevêque de Tolede, & le Conseil roïal des Indes, se disputerent le dangereux emploi de le porter au tombeau (1). 1661.

1663. Il consulte le Commissaire des Peres de Saint François.

Tel étoit le Visiteur, que le Pere Oliva proposa au Roi Catholique, & que ce Monarque chargea d'examiner les articles des affaires du Paraguay, sur lesquelles il n'étoit pas encore suffisamment instruit. Le Pere de Rada ne reçut les ordres de Sa Majesté & ceux de son Supérieur, qu'en 1663. Dans les instructions, dont ceux du Vicaire général étoient accompagnés, il lui étoit sur-tout recommandé de ne rien faire, que de concert avec le Pere Gabriel de Guillestigui, Commissaire général des

(1) Xarque, Liv. 2. Chap. 50. Toutes les pieces suivantes sont tirées du même Auteur.

1663. Peres de Saint François au Pérou, Religieux d'un grand mérite, & qui avoit été Visiteur au Paraguay dans le tems que Dom Bernardin de Cardenas soulevoit toute cette Province contre les Jésuites. Rien ne pouvoit faire plus de plaisir au Pere de Rada, que d'avoir à travailler avec un Homme, qui avoit été témoin des choses, dont il avoit à traiter; mais en arrivant à Lima, il apprit que le Commissaire se trouvoit alors à Santafé de Bogota; Capitale du nouveau Roïaume de Grenade, éloignée de quatre cents lieues de cette Capitale. Il fut donc réduit à le consulter par Lettres; & la Providence le permit sans doute, afin qu'on eût par écrit le témoignage d'un Homme de cette autorité, sur une affaire qui intéressoit un Evêque du même Ordre que lui.

Le Pere de Rada lui exposa, dans la Lettre qu'il lui écrivit, les articles au nombre de cinq, sur lesquels le Roi Catholiques vouloit être éclairci, & y joignit une autre Lettre, que le Pere Oliva lui avoit adressée pour lui rendre. Ce Commissaire répondit à l'une & à l'autre; & voici la réponse, qu'il fit au Vicaire général de la Compagnie.

MON RÉVÉREND PERE,

Lettre du Commissaire, au P. Oliva.

» J'ai reçu au mois d'Août dernier une » Lettre du Pere de Rada, Provincial de » votre Compagnie au Pérou, par laquelle » il me donne avis de l'ordre, qu'il venoit » de recevoir de votre Paternité, de se

» transporter au Pérou. J'avoue que je n'ai » pu m'empêcher de le plaindre d'être » obligé de faire un aussi grand voïage... » & cela avec d'extrêmes fatigues par des » chemins très difficiles. C'est pourquoi, » afin d'ôter à votre Paternité les mau- » vaises impressions, qu'on a tâché de lui » donner de quelques-uns de ses Reli- » gieux, je suis bien aise de l'instruire de » toutes les affaires de ce Païs. Je sais qu'elle » avoit enjoint au Pere de Rada de s'adres- » ser à moi pour cet effet; mais la distan- » ce des lieux ne permettant pas que nous » puissions nous aboucher, il a été obligé » de me consulter par Lettres, & il y a » quinze jours que j'en ai donné une pour » lui faire tenir à Lima par la voie de » Quito, avec une réponse sur les cinq » Chefs d'accusation, dont on a chargé » vos Peres. C'est la copie de cette répon- » se, que j'envoie à votre Paternité, & » je puis assurer que je n'y ai rien avan- » cé dont la vérité ne me soit parfaite- » ment connue, ce que j'atteste devant » Dieu, & en ma conscience.

1663.

» La réponse sur le cinquieme article » n'est pas de moi, parceque je n'étois point » à Buenos Ayrès, quand le fait est arri- » vé; mais mon Secrétaire, qui y étoit, » m'a rendu le témoignage que vous trou- » verez ici, & il vous écrit lui-même » pour vous le confirmer. Du reste, je » dois ajoûter de tous vos Religieux de ces » Provinces en général, & de chacun en » particulier, que j'ai toujours reconnu en » eux beaucoup de vertus & de perfec-

1663. » tions ; que dans l'occasion dont il s'a-
» git, ils ont souffert en véritables Apô-
» tres, & qu'ils en remplissent chaque jour
» les devoirs par la maniere dont ils tra-
» vaillent à l'instruction des Indiens, ani-
» mant par leur exemple les Missionnaires
» de mon ordre, qui sont dans le même
» Païs. Aussi puis-je me glorifier que de
» toutes les Habitations des Indiens que
» j'ai vûes, aïant visité tout le Pérou, il
» n'y en a point où les Peuples soient
» mieux instruits, ni dont je crois que
» Dieu soit plus content, que celles-là.

» Je me souviens, & je me souviendrai
» toujours de ce que me dit peu de tems
» avant sa mort le vénérable Pere Louis
» de Bolaños, Religieux de mon Ordre,
» l'un des premiers qui aient prêché la
» Foi dans ces quartiers-là : *Je meurs con-*
» *tent, & je benis Dieu*, ce sont ses pro-
» pres paroles, *de voir sous la conduite*
» *des Peres de la Compagnie, les Indiens*
» *que j'ai convertis* ; car aïant avec lui
» peu de Missionnaires de notre Ordre, il
» avoit été obligé de laisser à vos Peres
» le soin d'une partie de ses Néophytes ;
» & je puis dire sans flatterie, que ces
» Missions sont encore en meilleur état,
» qu'elles n'étoient sous ce grand Servi-
» teur de Dieu. Enfin, mon Révérend
» Pere, non-seulement dans cette occa-
» sion, mais encore dans toutes les au-
» tres que votre Paternité me donnera de
» lui rendre quelque service, je m'en ac-
» quitterai avec toute l'affection possible.
» Je prie Dieu qu'il vous conserve pendant

» plusieurs années pour le bien de la Com-
» pagnie. A Santafé, le 12 d'Octobre 1663.
» 1663, Frere GABRIEL DE GUILLESTIGUI,
» Commissaire général du Pérou.

CHEFS D'ACCUSATION

Contre les Peres de la Compagnie de Jesus, qui sont au Paraguay, avec la Réponse du Révérend Pere Gabriel de Guillestigui, Commissaire de l'Ordre de Saint François dans le Pérou (1).

I. ON *dit que les Jésuites du Paraguay aïant été de l'avis de ceux qui tenoient que l'Ordination de Dom Bernardin de Cardenas étoit nulle ou irréguliere, au lieu de se taire en cette occasion, comme ils le devoient, ils publierent leur sentiment comme une décision certaine; que par-là ils causerent le trouble & le scandale, faisant naître des soupçons sur la validité des Sacremens que ce Prélat administroit, & des autres fonctions Episcopales qu'il exerçoit. Enfin, que cela mit la Ville dans un furieux désordre, & même en danger de se révolter & de se perdre.*

RÉPONSE. » Dom Bernardin de Car-
» denas, qui venoit d'être nommé à l'E-
» vêché de l'Assomption, aïant résolu de
» se faire sacrer sans attendre ses Bulles,

(1) Xarque, Liv. 2. Chap. 50 & 51.

1663. » il y voulut être autorisé du suffrage des » Religieux, & des autres Personnes savantes, & chacun embrassa l'opinion » qu'il jugea la meilleure. Celle des Peres de la Compagnie, fondée sur un » sentiment commun parmi les Théologiens, & qui a été approuvée dans le » Conseil, fut qu'il ne pouvoit pas se faire » sacrer de la sorte. Mais il n'est nullement vrai qu'ils aient entrepris de décider absolument sur la question. Ils ne » firent que déclarer ce qu'ils pensoient, » dans une occasion où ils étoient obligés » de dire leur avis.

» Il y avoit dans le même tems deux » Religieux qui avoient été renvoïés secretement de la Compagnie; l'un nommé Jerôme Porcel, qui entra dans notre Ordre de Saint François, où j'ai vécu avec lui; l'autre, nommé Côme Sofia (1), que je me souviens d'avoir » vû Dominiquain. Ces deux Religieux » aïant donné leur avis par écrit, où ils » soutenoient que l'Evêque nommé pouvoit se faire sacrer sans attendre ses » Bulles, les Peres les plus considérables » de la Compagnie, entr'autres le Pere » Jean de la Guardia, zelés pour l'honneur » de leur Ordre, firent publier dans la » Ville & dans l'Université de Cordoue, » que le sentiment de ces deux Peres n'étoit pas celui de la Compagnie, & » ne devoit point passer pour tel. Ainsi

(1) C'étoit le Recteur du College de Salta, qui avoit donné son avis doctrinal en faveur du Sacre de Dom Bernardin de Cardenas.

» l'opinion contraire fut dès-lors regardée » comme celle de toute la Compagnie; » non qu'ils en fussent les Auteurs, & » qu'ils aient rien prononcé définitive- » ment sur le cas proposé, mais parcequ'ils » le choisirent comme le plus sûr. (1). 1663.

» Or, quoiqu'ils le fissent dans un tems » où ils ne pouvoient pas prévoir les ré- » volutions qui sont arrivées depuis dans » le Paraguay, il semble néanmoins que » leur opposition étoit un moïen que four- » nissoit la Providence, pour détourner » de si grands maux, sans qu'ils pussent » eux-mêmes en avoir la premiere pensée. » Au reste, leur opinion particuliere ne » les empêcha point de vivre dans une très » bonne intelligence avec l'Evêque pen- » dant plusieurs années, ni ce Prélat de » leur marquer beaucoup d'amitié & de » considération, quoique, s'étant fait sa- » crer ainsi à la faveur des suffrages de » ceux qui jugeoient qu'il le pouvoit, » lorsqu'il voulut ensuite donner les Or- » dres à Cordoue du Tucuman, les Jésui- » tes agissant conséquemment à l'opinion » qu'ils tenoient, eussent envoïé leurs jeu- » nes Religieux au Chili pour y être or- » donnés, & c'est sur quoi je me souviens » d'avoir eu une dispute avec quelques » Chanoines de la Cathédrale.

II. *On dit en second lieu, que les Cha-*

(1) Le Pere de Guillestigui ignoroit apparemment que la question avoit été décidée à Rome, & que le Pape avoit absous Dom Bernardin des censures, qu'il avoit encourues par son Ordination irréguliere.

1663. *noines qui s'étoient soulevés contre l'Evêque, aïant choisi l'Eglise des Jésuites pour y célebrer l'Office divin, ces Peres les y reçurent & leur permirent d'en faire leur Cathédrale l'espace d'environ deux ans; que le trouble & l'aigreur s'étant augmentés par-là, ce fut à ce sujet que dans les Discours & les Ecrits publics on traita les Jésuites de Schismatiques, & que l'on intenta contre eux plusieurs autres accusations.*

RÉPONSE. » La plus grande & la plus » considérable partie des Chanoines s'étant » séparée de l'Evêque, pour les raisons que » j'ai apprises lorsque j'étois au Paraguay (1), alla occuper l'Eglise du College de la Compagnie pour y faire l'Office divin, de peur que dans la suite on » ne leur fît un crime de l'avoir omis. Il » étoit au pouvoir de ces Messieurs de » choisir pour cela toute autre Eglise, & » la refuser eût été donner lieu aux mêmes » maux, que l'on auroit prétendu éviter, » ainsi qu'il parut assez par la conduite de » ces Chanoines qui demeurerent inébranlables dans leurs résolutions. Pour les » Peres de la Compagnie, ils firent dans » cette occasion tout ce qu'on devoit attendre d'eux, s'efforçant selon l'esprit

(1) Les Chanoines n'en apporterent point d'autres, que ce qu'ils croïoient la prise de possession de l'Evêque nulle, & son Ordination illicite, par conséquent qu'il étoit lié par les censures, comme l'a déclaré depuis la Congrégation du Concile de Trente. On n'a commencé à traiter les Jésuites de Schismatiques, que lorsque l'Evêque se fut declaré contre eux.

» de leur regle, & ſelon leur louable cou- 1663.
» tume, qui eſt aſſez connue de tout le
» Monde, d'accommoder ce différend.
» Cependant on ne laiſſa pas d'en prendre
» occaſion dans la ſuite de les appeller
» brouillons, perturbateurs & ſchiſmati-
» ques, quoiqu'ils n'euſſent fait autre cho-
» ſe que de laiſſer leur Egliſe aux Chanoi-
» nes pour leur tenir lieu de Cathédrale,
» à deſſein & dans l'eſperance d'être plus
» en état de remédier au mal. Au reſte,
» les Chanoines mêmes avoient fait leurs
» efforts pour le prévenir. Car avant que
» l'Evêque fût arrivé au Paraguay, & lorſ-
» qu'il étoit encore à Cordoue du Tucu-
» man, ils lui avoient écrit pour le prier
» d'attendre à exercer les fonctions Epiſ-
» copales, qu'il eût reçu ſes Bulles, afin
» d'ôter matiere aux ſcrupules qui pou-
» voient naître, s'il en uſoit autrement.

III. *On dit que les Indiens des nouvelles Habitations formées par les Jéſuites aïant eu la permiſſion de Sa Majeſté Catholique d'avoir des armes à feu pour ſe défendre contre les Portugais de Saint Paul de Piratiningue du Breſil, ces Peres ſe ſervirent de ces Indiens armés, contre l'Evêque du Paraguay, & que quatre d'entre eux les accompagnerent par l'ordre du Pere Diaz Taño, leur Supérieur, qui ſe trouva lui-même à la Bataille où furent tués dix-huit Eſpagnols du Parti de l'Evêque, & pluſieurs Indiens de l'un & de l'autre Parti.*

RÉPONSE. » J'ai ſu de pluſieurs Per-
» ſonnes d'une ſageſſe & d'une probité re-
» connues, & même de ceux qui étoient

1663. » attachés à Dom Bernardin de Cardenas,
» comme le Syndic de notre Ordre, qui
» étoit Lieutenant de Police dans la Ville,
» & Dom Jean de Villasanti, le jeune,
» qui fut Lieutenant général de l'Evêque,
» qu'après la mort du Gouverneur du Pa-
» raguay, Dom Diegue Escobar Osorio,
» ce Prélat, fondé sur un Privilege accor-
» dé à la Ville de l'Assomption par l'Em-
» pereur Charles V, se mit en possession
» du Gouvernement civil & militaire;
» qu'il le fit à dessein de s'en prévaloir dans
» le démêlé qu'il avoit avec les Chanoi-
» nes, lequel malgré tous les remedes
» qu'on tâchoit d'y apporter ne faisoit,
» comme j'ai dit, qu'augmenter chaque
» jour; qu'après qu'il se fut ainsi fait nom-
» mer Gouverneur, usant de tout le pou-
» voir que lui donnoit cette Charge, join-
» te à la dignité Episcopale, il chassa d'une
» maniere ignominieuse les Peres Jésuites
» de leur College & de la Ville, & que
» non content de cela il fit abattre une
» grande partie de leur College, sous
» prétexte qu'ils s'étoient établis dans la
» Ville sans permission de Sa Majesté (1).
» J'ai vû moi-même des vestiges & des
» ruines, tant de l'Eglise que de la Mai-
» son. On pourroit supposer que ce ne fut
» pas l'Evêque qui ordonna toutes ces vio-
» lences; mais il est constant qu'il ne s'y
» opposa en aucune maniere, & que les

(1) Il est étonnant que Villasanti ait dit cela au Pere Commissaire, lui à qui on présenta les Lettres patentes du Roi pour la fondation de ce College, lorsqu'il exécuta les ordres de l'Evêque.

» Jésuites qu'on chassa ainsi, furent exposés dans une Barque au courant du Fleuve. 1663.

» Ces Peres aïant porté leurs plaintes » à l'Audience roïale de la Plata, dans le » tems même que les Habitans de l'Assomption y envoïerent demander un » Gouverneur, cette Cour donna le Gouvernement de la Ville & de la Province » à Dom Sébastien de Leon, qui étoit un » Homme d'un grand mérite, & bien différent des portraits que quelques-uns en » ont voulu faire. Il fut chargé surtout de » ramener avec lui & de rétablir les Peres » de la Compagnie dans leur College. Le » nouveau Gouverneur, se conduisant selon les Instructions qu'il avoit de l'Audience roïale, fit d'abord présenter ses » Provisions dans les lieux où il le devoit » faire sans s'exposer, & comme il se douta bien des oppositions que l'Evêque » feroit, tant à sa reception qu'au rétablissement des Jésuites, il se fit accompagner par quelques Trouppes pour la sûreté de sa personne, & pour soutenir sa » dignité. Ce fut en cette occasion que l'on » en vint aux mains, & que vingt-trois » Espagnols du parti de l'Evêque furent » tués; mais uniquement par leur témérité, & non par la faute du Gouverneur » Dom Sébastien de Leon, qui ne fit en » cette rencontre que maintenir l'autorité » roïale, & user de son droit, après avoir » fait auparavant ses protestations contre » les Rebelles, & les avoir publiées au son » du Tambour.

1663. » Quant aux Peres de la Compagnie, » ils étoient encore moins coupables que » lui, & c'est une fausseté de dire qu'ils » étoient à la tête des Trouppes pour les » conduire. Ils ne firent que suivre le Gou- » verneur, qui avoit ordre de les ramener » à l'Assomption & de les rétablir dans » leur College ; & tout ce qui pourra être » arrivé, c'est que quelques-uns des Sol- » dats que Villasanti, Lieutenant général » de l'Evêque, mena contre le Gouver- » neur, aïant voulu enlever quelqu'un des » Jésuites, ce Pere aura fait en cette oc- » casion ce que j'aurois fait moi-même, » & ce que tout autre auroit pu faire sans » commettre un péché véniel, c'est-à-dire, » qu'il se sera défendu de son mieux (1).

IV. *On dit en quatrieme lieu que les Indiens des Réductions étant autant Sujets du Roi que les Naturels des Roïaumes, néanmoins les Jésuites les élevent dans l'independance, jusques-là que Sa Majesté aïant résolu de leur imposer un Tribut fort leger, seulement pour marque de sa Souveraineté, & ces Peuples mêmes le souhaitant, ils s'y opposerent & firent naître tant de difficultés, qu'ils vinrent à bout de l'empêcher, comme l'écrivit en Espagne celui à qui le Conseil roïal avoit donné la commission de lever ce Tribut,*

RÉPONSE. » Non-seulement les Néo- » phytes des Peres de la Compagnie re- » connoissent tous le Roi d'Espagne pour

(1) Les Jésuites étoient trop loin du combat, où Villasanti fut défait, pour être exposés à de pareilles avantures.

» leur Souverain, mais ce sont ces Peres » qui leur inspirent ces sentimens ; & » les témoignages qu'on produit du con- » traire sont de purs mensonges. Cela » n'empêche pas que les Missionnaires, » qui prennent soin de les instruire, ne » tâchent de les faire décharger autant » qu'ils peuvent des Tributs & des Cor- » vées ; mais ils ne le font que par des » voies licites, & dignes de Personnes Re- » ligieuses, en représentant au Roi & à » ses Ministres la misere de ces pauvres » Indiens, ce qui ne tend qu'à les affec- » tionner de plus en plus à la Religion » Chrétienne & au service de Sa Majesté. » Aussi est-ce la même conduite que tient, » au regard des nouveaux Convertis de » ces Roïaumes où nous sommes, le Sei- » gneur Dom Diegue Egues Beaumont, » Président de l'Audience roïale (1), & » l'un des plus habiles Ministres qui soient » au service de Sa Majesté, persuadé qu'il » est qu'on ne peut pas mieux procurer les » intérêts de Dieu & ceux du Roi, que » par ce moïen. En effet, cette condes- » cendance & ces remises sont, pour ainsi » dire, une semence que l'on cache en » terre, mais dont les fruits paroîtront » un jour en abondance : outre que par-là » on rend à Dieu ce qui appartient à Dieu, » & au Roi ce qui appartient au Roi, » ainsi qu'il est ordonné par les paroles » qu'on lit dans l'Evangile d'aujourd'hui » vingtieme Dimanche d'après la Pentecô- » te : *Reddite ergo quæ sunt Cæsaris, Cæ-*

1663.

(1) De Santafé de Bogota.

» *sari, & quæ sunt Dei, Deo.*

1663. *V. On dit en cinquieme lieu, que selon les informations de plusieurs Personnes, tant Evêques, qu'Officiers du Roi, ce furent les Peres Jean de la Guardia, qui est mort présentement, & François Diaz Taño, encore vivant, qui par leurs Conseils, sous prétexte de direction, induisirent Dom Pedre de Baygorri, Gouverneur de Buenos Ayrès, à recevoir dans ce Port en différens tems plus de vingt-six Vaisseaux ennemis chargés de marchandises; & cela contre les ordres exprès de Sa Majesté, & au grand dommage du Commerce de la Ville de Cadix & de toute l'Espagne; de sorte que l'Ambassadeur du Roi en Hollande lui écrivit qu'il y étoit arrivé plusieurs millions du débit de ces Marchandises; ce qui fut cause que le Gouverneur & tous ceux qui l'avoient secondé perdirent les biens & la vie.*

REPONSE. » Sur ce cinquieme article, » voici ce que mon Secrétaire qui est na- » tif de Buenos Ayrès, & qui s'y trouva » dans cette occasion, vient de me racon- » ter. Dom Jean d'Autriche avoit permis » aux Hollandois d'aborder à quelque Port » que ce fût des Indes occidentales, & » même à celui de Buenos Ayrès, à con- » dition qu'ils travailleroient à exterminer » les Pirates de ces Mers. Comme les Ha- » bitans de Buenos Ayrès se trouvoient » alors dans une grande disette d'étoffes » pour s'habiller, ils résolurent de prier » Dom Pedre de Baygorri qu'il leur permît » d'en prendre des Hollandois, pour des

» cuirs, de la farine, des viandes & du » suif; & afin d'obtenir cette permission, » ils emploïerent auprès du Gouverneur » l'intercession du Pere Jean de la Guar- » dia. C'est ainsi que ce Pere eut part à » cette bonne œuvre, que ses Ennemis » ont tâché depuis d'empoisonner, mais » fort injustement, puisqu'il n'y fut porté » par aucun autre intérêt, que par celui » de la charité. 1663.

» Pour ce qui est du Pere Diaz Taño, » c'est une pure calomnie; car tous les » Vaisseaux Hollandois étoient déja partis » quand ce Pere vint à Buenos Ayrès, où » il ne restoit dans le Port que celui qui » étoit au nommé Jacques Maleo, sur le- » quel ce Pere s'embarqua pour l'Espagne. » Au reste, ce que l'on impute ici au Pere » Jean de la Guardia & au Gouverneur » Dom Pedre de Baygorri, le Successeur » de celui-ci, Dom Alphonse de Villa- » corta le fit effectivement depuis, mais » dans un tems, où le Pere Jean de la » Guardia étoit déja mort: par où l'on » peut voir jusqu'où la passion aveugle un » esprit, puisqu'elle lui fait commettre le » même crime qu'il avoit attribué à un » autre, ainsi que tout le monde en est » témoin à Buenos Ayrès. Frere GABRIEL » DE GUILLESTIGUI, Commissaire géné- » ral du Pérou. Par commandement de mondit Révérend Pere, Frere JEAN D'AVILA, Secrétaire général du Pérou.

Le Pere de Rada n'eut pas plutôt reçu cette Lettre que le Pere Commissaire lui adressa à Lima, qu'il l'envoïa au Pere

En quel état le P. de Rada trouve la Province de Paraguay.

1665. Oliva, & partit pour commencer la visite du Paraguay; il la finit par le College de l'Assomption, où il arriva en 1665, & quelques diligences qu'il fit, il ne découvrit rien, qui pût avoir donné lieu à tout ce qu'on avoit imputé aux Jésuites. Cependant le feu de la persécution que ces Peres avoient essuïée n'étoit pas encore tout-à-fait éteint. Dom Bernardin de Cardenas étoit toujours à la Paz, & il n'y avoit jamais eu moïen de le résoudre, ni à accepter l'Evêché de Popayan, ni à passer en Espagne. L'envie qu'il avoit de rentrer dans son Evêché ne lui permettoit pas de demeurer tranquille; & tandis qu'il ne l'étoit pas, & qu'on ne pouvoit point s'assurer de ne le plus revoir à l'Assomption, on craignoit toujours qu'il n'y ramenât le trouble.

1665-66. Philippe IV voulut cependant l'en tirer; il le nomma à l'Evêché de Santa-Crux de la Sierra, & lui donna pour successeur au Paraguay le Pere Gabriel de Guillestigui, lequel fut préconisé le quinzieme de Décembre 1666, pour l'Evêché de l'Assomption, *vacant par la translation de Dom Bernardin de Cardenas à celui de Santa-Cruz de la Sierra* (1); j'ai cependant trouvé dans quelques Mémoires, que celui-ci étoit mort Evêque de la Paz, & il peut bien être arrivé que cet Evêché étant devenu vacant tandis que Dom Bernardin étoit encore à l'Assomption, le Roi Catholique

(1) Ces paroles sont tirées des Regiſtres du Consistoire, où l'on trouve les listes des mutations des Evêques de chaque Eglise.

tholique ait jugé à propos de l'y nommer : on ajoûte même dans le Mémoire dont je viens de parler, que ce qui détermina ce Prince à faire ce nouveau changement, c'est qu'il étoit plus aisé de contenir Dom Bernardin dans cette Ville, s'il s'avisoit de vouloir entreprendre sur la Jurisdiction civile, que partout ailleurs. *1665-66.*

Quoi qu'il en soit, le nouveau Gouverneur du Paraguay eut encore dans ce temslà une nouvelle occasion de connoître que sa Province n'avoit point de ressource, ni plus sûre ni plus prompte, contre les Ennemis qui l'environnoient, que les Indiens des Réductions formées & gouvernées par les Jésuites : il étoit dans le cours de ses visites à cent lieues de l'Assomption, & s'étant arrêté dans une Bourgade Indienne, dont les Habitans étoient en Commande, & où par conséquent il restoit peu d'Hommes, il y fut tout-à-coup investi par une Armée de Barbares. Il n'avoit avec lui que fort peu de Soldats : cependant les vivres commençoient à lui manquer, & il ne pouvoit ni se faire jour au travers des Ennemis, ni donner avis à personne de l'extrêmité où il se trouvoit réduit.

Belle action des Itatines Chrétiens.

Il passa ainsi trois jours au milieu d'une multitude de Vieillards, de Femmes & d'Enfans, dont les cris lamentables n'étoient capables que de faire connoître aux Barbares, que rien ne pouvoit les empêcher de se rendre Maîtres de la Bourgade ; & il ne restoit en effet au Gouverneur qu'un parti désespéré à prendre pour en sortir, lorsqu'une trouppe d'Itatines, qui

1665-68.

Les Indiens des Réductions sauvent la Ville de Santafé.

Les Néophytes de leur côté continuoient à justifier la bonne opinion que l'on avoit donnée au Roi & à son Conseil de leur zele pour le service de Sa Majesté. En 1665, les Calchaquis, après avoir ravagé les environs de Santafé, entreprirent de ruiner entièrement cette Ville, & ils l'avoient déja réduite à de grandes extrêmités, lorsqu'au premier ordre du Gouverneur de Rio de la Plata, un Corps des Milices des Réductions de l'Uruguay accourut à son secours. Le Mestre de Camp, Dom Antoine de Vera Muzica, eut ordre de se mettre à leur tête; & les Calchaquis furent si bien battus, que la Ville fut pour long-tems délivrée des inquiétudes que ces Barbares lui donnoient depuis un grand nombre d'années. Dom Antoine, qui fut dans la suite successivement Gouverneur du Tucuman & du Paraguay, ne se lassoit point de faire l'éloge de ces braves Indiens.

Travaux de ces mêmes Indiens.

Mais si les Néophytes étoient dès-lors presque toujours les premiers que l'on opposoit aux Ennemis de l'Etat, on commençoit déja à ne les pas emploïer moins utilement dans les travaux qui regardoient le service du Roi, & nous avons déja vu avec quelle affection ils s'étoient portés, sur la simple invitation de Dom Alonso Sarmiento, à rebâtir l'Eglise de Sainte-Luce. Quelque tems après que ceux dont nous venons de parler eurent délivré la Ville de Santafé de la fureur des Calchaquis, comme on eut jugé nécessaire de transférer cette Ville dans un lieu moins

exposé aux courses des Infideles, ils se chargerent avec plaisir de cette entreprise, qui en occupa successivement un très grand nombre pendant plusieurs années, & selon leur invariable coutume, sans vouloir recevoir aucun subside, ni pour les frais des voïages, ni pour leur subsistance. Ceux du Parana en userent de même quelque tems après, aïant été chargés par D. Jean Diaz de Andino, Gouverneur du Paraguay, de construire le Fort de Tabati. 1665-68.

En 1668 & les années suivantes, il y en eut toujours cinq cents, qui par ordre de Dom Jean Martinez (1) de Salazar, Gouverneur de Rio de la Plata, & Président de l'Audience roïale de Buenos Ayrès (2), furent emploïés aux fortifications du Port, & de la Citadelle de cette Ville. Ils contribuerent aussi beaucoup à la bâtisse de la Cathédrale; & c'est ainsi que ces nouveaux Chrétiens, qui, quoi qu'en ait dit Dom Bernardin de Cardenas, n'avoient été acquis à l'Espagne que par la vertu de la Croix, malgré la modicité du Tribut qu'ils païoient au Roi Catholique, étoient peut-être de tous les Sujets de la Couronne ceux dont on tiroit le plus de service, & un service d'autant plus estimable, que pendant leurs longues absences de chez eux, soit pour la guerre, soit pour les travaux, les Réductions sont obligées de les défraïer, & souvent d'entre-

(1) Je le trouve nommé ailleurs Marañan de Salazar.

(2) Cette Audience roïale fut érigée en 1663, & n'a pas subsisté long-tems.

1653-68. &de-là à une Bourgade Indienne, nommée *Homaguaca*, qui dépend de cette Ville, dont elle est éloignée de dix-huit lieues. Il y rencontra le Mestre de Camp, Dom Gabriel de Salazar, qui voulut les accompagner au Chaco avec quatre Indiens, & ils commencerent ensemble au mois d'Août 1653, c'est-à-dire, au cœur de l'Hiver qui fut très rude cette année-là, un des plus pénibles voïages qui se puissent imaginer.

Deux Jésuites chez les Mataguayos.

Le Provincial âgé de soixante & treize ans animoit par son exemple ses Compagnons à franchir des obstacles dont la seule vue étoit capable de décourager les plus robustes. Ils arriverent enfin chez les Mataguayos (1). Le Mestre de Camp voulut prendre les devants avec les Indiens pour sonder les Barbares : il déclara aux premiers qu'il rencontra, le dessein qui amenoit chez eux les Peres de la Compagnie, & ils lui parurent assez bien disposés à les recevoir. Il crut même pouvoir d'autant plus compter sur eux, qu'un de leurs Caciques, nommé *Nao*, s'étoit trouvé à Jujuy lorsque les Missionnaires y étoient arrivés, & avoit paru charmé de leur résolution. En effet, de retour chez lui il avoit assez bien su engager ses Vassaux à leur faire un bon accueil, & il étoit venu audevant d'eux jusqu'à Homaguaca.

Comment ils y sont reçus.

Le Pere Pastor aïant ensuite rejoint le Mestre de Camp, le Cacique fit à un grand nombre de Mataguayos, qui s'étoient assemblés autour d'eux, un discours très

(1) Ou Mataguayez.

pathétique, pour les exhorter à écouter les Peres; puis il remercia le Provincial, qui dans un âge si avancé avoit bien voulu s'exposer à tant de fatigues pour les instruire des moïens de se procurer un bonheur éternel. Il l'assura ensuite que lui & les siens seroient autant en sûreté au milieu de sa Nation qu'au milieu du Tucuman, & qu'ils y trouveroient toute la docilité qu'ils pourroient desirer. Le Pere Pastor, après avoir répondu à ce discours comme il convenoit, fit aux principaux Indiens quelques présens, qu'ils reçurent avec de grandes marques de reconnoissance. Il régla ensuite avec les deux Missionnaires les mesures qu'il falloit prendre pour former un Etablissement solide parmi les Mataguayos, & retourna au Tucuman avec Dom Gabriel de Salazar.

La premiere chose que firent les deux Missionnaires, après le départ de leur Provincial, fut de chercher un emplacement pour y bâtir une Eglise, & de tracer le plan d'une Bourgade. Cela fait, ils commencerent leurs instructions. Les Indiens s'y rendirent assidus, & parurent même s'attacher beaucoup aux deux Jésuites tandis qu'ils eurent quelque chose à en esperer, ce qui dura peu. Ces Peres s'apperçurent même bientôt que leurs discours faisoient peu d'impression sur ces Barbares, & que la crainte que la Religion qu'on leur prêchoit ne fût un piége qu'on leur tendoit pour les réduire en servitude, leur en donnoit un grand éloignement. Ils n'oublierent rien pour dissiper

1653-68. ces ombrages, & ils espererent pendant quelque tems d'y réussir. Cependant ils se trouvoient au bout de leurs provisions, & le Pere de Medina envoïa son Compagnon dans les Habitations Espagnoles les plus proches pour en acheter de nouvelles.

Les Espagnols refusent de vendre des provisions aux Missionnaires.

A l'entrée de ces Religieux dans le Chaco, les Espagnols leur avoient promis de ne les y laisser manquer de rien; mais quand il fut question d'exécuter cette promesse, chacun s'excusa, & le Pere Lujan ne put obtenir qu'un boisseau de farine. Cela engagea le Pere de Medina à faire un voïage à Jujui, pour y représenter la triste situation où lui & son Collegue se trouvoient, & le danger de voir encore échouer une Entreprise, dont un des objets étoit d'assurer la tranquillité de cette Frontiere du Tucuman. Le Pere Lujan, resté seul avec les quatre Indiens que le Mestre de Camp avoit laissés aux Missionnaires, voulut pendant l'absence du Pere de Médina achever de se loger; mais quand il s'agit de mettre la main à l'œuvre tout lui manqua, & il se trouva bien-tôt réduit, pour ne pas mourir de faim, à pêcher lui-même quelques Poissons, tandis que les Matagayos qui en avoient beaucoup plus qu'ils n'en pouvoient consommer, aimoient mieux laisser gâter leurs restes que de lui en faire part. Il passa ainsi près de trois mois, ne pouvant même s'assurer d'un seul jour de vie parmi des Anthropophages qui ne gardoient plus aucune mesure avec lui.

Enfin il fut averti que la résolution étoit

prise de le faire mourir. Un de ses Indiens étoit venu là dans l'espérance que les Matagayos le gueriroient d'un mal qu'il avoit aux yeux, & contre lequel on disoit qu'ils avoient un remede souverain : ils commençoient à le traiter, & ils le crurent assez dans leurs intérêts pour s'ouvrir à lui de ce qu'ils tramoient contre le Missionnaire. Ils ajoûterent même qu'ils ne craignoient point que les Espagnols voulussent entreprendre de venger sa mort, parcequ'ils avoient fait une ligue avec les Tobas, & que leur projet étoit de fondre tous ensemble sur le Tucuman. L'Indien, qui étoit bon Chrétien, écouta ce discours avec un air d'indifférence, qui confirma les Barbares dans la pensée qu'il ne les trahiroit point ; & pour mieux les tromper, il leur conseilla de ne rien précipiter, mais d'attendre à faire leur coup qu'il leur eût amené d'Homaguaca des Chevaux, dont ils pourroient se servir pour s'éloigner, & pour donner aux Tobas le tems de les joindre.

1658.

Complot contre les deux Missionnaires.

L'avis fut trouvé bon ; l'Indien partit pour Homaguaca, & ce qu'il y eut de singulier, il ne dit rien au Pere Lujan de ce qu'il venoit d'apprendre. Les Mataguayos de leur côté, en attendant son retour, firent retirer tous les Enfans & les Vieillards, qui jusques-là n'avoient point discontinué d'assister aux Instructions, de peur apparemment que quelques-uns d'eux n'eussent quelque connoissance de ce qu'ils méditoient, & n'en avertissent le Missionnaire. L'Indien ne fut pas plutôt arrivé chez

Il est découvert.

1653-68. ſon Maître qu'il l'inſtruiſit de tout ce qu'il ſavoit, & le haſard voulut que le Pere de Médina ſe trouvât alors chez le Meſtre de Camp. Dès qu'il eut appris le danger où ſe trouvoit ſon Compagnon, il courut le joindre pour partager avec lui ſon ſort, s'il ne pouvoit pas le ſauver; & quoique les pluies euſſent fait déborder toutes les Rivieres, & que les Campagnes fuſſent inondées, il arriva en deux jours chez les Mataguayos.

1654-68.

Retraite des Miſſionnaires.

Il trouva le Pere Lujan dans ſa plus parfaite ſécurité, quoique depuis un mois les Barbares ne manquaſſent point un jour de s'aſſembler, d'invoquer leurs Génies, & de prendre à chaque fois la réſolution d'aller ſur le champ le maſſacrer. Le Pere de Medina lui dit en l'abordant, qu'il n'y avoit d'autre parti à prendre que la retraite, qu'il ne falloit pas même perdre un moment, & qu'il étoit bien plus ſage d'éviter par-là une guerre, qui ne pouvoit pas manquer d'avoir des ſuites fâcheuſes, que d'y donner lieu en s'obſtinant à reſter. Il fut cependant réſolu qu'ils ne ſe retireroient point tous les deux en même tems, pour ne pas donner à connoître aux Infideles que leur complot étoit découvert, & le Pere Lujan partit ſeul avec les trois Indiens du Meſtre de Camp, qui étoient reſtés dans la Bourgade, ſous prétexte d'aller chercher des vivres. Le Pere de Medina fit bonne contenance pendant deux jours, puis emballa ſa Chapelle durant la nuit, & ſe retira avant l'aurore.

Le bruit couroit déja dans le Tucuman

que les deux Missionnaires étoient captifs chez les Mataguayos, & bientôt on publia qu'ils avoient été assommés par ces Barbares, qui venoient faire une irruption dans la Province. L'allarme fut si grande à Jujuy, que Dom Diegue Iniguez, qui y commandoit, envoïa aux deux Jésuites, supposé qu'ils fussent encore en vie, un ordre de la part du Roi de sortir du Chaco, & des Soldats pour les y contraindre s'ils refusoient d'obéir, & pour assurer leur retraite. Mais les Soldats les rencontrerent assez près de la Ville : ils y furent reçus comme des Hommes qu'on avoit pleurés comme morts. De leur côté, la seule chose qui les consoloit du peu de succès de leur entreprise, étoit qu'ils avoient assuré le salut éternel de trois Vieillards qu'ils avoient eu le bonheur de voir mourir dans l'innocence de leur Baptême, & dans des sentimens, qui ne leur laissoient aucun doute que Dieu ne les eût envoïés pour être les instrumens de ses miséricordes sur ces trois Prédestinés.

1564-68.

Fruit de cette tentative.

Ils eurent même bientôt sujet de croire que ces trois heureux Néophytes travailloient dans le Ciel au salut de leurs Compatriotes ; car dès l'année suivante les Mataguayos, après avoir donné des marques, qui ne paroissoient point équivoques, d'un grand repentir de leur trahison, firent les plus grandes instances auprès du Provincial des Jésuites, pour obtenir de lui qu'il leur renvoïât les deux Missionnaires ; & ce Pere étoit assez disposé à leur accorder cette grace ; mais le Gouverneur

Les Mataguayos redemandent les Jésuites.

1654-68. de-la Province s'y opposa. Quelque tems après il y consentit, mais à condition que les deux Jésuites y seroient accompagnés par des Soldats pour les garder jusqu'à ce qu'on eût vu si on pouvoit se fier à ces Infideles. Ils étoient sur le point de partir, lorsqu'une révolte presque générale des Indiens du Tucuman, soulevés par Dom Pedre de Bohorquez, laquelle menaçoit la Province des derniers malheurs, obligea le Gouverneur à faire prendre les armes à toutes les Trouppes, & comme il y avoit tout lieu de craindre que les Peuples de la Frontiere du Chaco ne se joignissent aux Rebelles, le Gouverneur ne crut pas qu'il fût prudent de leur abandoner des Missionnaires dans des circonstances si critiques.

Deux Jésuites engagent les Mocovis à mettre bas les armes.

La révolte fut enfin appaisée par le supplice de son Auteur, & Dom Alonso Mercado passa au Gouvernement de Rio de la Plata. En 1664 il fut de nouveau nommé Gouverneur du Tucuman; mais il eut ordre de finir auparavant la guerre qu'il avoit commencée contre les Calchaquis, ce qui le retint à Buenos Ayrès plus longtems qu'il n'auroit souhaité, parcequ'il avoit fort à cœur d'aller réprimer les hostilités des Mocovis, qui ruinoient tous les environs d'Esteco. Pour suppléer à ce qu'il ne pouvoit point faire par lui-même, il proposa au Président de l'Audience roïale de Buenos Ayrès, d'envoïer deux Jésuites négocier avec les Mocovis. Dom Joseph Martinez de Salazar y consentit, & fit prier le Pere de Rada de nommer deux Sujets pour aller faire des propositions de paix à ces In-

diens. Le Provincial nomma le Pere Augustin Fernandez & le Pere Pierre Patricio, auxquels il ordonna de se rendre incessamment à Esteco. Ils partirent sur le champ, passerent jusqu'au Fort de Pungo, qui n'est pas fort éloigné d'Esteco : les Chefs des Mocovis s'y rendirent à leur invitation, & furent bientôt suivis des Députés de leurs Alliés. On négocia, la paix fut conclue, le Gouverneur la ratifia à son arrivée au Tucuman, & elle dura tout le tems qu'il gouverna la Province. 1654-68.

1670. La guerre recommence.

A peine eut-il fini son tems, que les Barbares recommencerent leurs hostilités : ils pillerent une Bourgade Indienne, nommée Offas, qui appartenoit aux Habitans de Jujuy, y commirent les plus grands désordres, & ruinerent l'Eglise. Le nouveau Gouverneur Dom Angelo de Paredo, qui avoit servi avec distinction en Flandres & en Portugal, comprit qu'il ne falloit pas laisser ces Barbares entrer plus avant dans la Province, & en attendant qu'il eût assemblé assez de Trouppes pour les en chasser, il envoïa ordre au Mestre de Camp, Dom Jean Amusategui, de lever quelques partis, pour arrêter leurs courses. Cet Officier se mit aussi tôt en Campagne, & pour faire comprendre à ses Soldats que c'étoit pour l'intérêt de la Religion, qu'on les avoit armés, il leur donna deux étendarts, où il avoit fait peindre, sur l'un, l'image de la Mere de Dieu, & sur l'autre, la figure d'un Crucifix, que les Ennemis avoient foulé aux piés dans l'Eglise des Offas.

Les Indiens disparurent dès qu'ils le su-

1671. rent en marche ; mais cette retraite ne rassuroit point la Province, & le Gouverneur continua ses préparatifs. L'année suivante les Milices de Jujuy commandées par le même Mestre de Camp qui avoit obligé les Barbares à se retirer, celles de Salta, d'Esteco & de la Vallée de Tarija, toutes assez mal armées, & la plûpart encore moins aguerries, mais conduites par de bons Officiers, eurent ordre d'entrer dans le Chaco. Le 26 d'Août celles de la Vallée de Tarija, qui étoient sous les ordres du Sergent Major Dom Diegue Porcel de Pineda, au nombre de cinquante Espagnols, renforcées par cent douze Chiriguanes Alliés, se joignirent à celles de Jujuy, & prirent la route du Fort de Saint François d'où elles marcherent jusqu'à la Riviere rouge, aïant pour guide un Mataguayo, qui s'étoit offert au Sergent Major à dessein de le trahir, & qui le mena en effet, sans qu'il s'en apperçut, au milieu des Ennemis.

Les Espagnols entrent dans les Païs ennemi.

Trente Chiriguanes, qui faisoient l'avant garde, sans s'étonner de leur nombre, donnerent tête baissée sur les premiers qui parurent, les poursuivirent jusqu'à la Riviere, la passerent après eux, se battirent pendant trois heures contre plus de deux cents Mocovis, en tuerent & en blesserent un grand nombre, & n'eurent que quelques-uns des leurs legerement blessés. La nuit qui survint, obligea les uns & les autres à se cantonner, & le lendemain, huitieme de Septembre, le Mestre de Camp apperçut à la pointe du jour un Corps de cinq cents Hommes de l'autre côté de la

Belle action de trente Chiriguanes.

Riviere. Il se disposoit à les aller attaquer ; mais on lui fit observer que quand il auroit passé la Riviere, un autre Corps pourroit se jetter sur le Fort de Saint François, où il n'y avoit qu'une très foible Garnison, & que s'il s'en emparoit, il n'y auroit plus de retraite pour lui en cas de disgrace ; qu'il étoit donc plus à-propos d'attendre que les Milices d'Esteco & de Salta fussent arrivées pour entrer plus avant dans le Païs ennemi. Il se rendit à ces raisons, & pour resserrer de plus en plus les Infideles, il occupa ses Soldats à construire un nouveau Fort auquel il donna le nom de *Guadeloupe*. 1671.

On manque une belle occasion de faire la paix.

Cependant les Milices, qu'on attendoit depuis quinze jours, ne paroissoient point, & ce délai fit perdre une belle occasion de rétablir la sûreté de cette Frontiere. Le lendemain de l'attaque des Chiriguanes, un jeune Indien de la Nation des Tobas, qui avoit été fait Prisonnier deux ans auparavant, & servoit un Religieux, lequel accompagnoit en qualité d'Aumônier les Milices de Tarija, trouva moïen de parler au Cacique, dont il étoit né Sujet, qui commandoit un Corps de sa Nation dans l'Armée ennemie, & qui lui parut assez disposé à la paix. Il en reçut même un ordre d'offrir de sa part au Mestre de Camp un accommodement & la restitution du butin qui avoit été fait dans le pillage des Habitations Espagnoles, & des Indiens qu'on y avoit faits Esclaves.

Cette proposition fut acceptée ; & le Cacique pour montrer combien son procédé étoit sincere, vint seul au Camp des

1671. Eſpagnols ; il y fut reçu comme il le méritoit, Dom Jean lui fit quelques préſens, lui donna des vivres, & il s'en retourna fort ſatisfait, promettant de revenir avec les Chefs de ſes Alliés. On eſperoit beaucoup d'une négociation ſi bien commencée ; mais la trop grande confiance du Religieux en ſon jeune Indien, fut cauſe qu'elle échoua. Le Meſtre de Camp avoit averti ce bon Pere de veiller ſur les démarches de ſon Eſclave, & malgré cet avis il continua de lui donner une liberté entiere d'aller où il voudroit ; le lendemain le Cacique s'étant préſenté ſur le bord de la Riviere, on chercha ce jeune Homme, qui ſervoit d'Interprête, pour ſavoir ce qu'il avoit à dire, & on ne le trouva point.

Il avoit pris la fuite, & il étoit allé aſſurer ceux de ſa Nation, que les Eſpagnols ne cherchoient qu'à les amuſer, pour tomber ſur eux quand ils y penſeroient le moins. Il perſuada ſans peine des eſprits naturellement ſoupçonneux ; le Cacique, ſelon toutes les apparences, ne s'étoit montré de loin que pour ne pas être accuſé d'avoir manqué à ſa parole : il ſe retira même aſſez promptement, & il n'y eut pas moïen de renouer avec les Tobas, la plus puiſſante Nation de cette partie du Chaco, & qui pouvoit ſeule empêcher les autres d'inquiéter les Eſpagnols. Mais le Cacique ajoûta d'autant plus de foi au rapport du jeune Eſclave, qu'il avoit remarqué que le Meſtre de Camp étoit en état de faire la guerre, ce qui lui fit ſoupçonner qu'il ne penſoit pas ſerieuſement à la paix.

Toute eſpérance de rénouer cette négociation étant donc perdue, Dom Jean paſſa la Riviere, résolu d'attaquer l'Ennemi, s'il le pouvoit ſans trop riſquer, ou de ſe retrancher en attendant le ſecours qui devoit lui venir; mais il ne trouva plus que quelques Mocovis, qu'il fit Priſonniers, & il retourna au Fort de la Guadeloupe. A-peine y étoit-il rentré, que les Milices de Salta & d'Eſteco y arriverent. Alors ſe voïant en force, il fit repaſſer la Riviere à une partie de ſes Trouppes, ſe mit à la tête de l'autre, & ces deux Corps marcherent en bon ordre ſur les deux bords de la Riviere, en ſuivant le courant. Le premier découvrit une embuſcade, que l'Ennemi lui avoit dreſſée, il l'attaqua, & les Indiens ſe ſauverent dans les Bois. On les pourſuivit auſſi loin qu'il fut poſſible ſans ſe trop engager; on prit quatorze Mocovis, deux Tobas, pluſieurs Chevaux, & quantité de Moutons.

1671.

Les Ennemis ſont défaits.

Le Meſtre de Camp, averti de ce ſuccès, paſſa la Riviere avec ſa Trouppe, pourſuivit les Barbares fort loin, en tua pluſieurs, & en fit expoſer les têtes ſur le chemin, ce qui fut d'autant plus ſenſible aux Ennemis, que ces Peuples ne craignent rien tant que de laiſſer connoître leurs pertes, & que pour les cacher, ils enlevent, autant qu'ils le peuvent, tous les corps de ceux qui ont été tués... Enfin le Meſtre de Camp, ne trouvant plus que des Habitations déſertes, & ne pouvant eſperer de faire dans ce Païs des vivres, dont il commençoit à manquer, reprit le chemin de

1671. ſon Fort, où il ne fut pas plutôt arrivé, qu'il licencia les Milices de Tarija, de Salta & d'Eſteco, & reconduiſit celles de Jujui chez elles. En côtoïant les deux bords de la Riviere rouge, il comptoit de pouvoir ſurprendre les Mataguayos, les plus incommodes Voiſins de cette Ville; mais ils furent avertis de ſon deſſein, & gagnerent pendant la nuit leurs Montagnes, laiſſant leurs bagages & leurs proviſions à la merci des Eſpagnols; quelques-uns cependant, qui s'étoient mis en embuſcade ſur le chemin de ceux-ci, firent ſur eux une décharge de leurs fleches, dont le Meſtre de Camp fut aſſez legerement bleſſé à l'épaule, & un autre Eſpagnol plus conſidérablement à la tête; ce qui obligea le premier de gagner au plus vîte un lieu plus ſûr, qu'on appelle *Ramada de Ledeſma*.

Fondation d'une Réduction près d'Eſteco.

Dom Angelo de Paredo ne regardoit cette campagne, que comme le prélude d'une guerre, qu'il ſe propoſoit bien de ne finir qu'après avoir établi ſolidement la Religion Chrêtienne dans cette partie du Chaco; & pour cela il voulut engager les Jéſuites à le ſuivre : mais ils lui repréſenterent que ſi ces Peuples les voïoient entrer dans leur Païs avec une Armée, ils ne pourroient jamais gagner leur confiance, ni parconſéquent les ſoumettre au joug de l'Evangile. Il leur propoſa enſuite de fonder une Réduction près d'Eſteco, & d'y raſſembler un bon nombre d'Indiens qu'il s'étoit conciliés par ſes bonnes manieres : le Pere Chriſtophe Gomez qui étoit alors

Provincial de la Compagnie au Paraguay, y consentit, & nomma pour cette entreprise le Perre Patricio Fernandés. Ce Religieux, qui avoit vieilli dans les travaux des plus pénibles Missions, accepta celle-ci avec joie; mais comme il se disposoit à partir pour se rendre à Esteco, il tomba malade, & mourut le quatrieme d'Août 1672 (1). Le Provincial se trouva alors fort embarrassé, n'aïant actuellement personne dont il pût disposer; mais le Pere Diegue Altamirano, qui occupoit la premiere Chaire de Théologie dans l'Université de Cordoue, apprenant la peine où il étoit, lui écrivit pour lui demander instamment la grace d'être emploïé à cette bonne œuvre, & il ne crut pas devoir la lui refuser. Il lui associa dans la suite le pere Barthelemi Diaz, lequel étant né au Tucuman, avoit plus de facilité pour se faire entendre aux Nations Indiennes de cette Frontiere. On ne perdit point de tems pour tracer le Plan de la nouvelle Réduction; elle eut bientôt des Habitans, & elle fut mise sous la protection de Saint François Xavier. 1672.

Le Gouverneur, après avoir pris toutes les précautions que sa piété & son zele lui suggererent pour lui donner des fondements solides, entra en campagne avec la plus grande Armée que le Tucuman eut encore mise sur pied, quoiqu'elle ne fut guere composée que de quatre cents Espagnols, & d'autant d'Indiens. Il la partagea en trois

(1) Nous avons de ce Missionnaire une fort bonne Histoire des Chiquites.

1672. Corps, commandés par trois Mestres de Camp : les deux premiers Corps, qui étoient sous les ordres de Dom Pedre d'Avila, & de Dom Pedre de Bazan, étoient composés des détachemens des Trouppes reglées de la Province, des Milices de Cordoue, & de celles de Rioja. Ils côtoïerent *Rio Dorado*, pendant quarante lieues jusqu'à sa décharge dans la Riviere rouge, qui porte en cet endroit le nom *Rio Grande.* Dom Diegue Ortiz de Zaraté, qui conduisoit aussi un détachement des Trouppes avec les Milices de Salta & de Jujuy, & le Général, qui le suivoit de près avec un gros de Gentilshommes & d'Officiers réformés, marcherent droit à Esteco.

Piété du Gouverneur.

Dom Angelo y trouva les deux Missionnaires, & n'omit rien pour les engager à l'accompagner dans cette campagne : ils entrerent même sans peine dans ses raisons ; mais le Provincial ne s'y rendit point, & rappellant au Gouverneur ce qu'il lui avoit déja représenté des inconvéniens de cette démarche, il le fit enfin convenir qu'aucun avantage ne les pouvoit compenser. Dom Angelo souhaita du moins que les deux Missionnaires, avant que de se renfermer dans leur Réduction, exerçassent leur zele dans son Armée, qu'il avoit rassemblée toute entiere à deux lieues d'Esteco, & ils le firent avec tout le succès qu'on pouvoit se promettre de l'exemple que le Général donnoit lui-même à ses Troupes. Il défendit ensuite, sous les peines les plus severes, les violences, les blasphêmes &

les ſcandales, & il fut ſi bien obéi, que pendant deux mois que dura cette campagne, les exercices de Religion ſe firent dans ſon Armée auſſi régulierement qu'ils auroient pu ſe faire dans la Garniſon la mieux reglée. 1672.

Opérations de cette campagne.

Le ſecond jour de Juillet Dom Angelo ſe mit en marche vers *Rio Grande*, ſur le bord duquel il fit conſtruire un petit Fort de bois, qui fut achevé le vingt-cinq, & nommé *Santiago*, parcequ'en ce jour l'Egliſe célebre la Fête du Saint Protecteur de l'Eſpagne. Il fit enſuite pluſieurs détachemens, auxquels il donna des guides pour découvrir les retraites des Ennemis, avec ordre de bien traiter ceux qui ſe ſoumettroient de bonne grace, & de faire entendre aux autres, qu'il étoit réſolu & en état de les pouſſer à toute outrance. Très peu prirent le premier parti, & la plûpart de ceux qui ne ſe voïoient point en état de réſiſter, ſe ſauverent dans des Bois, où il n'étoit pas poſſible de les pourſuivre; pluſieurs furent néanmoins ſurpris, & le Corps des Milices de Jujuy & de Salta firent plus de dix-huit cents Priſonniers, qui furent envoïés au Fort de Santiago, où on les traita fort doucement.

Les Milices Tarijanes, qui avoient été renforcées par un aſſez bon nombre de Chiriguanes alliés, & par quelques Soldats Eſpagnols, le tout ſous la conduite du Sergent Major Dom Diegue Marin de Armanta & Zaraté, avoient eu ordre de

1672.

l'Audience roïale des Charcas (1) d'entrer en même tems dans le Chaco; elles rencontrerent sur leur chemin une nombreuse Trouppe d'Indiens qu'elles dissiperent, après en avoir tué plusieurs, pris tout le bagage, & repris tous les Chevaux que ces Barbares avoient enlevés dans les Habitations Espagnoles. La nuit suivante ils revinrent à la charge, aïant à leur tête un Cacique Toba, qui passoit pour un des meilleurs Guerriers du Chaco. Les Espagnols, quoique surpris, les repousserent; mais ce ne fut qu'après avoir fait les plus grands efforts. Les Chiriguanes mêmes furent si étonnés de se voir attaqués avec tant de résolution, qu'ils firent retraite & ne parurent plus; ce qui empêcha le Sergent Major de pénétrer plus avant dans le Païs ennemi.

L'Armée retourne à Esteco.

Le parti qu'il prit, fut de bâtir un Fort, d'y laisser les Milices Tarijanes à la garde des Prisonniers & du butin, & d'aller, avec trente-cinq Hommes choisis, & six Chiriguanes qui ne l'avoient pas quitté, joindre le Général. Il fut plusieurs fois obligé de se battre contre des Partis ennemis; il fit environ trente Prisonniers, du nombre desquels fut le Cacique Toba, dont je viens de parler, & qui se nommoit Crisoë. Il apprit de lui que le Général avoit repris le chemin d'Esteco, & sur cette nouvelle il retourna sur ses pas, retira de son Fort

(1) Tarija n'est point dans le Tucuman, mais dans la Province des Charcas, & du Diocèse de la Plata.

tout

tout ce qu'il y avoit laiſſé, & ramena ſa Trouppe dans la Vallée de Tarija, ſans en avoir perdu un ſeul Homme. 1672.

Etat de la Réduction de St-François Xavier.

Cependant la Réduction de Saint François Xavier ne ſe peuploit point; ce qui venoit principalement de ce que Dom Angelo n'avoit pas voulu que les Miſſionnaires y euſſent leur logement, ne les y croïant pas aſſez en ſûreté. Il avoit donc exigé d'eux qu'ils ſe retiraſſent toutes les nuits à Eſteco, de ſorte qu'ils étoient obligés de faire tous les jours plus de huit lieues pour aller à leur Miſſion & pour en revenir. Le tems qu'ils pouvoient y paſſer ne ſuffiſant pas pour inſtruire par eux-mêmes tous les Proſélytes qui ſe préſentoient, ils avoient formé quelques Catéchiſtes, ſur leſquels ils ſe repoſoient de l'inſtruction des Enfans. En attendant qu'on eût bâti une Egliſe, ils avoient planté une Croix, autour de laquelle ils aſſembloient les Adultes au ſon d'une cloche pour la Priere & pour le Catéchiſme; & afin de les engager à n'y pas manquer, ils prenoient ce tems-là pour leur diſtribuer des vivres, & ne manquoient jamais de faire de petits préſens à ceux qui les méritoient par leur attention, leur modeſtie & leur docilité.

Ils emploïoient un moïen plus efficace encore pour s'attacher les Proſélytes, c'étoit de prendre un très grand ſoin de leurs Malades. La plûpart des Enfans étoient attaqués d'une eſpece de lepre, à laquelle ces Peuples ne connoiſſoient point d'autre remede, que certaines pratiques ſuperſtitieuſes, dont l'inefficacité ne les déſabu-

soit point : les Peres leur en firent, dont
1672. le succès fut prompt ; mais comme il en mouroit de tems en tems quelques-uns de diverses autres maladies, & que les Missionnaires n'en laissoient mourir aucun sans les avoir baptisés, les Indiens se mirent tellement dans la tête que c'étoit le Baptême qui les tuoit, que quand ils voïoient leurs Enfans malades, ils les cachoient. Les Peres coururent même plus d'une fois risque de la vie en les allant chercher & en les voulant baptiser malgré leurs Parens, lorsqu'ils les voïoient sur le point d'expirer.

Sagesse des Femmes du Chaco.

L'ivrognerie, qu'on n'avoit pu encore bannir de cette Bourgade, les exposoit aussi très souvent au même danger. En un mot, ils avoient presque perdu toute espérance de faire aucun Chrétien de ceux qui avoient été rassemblés à Saint François Xavier : toute leur ressource étoit dans quelques jeunes Gens, qu'ils trouvoient plus dociles, & à qui leurs Parens laissoient une pleine liberté de faire ce qu'ils vouloient, dans quelques Femmes qui étoient fort assidues à leurs Instructions, & dans certains coups de la Grace qui triomphoit, quelquefois contre toute apparence, des cœurs les plus rebelles. Les Femmes, généralement parlant, étoient d'autant plus aisées à convertir, que dans le Chaco elles sont fort sages, qu'on les éleve dans une grande retenue, & que si on ne voïoit pas les Filles toujours occupées, soit à filer du coton, soit à quelqu'autre ouvrage, elles trouveroient difficilement à se marier,

La Ville d'Esteco donnoit aussi beaucoup d'occupation aux deux Jésuites ; il s'y étoit introduit bien des désordres, & il étoit à craindre que la contagion du mauvais exemple des Espagnols ne gagnât la Réduction, par la communication qu'on n'avoit encore pu empêcher entre cette Bourgade & la Ville. Il est vrai que la présence du Gouverneur, qui fit un assez long séjour à Esteco, fut d'un grand secours aux Missionnaires, par les bons exemples qu'il y donna, pour faire rentrer bien des personnes dans le devoir ; mais le fruit ne s'en étendit pas jusques dans la Réduction, & on n'a jamais mieux connu que dans cette occasion, combien peu on doit compter sur les nouveaux Chrétiens, qui voient les Européens de trop près. 1672.

Pourquoi le Gouverneur laisse son entreprise imparfaite.

Dom Angelo de Paredo n'avoit encore qu'ébauché son expedition, & il s'étoit bien promis de ne point poser les armes, qu'il n'eut mis toutes les Nations Indiennes de cette Frontiere hors d'état de jamais inquiéter le Tucuman : mais plusieurs raisons l'obligerent de se borner à ce qu'il avoit fait. Il n'avoit ni assez de monde pour garder ses Prisonniers, ni assez de vivres pour nourrir ses Soldats. D'ailleurs on étoit à la fin de l'Hiver, la seule saison, où l'on puisse marcher dans ce Païs avec une Armée, quelque petite qu'elle soit. Les pluies alloient commencer, & le débordement des Rivieres rendre les chemins impraticables, ce qui l'avoit même contraint de ramener ses Trouppes à Esteco, où il étoit arrivé le troisieme de Septembre,

1572. Le Pere Altamirano le fit alors souvenir de la parole qu'il lui avoit donnée de peupler la Réduction de Saint François Xavier des Prisonniers qu'il feroit ; mais ce Général lui fit observer que si on réunissoit dans une Bourgade sans défense un si grand nombre de Barbares qu'on y auroit amenés malgré eux, & qu'on n'étoit point en état d'y retenir par force, on s'exposoit à les perdre, & avec eux presque tout le fruit de la Guerre, sans parler du danger que lui & son Compagnon courroient sans cesse au milieu de tant d'Infideles furieux d'avoir perdu leur liberté. Il ne crut pas même qu'il fût de la prudence de les laisser à Esteco, qui d'une des plus florissantes Villes du Tucuman étoit devenue la plus miserable, parceque son Territoire avoit toujours été des plus exposés aux courses des Indiens, & qu'elle n'avoit aucune Fortification.

Ce qu'il fait de ses Prisonniers.

Il eut d'abord dessein de les placer dans le centre de la Province, où il auroit été plus facile de s'en assurer ; mais il ne pouvoit prendre ce parti sans mécontenter les Officiers qui avoient fait la Campagne sous ses ordres, presque tous à leurs frais, & dans l'espérance qu'on leur distribueroit les Prisonniers ; & comme il en avoit encore besoin pour continuer la guerre dès que la saison lui permettroit de rentrer dans le Chaco, il ne crut pas pouvoir se dispenser de les satisfaire : mais il leur déclara qu'il ne les leur donnoit qu'à condition qu'ils ne les traiteroient pas en Esclaves, qu'ils auroient soin de les faire inf-

truire des vérités de notre ſainte Religion, & qu'ils ne négligeroient rien pour les engager à ſe faire Chrétiens de bonne foi. 1673.

Il examina enſuite ſi on pouvoit ſe promettre de ſoutenir la nouvelle Réduction ; & aïant reconnu que les Indiens dont elle étoit compoſée, ne donnoient aucune eſpérance d'embraſſer ſincérement le Chriſtianiſme, & que la plûpart même n'avoient que trop fait connoître qu'ils étoient dans le cœur Ennemis irréconciliables des Eſpagnols ; ils furent auſſi diſtribués comme les Priſonniers, & aux mêmes conditions. Les Miſſionnaires les regretterent d'autant moins, qu'ils n'auguroient pas mieux, que le Gouverneur, d'une Réduction ſi mal placée, & qu'ils ne pouvoient jamais bien compter d'y faire jouir les Néophytes des mêmes privileges & de la même liberté dont jouiſſoiént ceux du Parana & de l'Uruguay, ſans s'attirer les mêmes perſécutions de la part des Eſpagnols du Tucuman, qu'ils avoient ſi ſouvent eſſuïées & qu'ils eſſuïoient encore dans les Provinces du Paraguay & de Rio de la Plata. Mais, ils obtinrent du Gouverneur, que dans la diſtribution qu'il feroit des Priſonniers, il auroit tous les égards poſſibles pour ceux qui les mériteroient, & qu'il ne ſépareroit point les Maris de leurs Femmes, ni les Enfans de leurs Peres & Meres, & que ceux qui n'étoient point encore mariés euſſent, avant que d'être livrés à leurs Commandataires, la liberté de choiſir des Epouſes, afin que quand ils auroient reçu le Baptême, on pût leur

La Réduction de Saint François Xavier eſt évacuée.

conférer le Sacrement de Mariage.

1673.

Les Jésuites refusent de recevoir des Indiens en Commande.

Dom Angelo offrit de donner au College de Cordoue quarante des principales Familles en Commande, non-seulement, disoit-il, pour reconnoître par-là les services que les Peres de la Compagnie rendoient journellement à la Religion & à la Province, mais encore parcequ'il étoit persuadé que les Indiens dont ils seroient les Maîtres, seroient mieux traités, mieux instruits, & plus aisément gagnés à Jesus-Christ. Mais bien des raisons obligerent ces Religieux à ne pas accepter cette offre; la premiere est qu'il ne leur convenoit pas d'autoriser par leur exemple le service personnel, dont on ne manqueroit pas de publier qu'ils abusoient, comme faisoient la plûpart des Commandataires; la seconde, que n'y aïant pas assez de Prisonniers pour en donner à tous ceux qui croïoient avoir droit d'en demander, ils ne vouloient pas augmenter le nombre des Mécontens; la troisieme, qu'il y auroit pour eux de l'indécence à paroître plus intéressés que le Général, qui ne vouloit pas retenir pour lui un seul de ces Prisonniers.

Ils en gagnent plusieurs à Jesus-Christ.

Dom Angelo choisit cependant un nombre d'Enfans des plus spirituels qu'il distribua dans les Colleges du Tucuman, pour y être élevés & instruits, & dans la suite servir aux Missionnaires de Catéchistes & d'Interprêtes. Tout étant ainsi reglé, le Pere Diaz se retira au College de Salta, & le Pere Altamirano retourna à Cordoue. Mais avant que de se séparer ils baptiserent

tous les enfans au nombre de soixante & dix-sept, & ils en envoïerent la liste & les noms aux Curés des Paroisses où ils devoient être menés, afin qu'ils eussent soin de les instruire, quand ils seroient capables d'instruction. Il restoit, après la distribution plusieurs Prisonniers des deux sexes, que leur âge & leurs infirmités mettoient hors d'état de rendre aucun service, & dont personne n'avoit voulu se charger; les Jésuites s'offrirent à leur fournir la subsistance jusqu'à ce qu'ils eussent trouvé à les placer; & la charité, dont ils userent à leur égard, les gagna tous à Jesus-Christ. 1673.

1674. Ce qui empêche de continuer la guerre.

Cependant le succès de ces deux campagnes, qui ne pouvoient être regardées que comme les préludes d'une guerre dont on avoit espéré les plus grands avantages, faisoit fort souhaiter au Gouverneur de ne pas s'en tenir-là, & il croïoit pouvoir compter qu'à force d'affoiblir les Ennemis, s'il ne les soumettoit pas entierement, il les rendroit au moins plus traitables, & leur ôteroit jusqu'à la pensée d'inquiéter jamais le Tucuman. Il se promettoit bien aussi que les Prisonniers qu'on feroit sur eux, pourroient donner lieu à des négociations, dont il seroit aisé de profiter pour faire de bons Etablissemens dans le Chaco, ou du moins que ce seroit des ôtages pour assurer la vie des Missionnaires qu'on ne voïoit partir pour cette Barbarie que comme des Victimes dévouées à la mort; que la maniere même dont on auroit grand soin qu'ils fussent traités par leurs Com-

1674. mandataires, reconcilieroit ces Nations avec les Espagnols, & les feroit revenir de la prévention où elles étoient, qu'on ne vouloit les faire Chrétiens que pour les rendre Esclaves. Mais sur ce dernier article, Dom Angelo jugeoit un peu trop par lui-même. Il commençoit donc à faire ses préparatifs pour une troisieme campagne, lorsque quelques affaires qui l'occuperent plus long-tems qu'il n'avoit prévu, les interrompirent; d'autres survinrent les années suivantes, & il se trouva à la fin de son Gouvernement sans avoir pu exécuter son projet.

1677-78.

Tentative manquée pour la conversion des Calchaquis.

Les choses demeurerent dans cette inaction par rapport au Chaco jusqu'à l'année 1677, que le Pere Altamirano devenu Provincial des Jésuites, fit de nouveaux efforts pour introduire des Missionnaires dans cette Province, & pour rétablir la Réduction de Saint-François Xavier, qui lui tenoit toujours fort au cœur; mais il y trouva tant d'obstacles qu'il fut contraint de remettre cette entreprise à un autre tems. L'année suivante, un Religieux de Saint François crut pouvoir entrer dans ce Païs par Santafé : il en demanda la permission à ses Supérieurs, au Gouverneur de la Province & à l'Evêque de Buenos Ayrès, qui la lui accorderent sans peine. Son zele étoit pur, il s'étoit mis en régle, & il avoit cru que cela suffisoit pour réussir; mais il s'étoit trompé. Sans avoir pris aucune des mesures que demandoit une telle entreprise, il eut le courage de s'aller mettre à la merci des Calchaquis, & il en

fût très mal reçu. Ces Barbares lui déclarerent nettement qu'ils ne vouloient point l'entendre, & qu'il eut à s'en retourner au plutôt à Santafé. Le ton, dont ils lui parlerent, lui fit comprendre qu'ils étoient gens à lui faire un mauvais parti, s'il s'obstinoit à rester parmi eux, & il fit encore réflexion qu'il s'attireroit de justes reproches de la Province, si en s'exposant à quelque violence de la part de ces Indiens il eût occasionné une guerre, où il y avoit beaucoup à perdre & très peu de chose à gagner. Il jugea donc que le parti le plus sage étoit de se retirer, comme il fit. 1677-78.

Rien en effet ne seroit venu plus à contre-tems, qu'une rupture avec ces incommodes voisins : vers le milieu de l'année suivante Dom Philippe Rege Corbulon, Gouverneur du Paraguay, eut avis qu'on armoit à Rio Janeyro quatorze Vaisseaux, & qu'on y embarquoit des Trouppes, des armes, des munitions, & tout ce qui étoit nécessaire pour un grand Etablissement. Peu de tems après il fut instruit que l'objet de ce grand armement étoit les Isles de Saint-Gabriel, ou le Continent voisin; que cela se faisoit par les ordres de l'Infant Dom Pedre, Régent de Portugal, lequel avoit envoïé pour cet effet au Bresil l'élite des meilleures Trouppes du Roïaume, & nommé pour les commander le Mestre de Camp Dom Manuel de Lobo, actuellement Gouverneur de Rio Janeyro, & Officier distingué par sa naissance & son mérite. Le bruit courut même à l'Assomption qu'un corps de Trouppes Portugaises

1679.

Entreprise des Portugais sur le Paraguay.

1679. venoit par terre pour attaquer les Réductions du Parana, & tomber ensuite sur celles de l'Uruguay, ou du moins pour les tenir en inquiétude, & par-là les empêcher d'envoïer aucun secours à Buenos Ayrès.

Diligences des Gouverneurs de Paraguay & de Rio de la Plata.

Sur ces avis Dom Philippe dépêcha deux Couriers, l'un aux Indiens du Parana pour leur recommander de se tenir sur leurs gardes, & l'autre à Dom Joseph de Garro, Gouverneur de Rio de la Plata, pour lui communiquer les nouvelles qu'il avoit apprises. On répondit au premier Courier, que le Gouverneur n'ignoroit point que les Réductions pouvoient bien n'être pas surprises : mais qu'elles n'étoient point en état de résister à des Trouppes reglées, depuis qu'on leur avoit ôté les armes à feu. Cela s'étoit fait en vertu d'un Décret du Roi, rendu en 1661, sur les Mémoires de Dom Bernardin de Cardenas & les déclamations du Frere Villalon son Procureur à Madrid: par ce Décret, il étoit ordonné de déposer les armes à feu des Indiens du Parana dans les Magasins de l'Assomption, & de ne les leur donner que lorsqu'ils seroient emploïés pour le service de Sa Majesté, ou pour se défendre contre les Mamelus.

Il est vrai que ce Décret avoit été révoqué dans la suite ; mais les armes avoient apparemment été dissipées, & il est certain du moins qu'on n'en avoit rendu aux Néophytes qu'une très petite partie ; & dans l'occasion dont je parle, le Gouverneur ne put envoïer dans les Réductions

que deux cents soixante & dix mousquets, les Trouppes du Roi n'en étant pas même suffisamment fournies. Tout ce qu'il put faire de plus pour les interesser davantage à la défense de leurs Bourgades, fut d'honorer deux de leurs Corrégidors, dont la valeur & la capacité lui étoient connues, du titre de Mestre de Camp. Il leur recommanda en même tems d'envoïer des Partis du côté du Bresil, pour observer les mouvemens des Portugais. 1679.

Les Indiens des Réductions vont à la découverte.

Cela fut exécuté avec autant d'intelligence que de promptitude : trois Détachemens d'environ quatre cents Hommes chacun, marcherent vers le Bresil ; le premier remonta le Parana dans des Canots legers, les deux autres allerent par terre, l'un du côté de Saint-Paul de Piratiningue, & l'autre vers la Mer, qu'il côtoïa fort longtems, marchant toujours au Midi. Ils firent ainsi chacun plus de trois cents lieues, sans rien découvrir ; mais le dernier aïant poussé jusques vers le Cap de Sainte-Marie, tomba sur une partie de l'Equipage d'un Vaisseau Portugais, qui aïant été détaché de la Flotte de Rio Janeyro pour prendre les devants, avoit fait naufrage à la Côte. Le Capitaine, qui s'étoit sauvé avec tout son monde, avoit encore été assez heureux pour trouver un petit Bâtiment, sur lequel il avoit renvoïé au Bresil une partie de ses gens, & il s'étoit mis en marche avec vingt-quatre Hommes pour gagner Buenos Ayrès, où il croïoit que le projet du Gouverneur de Rio Janeyro n'avoit point encore transpiré.

1679.

Ils font prisonniers 25 Portugais, & comment ils en usent avec eux.

Ce fut cette petite Trouppe que rencontrerent les Néophytes ; & s'ils avoient suivi les premiers sentimens, que devoit naturellement leur inspirer la vue d'un Ennemi dont ils connoissoient les desseins, & qui leur rappelloient le souvenir des maux que leur avoient causés les Portugais de Saint-Paul de Piratiningue, ils n'en auroient pas laissé un seul en vie ; mais leurs Missionnaires leur avoient recommandé sur toutes choses de ne faire aucune acte d'hostilité, & de se contenter de se défendre, s'ils étoient attaqués, avant que d'avoir donné avis au Gouverneur de la Province de ce qu'ils auroient découvert, & reçu ses ordres. Ils porterent même la modération encore plus loin ; après avoir bien pris leurs mesures pour empêcher que ces Prisonniers ne leur échapassent, les voïant fort harrassés d'une longue & pénible marche, presque nus & dans le plus grand besoin de tout, comme des gens échappés du naufrage, ils partagerent avec eux leurs provisions qui étoient assez modiques, leur offrirent des Mules pour se rendre à la plus prochaine Réduction, qui étoit celle des Rois, & dont ils étoient éloignés de cent lieues ; ils leur donnerent même des Guides pour les y conduire, & on les y reçut avec une cordialité, qu'ils n'auroient peut-être pas trouvée dans leur propre Païs.

1679-80.

Ce qui se passe entre le Capitaine & leur Supérieur des Missions.

Ils y apprirent que Dom Manuel de Lobo étoit mouillé aux Iles de Saint-Gabriel avec la Flotte. Ils souhaitoient fort de l'y aller joindre, & la bonne reception qu'on

venoit de leur faire à Yapeïu (1), inſpira au Capitaine la confiance de prier le Miſſionnaire qui gouvernoit cette Egliſe, de lui donner des vivres & des Guides, pour aller trouver ſon Général; mais le Pere lui répondit qu'il ne pouvoit faire ce qu'il ſouhaitoit, & qu'il falloit qu'il s'adreſſât au Supérieur des Miſſions, lequel étoit alors dans la Réduction de Saint-Thomas, éloignée de quinze lieues de celle où il étoit. 1679-80.

Ce Supérieur étoit le Pere Chriſtophe Altamirano, né à Santafé, & deſcendant d'un des premiers Conquerans du Paraguay. Le Capitaine Portugais lui écrivit une Lettre fort polie; mais perſuadé qu'il falloit autre choſe que des politeſſes pour l'obliger à lui faire le plaiſir qu'il lui demandoit, il lui fit entendre qu'il n'étoit pas indifférent pour le Roi Catholique qu'on en uſât bien avec lui dans cette rencontre; qu'un refus pourroit bien être la cauſe d'une guerre que les Eſpagnols du Paraguay auroient peut-être bien de la peine à ſoutenir, & que Charles II lui ſauroit bien mauvais gré de la lui avoir attirée pour ſi peu de choſe. Il lui repréſentoit enſuite les graces & les faveurs, dont les Rois de Portugal avoient comblé ſa Compagnie, & qui paſſoient de beaucoup toutes celles qu'elle avoit reçues des autres Souverains de l'Europe.

Le Pere Altamirano lui répondit qu'il avoit pris beaucoup de part à ſa diſgrace; qu'il n'ignoroit point ce que la Compagnie devoit aux Séréniſſimes Rois de

(1) C'eſt le nom Indien de la Réduction des Rois.

1679-80. Portugal, mais qu'elle n'avoit pas moins d'obligation à l'auguste Maison d'Autriche; qu'après tout, un simple Religieux comme lui, uniquement occupé dès sa jeunesse des fonctions propres à son Institut, n'étoit point assez initié dans les affaires d'Etat pour se decider sur ce qu'il devoit faire dans l'occasion présente; que Sa Majesté Catholique avoit à Buenos Ayrès un Gouverneur, auquel il étoit plus naturel qu'il s'adressât; & qu'il le connoissoit assez pour lui répondre qu'il en obtiendroit sans peine tout ce qui ne seroit pas contre le service du Roi son Maître.

Le Capitaine est conduit à Buenos Ayrès.

Le Capitaine, que mes Mémoires ne nomment point en parlant de cette négociation, mais que j'ai lieu de croire être le même Dom Georges Suarez de Macedo, dont nous parlerons dans la suite, comprit par cette réponse qu'il n'avoit point d'autre parti à prendre que d'aller à Buenos Ayrès, & il s'y résolut, quoiqu'il ne doutât point qu'il y seroit arrêté. Le Pere Altamirano avoit donné ordre de lui fournir tout ce qui étoit nécessaire pour faire ce voïage, une escorte de quatre cents Hommes, autant de Canots qu'il en faudroit pour toute sa Trouppe, des provisions en abondance, & que ceux qui seroient chargés de le conduire, lui rendissent tous les services qui dépendroient d'eux. Ils s'embarquerent pour descendre l'Uruguay; & après un mois de navigation, ils prirent terre à l'entrée de la petite Riviere de *las Conchas*, qui vient de l'Occident se décharger dans Rio de la Plata, environ

à quatre lieues de Buenos Ayrès.

Dès que le Gouverneur en eut été inſtruit, il envoïa au Capitaine ſon caroſſe avec le Sergent Major Dom Jean Cabrera de Velaſco, pour le complimenter & le conduire à la Capitale. En arrivant à la place du Palais, il trouva toute la Garniſon ſous les armes, & il fut ſalué d'une décharge de mouſqueterie. Le Gouverneur, après lui avoir fait beaucoup de politeſſes, le mena chez lui, où il lui avoit fait préparer un appartement : tous ceux de ſa ſuite furent diſtribués dans les principales Maiſons de la Ville, & ne purent que ſe louer du bon traitement qu'on leur fit. Le jour ſuivant le Gouverneur, qui avoit reconnu que ſon Hôte étoit un des Officiers qui s'étoient le plus diſtingués dans la guerre dont la révolution du Portugal avoit été ſuivie, lui donna pluſieurs Fêtes, & fit en ſa préſence la revûe des quatre cents Indiens qui l'avoient eſcorté depuis Yapeïu, & qui l'y avoient mené. Il fut fort étonné de les voir, ſous les armes, ſi différents de ce qu'ils lui avoient paru dans le voïage, & beaucoup plus encore de la maniere dont ils s'acquiterent de l'exercice qu'on leur fit faire, & d'une eſpece de combat dont il fut ſuivi.

1679-80.

Comment il y eſt reçu.

Toute la Troupe étoit diviſée en deux Bandes, dont l'une repréſentoit les Eſpagnols, & l'autre les Portugais. Les deux Commandants commencerent par envoïer leurs Héraults d'armes, pour expoſer leurs prétentions réciproques ; & comme on ne put s'accorder, la guerre fut déclarée dans

1679-80. les formes ordinaires. Chacun se rangea ensuite sous ses drapeaux ; on sonna la charge, on en vint aux mains, & le Combat fut si vif, qu'on ne pouvoit presque s'imaginer que ce fût un jeu. Enfin les prétendus Portugais furent obligés de plier, & bientôt après ce ne fut plus de leur part qu'une déroute. Plusieurs se laissoient tomber & contrefaisoient les morts : ceux à qui on vouloit arracher leurs drapeaux, après bien des efforts pour les défendre, sembloient ne les laisser enlever qu'avec la vie. Les Vainqueurs vinrent les présenter au Gouverneur, qui leur ordonna de rendre le même devoir au Capitaine Portugais, lequel dit tout haut que si ces Gens-là, quand ils se battoient serieusement, le faisoient avec autant d'ordre, d'adresse & de fierté, c'étoit des Trouppes invincibles.

Il est retenu à Buenos Ayrès.

Les Fêtes finies, le Gouverneur dit à son Hôte qu'il le croïoit trop galant Homme, & trop instruit des devoirs de sa Charge, pour trouver mauvais qu'il le retînt dans sa Place avec toute sa Trouppe, ne pouvant, sans se rendre coupable envers le Roi son Souverain, lui donner la liberté d'en sortir. Ce Capitaine en fut surpris, parcequ'il ne savoit pas le Gouverneur instruit de l'arrivée de la Flotte Portugaise aux Iles de Saint-Gabriel ; mais il s'étoit déja passé bien des choses, dont il ne l'étoit pas lui-même. Dès le moment que le Gouverneur de Rio de la Plata, de concert avec celui du Paraguay, avoit envoïé les Indiens des Réductions à la découverte, il avoit fait partir un Brigantin

Pour visiter toutes les Anses, tous les Havres & toutes les Iles qui sont des deux côtés du Fleuve, au-dessous de Buenos Ayrès; mais, celui qui le commandoit, ne pouvant s'imaginer que les Portugais eussent osé se loger si près de la Capitale, n'avoit pas fait le tour des Iles de Saint-Gabriel, & il étoit revenu sans avoir rien vû. 1680.

Commencement de la Colonie du S. Sacrement.

Quelques jours après son retour, quelques Particuliers étant allés couper du bois dans une petite Anse du Continent, qui est derriere ces Iles, plus à l'abri des vents que le Port même de Buenos Ayrès, & vis-à-vis de la plus grande de ces Iles, furent fort surpris d'y voir des Bâtimens nouvellement achevés. Ils allerent sur le champ en avertir le Gouverneur de la Province, qui envoïa aussi-tôt un Officier sur un Brigantin pour savoir de ceux qui s'étoient logés là, qui ils étoient, & quel étoit leur dessein. L'Officier étant arrivé à la vûe de la principale Habitation, arbora un Pavillon parlementaire; on vint à lui, on répondit à toutes ses questions, & il demanda à parler à celui qui commandoit dans ce lieu-là. On lui envoïa un Sauf-conduit avec une Chaloupe; & sa surprise fut extrême de voir une Forteresse régulierement bâtie, avec un rempart, du canon, des Esclaves, & des Magasins remplis d'armes, de munitions, de vivres, de toutes sortes d'outils, en un mot de tout ce qui est nécessaire pour bâtir une Ville, & quatre Vaisseaux à l'ancre.

Dom Manuel de Lobo, qui y comman-

1680. doit en Chef, lui laissa une liberté entiere d'examiner toutes choses & de dresser ses Procès-verbaux, avec lesquels cet Officier retourna à Buenos Ayrès. Dès le lendemain le Gouverneur envoïa demander au Général Portugais, de la part du Roi son Maître, de quel droit il s'étoit établi sur un Terrein qui appartenoit à la Couronne d'Espagne; & Dom Manuel répondit que les Portugais du Bresil étoient autorisés du Roi leur Souverain à faire de nouvelles Peuplades dans tous les lieux de ce Continent, qui n'étoient point habités, & qu'aïant traité avec la Chambre souveraine de Rio Janeyro, il n'avoit point trouvé d'emplacement plus commode, ni plus avantageux que celui qu'il occupoit, & qu'il regardoit comme une partie du Bresil.

Ce qui se passe entre le Gouverneur Espagnol, & le Général Portugais.

Il donna même cette Réponse par écrit; & le Gouverneur l'aïant lue, y répliqua par une Sommation en bonne forme d'évacuer au plutôt ce Terrein, dont le Roi Catholique étoit en possession depuis plus d'un siecle, & de ne donner aucune atteinte au Traité de paix qui venoit de rétablir la bonne intelligence, entre les Couronnes d'Espagne & de Portugal. A cela Dom Manuel ne répondit autre chose, sinon qu'il étoit sur les Terres du Roi son Maître, & qu'il y resteroit. Le Gouverneur pour n'avoir rien à se reprocher, & peut-être aussi pour gagner du tems, voulut essaïer la voie de la négociation; il assembla un grand Conseil, auquel il invita Dom Antoine de Azcona Imberto, Evêque de Buenos Ayrès, avec tout ce qui se trouva

dans la Ville de Théologiens & de Jurisconsultes, & tout ce qu'il connoissoit de Personnes versées dans la Cosmographie. 1680.

On y examina les droits de la Couronne d'Espague sur le Terrein dont les Portugais venoient de s'emparer, & l'on composa un Mémoire raisonné, auquel on joignit les Cartes Hollandoises, dont les Portugais mêmes se servoient pour naviger, & le Traité de paix signé en 1668, où il étoit dit que la Province de Saint-Vincent devoit servir de borne au Bresil du côté du Paraguay. Le Gouverneur envoïa des Copies de toutes ces Pieces à Dom Manuel de Lobo, par les Personnes les plus capables de lui en faire sentir toute la force; il le fit prier de nouveau de ne le point réduire à la triste nécessité de recommencer une guerre qui avoit tant coûté de sang, ce qu'il feroit toujours à regret contre une Nation qu'il estimoit & qu'il aimoit.

Prétentions des Portugais.

Dom Manuel, toujours ferme dans sa premiere réponse, fit voir aux Envoïés du Gouverneur une Mappemonde dressée à Lisbonne en 1678, suivant laquelle les trois cents lieues de Côte depuis Rio Janeyro jusqu'à l'embouchure de Rio de la Plata, & le Continent de l'autre bord jusqu'au Tucuman, appartenoient à la Couronne de Portugal. Une ligne qu'on y avoit tirée renfermoit même les deux Provinces de Paraguay & de Rio de la Plata, & tout le Terrein du Continent, depuis le bord occidental du Fleuve jusqu'au Tucuman, avec toutes les Villes qui y étoient situées,

1680. comme faiſant partie du Breſil, quoique ces Villes euſſent été bâties par les Eſpagnols. Quelques Portugais eurent auſſi l'aſſurance d'avancer que le Domaine de Sa Majeſté Portugaiſe s'étendoit juſqu'aux Mines du Potoſi, ſe fondant apparemment ſur le Voïage d'Alexis Garcia, dont nous avons parlé au commencement de cette Hiſtoire.

De ſi exceſſives prétentions étonnerent beaucoup les Eſpagnols : ils demanderent ſur quoi elles étoient fondées ; ils y oppoſerent encore les Cartes marines, ſur leſquelles les Portugais avoient toujours navigé, & le dernier Traité de paix qui avoit reglé les limites des deux Puiſſances, de maniere à ne laiſſer aucun lieu aux conteſtations. Ils prouverent que de tous tems le Cap de Sainte-Catherine avoit appartenu à la Couronne de Caſtille, que quelques Portugais aïant voulu s'y établir, en avoient été chaſſés par les Eſpagnols, ſans que le Roi de Portugal en eût fait aucune plainte, & que ſi les Caſtillans avoient abandonné l'Etabliſſement qu'ils y avoient, c'eſt qu'ils avoient jugé à-propos d'en faire paſſer les Habitans dans d'autres Provinces, qu'il leur importoit davantage de peupler.

Le Gouverneur de Buenos Ayrès reçoit un ordre de chaſſer les Portugais de cette Colonie.

Dom Manuel parut ſentir toute la force de ces raiſons, & ſe réduiſit à dire qu'il n'avoit rien fait que par l'ordre du Roi ſon Souverain, à qui ſeul il appartenoit de le révoquer. Les Députés de Dom Joſeph de Garro retournerent à Buenos Ayrès avec cette réponſe, & ce Gouverneur comprit

qu'il n'avoit point de tems à perdre pour se préparer à une guerre, qu'il voïoit inévitable. Il dépêcha deux Exprès, l'un à Lima, & l'autre à la Plata, avec des Lettres par lesquelles il donnoit avis au Viceroi, & à l'Audience roïale des Charcas, de l'entreprise des Portugais, & des démarches qu'il avoit faites inutilement, pour les obliger à se retirer des Etats de Sa Majesté Catholique. Avant que de lui répondre, on voulut examiner dans ces deux Tribunaux, le droit de la Couronne de Castille sur le Païs où les Portugais vouloient s'établir; & ce droit aïant été universellement jugé incontestable, les ordres furent expédiés au Gouverneur pour attaquer au plutôt la nouvelle Colonie qui portoit le nom de *Saint Sacrement.* 1680.

Trouppes qu'on y destine.

La premiere chose que fit Dom Joseph de Garro, dès qu'il les eut reçus, fut de les communiquer à Dom Manuel de Lobo; & ce Général n'en paroissant pas moins résolu à tout risquer plutôt que d'abandonner la Place, le Gouverneur de Rio de la Plata fit faire des levées de Soldats, non-seulement dans sa Province, mais encore dans le Tucuman, selon le pouvoir que le Viceroi lui en avoit donné. Les Villes de Santafé & de Corrientès, qui étoient de son Gouvernement, ne purent mettre sur pié qu'une Compagnie chacune. Dom Martin de Garoyer, Gentilhomme Basque, Sergent Major & Lieutenant général du Tucuman, lui en envoïa quatre de Cordoue, sous la conduite du Mestre de Camp Dom François Gomez & Texeda. Il n'en

1680. coûta rien au Roi pour les équiper, la Province fournit jusqu'aux Chevaux, & Garroyer aïant rendu compte de ce qu'il avoit fait à Dom Jean Diaz de Andino, Gouverneur du Tucuman, non-seulement ce Général l'approuva, mais il le fit publier dans toutes les Villes de son Gouvernement pour les exhorter à suivre autant qu'elles le pourroient l'exemple de Cordoue.

Le Gouverneur mande trois mille Indiens des Réductions.

Dom Joseph de Garro avoit aussi écrit de bonne heure au Supérieur des Réductions de l'Uruguay, pour le prier de lui envoïer trois mille de ses Néophytes, & de les faire partir en diligence; mais son Envoïé, aïant été obligé de faire deux cents cinquante lieues pour joindre le Supérieur, tarda beaucoup plus qu'il n'eût été à souhaiter. La promptitude, avec laquelle l'ordre qu'il portoit fut exécuté corrigea cet inconvénient : en onze jours les Indiens furent prêts à partir. Les Fantassins formoient des Compagnies de cent Hommes; celles des Cavaliers, Archers, Lanciers & Frondeurs étoient de cinquante; tous étoient chargés de leurs vivres, cinq cents Mulets portoient les provisions, cinq cents Bœufs suivoient pour le service de l'Artillerie, avec un Hôpital bien fourni, & quatre mille Chevaux dressés, pour rompre les rangs des Ennemis, supposé qu'on dût se battre en plaine.

Cette petite Armée devoit se rassembler à Yapeïu, & tous y arriverent, enseignes déploïées & tambours battans, au jour qui leur avoit été marqué; mais ils n'y trouverent point les Officiers Espagnols, qui

devoient les commander : ils les y attendirent même inutilement pendant plusieurs jours;& comme leurs vivres se consumoient, & que la rigueur de la saison commençoit à causer parmi eux des maladies, les Missionnaires qui les accompagnoient, crurent pouvoir prendre sur eux de leur faire continuer leur marche. Avant leur départ, on fit la revûe, & on trouva qu'il y manquoit déja deux cents Hommes, dont les uns étoient morts, & les autres hors d'état de servir. On les remplaça sur le champ, & on leva encore trois cents Hommes pour recruter les Compagnies à mesure qu'il en seroit besoin. La marche depuis Yapeïu se fit sur trois colomnes, commandées par trois Mestres de Camps Indiens ; & comme Yapeïu est situé sur le bord de l'Uruguay, une des trois colomnes fut embarquée sur trente Balses, & les deux autres côtoïerent le Fleuve des deux côtés, afin qu'on pût soulager ceux qui se trouveroient hors d'état de marcher. 1680.

Ils arrivent au Camp.

Enfin ils arriverent à trois lieues de la Colonie. Le Mestre de Camp Dom Antoine de Vera Muzica, qui en devoit faire le siége, s'y trouva pour les recevoir ; & comme toutes les Trouppes Espagnoles n'étoient pas encore réunies, en attendant qu'elles le fussent, il s'appliqua à leur faire faire l'exercice, pour les former à un genre de guerre, qu'ils ne connoissoient point encore. Cela fut fait en si peu de tems qu'il en fut surpris. C'étoit le fruit de leur docilité. Le Général Portugais de son côté avoit mis à profit tout le tems

1680. qu'on lui avoit donné ; il avoit ajoûté de nouvelles fortifications à sa Place, les batteries étoient en bon état, & il y en avoit par-tout. Presque tous ses Soldats, & la plûpart des Officiers avoient été tirés de ces vieilles bandes Portugaises, qui avoient assuré la Couronne de Portugal à la Maison de Bragance.

Un secours envoïé aux Portugais arrive trop tard.

Leur Général étoit digne de commander de si braves Gens; mais il ne s'étoit pas attendu d'abord d'avoir à faire à une nombreuse Armée. Il étoit fort inquiet sur le secours qu'il avoit trop tardé d'envoïer demander à Rio Janeyro, & pour surcroît de disgrace, son Entreprise dont on n'avoit bien su l'objet au Bresil que depuis qu'il en étoit parti, y avoit paru injuste à quelques-uns, & témeraire au plus grand nombre; de sorte qu'il ne se trouva personne à Rio Janeyro qui voulût s'engager à le servir. Le Commandant, qu'il y avoit établi pour tenir sa place en son absence, eut beau faire les offres les plus avantageuses à ceux qui voudroient s'enroller, en vain il fit embarquer son propre Fils, qui étoit Chevalier de l'Ordre de Christ, dans l'espérance que cet exemple piqueroit d'émulation toute la jeune Noblesse, aucun Officier ne se présenta; il fallut avoir recours à l'autorité, & même à la force : tout cela emporta beaucoup de tems, & fut cause que le secours arriva trop tard.

Forces des Espagnols.

Le Gouverneur de Rio de la Plata, quoiqu'il eût été mieux servi, n'avoit cependant pu rassembler plus de quatre mille Hommes, tant Espagnols, que Negres, Mulâtres

Mulâtres & Indiens, qui étoient en Commande pour la plûpart, n'aïant pas cru devoir dégarnir la Capitale de sa Garnison, parcequ'il n'y avoit alors aucun Navire Espagnol en rade, & qu'il pouvoit arriver que les Portugais, qui en avoient quatre que rien ne pouvoit empêcher d'y entrer, voulussent tenter une descente pour faire diversion. Mais Dom Antoine de Vera Muzica crût qu'avec trois cents Espagnols, & trois mille Indiens des Réductions, il viendroit à bout de la Place, & il demanda la permission de commencer les attaques. 1680.

Le Gouverneur fait une nouvelle sommation au Général des Portugais.

Dom Joseph de Garro, avant que de la lui accorder, voulut encore voir s'il n'étoit pas possible d'éviter une guerre, dont il ne pouvoit résulter aucun avantage pour sa Province, & qu'il prévoïoit devoir être interminable, si la Cour de Portugal se faisoit un point d'honneur de la continuer. Il fit de nouveau représenter à Dom Manuel de Lobo l'impossibilité où il étoit de défendre sa Place contre des forces si supérieures aux siennes; il lui protesta qu'il n'y avoit rien qu'il ne fût disposé à faire pour l'aider à sortir du mauvais pas où il s'étoit engagé, & que s'il vouloit bien prendre le parti le plus sage, qui étoit de retourner dans son Gouvernement, il lui feroit fournir toutes les provisions nécessaires pour son voïage, & lui rendroit tous les Prisonniers que les Indiens des Réductions lui avoient amenés. Il le conjura de s'épargner le repentir d'avoir rejetté un conseil que la Religion, la raison & l'honneur le portoient à lui donner, & de s'être lais-

1680. ſé éblouir par la paſſion de ſoutenir une Entrepriſe, que les plus ſages de ſa Nation déſapprouvoient.

Elle eſt encore rejettée. Il envoïa ſa Lettre au Commandant de ſon Armée, à qui il n'avoit encore permis que de tenir la Place bloquée, mais qui avoit tellement diſpoſé ſes Trouppes, en étendant ſes aîles, en faiſant mettre pié à terre à ſa Cavalerie, & en rangeant les Chevaux derriere en forme d'eſcadrons, que ſon Armée paroiſſoit preſque le double de ce qu'elle étoit. Auſſi pluſieurs Officiers Portugais repréſenterent-ils qu'il y avoit de la témérité à vouloir ſoutenir un ſiege avec des forces ſi inégales; & quand le Trompette du Meſtre de Camp ſe préſenta & eut fait entendre ce qu'il avoit à dire, il n'y eut preſque perſonne qui ne fût perſuadé que le Général ſe rendroit à des propoſitions ſi raiſonnables : mais Dom Manuel en conclut qu'on le craignoit, & elles furent rejettées avec hauteur.

Ordre de l'attaque. Le Meſtre de Camp, après en avoir rendu compte au Gouverneur, lui repréſenta que pour peu qu'on differât à entrer en action, il ne répondoit point que la rigueur du froid & les autres incommodités de la ſaiſon, n'obligeaſſent les Trouppes à quitter leur rang. Cette repréſentation eut ſon effet : D. Joſeph lui fit dire qu'il pouvoit faire ce qu'il jugeroit à-propos, & l'Armée ſe mit en marche au point du jour. Elle s'arrêta enſuite pour entendre la Meſſe, où l'on aſſure que tout le monde communia. Le reſte de la journée fut emploïé à regler l'ordre de l'attaque, & le lendemain ſixieme d'Août,

l'Armée se remit en marche à minuit. Les quatre mille Chevaux qui n'étoient point montés avoient la tête, les trois colomnes des Indiens des Réductions suivoient, commandées par leurs Mestres de Camp, & par trois Officiers Espagnols, Dom Jean de Aguilara, Dom Alexandre d'Aguirre, & Dom Jean de Frutas. Tout cela formoit le corps de bataille, & l'arriere-garde étoit composée des Trouppes du Gouverneur. 1680.

Tous étoient à pié, & le Commandant avoit imaginé cette disposition, afin qu'après que l'artillerie de la Place auroit fait sa premiere décharge sur les Chevaux, les Trouppes qui n'en auroient point ou qui en auroient peu souffert, pussent donner l'escalade avant que les Assiegés eussent le tems de recharger leurs canons : mais les trois Mestres de Camp, qui commandoient les Néophytes, lui firent observer que par cet arrangement il menoit toutes ses Trouppes à la boucherie ; que l'artillerie de la Place donnant sur les Chevaux, qui n'avoient point assez de Conducteurs pour les retenir, ces Animaux effarouchés mettroient le désordre dans l'Armée qu'il seroit impossible de rallier, & que les Portugais profitant de ce désordre pour faire une sortie, en auroient très bon marché. Dom Antoine trouva ce raisonnement sensé, & fut surpris que des Indiens, qui pour la premiere fois se trouvoient à une expédition de cette nature, eussent vû du premier coup d'œil ce que ni lui ni aucun de ses Officiers n'avoient point prévu. Il fit aussi-

1680. tôt ranger les Chevaux sur les aîles & sur les derrieres, pour s'en servir dans le besoin, & les trois colomnes Indiennes se troverent avoir l'avant-garde de l'Armée, qui arriva au point du jour au pié de la muraille.

Attaque. Le Commandant avoit fait publier une défense de commencer l'attaque, avant qu'il en eût donné le signal par un coup de carabine; mais un Néophyte s'étant hasardé à monter sur le boulevard, où il ne paroissoit personne, trouva le Factionnaire endormi, & lui coupa la tête. Un Soldat, qui l'apperçut, tira aussi-tôt un coup de carabine, pour avertir que l'Ennemi étoit sur le boulevard; les Néophytes, qui dans l'obscurité de la nuit n'avoient pu distinguer d'où partoit le coup, crurent que c'étoit le signal de l'attaque, & dans l'instant une de leurs colonnes, que commandoit le Cacique Ignace Amandau, sauta toute entiere sur le boulevard. Les Portugais, qui dans la surprise crurent que toute l'Armée étoit là, y accoururent en grand nombre, & commencerent par mettre le feu à une coulevrine, qui se trouva si excessivement chargée, qu'elle creva. Dans ce même tems les deux autres colonnes Indiennes entrerent par deux autres endroits, & avant que les Assiegés eussent eu le tems de se reconnoître, ils se trouverent investis dans leur Fort, & leur Magasin de poudre au pouvoir des Assiegeans.

La consternation fut si grande parmi eux, qu'un de leurs Capitaines, nommé

Simon Sarto, ſuivi de dix ou douze Soldats de ſa Compagnie, ſe jetta dans une Chaloupe, à deſſein de gagner un des Vaiſſeaux qui étoient en rade; mais ils furent rencontrés par un grand Bateau, où étoient trente Eſpagnols, qui les firent tous Priſonniers. D'autres Portugais, qui avoient voulu auſſi ſe ſauver, ne furent pas ſi heureux: ils étoient entrés en ſi grand nombre dans une Chaloupe, qu'il ne leur fût pas poſſible de ſe ſervir des rames, & qu'ils demeurerent comme immobiles. Des Indiens, qui les apperçurent, ſe jetterent à la nage, firent tourner la Chaloupe en voulant les obliger à ſe rendre, & ils furent tous noïés. 1680.

Cependant les Néophytes étant arrivés au pié du Baſtion, s'apperçurent qu'ils n'avoient point d'échelles. On leur en apportoit; mais ſans attendre qu'elles fuſſent venues, ils ſe collerent contre les murailles, & inviterent les Eſpagnols à monter ſur leurs épaules, comme firent pluſieurs, à l'exemple de Dom Jean d'Aguilara, qui le premier parut ſur le Baſtion, enleva la Banniere de Portugal, & y arbora celle d'Eſpagne; mais il reçut dans le moment même un coup de fuſil qui lui caſſa le bras. Cependant les Portugais, revenus de leur premiere fraïeur, s'étoient mis en Bataille, & ſe défendoient avec beaucoup de valeur. Un de leurs Capitaines, nommé Manuel Galban, couroit dans tous les rangs, animoit de la voix & par ſon exemple les Soldats à ſe ſouvenir qu'ils étoient Portugais, nom ſi ſouvent formidable aux Eſpa-

Belle action d'une Dame Portugaiſe.

1680. gnols, & fit de si belles actions, que ses Ennemis mêmes, le voïant tomber mort de plusieurs blessures, ne purent s'empêcher de lui donner des regrets & des larmes. Ce brave Homme avoit pour Epouse une Héroïne, qui l'épée à la main, combattit à ses côtés tant qu'il vécut. Dès qu'il fut mort, les Espagnols pleins d'admiration pour sa vertu, lui crierent de se rendre; mais uniquement occupée du desir de venger son Mari, elle se jetta au plus fort de la mêlée, & y trouva la mort, qu'elle sembloit chercher.

On combattoit par-tout avec le même acharnement; mais de la part des Portugais ce n'étoit plus que pour l'honneur, & ce motif leur fit faire de si grands efforts, qu'ils vinrent à bout de faire reculer & de mettre en quelque désordre la Colonne Indienne du Mestre de Camp Ignace Amandau; mais ce brave Homme désespéré de voir ses Gens tourner le dos aux Ennemis, courut à eux le sabre à la main, & les remena à la charge. Alors, comme si la honte d'avoir fui leur eût rendu la vie odieuse, ils se jetterent avec tant de furie sur les Portugais, qu'ils en couvrirent en un moment la terre, & que les autres leur demandant quartier, ceux-ci qui n'entendoient point leur langue, ou qui ne les distinguoient point des Mammelus, auroient tué jusqu'au dernier, si des Officiers Espagnols ne fussent accouru pour leur dire que le combat étoit fini.

Le nombre des Morts du côté des Portugais fut un peu moins de deux cents; tout

le reste demeura Prisonniers. Le Général ne combattit point, parcequ'il étoit malade. Les Indiens l'avoient cherché pour le tuer, parcequ'ils le regardoient comme l'Auteur de cette Guerre, & Dom Antoine de Vera fut obligé de rester à la porte de son logement, pour les empêcher d'y entrer. Il alla ensuite le visiter dans son appartement, lui fit beaucoup de politesses, & lui offrit tout ce qui lui appartenoit du butin. Dans le partage qui se fit du reste, on s'accorda aisément. Les Indiens, qui ne connoissoient pas le prix de bien des choses, laisserent sans peine aux Espagnols ce qu'il y avoit de plus précieux. Il y en eut même qui aïant trouvé des laïettes de laiton & de cuivre, pleines d'ambre gris, jetterent tout ce qu'elles contenoient, & ne garderent que les laïettes, dont le brillant leur avoit donné dans les yeux. Les Espagnols ne perdirent dans cette journée que six Hommes. Parmi les Indiens, il y en eut trente de tués, & un plus grand nombre encore de blessés

1680.

Perte des deux Partis. Générosité du Général Espagnol.

Les Missionnaires qui étoient venus avec leurs Néophytes, furent toujours à portée de courir au secours des Mourans, sans distinction d'Amis & d'Ennemis; & cela leur fit d'autant plus d'honneur dans les deux Partis, que pour s'acquiter de ce devoir, ils se trouverent souvent exposés au feu de l'un & de l'autre. Mais le plus grand avantage qu'ils retirerent de cette expédition, c'est qu'elle ouvrit les yeux à bien des personnes prévenues contre leurs Réductions, & leur fit comprendre les im-

Effet que produit cette Expédition en faveur des Réductions.

1680. portans services qu'on en pouvoit tirer en de semblables occasions. Leur Provincial en reçut des complimens de Dom Melchior de Liñan & Cisneros, Archevêque de Lima & Viceroi du Pérou, des Tribunaux supérieurs, des Gouverneurs de Province, & de quantité de personnes de considération.

Toute l'Amérique Méridionale retentit long-tems des éloges de leurs Néophytes, qui étoient venus la plûpart de plus de deux cents lieues, exposés presque nus à la rigueur d'un très grand froid, car alors, quand ils alloient en guerre, ils n'avoient sur eux qu'un simple caleçon, & plus des trois quarts n'avoient point d'armes à feu, quoiqu'ils eussent à combattre contre des Trouppes aguerries, bien armées, & qu'il fût question d'escalader une Place toute bordée de Fusiliers, & défendue par une bonne artillerie. On ne pouvoit cependant disconvenir qu'ils n'eussent eu la meilleure part à la prise de cette Forteresse. On savoit d'ailleurs qu'ils n'avoient pas coûté au Roi Catholique un seul Maravedis (1).

Ce qui releva encore beaucoup le service qu'ils venoient de rendre à la Couronne d'Espagne, c'est que dans le même tems un Pirate Anglois, avec un seul Navire qu'il avoit enlevé près de Panama, quoiqu'on eût armé à Lima cinq Bateaux pour lui donner la chasse, venoit de faire un très grand dégât sur toutes les Côtes de la

(1) C'est une petite monnoie d'Espagne qui vaut un peu plus qu'un denier de France. Les Espagnols comptent presque toujours par Maravedis.

Mer du Sud, avoit ensuite passé le détroit de le Maire, & emporté en Angleterre des richesses immenses ; car on ne manqua point de dire que si on avoit eu au Pérou & au Chili des Indiens des Réductions du Paraguay pour défendre les Côtes, ce malheur ne seroit point arrivé. L'Archevêque-Viceroi le manda au Conseil roïal des Indes; & le Mestre de Camp, Dom André de Roblez, qui sur ces entrefaites arriva d'Espagne pour succéder à Dom Joseph de Garro dans le Gouvernement de Rio de la Plata, écrivit le troisieme de Septembre au Viceroi, pour le conjurer de ne pas laisser sans récompense le service que ces nouveaux Chrétiens venoient de rendre à la Couronne avec un si grand désintéressement. 1680.

Les Jésuites s'opposent à l'Etablissement d'une Réduction auprès de Buenos Ayrès.

Il pensa néanmoins leur en rendre lui-même un très mauvais, en voulant marquer combien il les estimoit. Il écrivit au Roi qu'il jugeoit nécessaire de former une Peuplade nombreuse de ces braves Néophytes dans le voisinage de Buenos Ayrès ; & la Lettre aïant été lue dans le Conseil, il y fut arrêté qu'on tireroit mille Familles des Réductions pour faire ce nouvel Etablissement. Nous apprenons ce fait d'un Décret de Philippe V, du douze de Décembre 1726, adressé à Dom Maurice Bruno de Zavala, Gouverneur de Rio de la Plata, dans lequel ce Prince ajoûte : » Mais Charles II, de glorieuse mémoire, aïant fait » refléxion que le changement de climat » pourroit chagriner ces fideles Indiens, & » leur causer de violentes maladies, en

1680. » leur faisant respirer un air, auquel ils » n'étoient point accoutumés, révoqua » cet ordre par une Cédule expédiée en » l'année 1683. Or il n'est point douteux que cette révocation n'ait été l'effet des représentations des Missionnaires, qui écrivirent à Charles II, que les nouveaux Chrétiens du Paraguay ne seroient pas longtems ce qu'ils avoient été jusques-là, s'ils étoient établis si près d'une Ville, sur-tout d'un aussi grand abord que Buenos Ayrès, ni même dans le voisinage des Habitations Espagnoles. (1). Le Prince le comprit sans peine sur les raisons qu'ils lui en apporterent; & Philippe V, son Successeur, & le Conseil roïal des Indes, en ont toujours été persuadés.

(1) Lettres Edifiantes, Tome 21 page 316.

Fin du Livre treizieme.



HISTOIRE DU PARAGUAY.

LIVRE QUATORZIEME

SOMMAIRE.

Ce qui se passe entre les Cours de Madrid & de Lisbonne au sujet de la Colonie du Saint-Sacrement. Traité provisonnel. L'Evêque de l'Assomption charge les Jésuites d'une Mission sur le Monday. Description du Païs des Guenoas. *Caractere de cette Nation. Des* Tigres, *des Viperes & des Serpens qu'on y trouve. Avec quel succès on travaille à la Conversion de ce Peuple. Mission infructueuse parmi les* Yaros. *Deux Jésuites se disposent à entrer dans le Chaco. Un saint Ecclésiastique se joint à eux. Réduction fondée dans ce Païs. Montagnes de* Santa. *Complot contre les Missionnaires. Martyre de l'Ecclésiastique & d'un des deux Jésuites. Honneurs qu'on leur rend. On apprend la nouvelle de leur mort en Sardaigne, le jour même qu'elle arrive. Nouvelle Entreprise sans effet. Extrêmité où se trouve le Tucuman. Ordre du Roi Catholique rendu inutile. Fondation du*

College de Tarija, à la priere de l'Archevêque de la Plata. Caractere du Pere de Arcé, Fondateur de la Mission des Chiquites, & comment il est destiné à cette Entreprise. Il est d'abord envoïé aux Chiriguanes. Disposition où il les trouve. Diverses courses de ce Missionnaire pour le salut de ces Indiens, avec un autre Missionnaire. Ils reconcilient deux Caciques. Le Pere de Arcé & le Pere de Zea à Santa-Cruz de la Sierra. Le Gouverneur leur propose de travailler à la conversion des Chiquites. Projet d'une Réduction pour les Chiriguanes sur le Guapay. Des Espagnols s'y opposent. Semence de défiance parmi les Chiriguanes. Conspiration découverte. Projet du Provincial des Jesuites pour la conversion des Chiriguanes. Conseil de ces Indiens sur ce qu'on leur propose. Résultat du Conseil. La Réduction projettée est fondée. Troubles dans la Réduction, & comment on y remédie. Nouvelles instances du Gouverneur de Santa-Cruz pour la Mission des Chiquites. Les Réductions des Chiriguanes sont abandonnées. Description du Païs des Chiquites. Nature du Païs. Maladies qui y regnent; maniere de traiter les Malades. Portrait & caractere des Chiquites. Leur gouvernement. Leurs guerres. Leurs mariages. Leur maniere de vivre. Leurs idées sur la Religion & sur les Eclipses. Leurs superstitions. Leur Langue Premiere connoissance qu'on a eue de cette Nation. Situation de Santa-Cruz. Les Espagnols s'opposent à la Mission des Chiquites. Violences qu'ils exercent sur ces

Indiens. Le Pere de Arcé se prépare à entrer dans leur Païs. Conduite indigne de quelques Espagnols. En quel état le Pere de Arcé trouve les Chiquites. Premiere Réduction des Chiquites. Docilité de ces Indiens. Le Pere de Arcé tombe malade. Il est rapporté à Tarija. Irruption des Mamelus dans le Païs des Chiquites. Les Espagnols marchent avec les Chiquites contre eux. Défaite de ces Brigands, & ses suites. Autre victoire remportée sur les mêmes. Nouvelles Réductions Chiquites. Progrès rapide de cette nouvelle République. Ferveur des Chiquites Chrétiens. Projet d'une communication entre le Paraguay & le Tucuman. Ses difficultés. Premiere tentative, & son peu de succès. Seconde & troisieme tentative.

1681.

Ce qui se passe entre les Cours de Madrid & de Lisbonne au sujet de la Colonie du S. Sacrement.

LE Prince Régent de Portugal apprit avec bien du chagrin la prise de la Colonie du Saint Sacrement. Il en fit faire au Roi d'Espagne de grandes plaintes par son Ambassadeur à Madrid : & un Historien moderne du Bresil (1) prétend que Dom Pedre menaça de recommencer la guerre, si on ne lui faisoit pas raison de cette hostilité ; que Charles II, effraïé de cette menace, lui envoïa le Duc de Juvenazzo pour l'appaiser, que cet Ambassadeur ne put avoir audience de l'Infant, qu'après avoir déclaré qu'il avoit ordre d'en passer par tout ce que son Altesse roïale exigeroit ; que Dom Pedre satisfait de cette

(1) Rochapita, *Historia da America Portugueza.*

1681. déclaration, voulut bien se contenter de la restitution de la Place, de tous les effets qu'on en avoit enlevés, & de l'élargissement des Prisonniers qu'on retenoit; qu'en conséquence de cet accord *Dom François Naper de Lancastre* recouvra sa liberté, & se rendit en Portugal, où le Prince Régent, pour le dédommager de ses pertes, lui donna le Gouvernement de Rio Janeyro, & celui de la Colonie du Saint-Sacrement, qui fut rétablie & mise en meilleur état qu'elle n'avoit été avant sa prise.

Mais cet Auteur n'étoit pas assurément bien informé, & confondoit deux événemens fort éloignés l'un de l'autre; car il est certain que Dom Manuel de Lobo, Fondateur de la Colonie, est mort Prisonnier au Pérou, où il avoit été transferé après la prise de sa Place; & si Dom François Naper de Lancastre, qui étoit peut-être son Lieutenant, ou le Commandant des quatre Vaisseaux qui lui avoient apporté du secours, a été depuis Gouverneur de Rio Janeyro, & décoré du titre de Gouverneur de la Colonie, cela ne prouve point ce que l'Historien du Bresil avance sans fondement. Il n'est pas moins certain que le Duc de Juvenazzo fit entendre raison au Prince, Régent de Portugal, & l'obligea de se désister des prétentions qu'on avoit au Bresil sur l'étendue de ce Roïaume; & que ce Prince se borna à demander qu'on accordât aux Portugais un Entrepôt dans la Colonie, ou dans son voisinage, afin que s'ils étoient obligés par les vents d'entrer dans Rio de la Plata,

ils pussent y avoir une retraite, où ils 1682.
fussent à l'abri des tempêtes & en sûreté contre les Pirates.

Cela fut accordé, à condition que la propriété du lieu resteroit à la Couronne de Castille; qu'il ne pourroit y demeurer que quatorze Familles Portugaises; que les Maisons y seroient bâties de bois & couvertes de paille; qu'on n'y construiroit aucun Fort; que le Gouverneur de Buenos Ayrès auroit droit d'en faire la visite, aussibien que des Vaisseaux qui viendroient pour y faire le Commerce; que la Couronne de Portugal feroit restituer trois cents mille Indiens & les Troupeaux que les Habitans de Saint Paul de Piratiningue avoient enlevés dans les Païs qui appartenoient au Roi Catholique; enfin qu'il y auroit des Commissaires nommés dans les deux Cours, pour examiner si le Roi de Portugal avoit droit ou non, d'établir une Colonie sur le bord de Rio de la Plata, ou qu'on s'en remettroit à l'arbitrage du souverain Pontife, & que de maniere ou d'autre tout seroit réglé dans un an.

Traité provisionnel.

Cela étant ainsi arrêté, on signa le septieme de Mai un Traité provisionnel, par lequel le Roi Catholique permettoit l'Entrepôt que demandoit Dom Pedre, aux conditions que je viens de dire; & peu de tems après il se tint entre les Commissaires des deux Couronnes une Conférence, où l'on convint de s'en rapporter à la décision du Pape pour le fond, parcequ'il s'agissoit de régler les prétentions réciproques des

1682. deux Cours, conformément à la Ligne de démarcation. Mais il y a bien de l'apparence que le Traité conditionnel n'a point été effectué; il paroît même que le Conseil du Roi Catholique ne prévit pas les conséquences de ce qu'il accordoit par ce Traité, & qu'il ne fit pas assez réflexion qu'un Etablissement fixe sur Rio de la Plata, quel qu'il fût, ne pouvoit manquer de devenir une source éternelle de contestations de la part d'un Voisin entreprenant, qui portoit si haut ses prétentions, qui pouvoit recevoir, quand il voudroit, des secours des Ennemis de l'Espagne, & que la proximité du Bresil mettoit en état de profiter des conjonctures pour s'aggrandir & se fortifier. La suite nous fera voir que ces conjectures n'étoient que trop fondées.

1683. L'Evêque de l'Assomption charge les Jésuites d'une Nation Indienne.

Tandis que la Province de Rio de la Plata étoit dans ces agitations, tout étoit assez tranquille dans celle du Paraguay. Il restoit cependant toujours à l'Assomption un levain de prévention contre les Jésuites, & Dom Faustino de las Casas s'étoit bien apperçu d'abord qu'on ne les verroit pas volontiers fonder de nouvelles Réductions dans son Diocèse. Il avoit cru devoir ménager sur cela certaines personnes qui se déclaroient plus hautement que les autres; & c'est ce qui parut surtout dans l'occasion que je vais dire. Des Indiens errants, qui s'étoient réunis, avoient formé une Bourgade aux environs de la petite Riviere de *Monday*, qui se décharge dans le Parana, venant de la

Partie du Nord par les vingt-cinq dégrés & environ trente minutes de Latitude australe, & ils paroissoient assez disposés à y recevoir un Missionnaire. Dès que le Prélat en eut avis, il leur envoïa un Religieux fort zelé, qui partit sur le champ, & fut assez surpris de les voir à son arrivée s'enfuir dans les Bois. Il les y suivit, & pas un ne voulut même l'écouter. 1683.

Il le fit savoir à l'Evêque, lequel jugeant que ce bon Pere, avec beaucoup de vertu & de bonne volonté, n'avoit pas le talent nécessaire pour l'emploi qu'il lui avoit confié, le rappella, chercha dans son Clergé un Homme plus propre à s'attirer la confiance des Barbares, & n'en trouva point qui parût convenir davantage que le Doïen de sa Cathédrale. C'étoit un saint Ecclésiastique, d'une grande prudence, qui avoit gouverné le Diocèse pendant la derniere vacance du Siege avec beaucoup de sagesse, & qu'un zele désintéressé rendoit sur-tout fort respectable. Il ne fut pas nécessaire que l'Evêque emploïât les prieres pour le résoudre à se charger de cette bonne œuvre, il l'accepta avec joie, & ne différa point à se rendre sur le Monday.

Il n'y trouva point les Indiens, qui étoient encore dispersés dans les Bois, & il les y alla chercher. Il en engagea quelques uns par ses bonnes manieres à l'écouter; mais il reconnut bientôt qu'ils ne l'écoutoient que par complaisance, & sans aucun desir de profiter de ses instructions. Il comprit que la crainte de perdre leur

1683. liberté étoit la seule cause du peu de confiance qu'ils avoient en lui ; il le manda à l'Evêque, & lui ajoûta qu'on ne les réduiroit jamais sous le joug de l'Evangile, si on ne leur envoïoit des Peres de la Compagnie de Jesus. Le Prélat le comprit aisément ; & craignant de répondre à Dieu de la perte éternelle de ces Indiens, s'il portoit plus loin ses égards pour les Habitans de l'Assomption, il écrivit au Supérieur des Réductions du Parana, qu'il avoit toujours été persuadé que sa Compagnie avoit une destination particuliere du Ciel pour la conversion des Infideles du Paraguay, qu'il en étoit plus convaincu que jamais, & qu'il le prioit de lui envoïer deux Missionnaires pour une Réduction qu'il projettoit d'établir sur le Monday.

Le Supérieur lui répondit que quelque répugnance que les Jésuites eussent à se charger d'annoncer l'Evangile à une Nation qui ne les demandoit pas, leur coutume étant de ne s'attacher qu'à ceux qu'ils avoient retirés de la vie errante & qui les suivoient volontairement, il ne croïoit pourtant pas pouvoir se dispenser de se rendre à l'invitation de son Evêque, qu'il regardoit comme un ordre auquel il ne devoit pas se dispenser d'obéir, & que n'aïant actuellement aucun Sujet, dont il pût disposer, il en alloit demander à son Provincial. Il lui écrivit en effet, & il en obtint deux qu'il fit sur le champ partir pour l'Assomption. Dom Faustino les embrassa tendrement, & leur dit qu'il

ſe déchargeoit ſur eux de l'obligation où il étoit de travailler à faire entrer dans le Bercail du ſouverain Paſteur, des Brebis ſauvages qui lui paroiſſoient diſpoſées à s'y laiſſer conduire. Les deux Miſſionnaires reçurent comme ils le devoient cette marque de confiance, que leur donnoit le Prélat, & prirent ſans différer la route du Monday, où les Indiens n'eurent pas plutôt avis de leur arrivée qu'ils accoururent tous; & Dieu donna tant de bénédictions à leurs travaux, qu'au bout de deux mois ils comptoient déja deux mille Catéchumenes. Mais avant que d'y fonder une Réduction, ils voulurent bien connoître le Païs.

1683.

Deſcription de ce Païs.

Il n'y en a peut-être point dans tout le Paraguay de plus impratiquable. Les chaleurs y ſont exceſſives, & quoiqu'il ſoit fort montueux, l'air y eſt extrêmement humide. Il eſt d'ailleurs tout couvert de halliers & de buiſſons ſi épais & ſi heriſſés d'épines, qu'il n'y a que des Indiens tout nus, & qui ſe ſont dès l'enfance endurci la peau, qui puiſſent s'en tirer ſans avoir tout le corps en ſang. Avec cela les Sangliers & les Tigres y ſont en ſi grande quantité, qu'à moins que d'être bien armé, on eſt toujours en danger d'en être dévoré, & on ne ſauroit preſque point faire un pas ſans mettre le pié ſur une Vipere. Mais la plus grande incommodité qu'on y ſouffre, vient de mille eſpeces d'Inſectes, dont l'air eſt toujours obſcurci, ce qui ne doit point étonner dans un Païs marécageux, & où l'épaiſſeur

1683. des bois ne laisse presque aucun passage aux raïons du Soleil. D'ailleurs le sol n'y paroît presqu'en aucun endroit, parcequ'il est partout couvert d'herbes fort touffues, d'où il s'ensuit qu'on y respire toujours un air étouffé & mal sain; qu'il n'est pas possible d'y voïager autrement qu'à pié, & qu'il seroit inutile d'y porter des vivres qui se corromproient d'abord.

Réduction sur le Monday.

Ces difficultés n'étoient pas entierement inconnues aux Missionnaires du Parana; cependant le Provincial, bien loin d'être embarrassé à trouver des Ouvriers pour cette Mission, ne le fut qu'à choisir dans le grand nombre de ceux qui s'étoient présentés. Les premiers Mémoires qu'on reçut en Espagne touchant la Réduction du Monday, dont le Docteur Xarque, de qui je tiens ce détail, ne nous a point appris le nom (1), marquoient qu'elle ne le cédoit déja à aucune autre, ni pour le nombre ni pour la ferveur des Néophytes; qu'on y voïoit une Eglise bien bâtie; que tout le monde y étoit commodément logé; que les deux Missionnaires, dans un voïage qu'ils firent au Parana, y parurent défigurés à faire horreur; que leurs habits déchirés ne leur couvroient qu'une partie du corps cicatrisé partout, & qu'on ne les reconnoissoit plus qu'à la voix; mais que le fruit de leurs travaux les remplissoit d'une si grande consolation, qu'ils n'auroient pas changé leur Mission pour quelqu'autre que ce fût.

(1) Voïez Xarque, Liv. 3. Chap. 22.

1683. Du Païs des Guenoas.

Tandis que dans ces Parties septentrionales du Paraguay on fondoit sous un climat étouffant une nouvelle Eglise, on travailloit dans la Partie la plus méridionale à éclairer, des lumieres de l'Evangile, la Nation des Guenoas, qui habite ou plûtôt parcourt une fort grande étendue de Païs entre la Mer, l'Uruguay & Río de la Plata, où le froid est très piquant en Hiver, où les vents soufflent toujours avec violence dans de vastes Plaines où rien ne garantit de leur fureur, & où il ne croît pas un Arbre. En Eté les pluies y sont presque continuelles, & souvent accompagnées de tonnerres ; cependant la Terre toujours humectée, & coupée par quantité de ruisseaux & de lagunes, y fournit par-tout d'excellens pâturages à une prodigieuse quantité de Taureaux & de Vaches, dont les Campagnes sont couvertes.

Les Indiens y trouvent aussi dans toutes les Saisons de quoi vivre sans se donner beaucoup de peine. La chasse ne sauroit jamais leur manquer, & la terre y produit sans culture plusieurs sortes de fruits & de racines, dont plusieurs peuvent se manger. Quand ils ont épuisé un quartier, ils passent à un autre ; ce qui ne doit rien coûter à des Hommes qui portent par-tout avec eux tout ce qui leur est nécessaire sans être beaucoup chargés, qui y trouvent de quoi se couvrir & se loger, & qui ne connoissent aucun autre besoin de la vie. Leur vêtement consiste en une peau de Tigre, dont pendant l'Hiver ils mettent le poil en dedans. Leurs Cabannes sont bientôt dressées ;

1683. quatre piquets en font toute la charpente ; des nattes grossierement travaillées, d'une espece de glaïeul qu'ils tirent de leurs Marais, en font les murailles ; les toîts font de même fabrique ; & elles font si petites, que pour peu qu'une Famille soit nombreuse, chacun a bien de la peine à y pouvoir être couché. Une peau leur sert de matelat, & une autre, de couverture.

Caractere de ces Indiens.

Ces Barbares sont toujours en guerre avec leurs Voisins, & on ne les voit jamais sans leurs armes. Des qu'ils craignent d'avoir sur les bras quelque Ennemi puissant, ils se réunissent. Pour cela on allume des feux, & à ce signal les Caciques rassemblent leurs Guerriers. Mais n'eussent-ils à se défendre que des Tigres, ce seroit pour eux une nécessité d'être toujours armés. Ils en rencontrent par-tout, & ce qui attire ces Animaux dans ce Païs, ce sont les grands Troupeaux de Bœufs, dont j'ai parlé. Ces Tigres sont tous de la grandeur d'un Veau d'un an. Leur tête est fort grosse, & arrondie comme celle des Lions d'Afrique. On prétend que les os de leurs jambes ne sont pas creux, & il est certain qu'elles sont d'une force étonnante. Leur endroit foible sont les reins ; pour peu qu'ils y soient blessés, on vient aisément à-bout d'eux. Quand ils ont pris un Veau ou une Genisse, qui font leur nourriture ordinaire, ils commencent par leur couper la gorge, puis ils boivent tout le sang qui en découle, & dévorent les intestins. Ils portent ensuite le corps à l'écart, l'enterrent, & ne le mangent que quand l'odeur

Tigres de leurs Païs.

les avertit que toutes les chairs ſont corrompues. Le goût qu'ils ont pour les chairs pourries, & la fineſſe de leur odorat les conduiſent ſouvent où l'on a enterré les Hommes, ce qui oblige de couvrir les foſſes de grandes pierres ou de groſſes pieces de bois, que ces Tigres ne ſauroient lever. 1683.

Le venin des Viperes de ce Païs agit ſi promptement, qu'un Cheval qui en a été mordu au pié, s'arrête à l'inſtant, & meurt bientôt après en jettant le ſang par tous les conduits de ſon corps. La morſure du Serpent à ſonnettes, ſi connu dans l'Amérique ſeptentrionale, n'eſt pas moins dangereuſe; mais elle donne le tems de recourir au remede, qu'on trouve partout. Les Guenoas ſont auſſi dans l'uſage de ſe couper les doigts des piés & des mains, à meſure qu'il meurt quelqu'un de leurs Parens. Ils ſont ſubtils & hardis Voleurs, & ſi on n'eſt pas bien ſur ſes gardes dans les Réductions expoſées à leurs courſes, ils n'y laiſſent pas un ſeul fruit aux arbres. Le moïen le plus efficace de ſe garantir de leurs ſurpriſes, auroit été de leur faire une bonne guerre; mais les Miſſionnaires jugerent plus à-propos de tenter de les gagner à Jeſus-Chriſt, & par là de ſe faire des Amis de ces incommodes Voiſins.

Des Viperes & des Serpens.

Pour cet effet le Pere François Garcia partit le ſeptieme de Septembre de la Réduction de Saint Thomas, avec une troupe de fervens Chrétiens, & après trois mois de courſe, y retourna avec cinquante Guenoas, parmi leſquels il y avoit des Caci-

Avec quel ſuccès on travaille à leur converſion.

1683. ques. Encouragé par ce premier succès, il emploïa tout ce qu'il put avoir de tems libre l'année suivante à de semblables excursions. Dieu benit son zele; & en 1685 il se trouva assez de Prosélytes pour en former une Réduction, avec l'espérance bien fondée qu'elle ne seroit pas longtems la seule. On en avoit conçu de plus grandes encore des *Yaros*, voisins des Guenoas, parcequ'ils avoient toujours paru assez affectionnés aux Espagnols & aux Indiens des Réductions, où l'on trouvoit moïen d'en attirer quelques-uns de tems en tems. Plusieurs mêmes s'y étoient sincerement convertis.

Mission infructueuse parmi les Yaros.

Le Pere François Richard avoit même cru pouvoir en former une Bourgade, qu'il avoit mise sous la protection de l'Apôtre Saint André; mais il s'étoit trop pressé de les séparer des anciens Chrétiens. Dans le tems même qu'il comptoit le plus sur leur persévérance, un jour de grande solemnité, dont la veille ils avoient chanté les premieres Vêpres avec toutes les apparences de la piété la plus solide, les Principaux allerent de grand matin chez lui; & lui déclarerent que tous vouloient se retirer pour reprendre leur ancienne façon de vivre. Surpris d'une résolution si subite, il leur demanda s'il leur avoit donné quelque sujet de mécontentement, ou s'il leur manquoit quelque chose qu'il fût en son pouvoir de leur procurer? Ils répondirent que non, qu'il avoit toujours été au devant de tout ce qui pouvoit leur faire plaisir; que le seul motif de leur retraite étoit ce qu'il leur

leur avoit dit que le Dieu des Chrétiens est par-tout, qu'il voit & qu'il entend tout, 1683-85.
que rien ne peut lui être caché, pas même les plus secretes pensées; qu'ils ne vouloient point d'un Dieu si clairvoïant; que les leurs ne les observoient pas de si près; que dans leurs Bois ils avoient une liberté entiere de penser, de faire & de dire tout ce qu'ils vouloient; que cette liberté leur paroissoit préférable à tout, & qu'ils prétendoient la conserver.

» Mais, reprit le Missionnaire, avez-» vous oublié ce que je vous ai aussi répété » tant de fois, que le Dieu des Chrétiens » est le seul vrai Dieu; que tous les autres » sont des Démons, ou ne sont rien; » qu'il n'est au pouvoir de personne de se » soustraire à son Empire; que, fussiez-» vous cachés dans le plus profond de » vos Cavernes & des plus épaisses Fo-» rêts, la moindre de vos pensées n'é-» chapera point à sa pénétration, & que » rien ne pourra vous dérober à sa justice; » qu'il vous traitera avec d'autant plus de » rigueur, si vous abandonnez son service, » après l'avoir connu & adoré comme » votre Créateur & votre souverain Maître, » que vous n'aurez païé la grace qu'il vous » avoit faite, que de la plus noire ingrati-» tude, & que vous ne pourrez pas vous » excuser sur votre ignorance? Ce discours » ne fit aucune impression sur eux; & dès le jour même il n'en resta pas un seul dans la Bourgade.

On ne peut imaginer, si on ne l'a pas éprouvé soi-même, ce qui se passe dans

1683-85.

un cœur Apoſtolique à la vûe de tant de travaux, que la ſeule eſpérance d'en recueillir les fruits pouvoit rendre ſupportables, devenus inutiles, & de tant d'Ames, qui s'opiniâtrent à ſe perdre malgré tout ce qu'on a pu faire pour les ſauver. Rien n'eſt plus capable de faire comprendre aux Miniſtres du Seigneur, qu'envain ils préparent la terre & ils ſement, ſi Dieu ne fait pas fructifier la ſemence, & que quand il ne le veut pas d'une volonté efficace, toute leur reſſource eſt d'adorer la profondeur de ſes jugemens, ſans ceſſer d'être toujours prêts à ne rien négliger pour ſeconder les vûes de ſa miſéricorde, lors même qu'il fait éclater toutes les rigueurs de ſa juſtice. Voici encore une nouvelle occaſion que les Miſſionnaires du Paraguay eurent de ſe rappeller cette importante vérité.

Deux Jéſuites ſe diſpoſent à entrer dans le Chaco.

Tandis que du côté du Paraguay & de l'Uruguay on travailloit avec ces alternatives de bons & de mauvais ſuccès, auxquelles les Ouvriers Evangeliques doivent toujours s'attendre, le Pere Thomas de Baeza, Provincial des Jéſuites, crut avoir trouvé une occaſion favorable d'étendre le Roïaume de Dieu dans le Chaco. Le Tucuman avoit alors pour Gouverneur Dom Fernand de Mendoze Maté de Luna, & pour Evêque Dom Nicolas de Ulloa, de l'Ordre de Saint Auguſtin, tous deux recommandables par les qualités les plus propres à faire reſpecter la vertu, & à procurer le bonheur des Peuples commis à leurs ſoins. Les Jéſuites n'eurent aucune peine à leur perſuader que ce ne ſeroit jamais ni

la crainte ni la force qui ouvriroient la porte du Chaco à l'Evangile, & qu'il ne falloit esperer d'y établir la domination du Roi Catholique, que quand ses Habitans devenus Chrétiens, ou voulant sincerement le devenir, connoitroient leur avantage à s'y soumettre volontairement. 1683-85.

Un saint Ecclésiastique se joint à eux.

Le Pere de Baeza, les trouvant dans cette heureuse disposition, leur communiqua le projet qu'il avoit formé : ils l'approuverent ; & il choisit pour l'exécuter le Pere Diegue Ruiz, Aragonnois, qui professoit alors la Théologie dans l'Université de Cordoue, & le Pere Antoine Solinas, natif d'Oliena en Sardaigne, lesquels se rendirent aussi-tôt à Salta, où le Gouverneur faisoit ordinairement sa residence. Ils y rencontrerent le Licencié Dom Pedre Ortiz de Zaraté, d'une très noble Famille de Biscaie, & dont le Docteur Xarque fait remonter l'origine jusqu'à l'Infant Bela, Fils de Jacques Roi d'Arragon, & Neveu d'Afonse Roi de Castille. Il étoit Fils & Petit-fils de ceux qui avoient conquis la Vallée de Jujuy, & son Pere étoit le Fondateur de la Ville de ce nom. A l'âge de 17 ans il avoit épousé Pétronille de Ibara, Héritiere des Maisons de Solatiegas de Ibarra, & de Murguia, de la Province de Guipuscoa, & il en avoit eu deux Fils ; mais l'aïant perdue après deux ans de mariage, par l'accident funeste d'une Tour qui en tombant l'écrasa sous ses ruines, il prit la résolution de consacrer le reste de ses jours au service des Autels, & à l'âge de vingt-six ans il alla commencer ses études dans l'U-

1583-85. niversité de Cordoue. Dès qu'il eut reçu les Ordres sacrés, il retourna à Jujuy & voulut bien accepter la Cure de cette Ville. Quelque tems après il fut nommé Juge Ecclésiastique des Décîmes, & Commissaire du Saint Office & de la Croisade. Enfin Dom François de Borgia, successeur de Dom Melchior Maldonado à l'Evêché du Tucuman, le nomma Visiteur de son Diocèse: Emploi dont il s'acquitta avec tant de zele & de désintéressement, que le Conseil roïal des Indes se proposoit de le présenter au Roi pour un Evêché considérable, lorsque la nouvelle de sa mort arriva en Espagne.

Ce saint Ecclésiastique, à la vûe des deux Missionnaires, que tant d'expériences lui faisoient regarder comme des Victimes destinées à la mort, se sentit inspiré de partager avec eux les fatigues & les dangers d'une si belle Entreprise. La même pensée lui rouloit depuis long-tems dans la tête, & il ne cessoit de solliciter les Tribunaux supérieurs de l'Amérique, & le Conseil des Indes, pour avoir la permission d'entrer dans le Chaco. Il obtint enfin celle d'y accompagner les deux Jésuites. Comme le projet étoit de fonder une Réduction, ou de rétablir celle qui avoit été abandonnée après l'expédition de Dom Angelo de Paredo, le Licencié crut qu'il étoit à-propos de se faire donner une escorte, & de mener avec lui des Ouvriers & quelques Domestiques; & il emploïa à cela, & à quelques provisions, tout ce qui lui restoit de biens, dont il pût disposer,

S'étant ainsi dépouillé de tout, & réduit à cette pauvreté évangélique que le Sauveur des Hommes a tant recommandée à ses Apôtres, il partit de Jujuy avec ses deux Compagnons, le vingtieme d'Avril 1683, après avoir fait prendre les devants à vingt-quatre Espagnols, & à quarante Indiens qu'il rejoignit le quatrieme de Mai. Le sixieme ils se trouverent au sommet de la Montagne de *Santa*, d'où l'on découvre presque tout le Chaco, quand le Ciel est bien pur, & où l'on n'arrive qu'après avoir fait seize lieues en montant toujours. Aussi est-elle nommée par excellence *la Montagne du Chaco*. Les nuages ne couvrent jamais sa cime, mais souvent on y voit sous ses piés comme une vaste mer qui dérobe entierement aux yeux la vûe de la terre.

1683-85.

Montagne de Santa.

Les trois Missionnaires aïant eu ce spectacle en arrivant au haut de la Montagne, le prirent pour un présage qu'ils n'auroient pas le bonheur de dissiper les ténebres de l'infidélité, où cette malheureuse Région étoit plongée, & que l'unique fruit de leur entreprise seroit le Ciel, dont ils voïoient mieux, qu'on ne le peut voir d'aucun autre endroit de la terre, toute la splendeur & toute la majesté. Il leur fallut ensuite, pour descendre dans la Plaine, se plonger pour ainsi dire dans l'épaisseur de ce nuage qui fondoit en eau, & formoit une nuit si obscure, que pour ne point se séparer ils étoient continuellement obligés de s'appeller les uns les autres. Mais cette obscurité leur fut avantageuse, en ce qu'elle leur déroba la vûe de quantité de précipices & de

1683-85. mauvais pas qui les auroient effraïés, & fait juger la descente impratiquable. Ils arriverent enfin dans une Vallée stérile, de quatre lieues d'étendue, & que deux choses rendoient presqu'inhabitable.

La premiere est qu'en Hiver même on y est dévoré des Mosquites & d'autres semblables insectes, & qu'en Eté la persécution en est si grande qu'il n'est pas possible d'y demeurer, ni d'y prendre aucun repos. La seconde, qu'on n'y peut recevoir aucun secours quand les Rivieres sont débordées, & qu'on y est environné de Sauvages, ennemis de tous les autres Hommes & qu'il n'a jamais été possible d'apprivoiser. Dom Martin de Ledesma y avoit cependant bâti un Fort pour lui servir de retraite dans le besoin; mais il n'en restoit plus que les ruines. Les Barbares, dont il ne s'étoit pas assez défié, l'y investirent en si grand nombre, que de cent Espagnols qu'il commandoit, on regarda comme un Miracle, qu'il en eut pu ramener au Tucuman un très petit nombre, la plûpart blessés ou malades.

Réduction S. Raphael.

Les Missionnaires y reçurent la visite d'un Cacique de la Nation des Ojatas qui les conduisit dans sa Bourgade, où dès le lendemain de leur arrivée plusieurs autres Indiens de la même Nation, & un assez bon nombre de Tobas & de Taños se réunirent autour d'eux, & les conduisirent dans la Plaine de Ledesma. Tous paroissant fort disposés à vivre sous leur conduite, ils y ébaucherent aussi-tôt une Réduction sous le titre de Saint-Raphael, où en peu de

jours ils compterent quatre cents Familles. 1683-85.
Des Espagnols & les Indiens de la suite de Dom Pedre Ortiz y furent logés à part. Mais comme l'Hiver approchoit, & que dans cette saison toute communication avec le Tucuman est fermée, il fallut se presser d'y aller chercher des provisions, afin d'éviter que les Habitans de la nouvelle Colonie ne se dispersassent pour chercher de quoi vivre. Le Pere Ruiz se chargea de cette pénible commission; & pendant son absence les deux autres Missionnaires emploïerent tous les intervalles du tems que les fonctions de leur ministere leur laissoient libres, à parcourir les environs de leur résidence, pour y faire de nouvelles recrues de Prosélytes, & ils y réussirent assez bien.

Quelque tems après, ils eurent nouvelle que le Pere Ruiz étoit parti de Salta avec un Convoi: le Gouverneur, l'Evêque & plusieurs personnes considérables avoient fait généreusement une bonne partie de la dépense, & il étoit escorté par le Sergent Major, D. Laurent Arias, avec un Détachement de Soldats. Les Missionnaires crurent devoir aller audevant, & se firent accompagner d'un nombre de ceux que le Licencié avoit retenus auprès de lui. Ils s'arrêterent à six lieues de la Réduction, dans une Chapelle qu'ils avoient bâtie en l'honneur de la Sainte Vierge, & de-là Dom Pedre Ortiz détacha un Homme au Pere Ruiz, pour lui dire de ne point suivre le chemin ordinaire du Gué de Rio Colorado, mais de prendre plus bas un sentier qu'il avoit fait net-

1683-85.

toïer, & qui conduisoit à la Chapelle, où il l'attendroit.

Complot contre les Missionnaires.

Son Envoïé étoit à-peine parti, qu'un Cacique Mataguayo vint secretement l'avertir que les Tobas & les Mocovis avoient juré sa perte & celle de son Compagnon : il n'avoit pas encore eu le tems de déliberer sur cet avis avec le Pere Solinas, lorsque le dix-sept de Mars à la pointe du jour ils virent sortir d'une Forêt voisine cent cinquante Tobas, & cinq trouppes de Mocovis. A cette vûe le Licencié dépêcha un second Courier au Pere Ruiz, pour lui apprendre la situation où il se trouvoit, & le prier de ne point passer la Riviere, qu'il n'eût de ses nouvelles, parceque si les Indiens apprenoient qu'il vînt avec des Soldats, ils ne douteroient point que les Espagnols n'eussent dessein de les subjuguer & de les rendre Esclaves, ce qui ne manqueroit point de leur faire précipiter un mauvais coup. Il ajoûtoit que lui & le Pere Solinas alloient au-devant d'eux pour dissiper tous leurs soupçons, & les combler de tant d'amitiés, qu'ils se flattoient de leur faire tomber les armes des mains, & de les engager à retourner chez eux, s'ils ne pouvoient les gagner à Jesus-Christ.

Ils sont tués en trahison.

Dès qu'il eut écrit sa Lettre, il se disposa à dire la Messe, le Pere Solinas aïant déja fini la sienne, & il étoit à-peine sorti de l'Autel, que voïant les Indiens fort proches, il s'avança pour leur demander ce qui les amenoit. Ils lui répondirent qu'ils venoient dans un esprit de paix. Le Pere Solinas le joignit dans le moment, & tous

deux firent aux Barbares quelques présens qui furent reçus avec de grandes marques de reconnoissance. Ils commencerent ensuite à leur parler du bonheur que l'on goûte au service du vrai Dieu ; & ces Perfides, comme s'ils n'eussent voulu rien perdre d'un discours qu'ils témoignoient leur faire plaisir, les environnerent de toutes parts ; puis tout-à-coup jettant des cris affreux, ils les percerent de fleches, & les assommerent à grands coups de macanas. Ils tournerent ensuite leurs armes contre ceux de leur suite, qui étoient au nombre de huit ou dix, & dont aucun n'échappa à leur fureur. Cela fait, ils dépouillerent tous les corps, & en couperent les têtes, qu'ils emporterent comme en triomphe, pour boire dans leur crânes, suivant leur usage quand ils ont remporté quelque victoire. 1683-85.

Avant que d'exécuter leur détestable dessein, ils avoient fait partir un Détachement pour surprendre le Pere Ruiz ; mais cette Trouppe, aïant pris le chemin que le Licencié l'avoit averti d'éviter, le manqua au moment que ce Missionnaire recevoit la Lettre de Dom Pedre Ortiz. Il s'étoit douté de ce qui venoit d'arriver : il en fut assuré le vingt-neuf par un Chrétien qui s'étoit sauvé au commencement du massacre ; & comme il n'étoit plus qu'à dix-huit lieues de Saint-Raphael, il se hâta de s'y rendre avec son convoi, mais il n'y trouva personne. Les Espagnols & les Indiens que le Licencié y avoit laissés, s'étoient retirés dans la Plaine de Santa, & la crainte de l'Ennemi avoit dissipé toute la Bourgade. Le Sergent La Réduction est dissipée.

1683-85. Major qui accompagnoit le Pere Ruiz, vouloit poursuivre les Meurtriers des deux Missionnaires; mais le Pere l'en dissuada, en lui représentant qu'il étoit trop tard pour esperer de les atteindre.

Honneurs rendus aux Confesseurs de Jesus-Christ.

Ils prirent donc le chemin de la Chapelle, & y étant arrivés, ils trouverent les corps tout hérissés de fleches, & presqu'entierement décharnés par les Oiseaux de proie, à l'exception de celui de Dom Pedre, qui étoit à l'entrée de la Chapelle, partie en dedans, & partie en dehors, sans qu'on pût deviner qui l'avoit porté-là. Celui du Pere Solinas étoit à l'entrée du Bois, & on ne le reconnut que parcequ'on trouva à côté de lui sa ceinture, son Chapelet & un ou deux Livres de dévotion. Il fut porté à Salta, & celui de Dom Pedre à Jujuy. On rendit à l'un & à l'autre, dans toutes les Villes du Tucuman, les honneurs qui leur étoient dûs, parcequ'indépendamment du motif qui les avoit engagés à risquer leur vie, on eut de bonnes preuves que les Infideles ne la leur avoient ôtée qu'à l'instigation de leurs Jongleurs, qui les regardoient comme les Ennemis de leurs Dieux; mais le Pere Loçano nous apprend quelque chose de plus (1). Voici ce qu'on en trouve dans sa Description historique du Chaco,

On apprend ce Martyre en Sardaigne le jour même qu'il arrive.

A Bitty en Sardaigne, où les Peres Capucins ont un Couvent, un Religieux natif d'Oliena, qui étoit, comme je l'ai déja dit, la Patrie du Pere Solinas, étant au Réfectoire avec la Communauté, éclata

(1) Descripcion Chorographica del gran Chaco, §. 51.

tout-à-coup dans des transports de joie, qui causerent une sorte de scandale, & son Supérieur lui en aïant fait, au sortir de table, une sévere réprimande, il lui dit que dans ce moment-là Dieu lui avoit fait connoître que le Pere Solinas de la Compagnie de Jesus, son Compatriote, avoit reçu la Couronne du martyre dans le Chaco, une des Provinces du Paraguay, & qu'il n'avoit pas été le maître de contenir la joie qu'il en avoit ressentie. Le Pere Gardien lui commanda de mettre par écrit ce qu'il venoit de lui dire. Il le fit en présence de tous les Religieux de la Maison, & il le signa avec serment : le Gardien & toute la Communauté signerent aussi, & l'Original en fut envoïé au College des Jésuites d'Oliena, où il se conserve. L'année suivante on reçut du Paraguay tout le détail de ce Martyre. 1683-85.

Cependant, le Gouverneur du Tucuman, fort inquiet au sujet du Sergent Major & du Pere Ruiz, s'étoit mis en campagne pour aller à leur secours ; mais le Lieutenant de Roi de Jujuy l'avoit prévenu, & ramena l'un & l'autre avec leur convoi dans cette Ville. D'autre part les Jésuites, animés par l'exemple de leurs Freres, se persuadoient qu'à force d'arroser le Chaco de leurs sueurs & de leur sang, ils le rendroient fertile en véritables Chrétiens, & soupiroient plus que jamais après cette Mission. Mais les ordres du Conseil des Indes, qui bornoient le choix des Missionnaires du Paraguay aux Sujets naturels des Rois Catholiques, avoient considérable-

1685. ment diminué leur nombre, & il n'en restoit pas même assez pour remplir les Missions déja établies, ou pour en fonder de nouvelles parmi des Peuples, sur lesquels on pouvoit beaucoup plus compter que sur ceux du Chaco.

Nouvelle entreprise sans effet.

Le Viceroi du Pérou & le Gouverneur du Tucuman de leur côté croïoient l'honneur du nom Espagnol engagé à tirer vengeance de la perfidie des Mocovis & des Tobas, dont l'insolence croissoit à mesure qu'on emploïoit la douceur & les ménagemens pour les engager à se tenir tranquilles. Le premier, qui étoit le Duc de la Palata, résolut de faire une bonne fois comprendre à ces Barbares, qu'on n'offensoit pas impunément une Nation qui étoit en état de se faire respecter : & dans cette vue, aïant appris la mort de Dom Joseph de Endino, Gouverneur du Paraguay, il nomma pour lui succeder par *interim*, Dom Antoine de Vera Muzica, & lui ordonna de se transporter d'abord au Tucuman, d'y prendre le commandement des Trouppes, & d'aller châtier de leur perfidie les Meurtriers de Dom Jean Ortiz de Zaraté, & du Pere Solinas.

Dès que Dom Antoine eut reçu cet ordre, il partit pour le Tucuman avec quatre cents Espagnols & cinq cents Indiens, & il écrivit au Pere de Baeza de lui envoïer deux de ses Religieux, ajoûtant qu'il ne les demandoit que pour les avoir à sa main, au cas qu'il rencontrât des Indiens, qui fussent sincerement disposés à vivre sous leur conduite. Le Provincial

ne comptoit pas beaucoup qu'il se trouvât dans l'occasion d'emploïer ses Religieux, ne croïant pas que ce fût un bon moïen, d'engager les Infideles à vouloir embrasser le Christianisme, que de les y inviter les armes à la main; il fit cependant ce que demandoit le nouveau Gouverneur du Paraguay; il lui donna le Pere Ruiz avec un Frere nommé Joseph de la Estrada, bon Catéchiste, qui se rendirent à Esteco, d'où l'Armée se mit en marche le 5 de Juillet 1685. 1685.

Extrêmité où se trouve réduit le Tucuman.

Je ne ferai point le détail de cette expedition, qui ne fut pas heureuse, & dont les Espagnols ne tirerent d'autre avantage que d'avoir fait environ cent Prisonniers. Ils se laisserent même enlever, par la négligence de quelques Officiers, trois cents Chevaux à la vûe de trois cents Hommes bien retranchés, & ils ménagerent si peu leurs vivres, que plusieurs souffrirent au retour tout ce que la famine a de plus affreux. Aussi cette campagne, sur laquelle on avoit fondé les plus grandes espérances, n'aboutit qu'à persuader aux Peuples du Chaco qu'ils n'avoient rien à craindre des Espagnols, & qu'ils pouvoient impunément les insulter, & ravager leurs Frontieres. On fit ensuite pendant plusieurs années tout ce qu'il falloit pour les confirmer dans cette opinion. Les Gouverneurs du Tucuman, tout occupés de leurs propres intérêts, leur laisserent exercer les plus grands Brigandages dans cette Province; & les choses en vinrent à un point, que les Habitans des Villes les plus expo-

1685. ſées n'oſoient s'en éloigner pour remédier à l'indigence, où les réduiſoit la déſolation de leurs Campagnes.

Ordre du Roi rendu inutile.

Rien n'étoit cependant plus aiſé que de remédier à ce déſordre; il ne falloit pour cela que ſuivre le plan que le Roi Catholique avoit dreſſé dans ſon Conſeil. Ce Prince, informé des circonſtances de la mort de Dom Pedre Ortiz de Zaraté & du Pere Solinas, avoit compris qu'il n'avoit manqué à ces deux Miſſionnaires pour aſſurer & rendre ſolide l'Etabliſſement qu'ils avoient commencé, que d'avoir pu perſuader aux Peuples du Chaco, qu'on ne ſongeoit à rien moins qu'à entreprendre ſur leur liberté; que ſon intention étoit uniquement de leur procurer la connoiſſance du vrai Dieu, de les rendre heureux, & de les mettre ſous ſa protection à l'abri des allarmes qui troubloient ſi ſouvent leur repos. Sa Majeſté voulut donc prendre les plus juſtes meſures pour faire entendre aux Infideles qu'il ne cherchoit que leur véritable intérêt.

Pour cela il ſigna, le ſixieme de Décembre 1684, une Cédule roïale, par laquelle il enjoignoit au Gouverneur du Tucuman de faire ſavoir aux Peres de la Compagnie de Jeſus, que ſon intention étoit qu'ils continuaſſent à travailler avec leur zele ordinaire au ſalut de ces Nations; qu'ils pouvoient aſſurer à tous ceux qui ſe rendroient dociles à leurs inſtructions, & qui voudroient vivre ſous leur conduite, qu'ils ſeroient dès-lors ſous ſa protection Roïale, qu'ils jouiroient des mêmes pri-

viléges dont jouissoient ceux qui s'étoient volontairement soumis à son Empire; c'est-à-dire, qu'ils seroient sur le même pié que ceux qui composoient les Réductions du Parana & de l'Uruguay. 1685.

Cependant, comme dans les commencemens il étoit nécessaire de pourvoir à la sûreté de ceux qui auroient le courage de s'exposer à la fureur de ces Barbares irrités & naturellement perfides, Charles II vouloit qu'ils fussent escortés par vingt ou vingt-cinq Soldats, qu'ils choisiroient eux-mêmes, & qu'ils jugeroient disposés à se comporter parmi les Infideles de façon qu'en même tems qu'ils les garantiroient des surprises & des trahisons, leur sagesse & leur piété dissiperoient les défiances, effaceroient les impressions que la conduite peu édifiante des Espagnols, & la dureté dont ils usoient avec les Indiens convertis, leur avoient inspirées au désavantage de la Religion Chrétienne. Mais des ordres si sages ne produisirent point l'effet que le Prince devoit s'en promettre, & les Jésuites comprirent bientôt qu'il falloit prendre une autre route & d'autres mesures, si on vouloit faire quelque chose de solide dans le Chaco.

Fondation du College de Tarija.

Après avoir formé pour cela divers projets, ils s'arrêterent à celui-ci qui ne leur réussit pourtant pas pour ce qu'ils souhaitoient. Ils avoient leurs vues, & Dieu avoit les siennes. De nombreuses Nations qu'ils ne connoissoient encore que de nom, devoient bientôt profiter des efforts tou-

1685. jours inutiles qu'ils ne se lassoient point de faire en faveur des Peuples du Chaco. Depuis quelques années on avoit fondé dans la Province des Charcas, par les quarante & un dégrés, environ quarante-trois minutes de Latitude australe, une Ville qui portoit le nom de *Tarija*, qui est celui de la Vallée où elle est située. Son Territoire confine aux principales Habitations des Chiriguanes, dont quelques-uns étoient Alliés des Espagnols. Les Jésuites, espérant que par leur moïen ils pourroient avoir une entrée facile dans le Chaco, avoient jetté les yeux sur la nouvelle Ville, pour servir d'entrepôt & de retraite aux Missionnaires qui entreprendroient de pénétrer dans cette Province; mais ils n'y avoient point de Maison, quoiqu'on les y souhaitât beaucoup, & que les Habitans eussent déja fait plusieurs démarches pour les y posseder.

Une Mission que le Pere Ruiz & un
1690. autre Jésuite y firent en 1690, y eut un si grand succès, que toute la Ville se remua pour obtenir qu'on leur y donnât un College. La difficulté étoit de trouver un Fondateur; mais Dom Joseph Campero de Herrera, Chevalier d'Alcantara, & qui fut bientôt après Marquis del Vallé Toxo, de concert avec Doña Joanna-Clementia Bermudez, son Epouse, se chargea de cette affaire. Il commença par s'assurer de l'agrément de l'Audience roïale, & de l'Archevêque de la Plata, qui accorderent la permission sous le bon plaisir du Roi, auquel le Président de l'Audience roïale

Dom Christophe de Messia, & l'Archevê- 1690.
que, écrivirent sur le champ. La Lettre du Prélat se trouvera dans les Preuves

Charles II approuva qu'on établît un College de Jésuites à Tarija; & le Pere Donvidas, qui avoit été chargé de cet Etablissement, se promettoit bien d'en recueillir les premiers fruits; déja même il se disposoit à visiter les Chiriguanes, les plus proches voisins de la nouvelle Ville, dont la conversion étoit le principal objet qu'on avoit eu en vue dans la fondation du College, lorqu'il reçut un ordre de son Général de passer au Chili en qualité de Visiteur. Le Ciel avoit fait choix d'un autre pour l'accomplissement du dessein qu'il avoit dans la fondation du College de Tarija, & ce dessein étoit encore dans le secret de la Providence, qui y préparoit par de grandes épreuves & de grandes vertus l'Homme apostolique, dont elle vouloit se servir pour l'exécuter.

Qui étoit le premier Apôtre des Chiquites.

C'étoit le Pere Joseph de Arcé, natif de l'Ile de Palma, une des Canaries, où il se consacra de bonne heure à Dieu, dans la Compagnie de Jesus. Il passa fort jeune au Paraguay, où son Provincial aïant reconnu en lui un talent superieur pour la Chaire, le destina à la Prédication, malgré ses prieres & ses sollicitations réitérées, pour être emploïé dans les Missions les plus pénibles. Il ne se rebuta point de tous les refus qu'il essüïa: il eut recours au Saint Apôtre des Indes pour obtenir la grace qu'il sollicitoit, & il fut exaucé. Quelques accès de fievre, qui

1690. lui survinrent, obligerent le Médecin de le purger; mais l'Infirmier lui aïant donné par mégarde une médecine qui étoit destinée pour un autre Malade, elle le réduisit en peu de tems à l'extrêmité. Son Provincial, qui étoit le Pere de Baeza, n'espérant plus que du Ciel la conservation d'un Sujet qui lui étoit si cher, ne put lui refuser la permission de faire vœu de se sacrifier pour le reste de ses jours à la conversion des Infideles, s'il recouvroit la santé. Il le fit, emploïa la médiation de Saint François Xavier, & à l'heure même on le trouva hors de danger.

Mission dans la Terre Magellanique.

On parloit alors beaucoup d'envoïer des Missionnaires dans cette extrêmité du Continent de l'Amérique méridionale, qui se termine au Détroit de Magellan. Quelques années auparavant le Pere Nicolas Mascardi, Jésuite Italien, y étoit allé du Chili, avoit parcouru presque tout le Païs, où les Géographes placent les Patagons, qui ne sont point connus aujourd'hui sous ce nom, ni avec cette taille gigantesque que les Relations leur donnent, y avoit annoncé Jesus-Christ, & n'avoit guere recueilli de ses travaux, que la palme du Martyre. Peu de tems après sa mort ses Meurtriers, touchés d'un répentir de leur crime, qui parut sincere, demanderent qu'on leur envoïât des Missionnaires : ils assurerent même, dit-on, que le Confesseur de J. C. leur avoit apparu, les avoit consolés, & leur avoit promis que bientôt quelques-uns de ses Freres viendroient les instruire des vérités qu'ils n'avoient pas voulu recevoir de sa bouche.

Comme les Jésuites qui travailloient dans le Tucuman, faisoient quelquefois des courses fort loin de ce côté-là, il y a bien de l'apparence que ce fut à quelques-uns d'eux que ces Indiens s'adresserent. Ce qui est certain, c'est qu'au tems dont je parle, on songeoit sérieusement au Paraguay à leur envoïer des Missionnaires, & que la maniere dont le Pere de Arcé avoit recouvré la santé, fit jetter les yeux sur lui pour cette Mission; mais comme il étoit prêt à partir, on apprit des nouvelles qui obligerent les Jésuites du Paraguay de renoncer à cette Entreprise. Des Espagnols du Chili, plus attentifs à leurs intérêts qu'à ceux de la Religion, sous prétexte de venger la mort du Pere Mascardi, entrerent à main armée dans le Païs où ce Missionnaire avoit été tué, & firent même un crime aux Jésuites du Paraguay d'avoir voulu empiéter sur les droits du Roïaume de Chili. Je n'ai pu savoir ce qui se passa ensuite, je sais seulement qu'en 1703, des Jésuites de ce Roïaume commencerent une Mission au même endroit où le Pere Mascardi avoit fini la sienne, & j'apprens par des Lettres écrites du Paraguay, que les Peres de cette Province sont actuellement occupés à pousser leurs conquêtes spirituelles jusqu'au Détroit. 1690.

On ne pensoit alors dans le Tucuman qu'aux Chiriguanes; & le Pere de Arcé, qu'on leur destinoit pour Missionnaire, eut ordre de se rendre incessamment à Tarija, pour y prendre possession du Col-

Le P. de Arcé est destiné à la Mission des Chiriguanes.

1690. lege, qui étoit achevé. A-peine y étoit-il arrivé, que des Chiriguanes partis des bords du Pilco Mayo, aïant leur Cacique à leur tête, vinrent le prier avec les plus grandes instances de faire un Etablissement chez eux, l'assurant qu'ils étoient résolus de vivre sous la conduite des Peres de la Compagnie. On ne douta point alors que Dieu ne lui eût rendu la santé pour travailler au salut de cette Nation : il le crut apparemment lui-même; cependant cette entreprise ne fut encore que l'occasion d'une autre, à laquelle on ne pensoit pas.

Disposition, où il les trouve.

Le Pere de Arcé se rendit avec joie aux invitations des Chiriguanes : mais, comme il n'ignoroit point que ces Infideles joignoient à une dureté de cœur, que l'intérêt seul pouvoit amollir pour un tems, une legereté d'esprit, que rien n'avoit pu encore fixer, il chargea quelques Guaranis qu'on lui avoit donnés pour lui servir de Catéchistes & d'Interpretes, de sonder leurs véritables dispositions, & s'ils les trouvoient aussi sinceres qu'elles lui paroissoient être, de ne rien négliger pour les y entretenir. Ces Néophytes s'acquitterent parfaitement de leur commission : ils n'omirent rien pour faire comprendre aux Chiriguanes le bonheur dont ils jouissoient eux-mêmes, depuis qu'ils vivoient sous les loix de l'Evangile. Ils s'étendirent beaucoup sur les attentions de leurs Pasteurs à pourvoir à tous leurs besoins, & sur leur fermeté à ne point souffrir qu'on donnât la moindre atteinte à leur liberté,

ni qu'on les molestât en aucune maniere. 1690.

Il parut d'abord au Pere de Arcé que ces discours avoient fait impression sur les Chiriguanes; mais la joie qu'il en ressentit ne fut pas long-tems sans quelque mêlange d'inquiétude. Peu de jours après, d'autres Chiriguanes établis sur la Riviere rouge vinrent à Tarija, & quoi que l'on pût faire pour les gagner, ils répondirent que toute la Nation craignoit beaucoup que les Peres de la Compagnie, en s'établissant si près d'elle, n'eussent dessein de la surprendre par d'artificieuses caresses pour les livrer dans la suite aux Espagnols. Il n'oublia rien pour dissiper ces ombrages; mais l'impatience que ces Barbares témoignerent de s'en retourner chez eux, lui fit juger qu'il n'y avoit pas réussi.

Le P. de Arcé & un autre Jésuite font plusieurs courses.

Leur exemple ne parut pourtant pas avoir rien changé dans la maniere de penser des premiers, qui ne voulurent point sortir de la Ville, que, en attendant les Missionnaires qu'on leur avoit promis, on ne leur eût donné des Guaranis pour gages de la promesse qu'on leur faisoit. On ne fit aucune difficulté de les satisfaire, dans l'espérance que ces Otages feroient parmi eux l'office de Catéchistes, & seroient encore plus en état de connoître leurs véritables sentimens. Le Pere de Arcé les suivit au bout de deux mois, avec le Pere Michel de Valdolivas : le Mestre de Camp Dom Diegue Porcel de Pineda, qui sous l'habit d'un Militaire avoit le zele d'un Apôtre, & qui depuis long-tems s'étoit concilié l'estime & la confiance des Chiriguanes, leur avoit

1690. promis de les ſuivre de près. Il ſe mit effectivement en chemin avec ſon Fils; mais il tomba malade dans un petit Village des Mataguayos, d'où l'on fut obligé de le tranſporter chez lui.

Le Fils, auſſi vertueux que ſon Pere, ne voulut point quitter les Miſſionnaires, qui, pendant le peu de ſéjour qu'ils firent dans ce Village, gagnerent à Jeſus-Chriſt quelques Familles de ces Indiens, & les envoïerent dans la *Vallée des Salines*, où ils ſe rendirent bientôt après avec le jeune Porcel. Cette Vallée eſt ſituée entre le Pilco Mayo & la Riviere rouge, & on ne pouvoit, ce ſemble, trouver un lieu plus propre pour fonder une Réduction; mais il falloit s'aſſurer que les Chiriguanes y conſentiroient. Les deux Jéſuites, & leur fidele Conducteur, pouſſerent donc juſqu'à la premiere Bourgade de ces Indiens, où on leur fit un accueil qui leur donna les plus grandes eſpérances d'un heureux ſuccès de leur entrepriſe.

Mais comme ils apprirent que d'autres Indiens, Parens d'un Cacique fort accrédité dans la Nation, avoient été tués depuis peu dans une rencontre avec les Vaſſaux d'un Cacique voiſin, ils jugerent qu'ils falloit commencer par reconcilier les deux Partis; ils ſe mirent donc en chemin pour aller trouver le Cacique offenſé; mais ils apprirent en y allant que des Tobas, qui s'étoient confédérés avec ſon Ennemi, gardoient tous les paſſages, & qu'ils ne pouvoient éviter de tomber entre leurs mains, s'ils alloient plus loin. Ils ſe con-

tenterent donc de lui envoïer un Exprès, pour lui témoigner le desir qu'ils avoient de le voir, & ce qui les empêchoit de l'aller trouver. Il leur fit réponse qu'il seroit charmé d'apprendre d'eux-mêmes le sujet de leur voïage; qu'il iroit les trouver, s'il n'étoit arrêté par une blessure qu'il avoit reçue en voulant venger la mort de ses Parens, & qu'il se trouvoit dans une circonstance, où il ne pouvoit éviter sa perte, s'ils n'engageoient les Espagnols à le secourir.

1690.

Il n'en fallut pas davantage pour faire résoudre les deux Peres de retourner à Tarija, & Porcel voulut les y acccompagner. En passant par une Bourgade nommée *Chimco*, ils en trouverent les Habitans fort irrités contre eux, parceque deux Caciques leur avoient persuadé que leur entrée dans ce Païs n'avoit point d'autre motif que de les rendre Esclaves des Espagnols; mais Porcel leur parla si bien, qu'il les désabusa. Les Guaranis, qui avoient été envoïés pour examiner la disposition des Chiriguanes, se rencontrerent aussi en même tems dans cette Bourgade, & assurerent que par-tout où ils avoient passé, ils avoient trouvé ces Indiens dans de fort bonnes dispositions.

Les Missionnaires reconcilient deux Caciques.

Assez près de cette Bourgade il y en avoit une autre, nommée *Tariquea*, dont les Habitans étoient disoit-on, resolus de brûler vifs les premiers Prêtres Espagnols qui oseroient paroître chez eux; les Peres voulurent s'en assurer par eux-mêmes, & furent assez surpris de voir venir au-devant

1690. d'eux le Cacique même ſuivi d'une foule d'Indiens, qui tous les embraſſerent & leur témoignerent le plus grand empreſſement de vivre ſous leur conduite. Ils eurent même beaucoup de peine à les faire conſentir qu'ils continuaſſent leur voïage juſqu'à Tarija, d'où le Pere de Arcé, ſur ce que les Guaranis lui rapporterent de l'accueil qu'on leur avoit fait, ne tarda point à partir avec le Pere Jean-Baptiſte de Zea, après qu'on lui eût promis le ſecours qu'il étoit venu demander dans cette Ville, & qu'il eut reconcilié les deux Caciques Ennemis, ce qui ne lui couta que le voïage.

Ce qu'il y eut de plus ſurprenant, & ce qui parut un prodige parmi ces Indiens, dont après l'amour de la liberté, la vengeance eſt la plus forte paſſion, fut que le Pere de Arcé ſut engager les Parens de ceux qui avoient été tués, à ſacrifier leur reſſentiment au bien de la Paix. Le Cacique aggreſſeur fut enſuite celui qui témoigna le plus d'envie d'être inſtruit de la Doctrine Chrétienne; tous ſes Vaſſaux entrerent dans les mêmes ſentimens, & preſſerent le Pere de Arcé de ne les point quitter. Pour l'engager à leur accorder cette grace, le Cacique le pria de baptiſer ſon Fils qui étoit encore en bas âge. Le Serviteur de Dieu y conſentit; mais il fit trouver bon au Pere, qu'avant que de ſe fixer dans ſa Bourgade, il allât reconnoître en quelle diſpoſition étoient les Bourgades voiſines à l'égard de la Religion chrétienne.

Il renvoïa enſuite les Soldats Eſpagnols qui étoient venus avec lui de Tarija, & prit

prit avec le Pere de Zea la route du Guapay, en suivant toujours la Cordiliere Chiriguane. Ils souffrirent dans ce voïage tout ce qu'on peut imaginer, parcequ'ils n'avoient point de Guides, & que la famine étoit extrême par-tout. Mais ils eurent la consolation de trouver des Peuples, qui les voïoient avec plaisir, qui les écoutoient avec respect, & qui les conjuroient de rester avec eux. Ils baptiserent même quelques Moribonds qui les en prierent avec instance. Arrivés sur le bord du Guapay, ils virent venir à eux une Femme qui fondoit en larmes : c'étoit la Sœur d'un Cacique Chiriguane, qui leur dit que son Frere avoit été condamné à mort par le Gouverneur de Santa-Crux de la Sierra, qui le faisoit chercher, & auquel il ne pouvoit échaper; qu'il étoit néanmoins innocent du crime dont on l'accusoit, & qu'elle les supplioit d'emploïer leur crédit auprès de ce Gouverneur, pour l'engager à cesser ses poursuites. 1690.

Les Peres de Arcé & de Zea à Santa-Cruz de la Sierra.

Cette occasion parut très propre aux deux Missionnaires à leur gagner l'affection de toute la Nation Chiriguane, pour laquelle ils se flattoient déja que le jour du Seigneur étoit enfin venu : ils répondirent à cette Femme affligée, qu'ils se chargeoient volontiers d'être les Avocats de son Frere, qu'elle le leur amenât, & qu'ils s'engageoient à obtenir sa grace. Elle se retira avec cette réponse; son Frere ne tarda point à se rendre auprès des Missionnaires, qui partirent aussi-tôt avec lui pour Santa-Crux, où ils arriverent le vingt-

1690. trois d'Octobre. Dom Augustin Arcé de la Concha, c'étoit le nom du Gouverneur, les reçut avec les plus grandes marques d'amitié, & leur accorda sur le champ ce qu'ils lui demanderent pour le Cacique.

Le Gouverneur les dissuade de la Mission des Chiriguanes.

Comme une partie de la Nation Chiriguane étoit établie dans le ressort de son Gouvernement, le Pere de Arcé lui communiqua le dessein, où il étoit de profiter des bonnes dispositions où ces Indiens lui paroissoient être, pour leur faire embrasser la Religion Chrétienne, seul moïen, ajoûta-t-il, de les reconcilier sincerement & pour toujours avec les Espagnols, & le pria de contribuer de tout son pouvoir à la réussite d'une Entreprise d'une si grande importance. Dom Augustin, qui joignoit à une grande expérience beaucoup de Religion, lui dit qu'il ne doutoit point que son zele, & celui des Peres de la Compagnie ne fût très pur, mais qu'il étoit persuadé qu'il seroit beaucoup mieux emploïé auprès de toute autre Nation que celle des Chiriguanes, dont on ne pouvoit ignorer l'éloignement invincible pour le Christianisme, la legereté, la dureté de cœur, la défiance & la perfidie.

Il leur propose des Chiquites.

Il ajoûta que l'espérance du Martyre, dont il paroissoit animé, n'étoit pas un motif suffisant pour préférer un Peuple, comme celui-là, à beaucoup d'autres qui n'étoient pas aussi éloignés du Roïaume de Dieu ; que les Chiquites, ses Voisins, avoient depuis peu fait avec lui une paix, dont la sincérité ne lui étoit point douteuse ; qu'ils lui demandoient des Missionnai-

res; qu'il ne lui étoit pas possible d'en tirer du Pérou, les Jésuites de ce Roïaume pouvant avec peine en fournir aux Peuples qui avoient mis en eux toute leur confiance, & les seuls Moxes en occupant un très grand nombre; qu'il étoit donc d'avis qu'en laissant-là les Chiriguanes, qui n'avoient que des raisons d'intérêts pour les attirer chez eux, ils se chargeassent des Chiquites; qu'il répondoit de leur docilité; qu'il en alloit écrire à leur Provincial, & s'il en étoit besoin, qu'il s'adresseroit au Pere Tyrse Gonzalez, Général de la Compagnie, son ancien Ami. 1690.

Les deux Peres lui répondirent qu'ils n'avoient point d'autres vûes que de gagner des Ames à Jesus-Christ, & qu'avec la Mission de leurs Supérieurs, ils seroient toujours prêts à marcher où l'on voudroit les envoïer; qu'ils en avoient actuellement une pour les Chiriguanes, & qu'il ne dépendoit point d'eux de la changer. Ils prirent ensuite congé du Gouverneur, retournerent sur le Guapay, où l'accueil que leur firent les Chiriguanes, charmés du service qu'ils venoient de rendre à un de leurs Chefs, leur firent oublier tout ce que le Gouverneur de Santa-Cruz leur avoit dit. Ils ne voulurent pourtant prendre aucun engagement avec ces Indiens, qui les pressoient de fonder une Réduction pour eux: ils se contenterent de leur promettre que s'ils persistoient dans leurs bons sentimens, ils ne les abandonneroient pas; & pour gage de la parole qu'ils leur donnoient, ils leur laisserent un de leurs Guaranis, qu'ils

1690. chargerent de commencer, pendant leur absence, l'instruction des Enfans.

Réduction projettée sur le Guapay. Les Chiriguanes ne voulurent pourtant les laisser partir qu'après les avoir conduits sur un emplacement qu'ils jugeoient très commode pour y établir une Réduction. Ils l'accepterent, & donnerent par avance à la future Colonie le nom de *la Présentation de Notre-Dame*, après y avoir dit la Messe le jour même que l'Eglise a consacré à la Présentation de Marie dans le Temple. Sept Caciques promirent de s'y rendre avec tous leurs Vassaux; & les deux Peres, ne doutant plus qu'ils n'eussent bientôt la consolation de voir une Eglise florissante sur le Guapay, se hâterent de terminer des affaires qui les appelloient ailleurs, pour revenir mettre la derniere main à ce nouvel Etablissement. Ils marcherent ensemble pendant quelques jours, puis ils se séparerent. Le Pere de Zea prit le chemin de la Plata pour y conferer avec l'Archevêque de cette Ville, & avec le Président de l'Audience roïale, sur la conduite qu'il falloit tenir avec les Chiriguanes: le Pere de Arcé retourna à la Vallée des Salines, pour empêcher que le défaut de subsistance ne rendît inutile tout ce qu'il y avoit commencé. Le jeune Porcel, qui paroît ne l'avoir point quitté jusques-là, & qui lui étoit d'un grand secours dans les plus grands embarras où il se trouvoit souvent, fit encore ce voïage avec lui.

Les Espagnols s'opposent à la Mission des Chiriguanes. Les premiers de ces embarras furent causés par quelques Apostats qui travaillerent sous main à rompre toutes ses mesu-

res; mais des Espagnols en firent bien-tôt naître, dont il eut beaucoup plus de peine à se tirer. Ils avoient pris de grands ombrages du projet d'une Réduction dans la Vallée des Salines, parcequ'accoutumés a faire des courses de ce côté-là pour y enlever des Indiens & en faire des Esclaves, ils comprirent que cet Etablissement alloit opposer à leur cupidité un barriere qu'ils ne pourroient pas forcer. Pour parer ce coup, ils emploïerent les plus noires calomnies. Elles se répandirent jusqu'à la Plata, où l'Audience roïale en fut indignée, & donna de bons ordres pour les faire cesser. Le Pere de Zea, qui étoit encore dans cette Capitale des Charcas, en fut chargé, & partit sur-le-champ avec le Pere Diegue Centeno pour Tarija, ou ils arriverent à la mi-Mars 1691. 1691.

Semences de défiances parmi les Chiriguanes.

Le Pere de Arcé les y joignit peu de tems après, & en partit au bout de quelques jours avec eux, pour visiter les Bourgades Chiriguanes des environs, d'où il esperoit tirer beaucoup de Prosélytes pour la Présentation. Ils furent reçus dans plusieurs avec de grandes démonstrations d'une affection sincere, mais ils entrevirent dans quelques autres, qu'on n'y étoit pas aussi bien disposé qu'on le paroissoit. Ils découvrirent même bientôt que des Particuliers ne cherchoient que des occasions, ou de les faire périr, ou de les obliger à sortir du Païs. C'étoit l'effet des intrigues des deux Caciques Apostats dont j'ai parlé, qui, prévoïant que si la Religion Chrétienne y prenoit le dessus, ils ne pourroient point

1691. auparavant communiquée aux principaux Chefs de son Canton ; qu'il espéroit que par cette condescendance il les engageroit à entrer dans ses vûes ; qu'il alloit pour cela les assembler, & qu'il le prioit de s'y trouver. Le Pere le lui promit : le jour fut marqué au trentieme de Juillet ; mais les préparatifs & la forme de cette Assemblée lui firent craindre que le résultat n'en fût pas heureux ; & toutes réflexions faites, il fit trouver bon au Cacique qu'il n'y parût point.

On attendit, pour commencer à déliberer, que la nuit fut tout-à-fait obscure ; & la premiere chose que l'on fit, fut un grand festin, qu'on interrompit souvent pour danser & pour chanter. A la fin de chaque danse on but à la ronde à la santé de tous les Conviés, puis on parla d'affaires. Cela dura jusqu'au point du jour. Alors, quoiqu'on fût au cœur de l'Hiver, tous allerent se baigner dans la Riviere. Au sortir du bain on se sépara : tous ornerent leurs têtes de plumes d'Oiseaux, & se peignirent le corps de différentes couleurs. Ils se remirent ensuite à boire & à manger, & tout se passa dans ce déjeuner, comme au souper de la veille.

Résultat du Conseil.

On y avoit encore invité le Missionnaire, qui répondit que le chant lui faisoit beaucoup plus de plaisir de loin que de près. Il passa ensuite le reste du jour en prieres, comme il avoit fait la plus grande partie de la nuit ; & le soir on vint lui dire que la résolution qu'on avoit prise dans le Conseil étoit que les Peres de la Compagnie

pouvoient établir une Réduction dans la Vallée de Tariquea, mais à ces trois conditions; la premiere, qu'on ne les transfereroit jamais hors de cette Vallée; la seconde, qu'on n'y forceroit personne à se faire Chrétien, ni ceux qui auroient plusieurs Femmes à se contenter d'une; la troisieme, que les Enfans n'y seroient emploïés à aucun service, pas même à celui de l'Eglise. 1691.

Le Pere de Arcé ne voulut pas s'expliquer sur ce qu'il pensoit de ces conditions, & répondit en des termes généraux, qui ne l'engageoient à rien, & dont on se contenta. Il esperoit bien qu'avec le tems, & lorsque le nombre des Chrétiens auroit prévalu, il ne seroit pas difficile de faire entendre raison aux autres sur ce qu'elles contenoient de contraire à la sainteté de la Religion, au bon ordre, & à la tranquillité publique, ou de les engager à se retirer d'eux-mêmes. L'Assemblée insista pour l'obliger à s'expliquer davantage, & il répondit qu'il étoit trop tard, mais que le lendemain il iroit parler aux Caciques. Il y alla & les trouva encore assemblés; il leur fit un assez long discours, qui fut écouté avec beaucoup d'attention, & suivi d'une acclamation générale.

La Réduction est fondée.

Le Cacique de Tariquea, prenant ensuite la parole, remercia le Dieu des Chrétiens de leur avoir envoïé un Pere si zélé pour le salut de leurs Ames, & qui avoit si fort à cœur leurs véritables intérêts. Dès qu'il eut cessé de parler, tous conduisirent l'Homme Apostolique dans la Vallée, où

1591. l'on choisit un emplacement pour la Réduction. Il en prit possession dans les formes ordinaires, & lui donna le nom de Saint-Ignace, parceque cet Etablissement avoit été résolu le jour de la Fête du Saint Fondateur de la Compagnie. On mit sur le champ la main à l'œuvre; & comme il restoit encore quelques arrangements à prendre, qui ne demandoient pas la présence du Pere, il crut pouvoir aller terminer quelques affaires dans la Vallée des Salines. Mais à-peine y étoit-il arrivé, qu'on vint lui dire que la Réduction étoit perdue sans ressource, s'il n'accouroit sur le champ à son secours.

Trouble dans la Réduction, & comment le P. de Arcé y remedie.

Il partit dans le moment avec Dom Diegue Porcel, & ils arriverent fort à-propos. Les mêmes Apostats, qui s'étoient toujours opposés à l'Etablissement de cette Colonie, & quelques Chiriguanes qu'ils avoient gagnés, profitoient de son absence pour inspirer aux autres leurs sentimens, & en avoient déja gagné plusieurs. La présence du Missionnaire & du Mestre de Camp, rassura ceux qui chanceloient, fit reprendre cœur à ceux qu'on avoit intimidés, & obligea les mal intentionnés à se retirer ou à se contenir. Mais ce n'étoit pas encore assez que d'avoir arrêté les progrès du mal, il falloit encore en arracher jusqu'à la racine. Les plus sages furent d'avis de donner à la nouvelle Bourgade une forme de Gouvernement, où l'on fût autorisé à reprimer par la crainte du châtiment quiconque entreprendroit d'y troubler le bon ordre; & le Pere de Arcé engagea les prin-

cipaux, qui avoient eux-mêmes ouvert cet avis, à faire sur-le-champ l'élection d'un Corrégidor. Le choix tomba sur le Cacique, auquel on étoit principalement redevable de tout ce qui s'étoit fait : il se nommoit *Chambidury*. Il fut généralement accepté ; & pour lui donner une autorité, qui le fit respecter & craindre, il engagea le Commandant de la Ville à lui donner publiquement le Bâton de Corrégidor. 1691.

Nouvelles instances du Gouverneur de Santa-Cruz pour la Mission des Chiquites.

Quelques affaires, que l'Homme Apostolique avoit à terminer avec son Provincial, l'empêcherent de retourner à Tariquea avec le Corrégidor, & cela fut cause qu'il n'y retourna jamais. Car sur ces entrefaites, le Pere de Orozco reçut une Lettre du Gouverneur de Santa-Cruz de la Sierra, qui le prioit instamment de le lui envoïer pour commencer cette Mission des Chiquites qu'il avoit tant à cœur, & qui lui représentoit cette Entreprise comme l'affaire la plus importante à la Religion & aux intérêts du Roi, & par conséquent la plus digne du zele de la Compagnie, qui se fût encore présentée depuis son entrée dans ces Provinces. Cette Lettre embarrassa beaucoup le Provincial, qui faute de Sujets ne pouvoit envoïer le Pere de Arcé aux Chiquites, sans manquer l'occasion de réduire les Chiriguanes sous le joug de l'Evangile, & sans fermer peut-être pour toujours le Chaco aux Missionnaires.

Mais la Providence, qui avoit destiné le Pere de Arcé pour être l'Apôtre des Chiquites, & le Fondateur d'une nouvelle Ré- 1692.

1692.

Arrivée d'un grand nombre de Jésuites au Paraguay.

publique Chrétienne dans l'Amérique méridionale, tira le Provincial de peine, lorsqu'il s'y attendoit le moins. Il reçut, peu de jours après, la nouvelle de l'arrivée de quarante Jésuites à Buenos Ayrès, & il manda sur le champ au Recteur du College de cette Ville d'en faire partir en diligence cinq, avec deux anciens Missionnaires pour Santa-Cruz de la Sierra, & le Pere de Arcé eut en même tems ordre de s'y rendre, après avoir établi le Pere Tolo à Tariquea. La faute qu'il fit fut de mander au Recteur de Buenos Ayrès de faire embarquer les cinq nouveaux Missionnaires sur Rio de la Plata; car ces Peres, après avoir essuïé de grandes fatigues, & perdu beaucoup de tems dans ce voïage, furent obligés de rebrousser chemin, ne pouvant trouver une route sûre pour se rendre par terre à Santa-Cruz.

Le Pere de Arcé de son côté n'avoit pas différé d'un moment à exécuter l'ordre qu'il avoit reçu de partir pour Santa-Cruz. Il passa par la Présentation, & trouva cette Eglise en assez bon état; mais comme il n'y avoit pas de quoi occuper deux Missionnaires, il en retira le Pere Centeno, & le mena avec lui à Santa-Cruz. Le Pere de Zea demeura encore quelque tems à la Présentation, & eut ensuite ordre d'aller joindre le Pere de Arcé. Les Peres Suarez & Cavallero le remplacerent à la Présentation, où ils s'apperçurent bientôt que tout le bien qu'on y pouvoit faire, se réduisoit à baptiser des Enfans à l'article de la mort, & que tous les Adultes ne don-

noient que des promesses de se faire Chrétiens, sans jamais pouvoir se résoudre à tenir leur parole, ceux mêmes qui avoient le plus vivement pressé cet Etablissement, aïant laissé échapper le moment de la Grace, & ne donnant plus aucune espérance d'embrasser le Christianisme. 1692.

Les Réductions des Chiriguanes sont abandonnées.

Les deux Missionnaires ne se rebutoient pourtant pas, & avec une longanimité, digne du Dieu qu'ils servoient, travailloient à faire reprendre à ces cœurs rebelles les premiers sentimens qu'ils avoient fait paroître; lorsque tout-à-coup ces Barbares, s'étant assemblés tumultuairement, réduisirent en cendres l'Eglise & la Maison des Peres, qui furent obligés, pour mettre leur vie en sûreté, de se réfugier à Santa-Cruz. La Réduction de Tariquea ne se soutint pas même aussi long-tems que celle de la Présentation. Les Missionnaires y tinrent bon, tandis qu'ils n'eurent à essuïer que des avanies de la part de ceux dont ils s'étoient toujours défiés; mais le mal aïant gagné jusqu'à ceux sur lesquels ils comptoient le plus, ce fut pour eux une nécessité d'abandonner une terre ingrate, qui se refusoit à la culture.

Ils se retirerent, avec le petit nombre de ceux qui leur étoient restés fideles, à la Vallée des Salines; mais ce dernier asyle leur manqua encore bientôt, & si l'on ne désespera point alors de la conversion des Chiriguanes, c'est qu'il n'appartient point aux Hommes, encore moins aux Ministres de l'Evangile qu'aux autres, de mettre des bornes aux miséricordes du Seigneur. D'ail-

1692. leurs les Chiquites commençoient déja à dédommager les Missionnaires de l'inutilité de leurs tentatives pour faire goûter aux Peuples du Chaco les vérités éternelles, & l'on reconnut enfin que le Gouverneur de Santa-Cruz de la Sierra avoit également bien jugé des uns & des autres. Mais avant que d'aller plus loin, il est nécessaire de bien faire connoître une Nation qui va désormais faire une grande figure dans cette Histoire.

Description du Païs des Chiquites.

On comprend sous le nom de Chiquites, un assez grand nombre de petites Nations répandues dans cette étendue de Païs, qui est borné à l'Orient par les Moxes & les Baures, & qui n'a point de bornes marquées à l'Occident : plus on y avance au Nord, plus le Païs s'élargit, & il a très peu de largeur dans la partie méridionale. Sa longueur s'étend depuis les quatorze degrés de Latitude australe, jusqu'au vingt & un. Dans sa partie orientale, il est arrosé par quelques Rivieres, & on y trouve aussi un assez grand nombre de Marais ou de Lagunes. Sa partie occidentale est traversée par deux Rivieres, qui étant fort proches l'une de l'autre à leur source, s'éloignent ensuite en tournant du Midi au Nord par l'Est, puis se réunissent ensemble dans le Mamoré, avec lequel elles se déchargent, sous le nom de *Rio de la Madera*, dans le grand Fleuve des Amazones, ces deux Rivieres sont le *Guapay* & le *Pirapiti*.

La premiere, après avoir porté à sa source le nom de *Rio grande*, qu'elle ne-

mérite pas même à l'endroit où elle est le plus large, non plus que plusieurs autres auxquelles on l'a donné fort gratuitement dans cette partie de l'Amérique méridionale, prend dans un demi-cercle qu'elle forme, celui de Guapay, & renferme dans son circuit la Ville de Santa-Cruz de la Sierra. Le Pirapiti, au sortir du Chaco pour entrer dans le Païs des Chiquites, change son nom en celui de Riviere de *Saint-Michel*, puis en celui de Sara, sous lequel il se joint au Guapay, après avoir tourné long-tems, & le conserve jusqu'à sa décharge dans le Mamoré. Une chaîne de Montagnes borde le Païs des Chiquites au Nord, & le Chaco le borne au Midi. Il est par-tout assez montueux, & couvert d'épaisses Forêts, où l'on trouve une très grande quantité d'Abeilles; celles qu'on nomme *Opemus*, & dont j'ai déja parlé, y sont sur-tout très communes. Aussi la cire & le miel sont-ils la plus grande richesse des Habitans. 1692.

Les bords des Rivieres, des Ruisseaux & des Lagunes sont couverts de Tortues & de toutes sortes de Gibiers. Les Poules, les Singes, les Cerfs, les Bufles, les Chevres de Montagnes y fourmillent en beaucoup d'endroits, moins cependant que les Couleuvres & les Viperes, qui toutes sont venimeuses, mais plus ou moins. Il y en a dont le venin, n'eût-on été piqué qu'à l'extrêmité du pié, monte d'abord à la tête, cause le délire, ensuite un affoiblissement général de tout le corps, lequel est bientôt suivi de la mort. Le

1692. venin de la plûpart des autres n'est point mortel, il s'évapore avec le sang, qu'il fait sortir de tous les conduits du corps, & on en est quitte pous un peu de foiblesse. Les terres de ce Païs sont presque partout mauvaises ; & il seroit absolument stérile, si, depuis le mois de Septembre jusqu'au mois de Mai, les pluies n'y tomboient en si grande abondance, que non-seulement les Campagnes en sont inondées, mais qu'il se forme partout des Lagunes & de gros Ruisseaux, qui se trouvent bientôt remplis de Poissons.

Dès que les eaux sont écoulées, on seme du maïz, du coton, des cannes de sucre, du riz, du tabac, & plusieurs autres sortes de légumes & de fruits : on n'y connoît ni la vigne, ni le froment. Les chaleurs sont grandes partout, excessives en plusieurs endroits, & le climat est fort inconstant, ce qui cause de fréquentes & de fâcheuses maladies. Les accidens apoplectiques y sont sur-tout très fréquens, & la peste y revient toutes les années ; mais si l'on en meurt, c'est beaucoup moins par la force du mal, que par l'ignorance des Médecins, dont tout l'art consiste en deux remedes, pour toutes les especes de maladies. Le premier est de sucer la partie malade : le second, de faire mourir une Femme qu'ils nomment ; les Chiquites s'étant mis dans la tête que ce sexe est la cause de tous nos maux : & dans cette persuasion, laquelle est fort commode pour les Maris qui veulent se défaire de leurs Epouses, il leur est facile d'engager

le Médecin à prononcer contre elles un Arrêt de mort, dont il n'y a point d'appel, parceque c'est le Cacique même de la Bourgade, qui en est le Médecin, & l'exécuteur de son ordonnance. Ordinairement il commence par se bien nourrir aux dépens du Malade, auquel il donne pour toute nourriture un peu de maïz. S'il n'en veut point manger, il le laisse mourir de faim, & dit que c'est lui-même qui se tue. 1691.

Ce qu'il examine d'abord avec le plus d'attention, est si le Malade n'a point renversé la Chica, espece de bierre faite de riz, extrêmement forte, & qui est la boisson favorite de tous les Indiens de ce Continent; s'il n'a point jetté aux Cochons des morceaux de chair de Tortues, ou de quelqu'autre Animal. Dans le premier cas, s'il s'avoue coupable, le Médecin commence par sucer l'endroit du corps, où la douleur est la plus vive : si cela ne réussit point; » c'est, dit le Docteur, » l'esprit qui préside à la Chica, qui vous » punit, il s'agit de l'appaiser. Dans le second, il frappe à grands coups la terre autour du Malade, pour chasser l'esprit mal-faisant.

Portrait & caractere des Chiquites.

Le nom de Chiquites, que les Espagnols ont donné à ces Indiens, pourroit donner lieu de croire qu'ils sont d'une plus petite taille que tous les autres Habitans de cette partie du Nouveau Monde; mais on se tromperoit. Leur taille est communément au-dessus de la médiocre. L'origine de ce nom, si on en croit le Pere Fernan-

1692. dez (1), vient de ce que leurs Cabannes avoient des portes si basses, que pour y entrer il falloit se baisser jusqu'à terre. La raison qu'ils avoient d'en user ainsi, étoit d'y être plus à couvert des fleches de leurs Ennemis, & moins exposés à la persécution des Mouches & des autres Insectes de cette espece, dont l'air est toujours rempli dans ce Païs-là. Du reste, ils sont extrêmement forts & robustes, ont le jugement bon, & beaucoup de pénétration dans l'esprit. Ils sont vrais, & participent assez peu aux défauts, qui sont les plus universels parmi les autres Amériquains méridionaux, comme l'inconstance, l'indolence & la paresse. Ils sont laborieux, ou le deviennent aisément, en quoi ils ont sur les Guaranis, un avantage qui a épargné bien des peines & bien des soins à leurs premiers Missionnaires. On n'a même remarqué en eux aucune inclination vicieuse, si on en excepte l'ivrognerie, dont ils contractoient l'habitude dès l'enfance, & ils sont peut-être de tous les Indiens de ce Continent les moins sujets à l'impudicité, & les plus aisés à corriger.

Les traits de leur visage n'ont rien de fort étranger par rapport à nous, & il seroit assez difficile de les distinguer des Espagnols, si leur teint étoit moins olivâtre. Quand ils ont passé l'âge de vingt ans ils laissent croître leurs cheveux, ce qui n'est point permis jusques-là, & c'est une beauté parmi eux de les avoir fort longs ; ils n'ont presque point de barbe, &

(1) *Relacion historial de los Chiquitos.*

le peu qu'ils en ont, commence fort tard à pousser. Les Femmes portent une espece de camisole de coton, dont les manches ne passent point les coudes; les Hommes sont vêtus à-peu-près de même; les jeunes Gens étoient absolument nus quand les Missionnaires sont entrés chez eux. Mais dans les Fêtes & les actions de cérémonies, ils ornoient leurs têtes de plumes d'Oiseaux de différentes couleurs; ils sont agiles, courageux, & fort habiles à manier leurs armes, qui sont les mêmes que celles de toutes les Nations du Paraguay. 1692.

Il n'y avoit parmi eux aucune sorte de Gouvernement reglé, mais ils se conduisoient presque toujours par l'avis des Anciens. La dignité de Cacique n'étoit point héréditaire, elle se donnoit aux plus braves, mais on n'y avoit attaché aucune autorité. Il falloit peu de chose aux Chiquites pour les resoudre à la guerre. Ils s'y déterminoient par le seul motif de faire paroître leur courage. Aussi s'étoient-ils rendus formidables à tous leurs Voisins. Ordinairement ils traitoient bien leurs Prisonniers, ils les regardoient comme leurs propres Enfans, & leur donnoient leurs Filles en mariage. Les seuls Caciques pouvoient avoir deux Femmes: les Particuliers n'en avoient qu'une; mais il leur étoit libre de la renvoïer & d'en prendre une autre. Un jeune Homme trouvoit difficilement à se marier, quand il n'avoit pas fait ses preuves de bravoure, ou s'il n'étoit pas bon Chasseur. Quant à leurs Enfants, ils ne leur donnoient aucune sorte d'éducation.

Leur Gouvernement, leurs guerres & leurs mariages.

1692.

Leur maniere de vivre.

Leurs Villages étoient ordinairement dans les Bois ; leurs Cabannes étoient de paille. Leurs Festins, sur-tout quand ils vouloient regaler des Etrangers, duroient deux ou trois jours : ils commençoient par conjurer les Démons de n'en point troubler la joie, & ils accompagnoient cette priere de grands cris, en frappant la terre à grands coups de macanas. Presque tout le repas consistoit à boire la Chica, qui les enivroit d'abord, & la Fête n'étoit plus alors qu'une bacchanale : presque personne n'en sortoit sans être blessé, & il restoit ordinairement quelqu'un sur la place. Les Conviés ne laissoient pas de remercier celui qui les avoit invités, & on ne conservoit aucun ressentiment de tout ce qui étoit arrivé pendant l'ivresse.

Ces Indiens se levoient toujours de grand matin, & à la pointe du jour ils déjeunoient ; ils se divertissoient ensuite à jouer de certains instrumens qui ressemblent assez à nos flûtes. Cela duroit jusqu'à ce que le Soleil eût séché la rosée, dont ils croïoient qu'il est dangereux d'être mouillé. Alors ils travailloient jusqu'à midi à leurs champs, ou à quelqu'autre ouvrage, si leurs terres étoient inondées : le reste de la journée on ne s'occupoit que de jeux & de visite. Tout le travail des Femmes consistoit à porter du bois & de l'eau dans leurs Cabannes à faire cuire le riz & le maïz, à filer du coton pour les camisoles, & pour les hamachs, qui n'étoient que pour les personnes mariées, tous les autres n'aïant pour lit qu'une natte

étendue ſur des morceaux de bois aſſez peu unis. Pour l'ordinaire on ſoupoit au coucher du Soleil, & immédiatement après les Hommes & les Femmes alloient dormir ; mais les jeunes Gens paſſoient une partie de la nuit à danſer au ſon des inſtrumens, les Garçons d'un côté & les Filles de l'autre. Après la récolte on alloit à la chaſſe, & on ſe diviſoit en pluſieurs bandes ; on faiſoit boucaner les viandes pour les conſerver, & chacun étoit de retour au mois d'Août, pour faire les ſemences. 1692.

Leurs idées ſur la Religion & ſur les Eclipſes.

On n'a trouvé parmi les Chiquites aucune trace bien marquée de Religion ; mais ils craignoient les Démons, qui, diſoient-ils, ſe faiſoient voir à eux ſous des formes horribles. Ils croïoient les Ames immortelles, & ils enterroient avec les Morts de quoi nourrir leurs Ames, & des armes pour la chaſſe, afin qu'elles puſſent ſe fournir de quoi vivre, quand ces proviſions ſeroient conſommées. Ils appelloient la Lune leur Mere, & quand elle s'éclipſoit, ils s'imaginoient que c'étoient des Cochons qui la mordoient, & la mettoient toute en ſang, parceque pour l'ordinaire ſa couleur eſt un peu rouge en cet état : pour la délivrer de la gueule de ces Animaux, ils ne ceſſoient de tirer des fleches en l'air, juſqu'à ce qu'elle fût revenue dans ſon état naturel. Le tonnerre & les éclairs, ſelon eux, étoient formés par les Ames des Morts qui étoient allées ſe loger parmi les Etoiles, avec leſquelles elles ſe querelloient. Ils regardoient les

1691. Sorciers comme les Ennemis du Genre humain, & mettoient en pieces tous ceux qu'ils soupçonnoient de l'être.

Ils étoient extrêmement superstitieux, & on les voïoit sans cesse chercher dans le cris des Animaux, & dans le chant des Perroquets, des présages de ce qui devoit leur arriver. Ils prétendoient même voir dans leurs armes des signes de l'avenir. S'ils s'y croïoient menacés d'une irruption de leurs Ennemis, ou de quelque autre désastre, on les voïoit pâlir, puis s'enfuir dans les Bois, le Mari d'un côté & la Femme de l'autre, sans se mettre en peine de ce que deviendroient les Enfans, s'ils ne pouvoient pas les suivre. Ils ne songeoient pas même à emporter de quoi y subsister, d'où il arrivoit qu'une simple terreur panique en faisoit périr un grand nombre, de faim & de misere.

Ces extrêmités étoient cause qu'encore qu'ils eussent conçu une haine implacable contre les Espagnols, & qu'ils fussent persuadés que ceux qui tomboient entre leurs mains en étoient fort maltraités, ils ne faisoient aucune difficulté de leur vendre à vil prix les personnes qui leur devoient être les plus cheres, le Mari sa Femme, le Pere ses Enfans, le Frere sa Sœur, pour un couteau, ou autre chose de même valeur. Ce qui n'est pas moins étonnant, c'est que ces Hommes, que la superstition rendoit si timides, & que la moindre surprise déconcertoit jusqu'à ce point, étoient intrépides quand ils n'avoient pas eu le tems de reflechir sur le danger

où ils se trouvoient, & que l'inégalité des forces n'étoit jamais pour eux une raison de ne point attaquer l'Ennemi. 1692.

De la Langue Chiquite.

La Langue Chiquite est très difficile à apprendre. D'ailleurs chaque Canton, & quelquefois chaque Village a son idiome particulier ; de sorte que les premiers Missionnaires, qui ont travaillé à former cette nouvelle Eglise, ont avoué qu'au prix de ce qu'il leur en coûtoit pour étudier tant de jargons, ils comptoient pour rien toutes leurs autres fatigues, quoiqu'elles fussent extrêmes. Cette diversité de langage, & les différens noms que portent ces Indiens, chaque Bourgade aïant le sien, ne sont pas les seules choses qui les distinguoient les unes des autres. On y remarquoit encore d'assez grandes différences dans les usages, dans le caractere, & par rapport à la Religion. Les uns étoient plus aisés à civiliser, d'autres étoient plus superstitieux : ceux-ci assez doux & assez dociles, ceux-là presqu'intraitables. Il y en avoit qui rendoient un culte reglé aux Démons qu'ils s'imaginoient voir ou entendre, & qui avoient des Prêtres. Enfin on en a trouvé qui étoient tout-à-fait Barbares, & fort décriés pour leur mauvaise foi.

Premiere connoissance qu'on a eue des Chiquites.

Les premiers Conquérans du Pérou ont connu les Chiquites, & n'ont jamais pu les subjuguer. On peut voir ce qu'en ont dit le Pere Joseph de Acosta dans l'excellent Ouvrage qu'il a composé en Latin, sur la maniere de travailler à la Conversion des Indiens (1) ; le célebre Jurisçon-

(1) *De procurando Indis Evangelio.*

1692. ſulte Dom Jean de Solorzano, au Chapitre neuvieme de ſa politique Indienne, & Dom Alphonſe de la Feña, Evêque de Quito, dans la Préface du ſecond Livre de ſon Itineraire. Il paroît que Nuflo de Chavez, dont nous avons ſouvent parlé au ſecond Livre de cette Hiſtoire, & qui fut obligé de ſe battre contre les Chiquites, vécut quelque tems en aſſez bonne intelligence avec eux, après qu'il eut bâti l'ancienne Ville de Santa-Cruz de la Sierra; mais j'ai de la peine à croire ce que quelques-uns ont dit, qu'il avoit ſu les engager à païer un Tribut à la Couronne de Caſtille. Ce qui eſt certain; c'eſt que depuis qu'on eut transferé Santa-Cruz, où elle eſt préſentement, ce qui fut l'ouvrage de Dom François de Tolede, Viceroi du Pérou, ces Indiens ont preſque toujours fait la guerre aux Eſpagnols, juſqu'à l'année 1690; que Dom Auguſtin Arcé de la Concha fit la paix avec eux, & la rendit éternelle en procurant leur converſion à la Foi Catholique. L'occaſion étoit d'autant plus favorable, que les Mamelus commençoient à faire des Courſes dans leur Païs, & que ces Indiens ſe trouvoient par-là entre deux feux: Dom Auguſtin en profita.

Ce n'étoit pas la premiere fois qu'on avoit annoncé Jeſus-Chriſt aux Chiquites; mais on les avoit abandonnés, je ne ſais pour quelle raiſon; & au tems dont je parle, il ne reſtoit plus parmi eux aucune trace de Chriſtianiſme. On en avoit gagné pluſieurs à Jéſus-Chriſt avant la tranſmigration de Santa-Cruz; mais ce changement

ment n'aïant pas fait plaisir à quelques-uns de ses Habitans, il y en eut un certain nombre qui resterent parmi les Chiquites, & formerent au pié d'une Montagne une petite Bourgade, qu'ils nommerent *Saint-François*; d'autres se retirerent chez les Moxes, & il y en eut qui s'étant embarqués sur le Mamoré, le descendirent jusqu'au Marañon, & passerent delà en Espagne. Ce qu'il y eut de plus fâcheux, c'est que les *Panoquis*, une des Nations Chiquites, dont plusieurs étoient Chrétiens, & avoient été donnés en Commande aux Habitans de l'ancienne Santa-Cruz, profiterent de la transmigration de cette Ville pour secouer le joug, perdirent la Foi en recouvrant leur liberté, & devinrent furieux contre les Espagnols. 1692.

Situation de la nouvelle Santa Cruz.

La nouvelle Santa-Cruz est située, par les quatorze degrés vingt minutes de Latitude australe, au pié d'une chaîne de Montagnes, qui termine au Nord le Païs des Chiquites, & qui s'étend au Nord-Est jusqu'au Lac des Xarayez. On lui donna d'abord le nom de *San Lorenzo*, & il paroît qu'on le lui donne encore dans quelques Actes publics. Je n'ai trouvé nulle part ce qui avoit engagé Dom François de Tolede à la changer de place. Quelques-uns ont conjecturé que ce fut pour la mettre plus à l'abri des hostilités des Chiquites; mais la guerre aïant continué, depuis ce changement de situation, entre les Espagnols & ces Indiens, cette conjecture ne me paroît pas fondée. La nouvelle Santa-Cruz est la Capitale d'une Province, qui pour le civil est

1692. du ressort de l'Audience roïale des Charcas, & son Evêque est suffragant de l'Archevêque de la Plata.

Pour revenir au projet de Dom Augustin Arcé, ce Gouverneur, aïant gagné par ses bonnes manieres les Chiquites, crut les trouver assez disposés à embrasser le Christianisme, & pour les y engager davantage, il leur fit esperer qu'ils n'auroient point d'autres Missionnaires que les Jésuites, & par conséquent qu'ils n'auroient rien à craindre pour leur liberté. Tels furent les arrangemens de la Providence, pour la fondation de la seconde République Chrétienne, que ces Religieux ont formée sur le modele de la premiere, à laquelle il est vrai de dire qu'elle ne cede aujourd'hui que par le nombre des Réductions ; & c'est ainsi que le Pere de Arcé se trouva conduit, par des voies qui lui étoient inconnues, dans cette Province pour l'accomplissement des desseins que Dieu avoit sur eux.

Des Espagnols s'opposent à la Mission des Chiquites.

Mais au moment qu'il les connut, il comprit qu'il n'y avoit que le bras tout-puissant de celui qui l'avoit choisi pour l'exécution d'une si belle Entreprise, dont il put en esperer la réussite. Il ne trouva plus à Santa-Cruz le Marquis de la Concha, & le Gouverneur qui lui avoit succedé ne parut pas avoir à-beaucoup-près le même zele pour la conversion des Chiquites. D'ailleurs, cette Entreprise n'étoit pas du goût de plusieurs des Habitans de la Ville, & ils n'omirent rien pour en détourner le Missionnaire, Ils commencerent par lui en

exagérer les difficultés ; mais voïant qu'elles ne faisoient aucune impression sur lui, ils entreprirent de lui persuader que l'inutilité de ses travaux l'obligeroit bientôt d'y renoncer. Ils lui représenterent qu'il n'y avoit aucune apparence de pouvoir soumettre au joug de l'Evangile, des Barbares, qui n'avoient de l'humanité que la figure, que depuis plus d'un siecle on n'avoit jamais pu apprivoiser, qui naissoient avec une opposition marquée à toute espece de Religion, n'aïant même jamais voulu suivre celles de leurs Voisins, quoique plus favorables à leurs passions ; dont l'animosité contre la Nation Espagnole, & la cruauté étoient le caractere dominant ; qui ne faisoient alors semblant de vouloir être Chrétiens, que pour amuser un Ennemi, qu'ils craignoient depuis qu'il leur en étoit survenu un nouveau, contre lequel ils avoient besoin de toutes leurs forces, & qui ne seroient pas plutôt débarrassés des Mamelus, qu'ils retomberoient sur les Espagnols avec plus de fureur qu'auparavant ; que les Missionnaires en seroient les premieres victimes, & que le moins qui pût leur arriver, seroit de languir le reste de leurs jours dans le plus rude esclavage ; enfin, que quand ils échapperoient à la rage de ces Tigres, leur Compagnie auroit le chagrin de voir périr, par l'intempérie d'un climat empesté, des Ouvriers qui par-tout ailleurs pourroient servir utilement la Religion & l'Etat. 1692.

Le Pere de Arcé avoit trop d'expérience pour ne pas voir les vrais motifs qui

1692.

Violences qu'ils exercent contre les Indiens.

les faisoient parler de la sorte. Il n'ignoroit point d'ailleurs qu'il s'étoit formé à Santa-Cruz une Compagnie pour le commerce des Esclaves ; qu'elle avoit toujours en campagne une trouppe d'Avanturiers, pour enlever tous les Indiens qu'ils pourroient surprendre, & qu'elle les envoïoit vendre au Pérou & dans les Provinces voisines, où leur prodigieuse multitude en avoit fait baisser tellement le prix, qu'une Femme avec son Enfant s'y donnoient pour une Brebis & son Agneau. Il savoit encore que quand on ne trouvoit plus dans un Canton assez d'Esclaves, pour entretenir ce détestable Commerce, on cherchoit querelle à quelqu'autre Nation qui ne pensoit à rien, & que sous prétexte de venger une injure imaginaire, on tomboit sur elle à l'improviste, on passoit d'abord au fil de l'épée tous ceux qui osoient se défendre, & on obligeoit les autres à racheter leur vie au prix de leur liberté.

Le Viceroi du Pérou y remédie.

Les Gens de bien voïoient avec douleur décréditer ainsi la Nation Espagnole, & deshonorer la Religion Chrétienne par l'avarice de quelques Particuliers, & par l'impunité qui augmentoit un désordre si criant : mais les Magistrats n'osoient emploïer la sévérité des Loix pour en arrêter le cours, de peur de donner lieu à des révoltes, qui pouvoient avoir des suites encore plus fâcheuses. Il arriva même, quelque tems après, que les Missionnaires des Moxes & ceux des Chiquites aïant porté leurs plaintes sur cela à l'Audience roïale des Charcas, une Personne riche & puissante y alla pren-

1692.

tre la défenſe des Coupables, & parla ſi haut que cette Cour ne crut pas devoir ſe compromettre, en prononçant comme elle l'auroit voulu, & renvoïa l'affaire au Prince de Santo Bueno, Viceroi du Pérou, lequel ne crut pas devoir différer d'un moment à uſer de toute ſon autorité pour arrêter un ſi grand ſcandale. Il fit publier un Edit, qui portoit peine de mort contre quiconque vendroit ou acheteroit un Indien enlevé par force, & de dépoſition contre tout Gouverneur ou Commandant qui toléreroit un ſi honteux trafic.

Le P. de Arcé ſe prépare à entrer dans le Païs des Chiquites.

Mais ce remede vint un peu tard, & les premiers Miſſionnaires des Chiquites n'en profiterent point. Le Pere de Arcé avoit d'abord compris tout ce qu'il lui en coûteroit pour défricher le champ ſauvage qu'il entreprenoit de cultiver, & la vûe des obſtacles qu'il s'attendoit d'y rencontrer, ne faiſoit qu'augmenter ſon courage. Il ſentoit même croître ſa confiance, par la penſée que les plus grands efforts de l'Enfer pour traverſer une Entrepriſe de cette nature, ſont preſque toujours des préſages du ſuccès qu'elle doit avoir; & il prit le parti de ſe contenter d'abord d'emploïer les remontrances, les prieres, & les ſupplications mêmes, pour toucher les cœurs de ceux, dont il avoit le plus à craindre d'être traverſé. Il fit plus, il les prévint, & il leur parla avec tant de douceur & de force, qu'il ne douta preſque point de les avoir gagnés.

Il ne les connoiſſoit pas aſſez. Ils ne voulurent pas à la vérité ſe déclarer d'a-

1692. bord, en heurtant de front un Ministre du Seigneur d'une si grande réputation, pour n'avoir point de Religion; ils firent même semblant d'entrer dans ce qu'il leur disoit, & ils lui donnerent de bonnes paroles, qu'ils étoient bien résolus de ne pas tenir. Ils s'étoient persuadés qu'il succomberoit bientôt sous les excessives fatigues auxquelles ils le connoissoient capable de se livrer sans aucun ménagement sous un climat mal sain, ou qu'il ne tarderoit pas à périr par la main des Barbares; peut-être aussi se flattoient-ils qu'il se rebuteroit à la fin, d'un travail stérile & ingrat, ou enfin qu'il désespereroit bientôt de surmonter les obstacles qu'ils se promettoient bien de lui susciter. Mais ils le connoissoient mal.

En quel état il trouve ces Indiens.

L'Homme apostolique n'aïant plus rien qui le retint à Santa-Cruz, que la difficulté d'avoir des Guides, en trouva enfin deux qui le conduisirent aux premieres Habitations des Chiquites *Pinocas*, & il y arriva sur la fin de l'année 1692, après trois semaines d'une marche très pénible. A-peine pouvoit-il se soutenir, quand il entra dans la premiere Bourgade, & le plus triste spectacle s'offrit d'abord à ses yeux. La peste y étoit générale, & il se trouva bientôt au milieu des Morts, qu'il eut le bonheur de régénérer dans les eaux du Baptême, des Malades & des Mourants exposés sans secours à toutes les injures d'un air empesté, & manquant de tout.

Ce qui le surprit, & lui causa un redoublement de douleur, mêlé cependant de la plus douce consolation, c'est que la plûpart

lui parurent uniquement touchés du malheur de ceux qui étoient morts avant son arrivée sans avoir reçu le Baptême, & rendoient des graces infinies à Dieu de ce qu'ils n'étoient plus en danger d'être privés de ce bonheur. Ces sentiments étoient en bonne partie le fruit des discours que le vertueux Marquis de la Concha leur avoit tenus, après leur avoir accordé la paix, pour les engager à recevoir chez eux des Missionnaires. Ils présenterent au Serviteur de Dieu des fruits du Païs, & c'étoit tout ce qu'ils avoient pour lors; ils le conjurerent de ne les point abandonner; ils promirent de lui bâtir une Eglise & une Maison, & de ne le laisser manquer de rien, dès qu'ils pourroient aller à la chasse.

1692.

Premiere Réduction des Chiquites.

Il eut cependant quelque peine à accepter leurs offres, parceque ses ordres portoient que, dès qu'il auroit reconnu la disposition où ils étoient, il s'avançât vers le Lac des Xarayez, à la rencontre des Missionnaires qu'on lui envoïoit. Mais toutes réflexions faites, il jugea impratiquable le chemin qu'on vouloit qu'il fît, comme il l'étoit véritablement alors; & il ne crut pas devoir, pour le tenter sans espérance d'y réussir, abandonner les Chiquites dans l'état où il les avoit trouvés. Il prit donc le parti de rester avec ce bon Peuple, qui en témoigna beaucoup de joie. Elle parut même avoir contribué au rétablissement de la santé des Malades, qui peu de jours après coururent dans le Bois pour couper un arbre, dont ils firent une grande Croix. Elle fut plantée le dernier jour de Décembre, dans l'en-

1693. droit où l'on avoit dessein de bâtir une Eglise. Tous se prosternerent pour l'adorer; le Pere chanta le *Vexilla Regis* & les Litanies de la Sainte Vierge, & mit solemnellement toute la Nation des Chiquites sous la protection de la Mere de Dieu.

Docilité de ce Peuple.

On travailla aussi-tôt à la bâtisse d'une Eglise, qui fut dédiée à l'Apôtre des Indes, & au bout de dix jours le Pere y dit la Messe. La suite répondit à de si beaux commencements; l'empressement que tous témoignoient pour être instruits & baptisés, ne laissoit au Missionnaire aucun moment de libre; l'Eglise ne désemplissoit point du matin au soir, & une partie de la nuit se passoit à répéter ce qu'on avoit dit vingt-fois pendant le jour, à des Gens qui ne le comprenoient qu'à demi, & qui l'oublioient d'abord, mais dont la docilité, le desir sincere de l'apprendre, adoucissoient beaucoup un exercice si pénible & si rebutant. Le Serviteur de Dieu auroit bien voulu ne pas différer plus long-tems le Baptême à des Catéchumenes qui le demandoient les larmes aux yeux; mais une longue expérience de la légereté des Indiens avoit fait prendre aux Jésuites la résolution de n'administrer ce Sacrement aux Adultes qu'après de longues épreuves. Le Pere de Arcé se contenta donc de baptiser les Malades, quand ils étoient en danger de mort, & les Enfans qui étoient en bas âge.

Le P. de Arcé tombe malade.

Sur ces entrefaites les Panoquis, dont les Ancêtres avoient été Chrétiens, & qui étoient établis plus près de l'ancienne Ville de Santa-Cruz, envoïerent prier le Ser-

viteur de Dieu de les venir visiter; ou, s'il ne pouvoit leur accorder cette grace, de leur permettre de l'aller trouver. Il répondit qu'ils pouvoient venir, & qu'il les recevroit comme ses Enfans : ils partirent sur le champ en assez grand nombre, & tous voulurent en arrivant être mis au rang des Catéchumenes. Alors l'Eglise se trouva trop petite pour les contenir tous, & le Missionnaire, obligé de recommencer plusieurs fois le jour ses instructions, succomba enfin à un travail si excessif. A un épuisement total, causé tant par le défaut de nourriture, que parcequ'il n'avoit pas un moment de repos ni le jour ni la nuit, se joignit une fievre ardente qui lui fit juger que sa derniere heure approchoit; cependant couché dans une Cabanne ouverte de toutes parts, & absolument dénué de tout secours, il se trouva tout-d'un-coup sans fievre & sans aucune foiblesse.

1693.

Il se promettoit bien de ménager moins que jamais des forces recouvrées d'une maniere si peu naturelle, lorsqu'il reçut un ordre de son Provincial de le venir trouver sans retardement à Tarija. Quoiqu'il fût bien persuadé que son Supérieur, en lui faisant ce commandement, ignoroit les circonstances où il se trouvoit, il fit agréer son départ aux Chiquites, en les assurant qu'il ne les abandonneroit jamais : il leur conseilla de se rapprocher de la Riviere de Saint-Michel, où l'air est plus sain, & où ils seroient plus en sûreté, & il partit malgré les larmes & les sanglots de ses chers Enfans. Le Provincial lui dit qu'il jugeoit

Il est appellé à Tarija.

1693. sa présence nécessaire à la Présentation sur le Guapay, & qu'il destinoit les Pere Diegue Centeno & François Hervas, pour le remplacer aux Chiquites. Il ne repliqua rien, & se mit en chemin pour se rendre où l'obéissance le conduisoit.

1694. Irruption des Mamelus dans le Païs des Chiquites.

Cependant les Mamelus parurent, lorsqu'on y pensoit le moins, à l'entrée du Païs des Chiquites, & tournerent d'abord vers les Panoquis, lesquels furent avertis assez-tôt de leur marche pour avoir le tems de se reconnoître. Ils dresserent à l'Ennemi une embuscade, où il donna; ils lui tuerent beaucoup de monde sans se découvrir, & l'obligerent à faire retraite. L'année suivante, un autre Corps de ces Brigands tomba sur les *Taus*, autre Nation Chiquite, qui furent surpris, & dont ils emmenerent un grand nombre; ils retomberent ensuite sur les Panoquis, auxquels on donna avis de leur marche, & qui ne voulurent pas le croire. Cependant, quoiqu'ils ne se fussent pas tenus sur leurs gardes, ils firent d'abord assez bonne contenance à la vûe de l'Ennemi.

Mais ils ne n'apperçurent pas que tandis qu'une partie des Mamelus les attaquoit de front, une autre les avoient tournés pour enlever les Femmes & les Enfans, ce qui fut exécuté, & ces Prisonniers envoïés à l'écart. Instruits de ce malheur, ils ne songerent plus qu'à fuir, & ils ne furent point poursuivis. Les Mamelus crurent que pour n'être point séparés de tout ce qu'ils avoient de plus cher au monde, ils viendroient bientôt se livrer eux-mêmes

entre leurs mains, & cela arriva en effet. Ils traiterent bien ces Prisonniers, leur firent des présents, donnerent aux principaux des marques de distinction, & promirent à tous un Etablissement au Bresil, où ils ne manqueroient de rien. Ils en usoient ainsi pour les engager à leur servir de Guides, afin d'aller surprendre la Réduction de Saint-François-Xavier qu'on avoit placée de l'autre côté de la Riviere de Saint-Michel. 1694.

Seconde Réduction.

Le Pere de Arcé apprit ces tristes nouvelles à la Présentation, qu'il étoit déja entierement résolu d'abandonner, parcequ'il n'y avoit plus à compter sur les Chiriguanes, & il courut d'abord au secours de ses chers Pinocas, sans considerer qu'il s'exposoit à un danger presqu'inévitable, de tomber lui-même entre les mains des Mamelus. Il traversa plusieurs Cantons des Chiquites, & fut accueilli partout comme l'Ange tutelaire de la Nation. Plusieurs Panoquis échappés des mains des Mamelus vinrent le joindre, & il les mena dans une Plaine, où il projettoit de fonder une seconde Réduction sur le bord de la petite Riviere *Jacqpo*, Comme ce lieu est tout environné de Bois, il espéroit qu'on y seroit beaucoup moins exposé aux courses des Mamelus, & il se promit d'y rassembler un grand nombre de Chiquites, comme il arriva en effet. Cette nouvelle Colonie fut mise sous la protection de Saint Raphael. Le Pere de Arcé y fit quelque séjour, baptisa beaucoup d'Enfans, & laissa ces Indiens dans les meilleures dis-

1694.

Les Espagnols & les Chiquites marchent contre les Mamelus.

positions, où il pouvoit les souhaiter.

Il continua ensuite sa route, & après s'être bien assuré de la marche des Mamelus, il alla en donner avis à S. François-Xavier, afin qu'on y fût sur ses gardes. De-là il passa à Santa-Cruz, pour y demander du secours. On lui accorda cent trente Soldats commandés par un très brave Officier, qui les mena d'abord à Saint-François-Xavier ; trois cents Chiquites les y joignirent, & il alla camper sur le bord de la Rviere de Saint Michel, après avoir évacué la Réduction, dont on ne jugea pas la situation assez sûre. Il envoïa ensuite des Coureurs, pour avoir des nouvelles de l'Ennemi, & il apprit le lendemain qu'il étoit allé pour fondre sur la Réduction, où il n'avoit rien trouvé. Le même jour on lui apporta une Lettre du Chef des Mamelus, adressée au Missionnaire de cette Bourgade, laquelle étoit conçue en ces termes.

Lettre du Commandant des Mamelus.

» Mon Révérend Pere, je suis arrivé
« ici avec deux Compagnies de braves
» Soldats de ma Nation; nous n'avons
» aucun dessein de vous causer le moindre
» dommage; nous venons chercher quel-
» ques-uns de nos Gens qui se sont réfu-
» giés dans ce Païs. Votre Révérence peut
» retourner dans sa Bourgade, & y re-
» conduire ses Néophytes, elle y sera en
» toute sûreté. Je prie Dieu qu'il vous
» conserve.

ANTOINE FIRRAEZ.

Après la lecture de cette Lettre, la

petite Armée se mit en marche pour aller chercher l'Ennemi; mais il s'étoit retiré, parcequ'aïant apperçu des traces de Chevaux, il avoit compris qu'il y avoit des Espagnols en campagne. Cependant, instruit par des Indiens, qu'on avoit vu passer le gros Bétail de la Réduction de Saint-François-Xavier, l'espérance de l'enlever le fit résoudre à se rapprocher. Le Commandant Espagnol en fut informé, & le suivit de si près, que le neuvieme d'Août, vers les trois heures du soir, il arriva à la vue de son Camp. Comme il avoit fait une marche forcée, il jugea à propos de laisser reposer ses Gens tout le reste du jour, d'autant plus qu'il étoit bien aise qu'ils se préparassent à faire leurs dévotions le lendemain, qui étoit le jour de la Fête de Saint Laurent, Patron de Santa-Cruz. Le Pere de Arcé & les deux Missionnaires de Saint-François-Xavier, qui accompagnoient leurs Néophytes, confesserent tout le monde, & le lendemain de grand matin dirent la Messe. Tous y communierent, & l'Armée marcha en bataille à la pointe du jour. 1694.

Il avoit été résolu de sommer d'abord les Mamelus de rendre les armes, & sur leur refus de les charger au signal de deux coups de fusils; mais un Espagnol ne l'aïant pas attendu, fut tué par un Indien de l'Armée ennemie. Sa mort fut aussi-tôt vengée par celle de deux Mamelus, & le combat s'étant ainsi engagé, on se mêla, & on se battit avec fureur. Antoine Firraez & Manuel Frias, qui commandoient

Défaite des Mamelus.

1695-99. se soustraire aux poursuites des Espagnols; & il y en eut plusieurs qui y périrent de faim & de misere.

Nouvelle Réduction.

A la fin de l'année 1696, les Peres Hervas & de Zea acheverent de donner sa derniere forme à la Réduction de Saint-Raphael; mais la peste y aïant fait deux années de suite de grands ravages, on la recula vers l'Orient, & on la plaça sur la petite Riviere *Guapis*, qu'on croïoit alors se décharger dans le Paraguay, mais qu'on reconnut bientôt n'être point navigable. On en fonda ensuite une troisieme, sous le nom de *Saint-Joseph*, & ce fut le Marquis del Vallé Toxo qui en fit les frais, les Peres Philippe Suarez & Denys d'Avila en furent chargés. Les grandes fatigues qu'ils eurent à essuïer, & la disette des vivres qui y dura long-tems, aïant fait craindre qu'ils n'y succombassent, on leur envoïa le Pere Antoine Fideli, nouvellement arrivé d'Europe, pour les soulager.

Mort d'un Jeune Missionnaire.

Ils ne profiterent pas long-tems de ce secours. Comme ce jeune Missionnaire avoit passé tout de suite du beau climat de la Calabre au plus mal sain de toute l'Amérique, & que se confiant trop en sa jeunesse, il se livra d'abord sans ménagement aux plus pénibles travaux, sans avoir presque d'autre nourriture qu'un peu de cassave, il tomba dans une langueur, qui le mit bientôt hors de combat, & en deux ans le conduisit au tombeau. Il fut pleuré des Chiquites avec des larmes bien sinceres; mais en perdant ses instructions, ils s'apperçurent bientôt qu'ils avoient ga-

gné un puissant Protecteur dans le Ciel. Jusques-là il n'avoit pas été possible de les corriger entierement de l'ivrognerie; mais à peine le Pere Fideli eut les yeux fermés, que tous d'un commun accord s'interdirent pour toujours toute boisson enivrante. 1695-99.

La Réduction de Saint-Joseph étoit composée de Chiquites de trois Cantons, qui étoient distingués par les noms de *Boxos*, de *Teotas* & de *Penotas*, auxquels se joignirent quelques Familles de *Pinocas* & de *Ximaros*. Les Peres de Zea, & Fernandez, Auteur de l'Histoire de cette nouvelle République Chrétienne, en fonderent bientôt une quatrieme, sous le nom de *Saint-Jean-Baptiste;* mais le premier aïant été nommé Supérieur des Réductions Guaranies, le Pere Fernandez ne put pendant les trois premieres années entreprendre aucune de ces courses Evangeliques, par le moïen desquelles toutes les Réductions ont été peuplées. Pour comble de disgrace, la peste lui enleva la plus grande partie de ceux qu'il avoit déja rassemblés, ce qui l'obligea de transporter sa Bourgade à vingt-cinq lieues plus à l'Orient de Saint-Joseph. On travailloit en même tems à former une Réduction, & on se flattoit qu'en peu de tems tout le Païs, qui s'étend depuis le Nord du Tucuman jusqu'au Paraguay, se trouveroit peuplé de Chrétiens. Ce qui étonnoit tout le monde, c'est la promptitude avec laquelle se formoit cette nouvelle Eglise, parmi la Nation de ce Continent qu'on avoit

Progrès rapide de cette nouvelle République.

Ferveur des Néophytes.

1695-99. long-tems crue la plus éloignée du Roïaume de Dieu, & le dégré de perfection où plusieurs de ces Néophytes étoient parvenus en très peu de tems; car on y remarquoit déja la charité la plus pure & la plus vive, exercée par des Hommes, qui, quoiqu'ils eussent la même origine, & qu'ils parlassent la même langue, n'en étoient pas plus unis entre eux, & avoient des intérêts fort contraires.

L'esprit apostolique étoit déja porté par des Chrétiens, à-peine régénérés en Jesus-Christ, au point de braver la mort pour lui gagner des Adorateurs, de ne vouloir pas même se défendre, quand ceux à qui ils vouloient faire part de leur bonheur, ne leur répondoient qu'à coups de fleches, & d'envier le sort de leurs Freres qui avoient répandu leur sang pour une si belle cause : enfin, ce qui est peut-être encore plus difficile à des Hommes nés dans la Barbarie, leur patience étoit inaltérable dans tous les accidens de la vie, & on les voïoit recevoir avec la plus parfaite résignation, les épreuves où le Ciel mettoit assez souvent leur constance. Un changement si merveilleux ne pouvoit venir que de la droite du Très-haut, & personne ne le comprenoit mieux que ceux qui en étoient les instrumens; surtout quand ils comparoient ces rapides succès avec l'inutilité des efforts redoublés qu'on faisoit depuis si long-tems pour procurer la même grace aux Chiriguanes & à plusieurs autres Peuples du Chaco.

Un des plus grands avantages qu'on se

prometroit de l'Etablissement des Réductions Chiquites, étoit une communication plus courte & plus facile entre le Tucuman & le Paraguay; car on ne pouvoit encore passer surement de l'une à l'autre de ces deux Provinces, qu'en descendant le Fleuve jusqu'à Santafé, pour traverser ensuite ces Plaines immenses, qui séparent cette Ville & Buenos Ayrès de Cordoue. A l'inspection de la Carte, il semble qu'elle seroit fort aisée par le Pilco-Mayo; mais avant que d'arriver à cette Riviere, il auroit fallu traverser une assez grande étendue de Païs, peuplée de Nations ennemies, & qui n'étoit pas même encore bien connue, outre que le Pilco-Mayo n'a pas toujours assez d'eau pour les Bâtiments mêmes qui en tirent le moins.

1696-99.

Projet d'une Communication entre la Province du Paraguay & le Tucuman.

Quant aux Païs qui sont au Nord des Chiquites, on les croïoit alors impratiquables, & d'ailleurs on ne gagneroit rien à prendre cette route, tant à cause des grands détours qu'on seroit obligé de faire pour éviter les Nations Barbares qu'on y rencontreroit, que parceque depuis les vingt & un dégrés en remontant jusqu'au Lac des Xarayez, presque tous les bords du Paraguay, de ce côté-là, sont marécageux, jusques bien avant dans le Chaco. De plus, la Navigation du Fleuve à cette hauteur est peu sure, parcequ'on y rencontre par-tout des Payaguas qui tombent sur les Voïageurs, lorsqu'on s'en défie le moins. Enfin on craignoit de fraïer par-là un chemin aux Mamelus, pour venir en forces attaquer les Chiquites.

1700-02. En effet les Missionnaires qui cultivoient cette nouvelle République Chrétienne, après avoir exactement visité tout le Païs, dont il étoit nécessaire qu'ils eussent une connoissance parfaite, pour y placer des Réductions à mesure que les Chrétiens se multiplieroient, aïant voulu essaïer de pénétrer jusqu'au Paraguay, rencontrerent partout des Indiens armés qui les obligerent de retourner sur leurs pas. Quelque tems après, un de ces mêmes Indiens, qui étoit Catéchumene dans une Réduction des Chiquites, alla trouver ses Compatriotes pour les engager à suivre son exemple, & crut y avoir réussi. Sur son rapport le Pere Michel de Yegros, & le Pere François Hervas, partirent avec lui, accompagnés de quatorze Néophytes, & furent assez bien reçus dans trois Bourgades. Ils continuerent à marcher, & croïant être arrivés au bord du Paraguay, ils planterent une Croix qu'on pouvoit appercevoir de fort loin; mais ils avoient pris pour le Paraguay un Lac qui en est assez éloigné; & tout le fruit qu'ils tirerent de leur voïage, fut que des Indiens qui avoient résolu de les massacrer à leur retour, instruits par d'autres de leurs bonnes intentions, allerent à leur rencontre, les comblerent d'amitiés, & les accompagnerent jusqu'à Saint-Raphael, où ils resterent.

Premiere tentative & son peu de succès.

1703. Cependant le Pere Hervas ne pouvant s'ôter de l'esprit, qu'il avoit pénétré jusqu'au Paraguay, alla trouver le Pere Nuñez, son Provincial, & en reçut ordre de se joindre au Pere de Zea, auquel le Provin-

Seconde tentative.

cial manda en même tems de prendre encore avec lui des Missionnaires du Parana & un Frere, & de remonter avec eux le Paraguay, en rangeant toujours le bord occidental, jusqu'à ce qu'il eût apperçu la Croix, que le Pere Hervas avoit plantée. Ils s'embarquerent tous ensemble à l'Assomption, le 27 Juin 1703, & coururent bien des risques de la part des Payaguas, qui tuerent à leurs yeux un des Néophytes du Parana qui les accompagnoit, tandis que pour les engager à leur laisser le passage libre, il leur faisoit un présent de la part des Peres. 1703.

Croix plantée par des Infideles.

Le vingt & unieme d'Août, ils furent assez surpris de voir sur leur droite, une Croix fort élevée auprès d'une espece de Fort palissadé, & beaucoup plus encore d'apprendre qu'elle y avoit été plantée par des Payaguas, qui, aïant oui parler à des Chrétiens de la grande vertu de ce signe adorable & de cet objet de la vénération des Fideles, esperoient d'être par son moïen délivrés des Tigres, dont ils étoient fort molestés. Le dernier jour d'Octobre ils entrerent dans le Lac des Xarayez, & après avoir emploïé trois semaines à en côtoïer le bord Occidental, sans avoir trouvé ce qu'ils cherchoient; ils retournerent à l'Assomption, où ils arriverent le sixieme de Janvier 1704, & y apprirent la mort du Pere Jean-Baptiste Neuman, un des deux Missionnaires du Parana, qu'ils y avoient quelques jours auparavant renvoïé malade dans un Canot leger.

Le mauvais succès de cette seconde ten-

1704. Troisieme tentative.

tative ne rebuta point encore le Provincial : il manda au Pere Fernandez, qui étoit chargé de la Réduction de Saint-Raphael, de se faire conduire par de bons Guides, à l'endroit où les Peres Hervas & de Yegros avoient planté la Croix, d'en bien examiner la situation, & de descendre ensuite le Paraguay, sur le bord duquel il ne doutoit point encore qu'elle ne fût, jusqu'à l'Assomption. Le Missionnaire se mit en chemin au mois d'Octobre 1704, avec le Frere Henry Adami, & une Trouppe de Chiquites. Dès le troisieme jour il eut des avis certains que ce qu'on avoit pris pour le Paraguay, étoit un grand Lac terminé par une Forêt de Palmiers, & il fit encore quatre-vingts lieues pour chercher une Riviere, qui se déchargeât dans le Paraguay, mais il n'en trouva point.

Quelques Indiens, qu'il rencontra, lui dirent que de l'endroit où il étoit, il pouvoit en huit jours de marche arriver au Fleuve ; & quoiqu'ils lui eussent ajoûté qu'il lui faudroit presque par-tout s'ouvrir avec la hache un chemin au travers des Bois, & que la saison des pluies, qui commençoit, dût lui faire craindre de trouver bientôt tout le Païs inondé, il voulut en courir tous les hasards. Mais tous ses efforts furent inutiles ; il lui fallut retourner sur ses pas, en marchant presque toujours dans l'eau, ce qui fit contracter à son Compagnon une maladie, dont ce Religieux mourut l'année suivante à Saint Raphael. Le Pere Fernandez eut néanmoins de quoi se

consoler du peu de succès de son voïage, parceque ses Guides étant un jour allés à la decouverte, rencontrerent soixante & dix Guarayos, de tout âge & de tout sexe, qu'ils engagerent à les suivre à Saint Jean-Baptiste, où ils se firent tous Chrétiens. 1704.

Fin du Livre quatorzieme.



HISTOIRE DU PARAGUAY.

LIVRE QUINZIEME.

SOMMAIRE.

DEUX Lettres du Roi Philippe V, au Provincial des Jésuites. Précaution que l'on prend contre les François; à quel propos. Les Portugais rétablissent la Colonie du Saint-Sacrement. Ils engagent les Infideles à attaquer les Réductions. Leurs premiers succès. Ils sont défaits. Second siege de la Colonie du Saint-Sacrement. Prise de la Place. Nouvelles preuves du désintéressement des Néophytes, qui s'étoient fort distingués dans cette occasion. Le Gouverneur du Paraguay visite les Réductions, & ce qu'il en écrit au Roi son Maître. Progrès des Réductions Chiquites. Providence de Dieu sur ces nouveaux Chrétiens. Quelques exemples de la justice Divine. Zele du salut des Ames parmi les Chiquites. Martyre de plusieurs. Caractere & travaux du Pere Cavallero dans cette Mission. Il obtient de la pluie par ses prieres. Action indigne de quelques Espagnols.

Fermeté

Fermeté du Pere Cavallero. Il tombe malade, fait un vœu & guérit sur le champ. On veut l'empêcher d'accomplir son Vœu, & pourquoi. Sa réponse. Les Néophytes veulent le suivre & mourir avec lui. Miracle singulier. Le Pere Cavallero arrive chez les Mañacicas. *Son intrépidité à son entrée dans leurs premieres Bourgades, & son effet. Providence de Dieu sur lui. Description du Païs des Mañacicas. Animaux singuliers, qui s'y trouvent. Origine & caractere de ces Indiens. Leur gouvernement. Leurs idées sur la Religion. Leur culte religieux. Des Oracles & des Dieux inférieurs. Leurs Dogmes & leurs Paradis. Dans quelle disposition le Pere Cavallero les trouve. Conversion d'une de leurs Tribus. Ferveur d'un Catéchumene. Sa constance. Le Pere Cavallero visite une autre Tribu. Comment il y est reçu. Tous se convertissent. Le Missionnaire est obligé de faire un tour aux Chiquites. Nouvelles conversions. Le Pere Cavallero dans une autre Tribu. Ce qui s'y passe. Il obtient du Ciel la cessation d'une maladie contagieuse. Guérisons miraculeuses. Conversion de toute une Tribu. Evénement singulier. Le Tucuman est en proie aux Indiens du Chaco. La Ville d'Esteco est ruinée, celle de Salta, où étoit le Gouverneur, insultée. Il se prépare à la guerre. L'Armée Espagnole entre dans le Chaco. Fort bâti à Valbuena. Des Mocovis & les Aguilotes se retirent chez les Abipones. Suite de cette retraite. Les Ennemis sont réduits à de grandes extrêmités. Rencontre avec les Malbalas. Ces Indiens*

s'établissent à Valbuena. Mal-entendu & ses suites. Traité fait avec les Malbalas. Suites des opérations de la campagne. Soumission des Ojatas. Précautions du Gouverneur pour s'assurer des Malbalas.

1700-05. Lettres du Roi Catholique, au Provincial des Jésuites.

TANDIS que l'Espagne & la Religion acqueroient dans cette extrêmité septentrionale du Paraguay une nouvelle Province, qui se peuploit de véritables Chrétiens, Philippe de France, Duc d'Anjou, étoit monté sur le Trône des Rois Catholiques, sous le nom de Philippe V. Mais ce Prince eut bientôt lieu de craindre que la réputation des Mines du Potosi n'attirât les Puissances maritimes, alliées de la Maison d'Autriche, dans cette partie de l'Amérique, & crut ne devoir pas différer à faire fortifier le Port de Buenos Ayrès. Dès la premiere année de son regne il envoïa au Gouverneur de Rio de la Plata des ordres précis de faire incessamment travailler à mettre cette Place hors d'insulte; & par la même voie il écrivit au Provincial des Jésuites, pour le prier & lui enjoindre d'envoïer tous les quatre mois au moins trois cents Indiens des Réductions au même Gouverneur, pour s'en servir en tout ce qu'il jugeroit nécessaire au bien de son service; ajoûtant qu'en exécutant cet ordre avec toute la promptitude qu'il attendoit de lui, il lui donneroit les mêmes preuves de zele, que sa Compagnie n'avoit jamais cessé de donner aux Rois, ses Prédécesseurs, dans toutes les occasions qui s'étoient présentées,

Par une seconde Lettre, du cinquieme de Mars, Sa Majesté lui donnoit avis qu'elle venoit de découvrir que ses Ennemis avoient quelque dessein sur les Provinces du Paraguay ; que dans la vûe de s'en rendre les Maîtres ils devoient dans peu y envoïer des Religieux Espagnols, chargés d'assurer les Habitans, que la Maison d'Autriche étoit bien résolue de les maintenir dans la Religion Catholique, s'ils se déclaroient en sa faveur ; qu'il y avoit déja à Londres deux Trinitaires, dont l'un étoit Castillan, & l'autre Allemand, qui devoient s'embarquer pour Buenos Ayrès, &, s'ils le pouvoient, s'introduire dans le Païs, déguisés comme ils étoient, y reprendre l'Habit de leur Ordre, distribuer secretement des Manifestes, les appuïer en public & en particulier par leurs discours, & tenter la fidélité, non-seulement des Sujets naturels de sa Couronne, mais encore des Indiens, auxquels ils se diroient Missionnaires apostoliques, quoiqu'ils ne le fussent pas ; enfin qu'ils devoient être suivis de deux Laïcs, dont l'un étoit Secretaire du Comte d'Harrach, ci-devant Ambassadeur de l'Empereur à la Cour d'Espagne. 1700-051

Il lui enjoint ensuite, s'il apprend qu'il soit entré dans ces Provinces (1) des Religieux étrangers ou Espagnols, ou quelques autres Personnes suspectes, de quelque état ou condition qu'elles fussent, de les faire embarquer pour être conduites en Espagne ; de requerir en son nom les Supé-

(1) Il paroît que par ces Provinces, Philippe V. entend les Réductions.

1700-05. rieurs des autres Ordres d'en user de même, & d'implorer pour cet effet, & pour l'exécution de ce qui est prescrit par les Loix, le secours de ceux qui sont dépositaires de l'Autorité roïale. Il veut encore que de sa part il fasse ses diligences pour être instruit s'il paroît dans ces Roïaumes quelqu'un qui ne soit pas muni d'un Passeport signé de lui, & que quiconque arriveroit sans cela à Buenos Ayrès, il le fasse arrêter & envoïer sous bonne garde à la Chambre roïale de Seville avec tous les papiers; qu'il se fasse rendre compte par les Supérieurs des Réguliers de ceux de leurs Religieux qui arriveront dans ces Provinces; de bien examiner tous les Laïcs qui y viendront ou en partiront sans avoir les permissions requises, de procéder contre eux selon les Loix, sans distinction d'Etrangers & d'Espagnols, de tenir la main à ce qu'ils soient punis suivant la nature du délit, ou envoïés en Espagne avec toutes les pieces de leurs Procès. » J'ai voulu, dit le Roi en finissant, vous » donner avis de tout ceci, afin que vous » vous y conformiez, & que vous n'en » prétendiez point cause d'ignorance, » ainsi que je me le promets, pour le » Service de Dieu & le mien: vous ne » manquerez pas de m'accuser la récep» tion de la Présente, par la prêmiere oc» casion qui s'en présentera. Moi le Roi. » A Madrid, le cinquieme du mois de » Mars 1703.

Le Roi d'Espagne, lorsqu'il donnoit ces ordres, ne croïoit apparemment pas en-

core avoir rien à craindre du côté du Portugal, dont le Souverain l'avoit reconnu pour Successeur légitime de Charles II. Mais, quoique les précautions, dont nous venons de parler, ne fussent que contre les Entreprises de la Maison d'Autriche, & contre celles que pourroient faire en sa faveur les Puissances Maritimes, qui s'étoient déclarées pour l'Archiduc, les travaux, que Philippe V avoit ordonnés qu'on fît pour mettre hors d'insulte le Port de Buenos Ayrès, n'étoient pas moins nécessaires, au cas que du côté du Bresil on voulût entreprendre quelque chose contre le Paraguay. Nous apprenons par un Décret de Philippe V, daté du douzieme de Novembre 1716, que l'année 1698 Dom Augustin de Roblez, alors Gouverneur de Rio de la Plata pour la seconde fois, avoit craint une descente de la part des François dans le Port de Buenos Ayrès, aïant eu des avis certains qu'on faisoit en France un Armement considérable, sur la destination duquel on gardoit un grand secret. Mais il avoit eu cet avis bien tard, puisque les préparatifs, dont il s'agissoit, étoient pour le Siége de Carthagene, qui avoit été prise dès l'année 1697.

1700-05. Précaution qu'on prend au Paraguay contre la France.

Il avoit cependant déja mandé deux mille Indiens des Réductions de son Gouvernement, qui partirent sur le champ, & resterent six mois campés hors de la Ville, avec leurs Missionnaires. Au bout de ce tems-là, comme le Gouverneur ne voïoit plus aucune apparence qu'il dût être attaqué, il leur permit de s'en retourner

Générosité des Indiens des Réductions.

1700-05. chez eux; mais il ne crut pas devoir les renvoïer sans quelque récompense, d'autant plus qu'ils avoient apporté avec eux, selon leur coutume, toutes leurs provisions, & qu'ils n'avoient pas coûté un sou au Roi. Il supputa ce qui pouvoit leur revenir, à raison d'une réale par jour, qui est la paie ordinaire des Indiens pendant la guerre, & il trouva que pour le tems qu'ils avoient été absens de chez eux, & qu'ils mettroient à s'y rendre, la somme montoit à quatre-vingt dix mille Piastres: il la leur offrit, & ils la refuserent en disant qu'elle seroit beaucoup mieux emploïée à remplir de Munitions les Magasins du Roi, qui en étoient assez dépourvus (1).

1703-05. Les Portugais rétablissent la Colonie du Saint-Sacrement.

Mais tandis que ce Gouverneur se précautionnoit avec tant de diligence contre un Ennemi éloigné, qui ne pensoit point au Paraguay, il en avoit un dans son voisinage, dont il ne se défioit pas assez. Les Portugais du Bresil n'eurent pas plûtôt appris la mort du Roi d'Espagne, & que le Duc d'Anjou, son Petit-neveu, lui avoit succédé, qu'ils se persuaderent que le droit de ce Prince étant contesté par plusieurs des plus grandes Puissances de l'Europe, il ne voudroit pas se brouiller avec le Roi de Portugal, qui l'avoit reconnu, en s'opposant au rétablissement de la Colonie du Saint-Sacrement. Mais avant que de rien entreprendre ouvertement, ils jugerent àpropos de prendre leurs mesures pour empêcher que le Gouverneur de Rio de la

(1) Lettres Edifiantes, Tome 11, page 417.

Plata ne pût tirer aucun secours des Réductions, avant qu'ils eussent exécuté leur dessein. 1703-05.

Ils font alliance avec des Infideles, les engagent à attaquer les Néophytes & ruinent Yapeyu.

Ils avoient fait alliance avec des Indiens idolâtres, qui étoient venus se placer entre les Réductions & l'endroit, où avoit été la Colonie du Saint-Sacrement; ils leur donnerent des armes à feu, & fournirent abondamment à tous leurs besoins. Ces Barbares, tout Ennemis qu'ils étoient des Chrétiens, & quoiqu'assurés d'être soutenus par les Portugais, furent quelque tems sans oser se commettre avec les Néophytes, devant lesquels ils savoient que les Mamelus n'avoient plus l'assurance de se montrer: mais enfin, sollicités par leurs nouveaux Alliés, ils firent une irruption sur la Bourgade des Rois, la surprirent, la pillerent, profanerent l'Eglise, & tout ce qui servoit au Culte divin, enleverent les Troupeaux de Bœufs & tous les Chevaux; & les Néophytes, qui n'avoient pas même eu le tems de prendre leurs armes, eurent assez de peine à sauver leur vie & leur liberté par la fuite.

Ils sont défaits.

Ils se refugierent dans les Réductions les plus proches; ils porterent ensuite leurs plaintes de cette hostilité au Gouverneur de la Province, & lui demanderent du secours. Il leur en envoïa un fort modique, mais qui leur suffit. Ils formerent un corps de deux mille Hommes, & allerent chercher l'Ennemi, qu'ils rencontrerent bientôt. On se battit long-tems, & il y eut de part & d'autre beaucoup de sang répandu. Enfin les Infideles commen-

1703-05. cerent à plier, & n'éviterent leur entiere défaite, qu'en fuïant. Ils envoïerent ensuite demander du secours aux Portugais, qui leur en donnerent, & ils retournerent chercher les Chrétiens, qui les attendirent de pié ferme. Ils les chargerent d'abord avec beaucoup d'ordre & de résolution; mais ils furent reçus de même, & le premier combat ne décida rien. On revint de part & d'autre, les quatre jours suivans, à la charge. On ne cessoit de combattre que pour se rallier & pour prendre un peu de repos. Enfin le cinquieme jour la victoire se déclara pour les Néophytes, & elle fut si complette, qu'il n'y eut pas un seul des Ennemis, tant Indiens que Portugais, qui ne fut tué, ou Prisonnier.

1705.

Second siege de la Colonie du S. Sacrement.

Pendant tout ce tems-là les Portugais avoient, sans qu'on s'en apperçût à Buenos Ayrès, repeuplé la Colonie du Saint-Sacrement, s'y étoient fortifiés de maniere, qu'ils ne craignoient plus qu'on osât entreprendre de les en déloger, & commençoient à ne plus garder aucune mesure avec les Espagnols. Dom Alfonse Jean de Valdé Inclan, qui venoit de succéder à Dom Augustin de Roblez dans le Gouvernement de Rio de la Plata, reçut bientôt de Dom Melchior Porto-Carrero, Comte de la Moncloa, Viceroi du Pérou, un ordre du Roi, daté du neuvieme de Novembre 1703, de rassembler toutes ses Trouppes, & celles qu'on lui enverroit du Tucuman, & de chasser, à quelque prix que ce fût, les Portugais, de la Colonie du Saint-Sa-

trement : il ne perdit point de tems pour se mettre en état d'obéir, & il commença par écrire au Pere Joseph Mazo, Supérieur des Réductions du Parana, & au Pere Joseph Saravia, Supérieur de celles de l'Uruguay, de lui envoïer, avec toute la promptitude possible, quatre mille de leurs Néophytes. 1705.

Il dépêcha en même tems au Provincial, qui étoit à Cordoue, un Exprès pour lui remettre une Lettre du Roi, par laquelle Sa Majesté lui mandoit qu'elle ne doutoit point qu'il ne contribuât, autant qu'il dépendroit de lui, à l'exécution des ordres qu'elle envoïoit au Gouverneur de Rio de la Plata. Le Pere Nuñez, dès qu'il eut reçu cette Lettre, partit pour se rendre dans les Réductions, où il trouva les préparatifs pour le départ des Néophytes, bien avancés. Le huitieme de Septembre tous furent en état de se mettre en marche, sous la conduite de quatre Mestres de Camp, tous Caciques, avec quatre Missionnaires & quatre Freres Chirurgiens. Ils étoient divisés en trois Corps, dont deux furent embarqués sur l'Uruguay, & le troisieme, qui n'avoit que cent cinquante lieues à faire, prit son chemin par terre.

Il arriva le premier au Camp des Espagnols, le quatorzieme d'Octobre. Ce Camp étoit à la vûe de la Place qu'on devoit attaquer, & il étoit composé de Trouppes reglées & de Milices nouvellement levées; mes Mémoires n'en marquent pas le nombre. Le quatrieme de Novembre les deux

1705. autres Divisions des Indiens arriverent avec six mille Chevaux & des Mulets de charge, après avoir beaucoup souffert, parceque dans cette saison on ne pouvoit trouver ni fourage, ni aucune sorte de rafraîchissemens, & qu'il avoit fallu ménager les Provisions qu'on avoit embarquées, & qui devoient servir pour le voïage & pour le retour. On en auroit même absolument manqué, si en arrivant les Indiens n'eussent été à la chasse des Bœufs. Mais heureusement ils en tuerent un si grand nombre, qu'ils en eurent assez pour en faire part aux Espagnols.

Prise de la Place.

Le Sergent Major, Dom Balthazar Garcia Ros, qui fut chargé de ce Siége, déclare dans un Mémoire imprimé, & adressé au Roi, au Conseil roïal des Indes, au Viceroi du Pérou, à tous les Tribunaux de l'Amérique Espagnole & aux Officiers des Trouppes, que les Indiens des Réductions du Parana & de l'Uruguay s'étoient chargés de tous les travaux, jusqu'à porter à force de bras les canons pour les Batteries; qu'ils eurent toujours la tête des attaques, & qu'ils essuïerent avec la plus grande intrépidité tout le feu de la Place. Aussi les Assiégés en furent-ils si effraïés, que quand ils les virent marcher pour donner l'assaut, ils s'embarquerent sur quatre Navires, qui venoient d'arriver avec un secours, qui ne se trouva pas suffisant pour faire lever le Siege à de si braves Gens, ou qui n'eut pas le tems de débarquer, laissant dans la Place toute l'Artillerie & toutes les Munitions, dont ils l'avoient fort bien four-

nie. Cette Expédition coûta fort peu de monde aux Espagnols ; les Néophytes y perdirent cinquante Hommes, & deux cents furent blessés. 1705.

Nouvelles preuves du désintéressement des Indiens.

Le dix-septieme de Mars 1705, ils eurent la permission de partir pour se retirer chez eux, après avoir refusé cent quatre-vingt mille Piastres, que le Gouverneur leur offrit, & qui devoient leur revenir, à raison d'une Reale & demie par Tête, pour tout le tems de leur absence de leurs Bourgades. Voilà tout ce que j'ai pu trouver de cette Expédition, dans les Mémoires Espagnols : feu M. l'Abbé Dubos, Secretaire perpétuel de l'Académie Françoise, & si connu par ses Ouvrages, m'en a raconté quelques circonstances, qu'on sera peut-être bien aise de savoir, & qu'il avoit apprises d'un Témoin oculaire; il ne me marqua point le tems, mais ce qu'il m'en dit ne pouvoit guere convenir qu'au second Siege de la Colonie du Saint Sacrement, & il m'assura qu'il le tenoit du Commandant d'un Navire François, qui s'étoit trouvé alors dans le Port de Buenos Ayrès.

Anecdote de ce siege.

Il y étoit entré dans le tems qu'on y faisoit les préparatifs du Siege de la Colonie, & le Gouverneur lui dit que ce qui l'embarrassoit le plus, étoit qu'il n'avoit point d'Ingénieur : le Capitaine s'offrit à lui en servir, & son offre fut acceptée. Il demanda le Plan de la Place qu'on vouloit attaquer, & le Gouverneur le lui donna. Il s'informa ensuite de quelles Trouppes on se serviroit pour ce Siege, & il fut

1705. assez surpris que dans le dénombrement qu'on lui en fit, le Gouverneur parût compter beaucoup sur les Indiens des Missions des Jésuites, qui devoient arriver au premier jour. » Que voulez-vous faire, Monsieur, lui dit-il, de ces Gens-là ? Attendez, pour en juger, répondit le Gouverneur, que vous les ayiez vus dans l'action, & je vous prédis que la Place sera prise à leur attaque.

Peu de jours après on vint dire au Gouverneur que la premiere Division de ces Indiens paroissoit : il monta à Cheval pour les recevoir, & invita son Ingénieur à venir avec lui. Le Capitaine y consentit, & ils apperçurent bientôt les Néophytes, qui sortoient deux à deux d'un défilé, & qui, à mesure qu'un Bataillon en étoit sorti, se formoient dans la Plaine, tous aïant leurs armes en bon état ; & quelques pieces d'artillerie qui les suivoient. L'ordre, le silence, la maniere aisée dont tout cela se faisoit, & l'air de fierté & de résolution qui paroissoit sur leur visage, surprirent le Capitaine François. Il voulut parler à ceux qui composoient la premiere ligne, & il le fit en Espagnol ; mais ils ne lui répondirent que par ces mots, *Los Padres*, en lui montrant des Jésuites qui les suivoient. Il joignit un de ces Religieux, qui lui dit que ces Gens-là ne parloient point d'autre langue que la leur ; que quand on vouloit leur donner quelque ordre, ils étoient là pour leur servir d'Interprêtes, & qu'il pouvoit s'assurer qu'ils exécuteroient ponctuellement tout ce qu'on exigeroit d'eux.

Sur cette assurance il leur assigna le poste qui étoit le plus exposé de tous au feu du canon de la Place. Ils commencerent bientôt à y répondre, & après quelques décharges ils demanderent la permission d'aller à l'assaut : on leur dit que la breche n'étoit pas encore assez grande, & ils répondirent que c'étoit leur affaire, & qu'ils comptoient bien de la forcer. On leur permit donc de faire ce qu'ils voudroient; & comme ils commençoient à s'ébranler, on leur tira de la Place une volée de canons, qu'ils essuïerent sans qu'aucun sortît de son rang. La Mousqueterie, quand ils furent à sa portée, quoiqu'elle leur tuât aussi bien du monde, ne les arrêta pas davantage, & l'intrépidité, avec laquelle ils avançoient toujours, obligea enfin les Portugais à prendre la fuite. Le Capitaine ajoûte qu'il n'avoit pas moins admiré le sang froid des Missionnaires, qui n'aïant à la main que leurs Breviaires, ne voïoient tomber aucun de leurs Néophytes, sans courir à lui & s'exposer au feu le plus vif, pour l'exhorter à bien mourir; ce qu'ils faisoient avec la même tranquillité, que s'ils eussent été dans leur Eglise. 1705.

Ce qui est certain, c'est que l'heureux succès de ce siege augmenta beaucoup la réputation qu'avoit déja cette Milice Indienne; & que le Certificat du Sergent Major confirma le Roi d'Espagne dans l'opinion où il étoit de leur fidélité, & acheva de lui persuader qu'il n'avoit point de Trouppes, dans l'Amérique, sur lesquelles il pût compter plus sûrement. Ce 1705-07.

Le Gouverneur du Paraguay visite les Réductions.

1705-07. Prince récompensa le service que venoit de lui rendre le Sergent Major, en le nommant Gouverneur du Paraguay, & lui recommanda en même tems de commencer l'exercice de cette charge par la visite des Réductions de la Province. Il le fit, & en envoïa le Procès-verbal à Sa Majesté, avec une Lettre où il l'assuroit qu'il avoit trouvé toutes ces Bourgades dans un état qui ne paroîtroit pas même vraisemblable à quiconque ne l'auroit pas vu de ses propres yeux; qu'il n'étoit pas possible de rien ajoûter à la police & au bon ordre qu'on y remarquoit; que l'innocence des mœurs, la piété & l'union qui y regnoient, l'affection tendre & le respect que ces nouveaux Chrétiens témoignoient pour leurs Pasteurs, ne pouvoient s'exprimer; qu'il n'y en avoit pas un seul, qui ne fût dans la disposition de sacrifier avec joie sa vie & tout ce qu'il possedoit au monde, pour le service de Dieu, & pour celui de Sa Majesté.

Progrès de l'Eglise des Chiquites.

On en pouvoit déja dire autant de la nouvelle République des Chiquites. Il est vrai que le Ciel y avoit répandu ses Bénédictions sans mesure, pour rendre efficaces les travaux des Missionnaires, y emploïant même les effets les plus marqués de la toute-puissance de Dieu. Nous en avons pour garants des Témoins oculaires, & d'autant moins récusables, que, selon la pensée de Saint Augustin, il seroit beaucoup plus glorieux à ces Religieux d'avoir changé le caractere de ces Infideles, & de leur avoir persuadé d'a-

adorer un Dieu crucifié, sans le secours des miracles. Il paroît d'abord que le Seigneur, en donnant à ce Peuple, encore novice dans la Foi, des marques surnaturelles d'une protection particuliere, n'avoit d'autre vue, que d'animer sa confiance : la reconnoissance que ces Néophytes témoignoient pour ses bienfaits, la simplicité de cœur avec laquelle ils le servoient, le zele qu'ils faisoient paroître en toute occasion pour lui procurer de nouveaux Adorateurs, jusqu'à se priver même du nécessaire pour avoir de quoi orner les Autels, & attirer par-là les Infideles à son Culte, l'engagerent bientôt à récompenser des vertus si pures, & à leur rendre au centuple ce qu'ils sacrifioient pour donner de l'éclat à la Religion : en voici quelques traits. 1705-07.

Quelques traits de la Providence en faveur des Néophytes.

Dans la Réduction de Saint Jean-Baptiste, le tems pressoit pour faire la provision des viandes; mais l'Eglise n'étoit point achevée, & il ne fut pas possible d'engager un seul Néophyte à interrompre les travaux pour aller où le besoin l'appelloit. Tous déclarerent qu'ils aimoient mieux manquer de viandes, que de laisser la Maison de Dieu imparfaite. A-peine y eurent-ils mis la derniere main, qu'on vit sortir, des Forêts voisines, des trouppes de Sangliers, qui paroissoient ne s'approcher de la Bourgade, que pour se mettre à la discretion des Habitans, lesquels n'eurent point d'autre peine, que de tirer sur ces Animaux, qui ne prirent pas même la fuite, quand on eut commencé à tirer sur eux.

1705. Pendant une sécheresse, qui ne pouvoit plus durer sans réduire une autre Bourgade à la famine la plus extrême, tous s'étant prosternés devant le Saint Sacrement, pour demander à Dieu de la pluie, ils furent dans l'instant même exaucés, contre toutes les apparences. Une autre fois la peste commençant à S. Raphael de maniere à faire craindre que cette Réduction ne se trouvât bientôt sans Habitans, dès que le petit nombre de ceux qui n'en étoient point encore frappés, eurent conjuré le Seigneur, prosternés devant l'Autel, d'avoir pitié de ses Enfans, tous les Malades, sans en excepter un seul, se trouverent guéris. L'année suivante, les vivres manquant dans la même Bourgade, quelques Femmes allerent à l'Eglise représenter à Jesus Christ l'extrêmité où elles se trouvoient réduites, & le même jour il leur vint du secours de tant d'endroits, que jamais elles ne s'étoient trouvées dant une si grande abondance de tout.

Dans une autre Bourgade, un Néophyte nommé Diegue, tomba malade en travaillant à la bâtisse de l'Eglise, & fut en peu de jours réduit à l'extrêmité. Il étoit très content de mourir; mais il souhaitoit fort de voir la Maison du Seigneur achevée, & d'y contribüer de son travail jusqu'au bout. Il s'adressa, pour obtenir cette grace, à la Mere de Dieu, & dès le lendemain on fut très surpris de le voir avec les Travailleurs faire, avec la plus grande facilité, des choses dont les plus robustes auroient eu peine à venir à bout. Quelque

tems après un Tigre se jetta sur lui, le renversa, & le tenoit tellement serré entre ses griffes, qu'il ne pouvoit ni se défendre, ni se dégager. Il invoqua les sacrés noms de Jesus & de Marie, & à l'instant le Tigre le laissa, sans lui avoir fait que quelques égratignures. 1705-07.

A ces miracles de bonté, le Seigneur en joignit quelques-uns de sa justice, qui n'étoient pas moins nécessaires, & qui ne furent pas moins efficaces, tant pour fixer l'inconstance naturelle de ce Peuple, que pour le garantir de la séduction & des mauvais exemples. Les Missionnaires de leur côté crurent devoir user en quelques rencontres d'une sage séverité, & ne point balancer à retrancher quelques Membres gâtés, pour conserver le Corps. Ils n'eurent pas lieu de s'en repentir, la place d'un Scandaleux incorrigible, qu'ils avoient chassé, étoit aussi-tôt remplie par un grand nombre de Prosélytes dociles ; & les Réductions se peuplerent si prodigieusement, qu'il fallut songer à en fonder de nouvelles.

Quelques exemples de la justice Divine.

Il n'y en avoit aucune, d'où il ne sortît de tems en tems des Trouppes de Néophytes, qui parcouroient les Provinces voisines, & qui en revenoient rarement sans de nombreuses recrues de Prosélytes. Un d'eux marchoit ordinairement à la tête des autres, portant une Banniere, où ils avoient fait peindre la figure d'une Croix, ou de la Mere de Dieu. Ils entroient dans toutes les Habitations Indiennes qui se trouvoient sur leur passage. Ils faisoient

Zele du Salut des Ames parmi les Chiquites.

1705-07. connoître aux Infideles le bonheur que l'on goûte au service du vrai Dieu, & le plaisir qu'il y a de vivre en société. Ils expliquoient ensuite les principaux articles de la Doctrine Evangelique, & on en a vu revenir de ces courses avec plus de soixante Familles de différentes Nations, qui n'avoient aucune affinité avec les Chiquites, & qui se trouvoient bientôt comme naturalisés avec eux.

Martyre de plusieurs.

Plusieurs de ces Apôtres Néophytes ont eu le bonheur de verser leur sang pour Jesus-Christ, & la nouvelle de leur mort n'excitoit parmi leurs Freres qu'une sainte émulation pour le Martyre. On rapporta un jour à Saint-Jean-Baptiste un Chrétien blessé au ventre, d'une fleche, qui y avoit fait une plaie très profonde. Après qu'on eut emploïé inutilement tout ce qu'on avoit de remedes pour le guerir, le Missionnaire crut devoir lui administrer les derniers Sacremens, & pour l'y disposer, il lui dit qu'avant toutes choses il falloit pardonner sa mort à celui qui en étoit l'auteur, & lui savoir même gré de lui avoir procuré le plus grand bonheur qui pût jamais lui arriver, de donner sa vie pour Jesus-Christ. Le Malade lui répondit que par la grace de Dieu, non-seulement il pensoit ainsi, mais encore qu'il offroit de bon cœur à Dieu le sacrifice de sa vie pour la conservation de celui qui l'avoit blessé. Le Pere, après l'avoir administré, se retira, en recommandant à ceux qui le gardoient, de le faire avertir dès qu'ils le verroient toucher à sa fin. Le lendemain

de grand matin il alla pour voir en quel état il se trouvoit, & il le rencontra qui venoit pour lui apprendre qu'il n'avoit plus ressenti aucune douleur, & que sa plaie s'étoit fermée au moment même qu'il avoit reçu le Corps de Jesus-Christ. 1605-07.

On peut bien croire qu'à la vue des bénédictions que Dieu répandoit si abondamment sur cette Eglise naissante, & de la fidelité de ces nouveaux Chrétiens à correspondre aux graces du Ciel, les Ouvriers qui travailloient dans une si précieuse portion de la vigne du Seigneur, auroient eu honte de s'épargner en rien, pour seconder de si heureuses dispositions.

Cette pensée leur donnoit véritablement des forces, qu'ils n'auroient jamais trouvées en eux-mêmes pour soutenir les fatigues d'une si penible Mission, & qui étoient véritablement extrêmes ; car outre qu'ils avoient continuellement à essuïer l'intempérie d'un air presque toujours empesté, ils étoient sans cesse environnés d'Ennemis cruels, qui avoient conjuré leur perte, & de la fureur desquels il falloit garantir leurs Trouppeaux. » Lorsque j'é» tois en Europe, écrivoit l'un d'eux, je » m'imaginois qu'il suffisoit de porter dans » ces Missions un grand zele du salut des » Ames ; mais depuis que j'ai le bonheur » d'y travailler, je comprends qu'il faut » de plus s'être exercé de longue main à » une entiere abnégation de soi-même, » à un détachement parfait des choses » d'ici-bas, à une continuelle mortifica» tion des sens, au mépris de la vie, &

1705-07. » s'abandonner sans réserve à la divine » Providence.

Caractere & travaux du P. Cavallero.

J'ai dit que le Pere Cavallero avoit été chargé de la Réduction de Saint-François-Xavier. L'Apôtre des Indes n'a peut-être jamais eu de plus parfait imitateur que ce Religieux : dans une des courses, qu'il faisoit assez souvent avec une trouppe choisie de ses fervens Disciples, il arriva un jour chez des Indiens, dont il avoit fort à cœur la conversion, & il y arriva si épuisé & si défiguré, n'aïant plus même pour se couvrir que quelques lambeaux de ses habits déchirés, que les Barbares demanderent à ceux qui l'accompagnoient, s'il n'étoit pas quelque Esclave, qui se fût sauvé des mains des Espagnols? D'ailleurs bien loin de chercher à adoucir les rigueurs de la vie qu'il menoit, il y ajoûtoit encore des austérités, que ses Supérieurs furent plus d'une fois obligés de lui interdire ; mais au défaut des pénitences qu'on lui défendoit de faire, son amour pour les croix le rendoit ingénieux à inventer tous les jours de nouveaux moïens de souffrir.

Ce qui lui arrive avec quelques Espagnols.

Il apprit en 1704, que des Indiens nommés *Puraxis* s'étoient refugiés dans le fond d'une épaisse Forêt, pour s'y mettre à l'abri des poursuites des Espagnols ; il partit aussi-tôt pour les aller chercher, & pour les mener à son Eglise. Il n'alla pas bien loin sans rencontrer des Espagnols, qui de leur côté couroient le Païs pour faire des Esclaves, & dont le Chef l'abordant avec un air plein de fureur, lui

ordonna de retourner chez lui ; & lui fit les plus grandes menaces, s'il ne se retiroit au plus vîte. Le Pere, sans s'émouvoir, lui fit une réponse fort honnête, & poursuivit son chemin : l'Espagnol fort étonné le laissa aller. Il ne trouva point les Puraxis où on lui avoit dit qu'ils étoient ; mais un peu plus loin il apperçut deux ou trois jeunes Indiens, qui étoient montés sur des Arbres, pour observer la marche des Espagnols, & qui lui apprirent la retraite de ceux qu'il cherchoit. 1705-07.

Il obtient de la pluie par ses prieres.

Il y alla, les trouva un peu dispersés, & n'eut aucune peine à les réunir autour de lui. Il leur parla du Dieu des Chrétiens, & ils l'écouterent avec attention ; il se donna tout le tems de les instruire, & baptisa quelques Enfans, que leurs Parens lui présenterent. Tous ensuite se jetterent à ses piés, pour le prier d'avoir compassion de leurs miseres, & d'obtenir du Dieu qu'il leur annonçoit, un peu de pluie pour arroser leurs Champs. Son cœur s'attendrit, & leur foi lui fit esperer que Dieu les exauceroit. Il planta en terre le Crucifix, qu'il portoit toujours à la main, il ordonna aux Indiens de l'adorer, & de répéter après lui la priere qu'il alloit prononcer. A-peine fut-elle achevée, que la pluie tomba en abondance ; mais une petite excursion, que le Missionnaire fit chez les *Tapacuras*, pensa lui faire perdre tout le fruit de ce qu'il venoit d'ébaucher si heureusement auprès des Puraxis.

Le mêmes Espagnols, qu'il avoit déja rencontrés, aïant su qu'il avoit quitté ces

1705-07. l'invita ensuite à visiter les *Aruporez*, leurs Voisins, s'offrant de l'accompagner. » Nous » nous joindrons encore, ajoûta-t-il, avec » les *Tabaxis*, nos anciens Alliés, & tous » ensemble nous formerons une nombreu- » se Bourgade : vous nous y ferez con- » noître la Loi du vrai Dieu, & vous se- » rez content de notre docilité. L'Homme Apostolique consentit à tout; il partit sur-le-champ avec le Cacique, & il trouva les Aruporez si bien disposés, qu'après les avoir instruits des points les plus essentiels de notre sainte Religion, il ne put leur refuser de baptiser plus de quatre vingts de leurs plus petits Enfans.

Il tombe malade, & guérit miraculeusement.

De-là, il vouloit passer à une seconde Bourgade de la même Nation; mais il tomba en chemin dans une langueur, qu'il s'efforça inutilement de surmonter : à cette grande foiblesse se joignit bientôt une fievre ardente, qui lui fit croire qu'il touchoit à son dernier moment. Dans cet état, couché au pié d'un arbre, il n'attendoit plus que la mort; & les Indiens qui l'accompagnoient étoient inconsolables de se trouver hors d'état de le soulager. Le hasard leur fit trouver une Poule; ils la firent cuire & la lui présenterent, mais il la refusa, & la fit donner à un de ses Néophytes, qui étoit presqu'aussi malade que lui. Dans ce moment les Mañacicas lui revinrent à l'esprit, & il se sentit inspiré de faire vœu de se consacrer à leur instruction, si Dieu lui rendoit la santé, fallût-il pour cela verser jusqu'à la derniere goute de son sang. Il suivit l'inspiration, & dans l'instant

l'instant même il se trouva sans fievre & sans aucune foiblesse ; les mets les plus insipides des Indiens lui parurent agréables, & rien ne l'empêcha plus de continuer son voïage. 1705-07.

Il ne crut pas devoir se dispenser de communiquer son dessein au Cacique des Puraxis, qui ne le quittoit point ; & ce Chef, qui avoit conçu pour lui une amitié très tendre, n'oublia rien pour l'en détourner. Il lui dit qu'il voïoit bien qu'il ne connoissoit point les Mañacicas ; que cette Nation étoit très nombreuse, fort redoutée pour sa valeur, irritée au-delà de ce qu'il pouvoit s'imaginer, contre les Espagnols, qui tout récemment avoient exercé de grandes violences dans leur Païs ; qu'elle avoit juré de ne faire quartier à aucun de ceux qui tomberoient entre ses mains ; qu'elle avoit rendu impraticables tous les chemins qui conduisoient chez elle, & qui étoient hérissés de pointes d'un bois très dur qu'on n'appercevoit point, de sorte qu'on ne pouvoit y marcher sans courir risque d'être estropié ; qu'il en parloit avec connoissance de cause, parcequ'aïant voulu l'année précédente rendre visite à ces Indiens, il avoit été bientôt obligé de retourner sur ses pas.

On veut l'empêcher d'accomplir son vœu.

» Enfin, mon très cher Pere, ajoûta-» t-il en l'embrassant, & les yeux bai-» gnés de larmes, que pourrez-vous op-» poser à leur fureur, s'ils viennent fon-» dre sur vous ? Je leur opposerai mon » Dieu & le leur, répondit l'Homme » Apostolique, en lui montrant son Cru-

Sa réponse.

1705-07. » cifix ; voilà mon bouclier : je ne crains » rien, quand il est question d'obéir à mon » Sauveur & à mon Maître, & de pu- » blier sa Loi : ses Ennemis ne peuvent, » sans sa permission, m'arracher un che- » veu de la tête ; & que peut-il d'ailleurs » m'arriver de plus heureux, que d'expi- » rer sous leurs coups en faisant ce qu'il » m'ordonne ? Au reste, je ne prétends » point que vous courriez les mêmes ris- » ques que moi ; vous pouvez vous reti- » rer : si l'on me reçoit bien, je vous le » ferai savoir, & vous viendrez me join- » dre, si vous le jugez à-propos.

Les Indiens veulent le suivre, & mourir avec lui.

Le Cacique ne put l'entendre parler de la sorte, sans se sentir enflammé du même courage que lui : il l'assura que, ni lui, ni aucun des siens ne le laisseroient aller seul ; que s'ils ne pouvoient pas lui sauver la vie, ils vengeroient sa mort, ou mourroient à la peine ; & en achevant ces mots, il frappa sur ses armes, ce qui est une espece de serment parmi ces Indiens, & choisit une trouppe de ses meilleurs Guerriers, qui vinrent faire au Serviteur de Dieu la même protestation. Ils le conjurerent ensuite de leur accorder quelques jours, pour achever de les instruire, de baptiser leurs Enfants, & de demander à Dieu de l'eau, dont leurs Champ avoient un extrême besoin. Il y consentit, fit dresser une Croix, au pié de laquelle tous se prosternerent avec lui ; il fit sa Priere à haute voix, & ne fut point exaucé.

Miracle singulier.

Il se souvint alors qu'on lui avoit dit que ces Indiens avoient commis dans une guer-

& injuste des cruautés qui crioient vengeance au Ciel. » Comment, leur dit-il, pouvez-» vous esperer que Dieu écoute vos voeux, » après ce que vous avez fait en telle occa-» sion ? Commencez par vous repentir sin-» cerement de vos crimes; appaisez la co-» lere du Ciel, justement irrité contre » vous ; reconciliez-vous de bonne foi » avec vos Ennemis, réparez le tort que » vous leur avez fait, & il vous pardon-» nera «. Tous promirent de faire ce qu'il leur ordonnoit, & partirent sur-le-champ pour s'acquitter de cette promesse. A-peine avoient-ils marché l'espace d'un mille, que le Ciel commença à se couvrir, & quelques moments après la pluie tomba en abondance: ils continuerent à marcher; firent tout ce qu'ils avoient promis, & la terre suffisament arrosée leur répondit d'une abondante récolte.

1705-07.

Le P. Cavallero arrive chez les Mañacicas.

Le Pere Cavallero ne differa que de quelques jours à les suivre avec le Cacique des Puraxis, lequel se fit accompagner de tous ses Soldats. Après quelques jours de marche ils passerent une Riviere, apperçurent ensuite une Bourgade bien palissadée, & trouverent tous les chemins qui y conduisoient, tels que le Cacique avoit averti le Missionnaire qu'ils étoient. A cette vûe, la peur les saisit. Le Serviteur de Dieu ne leur dit que deux mots, & ils continuerent à marcher pas-à-pas dans un grand silence. Arrivés au pié de la palissade, ils furent surpris de ne voir personne venir à eux; & le Missionnaire avoue dans une de ses Lettres, qu'après l'avoir passée,

1705-07. la crainte le saisit à son tour, & que ce qui la dissipa ce fut la vûe d'un jeune Néophyte, baptisé depuis peu, qui levant ses mains innocentes vers le Ciel, offroit à Dieu ses fatigues pour le salut des Infideles, & le prioit même d'agréer le sacrifice qu'il lui faisoit de sa vie, pour une si belle cause.

En quel état il trouve la premiere Bourgade.

Ils entrerent enfin dans la Bourgade, où ils ne trouverent que des Cabanes brûlées, & la terre jonchée de Cadavres. A cette vûe les Indiens furent tous d'avis de faire retraite; mais le Mañacica, qui s'étoit donné au Missionnaire, & qui se nommoit *Izu*, leur dit qu'assez près de-là il y avoit une autre Bourgade, & le Pere Cavallero aïant fait reprendre cœur aux Indiens, se remit en marche pour y aller. Ils l'apperçurent bientôt, & le Pere continua seul à marcher avec son Interprête. Celui-ci, après qu'ils eurent fait quelques pas, dit au Pere qu'il s'exposoit beaucoup; mais l'Homme Apostolique n'en marcha que plus vîte, & ils entrerent dans la Bourgade, lorsque le jour commençoit à baisser. Dès que les Mañacicas les apperçurent, ils firent sortir les Femmes & les Enfants, & s'avancerent vers le Serviteur de Dieu, d'un air menaçant, & les yeux étincelants de fureur.

Il passe à une seconde.

L'Interprête leur cria de ne point faire de mal à un Homme qui n'étoit rien moins que leur Ennemi. » Non, ajoûta le Serviteur de Dieu, je ne le suis point; je » viens vous annoncer la Loi du vrai Dieu, » & vous apprendre le moïen de vivre

» heureux «. Les Puraxis arriverent dans ce moment, & leur Cacique avertit le Pere que les Mañacicas commençoient à l'environner : il s'en étoit bien apperçu ; on avoit même déja tiré quelques fleches sur lui, mais il ne se sentit jamais plus de courage. » Une voix intérieure, dit-il dans » la Lettre que j'ai déja citée, me disoit » que mon heure n'étoit pas encore venue, » & lors même que je me vis couvert d'u- » ne nuée de fleches, j'étois dans la place, » le Crucifix à la main, aussi tranquille » que si j'eusse été au milieu de mes Néo- » phytes. 1705-07.

L'Interprête du Pere Cavallero fait tomber les armes des mains aux Habitans.

Son Interprête aussi intrépide que lui, s'étoit avancé vers le gros des Mañacicas, en faisant signe qu'il avoit quelque chose d'important à leur dire : ils l'écouterent, & il leur parla avec tant d'assurance de la nécessité d'embrasser la Religion Chrétienne pour être heureux pendant la vie & après la mort, que les armes leur tomberent des mains. L'Esprit saint, qui rendoit si éloquente la langue d'un Néophyte de peu de jours, changea tout-à-coup de telle sorte le cœur des Infideles, qu'ils allerent tous à la file se prosterner devant l'Homme de Dieu, & baiser avec respect le Crucifix qu'il tenoit à la main, tandis que le Cacique des Puraxis ne cessoit de les exhorter à rendre hommage au Sauveur du Monde. En parlant ainsi il avançoit toujours avec sa Troupe, & l'on vit avec un étonnement égal des deux côtés, les deux Nations se mêler ensemble, & se traiter mutuellement, comme si elles avoient été toujours amies.

1705-07. Pendant ce tems-là Izu, avec le secours de quelques-uns de ses Parens, travailloit à une grande Croix qui fut plantée au milieu de la Place. Au moment qu'elle parut, le Pere Cavallero fit, par la bouche de son Interprête, une instruction sur la mort du Sauveur des Hommes, qui fut écoutée avec une grande attention. Les Principaux de la Bourgade le conjurerent ensuite de demeurer avec eux, & il le souhaitoit lui-même beaucoup; mais on alloit entrer dans l'Hiver, qui lui auroit fermé pour long-tems le retour à Saint-François-Xavier, où il savoit que sa présence étoit nécessaire. Il dit donc aux Mañacicas qu'il étoit obligé de les quitter pour quelques mois, & il leur engagea sa parole qu'au Printems prochain il reviendroit les voir.

Providence de Dieu sur le Missionnaire.

Cette promesse les consola, & ils l'obligerent d'accepter un Cheval: c'étoit à qui lui donneroit les plus grandes marques d'une amitié qui paroissoit bien sincere; tous voulurent le conduire assez loin, & au moment qu'il alloit se mettre en chemin, les Femmes & les Enfans vinrent se jetter à ses piés pour le conjurer de les baptiser. Mais ce fut un coup de la Providence qu'il ne se fût point laissé prendre à l'appas de tant de conquêtes, qui lui paroissoient faciles: à-peine étoit-il hors de la vûe de cette Bourgade, que le Mapono d'une autre qui n'en est pas fort éloignée, (on appelle ainsi parmi les Mañacicas, les Ministres de la Religion), aïant appris ce qui venoit de se passer dans celle-ci, dé-

clara à son Cacique de la part de ses Dieux, que leur volonté étoit qu'il courût après le Prêtre Etranger; & qu'il le fit mourir, pour avoir osé entreprendre de ruiner leur culte. 1705-07.

Le Cacique obéit, & marcha avec tous ses Guerriers jusqu'à la vûe de la Bourgade, d'où le Pere étoit parti. Alors le Mapono, qui l'accompagnoit, apprenant son départ, dit au Cacique de prendre une autre route qu'il lui marqua, pour lui couper chemin; mais le Cacique qui avoit fait ses réflexions, lui répondit qu'il falloit d'abord s'informer qui étoit cet Etranger, à quel dessein il étoit venu, & s'il avoit donné quelque sujet de soupçonner d'en avoir de mauvais, n'étant pas raisonnable d'ôter la vie à un Homme, sans l'avoir reconnu coupable. Le Mapono, choqué de cette réponse, prit avec lui les plus zélés de la Trouppe pour le service de leurs Dieux, & entra avec eux dans la Bourgade. Là, s'adressant au Cacique du lieu, il lui demanda pourquoi il avoit reçu chez lui un Ennemi des Dieux de la Nation.

Le Cacique lui répondit que si le Prêtre Etranger avoit mérité la mort, il n'auroit eu besoin de personne pour le punir; mais que cet Homme, qu'il lui plaisoit d'appeller l'Ennemi des Dieux, étoit son Ami, qui s'étoit livré avec confiance entre ses mains; qu'il l'avoit trouvé digne de son amitié, & qu'il comptoit sur la sienne; qu'entr'autres bienfaits qu'il en avoit reçus, il l'avoit reconcilié avec les Puraxis & d'autres de ses Voisins, & qu'il ne pou-

1705-07. voit pas, ſans ſe rendre coupable d'une grande ingratitude, perſécuter un Homme qui venoit de lui rendre de ſi importants ſervices. Les Indiens qui étoient à la ſuite du Mapono, lui déclarerent en même tems qu'ils étoient en trop petit nombre pour aller plus loin, ce qui le mit au déſeſpoir. Il voulut faire abbattre la Croix, qu'il apperçut dans la Place; mais le Cacique s'y opposa, & il ſe retira en diſant qu'il trouveroit bien le moïen de venger ſes Dieux. Il n'en eut pas le tems, car il mourut bientôt après dans un accès de fureur. Tous ceux qui avoient juré avec lui la mort du Miſſionnaire moururent auſſi de la même maniere, ce qui fit juger aux autres que le Ciel prenoit ſous ſa protection le Miniſtre du Dieu des Chretiens.

Deſcription du Païs des Mañacicas.

On ſera ſans doute bien aiſe de connoître plus particulierement une Nation ſi différente de toutes celles, dont elle eſt environnée, & qui fait aujourd'hui une partie conſidérable de la République Chrétienne des Chiquites. Elle étoit alors composée de vingt-deux Bourgades, qui faiſoient comme différents Cantons indépendans les uns des autres, & qui avoient chacun leur nom particulier. Les Habitans de la premiere Bourgade, où le Pere Cavallero entra, ſe nommoient *Igritucas*, & ceux de la ſeconde *Sibacas*. Le Païs qu'occupoit cette Nation eſt à deux journées au Nord de la Réduction de Saint-François-Xavier, c'eſt-à-dire, à l'extrêmité ſeptentrionale du Païs des Chiquites. Il a la figure d'une pyramide, dont la baſe eſt au

Midi; mais ce qu'il a de singulier est que dans son centre on trouve des Indiens qui n'ont rien de commun avec les Mañacicas, pas même le langage. Ce Païs est arrosé de plusieurs Rivieres assez poissonneuses, & environné de Forêts qui s'étendent fort loin à l'Orient & à l'Occident, & qui sont si épaisses, qu'on n'y voit presque jamais le Soleil. Au-de-là de ces Forêts on trouve de vastes solitudes presque toujours inondées. 1705-07.

La terre produit par-tout sans culture des fruits de plusieurs sortes : la Vanille y est assez commune, aussi-bien qu'une espece de Cocotier qui n'est point un Palmier, comme tous ceux que nous connoissons ailleurs : son fruit, qui est de la grosseur d'un Melon, est attaché au tronc, comme le sont tous les Cocos. Parmi les Animaux qu'on y trouve, il y en a un nommé *Famacosio*, qui a la tête d'un Tigre, le corps d'un Mâtin & n'a point de queue. Il est d'une legereté & d'une férocité qui n'ont rien d'égal. Dès qu'on en est apperçu, on ne peut éviter d'en être dévoré, si on n'est pas bien armé, qu'en montant au plus vîte sur un arbre; encore n'y est-on en sureté que pour quelques momens; car l'Animal, qui ne peut grimper à l'arbre, demeure au pié, & jette un cri auquel plusieurs autres accourent : tous ensemble travaillent ensuite à déraciner l'arbre, & cela seroit bientôt fait, si celui qui s'y est réfugié, ne venoit à bout de percer de fleches tous les travailleurs: mais s'il est sans armes, il ne peut éviter de périr. Pour empêcher que ce dangereux Animal ne multiplie trop, & ne rende le

Animaux singuliers qu'on y trouve.

1705-07. Païs absolument inhabitable, voici ce que ces Indiens ont imaginé. Ils se réunissent en grand nombre dans un enclos bien palissadé, puis ils poussent de grands cris, qui font accourir les Famacosios de toutes parts; mais tandis qu'ils sont tous occupés à creuser la terre pour faire tomber la palissade, on les perce de fleches sans aucun risque. Les *Mopoficas*, qui faisoient un des plus puissants Cantons des Mañacicas, n'ont pas été aussi heureux à se délivrer d'un Ennemi bien moins dangereux en apparence, puisque ce n'étoit qu'un petit Moineau; mais il tomboit avec tant de furie sur eux, qu'il les tuoit sans qu'ils pussent s'en défendre. On ne dit point comment il s'y prenoit, mais on assure que ce petit Animal a presqu'entierement dépeuplé tout ce Canton.

Origine & caractere des Mañacicas.

Les Mañacicas ont le teint olivâtre, & sont communément bien faits. Il regne quelquefois parmi eux une maladie bien extraordinaire: c'est une espece de lépre, qui leur couvre tout le corps, & y forme des croutes assez semblables à des écailles de Poissons; mais cette incommodité ne leur cause aucune douleur, ni aucun dégoût. On ne doute point qu'ils n'aient la même origine que les Chiquites. Ce sont les guerres civiles qui les ont séparés; & le commerce qu'ils ont eu avec d'autres Nations a tellement changé leur langage, qu'ils ne s'entendent presque plus les uns les autres: ils n'ont guere conservé de leur premiere origine, que la bravoure. L'idolâtrie, que les Chiquites n'ont jamais con-

nue, s'est introduite parmi eux, aussi-bien que le barbare usage de manger la chair humaine. On ne sait pas même d'où ils ont tiré leurs Dieux, & le culte qu'ils leur rendent. 1705-07.

Leurs Bourgades sont assez belles : on y voit de grandes rues fort droites, des Places publiques, trois ou quatre grandes Maisons distribuées en Salles, & en plusieurs Chambres, où logent le Cacique & les principaux Officiers. Les Salles sont destinées, les unes aux Assemblées publiques, les autres au culte des Dieux ; il n'y a point d'autres Temples. Tout est bâti de bois assez proprement, quoique ces Indiens n'aient point d'autres outils que des haches de pierres. Les Bourgades sont peu éloignées les unes des autres : on se visite & on se régale souvent, & là comme ailleurs, on ne sort point du festin, que tout le Monde ne soit ivre. Dans toutes les Assemblées publiques le Cacique a la premiere place, le Mapono la seconde, le Médecin la troisieme, les Capitaines le quatrieme rang ; & tous les autres suivent, chacun selon son grade. On n'y voit jamais la moindre confusion. Leur gouvernement.

Les Caciques sont absolus, & toujours ponctuellement obéis. Leurs Sujets bâtissent leurs Maisons, & les réparent quand elles menacent ruine, cultivent leurs Champs, fournissent leur table de ce qu'il y a de meilleur dans le Païs, & leur paient un Tribut par tête. Ils peuvent seuls avoir plusieurs Femmes ; mais il n'y en a qu'une, à qui on rend les honneurs attachés à la

1705-07. qualité d'Epouse du Cacique, lesquels consistent en ce que toutes les Femmes de la Bourgade lui doivent la même obéissance, les mêmes services, & le même Tribut, que les Hommes doivent à son Mari. Ce Tribut est le dixieme de la chasse & de la pêche, où personne ne peut aller sans la permission du Cacique. Cette dignité est héréditaire, & l'Héritier présomptif a sur tous les jeunes Gens, qui ne sont point mariés, une autorité, dont l'exercice lui sert d'apprentissage pour bien gouverner. Quand il s'en est rendu capable, son Pere se démet en sa faveur, & ne se mêle plus de rien; mais il n'en est ni moins respecté, ni moins bien servi. Quand il meurt, on lui fait des obséques avec beaucoup d'appareil, & son corps est déposé dans une Caverne, dont l'entrée est bien murée.

Leurs idées sur la Religion.

Cette Nation est fort superstitieuse. Une ancienne tradition porte que l'Apôtre Saint Thomas a prêché l'Evangile dans leur Païs, ou y a envoïé quelques-uns de ses Disciples : ce qui est certain, c'est qu'à travers les fables grossieres, & les dogmes monstrueux, dont leur Religion est composée, on y découvre bien des traces du Christianisme. Il paroît sur-tout, si ce qu'on en dit est vrai, qu'ils ont une legere idée d'un Dieu fait Homme pour le salut du Genre humain; car une de leurs Traditions est qu'une Femme d'une beauté parfaite conçut, sans avoir jamais habité avec un Homme, un très bel Enfant, qui parvenu à l'âge viril opera bien des prodiges, réssuscita les Morts, fit marcher les Boiteux,

rendit la vûe aux Aveugles, & aïant un jour rassemblé un grand Peuple, s'éleva dans les airs, transformé dans ce Soleil qui nous éclaire. S'il n'y avoit pas, disent les Maponos, une si grande distance de lui à nous, on pourroit distinguer tous les traits de son visage. 1705-07.

Ces Indiens rendent de grands honneurs aux Démons, qui se font voir à eux, disent-ils, sous les figures les plus effraïantes; ils reconnoissent un grand nombre de Dieux, entre lesquels ils en distinguent trois, qui sont supérieurs aux autres, & forment une Trinité, composée du Pere, du Fils & de l'Esprit. Ils donnent au Pere deux noms, *Omequaturiqui* & *Uragosoriso*; ils appellent le Fils *Urasana*, & l'Esprit *Urapo*. C'est la Femme du Pere, appellée *Quipoci*, qui, sans cesser d'être Vierge, devint la Mere d'Urasana. Le Pere, disent-ils encore, parle d'une voix haute & distincte; le Fils parle du nez, & la voix de l'Esprit, si ce n'est pas le Tonnerre, en approche beaucoup. Quipoci se fait quelquefois voir toute resplendissante de lumiere: le Pere est le Dieu de la Justice, & punit les Méchans; le Fils, sa Mere & l'Esprit, font l'Office d'Intercesseurs pour les Coupables; ces trois Dieux sont aussi appellés d'un nom commun, qui est *Tiniamacas*.

Leur culte.

Dans la Salle qui sert de Temple, il y a un endroit fermé d'un rideau, & qui est comme le Sanctuaire, où les trois Divinités viennent recevoir les hommages de leurs Adorateurs, & rendre des oracles. Le principal Mapono peut seul y entrer,

1705-07. car chaque Bourgade en a quelquefois plus d'un, & il est défendu sous peine de mort à tous autres d'y mettre le pié. C'est ordinairement dans le tems des Assemblées publiques, que ces Dieux se rendent dans leurs Sanctuaires, & un grand bruit annonce leur arrivée. Alors ceux qui se trouvent à l'Assemblée, & qui ne songeoient qu'à boire & à danser, s'arrêtent & crient tous ensemble ; *Pere, êtes-vous déja venu ?* & ils entendent une voix qui leur répond, *oui, mes Enfans, continuez & divertissez-vous bien ; c'est moi qui vous procure une Chasse & une Pêche abondantes : c'est de moi que vous tenez tous les biens dont vous jouissez*. On l'écoute avec respect, puis on recommence à boire & à danser : quand tout le monde est ivre, on ne se connoît plus ; on se bât, & peu de ces Fêtes finissent sans qu'il y ait des Blessés & des Morts.

Le Mapono, qui est derriere le voile, veut aussi avoir sa part du festin : on entend une voix, qui dit que les Dieux ont soif ; & sur-le-champ on prépare un vase orné de fleurs, & rempli de Chica, qu'on met entre les mains de la Personne, Homme ou Femme, qui est la plus respectée dans la Bourgade. Le Mapono entr'ouvre le rideau, & reçoit l'offrande. Les Dieux ont aussi faim ; & on leur présente de la même maniere de quoi manger. On sait bien pour qui est tout cela ; mais il faut qu'il vive, & il n'a pas le tems, ou il est contre sa dignité, d'aller à la chasse & à la pêche. Quelquefois il sort du Sanctuaire pour appaiser les querelles causées

par l'ivresse, & il commence par imposer silence, puis il annonce à l'Assemblée que les Dieux promettent à tous l'accomplissement de leurs souhaits; il entre sur cela dans un grand détail, qu'il faut écouter avec respect. Un Indien s'avisa un jour de répondre que la Chica avoit mis les Dieux de bonne humeur; le Mapono comprit ce qu'il vouloit dire, & changea aussi-tôt ses magnifiques promesses en imprécations & en menaces. 1705-07.

L'Interprête des Dieux ordonne souvent de leur part de prendre les armes, & d'aller fondre sur quelque Bourgade, de la piller, d'y mettre tout à feu & à sang; & il faut obéir: c'est ce qui entretient parmi ce Peuple des haines continuelles, & l'empêche de multiplier. Il y a bien de l'apparence que la premiere Bourgade, où entra le Pere Cavallero, & où nous avons dit qu'il ne trouva que des Cabannes brûlées & des Cadavres, avoit été réduite en cet état par l'exécution d'un pareil ordre. Parmi les Dieux inférieurs, il y en a qui président aux eaux, & c'est ce que signifie le nom d'*Isituas*, qu'on leur donne. Leur occupation est de parcourir les Rivieres & les Lacs pour les remplir de Poissons. On les invoque dans le tems de la pêche, & on les encense avec la fumée du tabac; d'autres sont invoqués pour la chasse; & on ne manque jamais d'offrir aux uns & aux autres, c'est-à-dire, aux Maponos qui leur sont consacrés, les prémices du gibier & du poisson qu'on a pris. Au reste, ces faux Prêtres sont assez con-

Des Oracles & des Dieux inférieurs.

1705-07. nus pour de grands fourbes, qui font servir la Religion à leur intérêt; mais on en est toujours la dupe.

Leurs Dogmes & leur Paradis.

Les Mañacicas croient les Ames immortelles, & sont fortement persuadés qu'au sortir de leurs corps elles sont transportées dans le Ciel par les Maponos, pour s'y réjouir éternellement. Dès que quelqu'un est mort, & que les obséques sont finies, le Mapono, qui est chargé de son ame, reçoit ce que la Famille lui présente; il répand ensuite de l'eau pour purifier cette ame de ses souillures, il console les Parens, & leur fait esperer que bientôt il aura de bonnes nouvelles à leur apprendre sur le sort de l'ame du Défunt. Il disparoît ensuite pendant quelque tems, & à son retour il assemble la Famille, prend un air de gaieté, ordonne à tous d'essuïer leurs larmes & de quitter leur deuil, parceque l'ame du Défunt est heureusement arrivée au Ciel, où elle les attend pour partager avec eux son bonheur.

Il exagere ensuite ce qu'il lui en a coûté pour faire ce voïage : il lui a fallu, dit-il, traverser d'épaisses Forêts, des Montagnes escarpées, des Rivieres débordées, des Marais bourbeux; après avoir franchi tout cela, il s'est trouvé au bord d'un grand Fleuve, sur lequel est un Pont de bois gardé jour & nuit par le Dieu *Tatusio*, qui préside au passage des Ames, & qui fait entrer le Mapono avec celle dont il est chargé, dans le chemin qui conduit au Ciel. Ce Dieu a le visage pâle, la tête chauve, une physionomie qui effraie, le corps plein d'ulceres & cou-

vert de haillons. Quelquefois il arrête l'ame au passage, surtout si c'est celle d'une jeune Personne, pour la purifier. Si elle s'avise de faire la moindre résistance, il la précipite dans le Fleuve, & les Mañacicas sont persuadés qu'il en arrive toujours quelque malheur à la Famille, ou à la Nation. Ils croient même que la plûpart des accidens fâcheux qui leur surviennent, en sont les suites. 1705-07.

Au reste ces Indiens ne font point de leur Paradis un lieu bien charmant. Ils disent qu'on y trouve de fort gros arbres, d'où découle une gomme, qui sert de nourriture aux Ames; qu'on y voit des Singes tout noirs; qu'il y a beaucoup de miel, peu de Poissons, un grand Aigle, qui vole de toutes parts, & sur lequel ils débitent quantité de fables fort mal imaginées; que tous les Dieux y ont leurs appartemens, que celui de la Vierge Mere, c'est ainsi qu'ils s'expriment parlant de la Déesse Quipoci, est le plus riche & le plus commode de tous; que par-tout il y a de grands Bois & de grandes allées où l'on va prendre le frais; que le Poisson n'y manque point pour la table des Dieux; que les Perroquets y sont communs; que les Ames y sont séparées en trois classes, que dans l'une sont les Ames de ceux qui se sont noïés, que l'autre est pour ceux qui sont morts dans les Bois, & la troisieme pour ceux qui sont morts dans leurs Cabannes. Il n'est point question des Ames de ceux qui ont été tués à la guerre ou dans l'ivresse, & il paroît que la vertu est comptée pour

1706-07. rien, quand il s'agit d'entrer dans ce Paradis.

Dans quelle disposition le P. Cavallero trouve ces Indiens.

Telle étoit la Nation que le Pere Cavallero avoit entrepris de ranger sous les Loix de l'Evangile. Les affaires qui l'avoient obligé de retourner à Saint-François-Xavier, l'y retinrent plus long-tems qu'il ne s'y étoit attendu, & il n'en put partir qu'au mois d'Octobre de l'année 1706. Il s'étoit fait accompagner d'une trouppe de ses plus fervents Néophytes, auxquels il avoit inspiré toute l'ardeur de son zele; & après avoir visité les Prosélytes qu'il avoit faits dans ce Païs, & qu'il retrouva dans les mêmes dispositions où ils les avoit laissés, il passa chez les Sibacas, dont le Mapono avoit l'année précedente juré sa perte. Ce faux Prêtre étant mort, de la maniere que j'ai dit, les Sibacas s'étoient fortement persuadés que la maladie qui l'avoit enlevé, étoit une punition de leurs Dieux, dont le Missionnaire étoit Ami, & qu'ils s'attireroient les mêmes effets de leur colere, s'ils le recevoient mal.

Conversion des Sibacas.

Le Pere, instruit de ce préjugé, commença par leur en faire connoître la fausseté: il réussit d'abord à détromper le Cacique, & à lui faire comprendre que c'étoit le Dieu des Chrétiens, qui avoit exercé sa justice vengeresse sur le Mapono, & sur tous ceux qui s'étoient déclarés ses Ennemis; mais ce qui fit encore plus d'impression sur un grand nombre de ces Infideles, c'est que le Fils & le Successeur du Mapono fut gagné à Jesus-Christ par un jeune Chiquite de la suite du Missionnaire, &

que le jour même qu'il ouvrit les yeux à la vérité, il convertit deux Hommes des plus accrédités dans la Bourgade. Alors tous déclarerent qu'ils vouloient être Chrétiens; & dès le lendemain on s'assembla dans la grande Place pour entendre l'instruction du Missionnaire, qui s'apperçut d'abord qu'un plus grand Maître que lui agissoit puissamment sur les cœurs de tous ceux qui l'écoutoient. 1706-07.

L'Instruction finie, il fit planter une grande Croix & dresser un Autel, sur lequel il exposa des Images de Notre-Seigneur, de la Sainte Vierge & de Saint Michel. Tout le Peuple se mit à genoux, &, prosterné la face contre terre, répéta à haute voix, après le Serviteur de Dieu, cette Priere : *Jesus, Notre-Seigneur, soïez notre Pere; Marie, Mere de Dieu, soïez notre bonne Mere.* Depuis ce tems-là on n'entendoit presque plus dans cette Bourgade que ces mêmes paroles; ce qui remplit le cœur du saint Homme d'une joie céleste, qu'il ne pouvoit plus, ni exprimer, ni contenir. » Mon Dieu, s'écrioit-» il, que je suis bien païé de toutes mes » fatigues, en voïant ce Peuple vous re-» connoître pour son Créateur & son Sei-» gneur! Qu'il vous adore, qu'il vous » aime, qu'il vous serve, c'est toute la » récompense que je vous demande.

Ferveur d'un Catéchumene.

La Foi avoit déja poussé de si profondes racines dans le cœur des Sibacas, qu'elle se trouva à l'épreuve des persécutions : peu s'en fallut même que le Mapono ne fût baptisé dans son sang. Il se

1706-07. vit inopinément attaqué par une trouppe d'Infideles, qui lui firent d'abord les plus sanglans reproches de ce qu'étant le Ministre de leurs Dieux, & par conséquent plus obligé que personne à maintenir leur culte, il s'étoit laissé séduire par un Imposteur Etranger, & se faisoit le vil instrument de son impiété; ils l'exhorterent ensuite à leur demander pardon de son Apostasie, à réparer le scandale qu'il avoit donné, à ramener le Cacique à la Religion de ses Peres, & à travailler de concert avec lui à faire ouvrir les yeux à tous ceux que leur exemple avoit entraînés dans l'erreur. Ils ajoûterent que s'il refusoit de suivre leur conseil, il devoit s'attendre que les Dieux se vengeroient d'une maniere terrible, & que leurs premiers coups tomberoient sur lui.

Sa constance. Le fervent Catéchumene ne fut ébranlé, ni par ces reproches, ni par ces menaces, il ne fit même qu'en rire; ce qui irrita si fort les Infideles qu'ils se jetterent sur lui, le chargerent de coups, le foulerent aux piés, & lui firent sortir le sang en abondance par la bouche. Dès qu'ils se furent retirés, un de ses Amis, touché du triste état où il le voïoit, lui dit que selon toutes les apparences ces Furieux n'en demeureroient pas là; & l'exhorta à faire au moins semblant de conserver quelque respect pour les Dieux, & à persuader au Cacique d'en faire de même. Il répondit qu'il s'en garderoit bien, qu'il seroit charmé de faire au vrai Dieu un sacrifice de sa vie, en reconnoissance de la grace qu'il lui avoit faite de le connoître, & qu'il

étoit résolu de défendre jusqu'au dernier soupir les vérités dont on l'avoit instruit, & dont il étoit intimement persuadé. Sa constance fit perdre à ses Persécuteurs toute espérance de le regagner, & sa vertu les obligea à le respecter. 1706-07.

Des succès si prompts devoient, ce semble, retenir le Pere Cavallero chez les Sibacas, au moins jusqu'à ce qu'il y eût fait un Etablissement solide; mais il n'étoit envoïé que pour jetter la semence Evangélique, & que pour préparer cette terre à la recevoir: d'autres, après lui, devoient arroser & recueillir. Les Apôtres en ont ainsi usé par-tout où ils ont porté leurs premiers pas: toute leur prudence consistoit, en bien des rencontres, à suivre le mouvement de l'Esprit qui les inspiroit; & l'Ecriture qui nous les représente tantôt parcourant l'Univers avec la rapidité d'un Aigle qui fend les airs, tantôt entraînés comme des nuées legeres, où les vents les poussent, nous donne assez à entendre qu'ils ne sont pas toujours les Maîtres de se conduire par leurs propres lumieres.

Le P. Cavallero chez les Quiriquicas.

L'Homme Apostolique prit donc, lorsqu'on y pensoit le moins, la résolution de passer chez les *Quiriquicas* qui étoient depuis long-tems en guerre avec les Sibacas. Le Cacique de ceux-ci, auquel il proposa de l'accompagner, mit d'abord tout en œuvre pour le détourner de ce voïage; il ajoûta que pour lui il s'exposeroit à pure perte, en paroissant chez ses Ennemis, & que sa présence mettroit même un obstacle invincible au dessein qu'il avoit de

1706-07. convertir ces Indiens. Le Pere lui repliqua qu'il comptoit bien de commencer par reconcilier les deux Bourgades; & la tendre amitié que le Cacique lui portoit, le fit passer par-dessus toutes ses craintes. Ils partirent donc ensemble, & lorsqu'ils furent arrivés à la vûe de la Bourgade où ils alloient, le Pere Cavallero envoïa deux de ses Néophytes pour observer en quelle disposition étoient les Habitans.

Ils lui rapporterent qu'il y avoit parmi eux de grands mouvemens; qu'un Particulier, fort zélé pour l'honneur de ses Dieux, avoit jetté l'allarme parmi eux; & que leur Mapono avoit eu beau leur représenter qu'il falloit que leurs Dieux fussent bien foibles si un Homme seul & sans armes pouvoit abolir leur culte, qu'il n'avoit pu calmer leurs esprits; que le Cacique avoit fait prendre les armes à ses Soldats, & qu'il l'attendoit pour l'immoler aux Dieux tutelaires de la Nation. Le Pere écouta ce récit de sang froid & continua son chemin, & le Cacique des Sibacas ne voulut point le quitter. A-peine avoient-ils fait quelques pas, qu'ils entendirent un grand bruit; & un moment après ils virent les Infideles qui venoient à eux, armés de toutes pieces, & s'étendoient comme pour les envelopper.

Comment il y est reçu. Alors il vint en pensée au Serviteur de Dieu de lever bien haut une Image de la Vierge, qu'il portoit partout, & les Barbares s'étant mis en devoir de tirer sur lui, leurs bras devinrent si foibles, qu'à-peine pouvoient-ils tenir leurs arcs & leurs fle-

ches; ce qui les effraïa si fort, qu'ils gagnerent avec précipitation un Bois qui n'étoit pas fort éloigné. La fraïeur se communiqua même si promptement à la Bourgade, qu'il n'y resta qu'un Indien, nommé *Sonema*, qui dans la suite fut un des instrumens dont Dieu se servit pour la conversion de ses Compatriotes. Le Pere y entra aussi-tôt, & comme il la parcouroit, il découvrit deux de ces prétendus Sanctuaires, dont j'ai parlé, avec les Idoles qu'on y adoroit. A cette vûe son zele s'enflamma; il mit les Idoles en pieces, renversa les Autels, & aïant fait allumer un grand feu, il y réduisit en cendre tout ce qui avoit servi au culte de ces fausses Divinités. 1706-07.

Le Cacique des Sibacas lui dit alors qu'il voïoit bien qu'il ne pouvoit plus traiter avec les Quiriquicas; qu'il n'y avoit pas même de sûreté à rester dans cette Bourgade, & qu'il ne voïoit point d'autre parti à prendre, que de se retirer. Le Pere Cavallero lui répondit qu'il feroit bien de s'en retourner chez lui, qu'il l'en prioit même; mais que pour lui il étoit venu pour prêcher l'Evangile à ces Infideles, & qu'il alloit les attendre. Il dit ensuite à ses Chiquites, qu'il ne retenoit personne; mais tous lui protesterent qu'ils le suivroient par-tout jusqu'à la mort. Le Cacique fit de nouvelles instances pour l'obliger à retourner avec lui dans sa Bourgade, & n'y aïant pu réussir, il prit congé de lui.

Dès qu'il fut parti, le Serviteur de Dieu prit son Breviaire, & tandis qu'il récitoit

1706-07. ſon Office, il apperçut à ſon côté un Indien de haute taille, qui paroiſſoit ſerieuſement occupé à le conſiderer. Cet Homme s'étoit imaginé que le Livre, où le Miſſionnaire liſoit avec tant d'attention, contenoit le charme qui avoit fait tomber de foibleſſe les bras de ceux qui vouloient le percer de leurs fleches, & il s'efforça de le lui arracher des mains. Le Pere, qui reconnut que cette Homme étoit le Cacique de la Bourgade, ſe douta de ce qui lui paſſoit dans la tête. Il voulut le déſabuſer, & fit tout ſon poſſible pour lui faire entendre que c'étoit l'Ennemi du ſalut des Hommes, qui mettoit tout en œuvre pour le retenir, lui & ſes Vaſſaux, dans leur aveuglement.

Le Cacique l'écouta ſans l'interrompre, puis, hauſſant les épaules, alla prendre chez lui un gros faiſceau de fleches, qu'il porta dans le Bois, où étoient tous ſes Indiens. La nuit ſuivante il y tint un grand Conſeil, où Sonema ſe trouva. On eut beaucoup de peine à y convenir du parti qu'on devoit prendre; & Sonema, profitant de cette irréſolution, prit la parole, & dit qu'on auroit grand tort d'entreprendre ſur la vie d'un Homme, dont la bonté & la douceur lui avoient paru au-deſſus de toute expreſſion. Ce peu de mots eut ſur-le-champ ſon effet; il fut réſolu de recevoir le ſaint Homme, & de s'abandonner à ſa conduite. Tous l'allerent chercher & le trouverent dans une aſſez méchante Cabanne, où il s'étoit rétiré. Il les reçut à bras ouverts, & avec auſſi peu d'étonnement.

d'étonnement, que s'il les eût attendus. Il leur parut avoir quelque chose au-dessus de l'Homme : ils se jetterent à ses piés ; lui demanderent pardon d'avoir attenté sur ses jours, & resterent en cette posture, jusqu'à ce qu'il les obligeât de se relever. 1706-07.

Toute cette Bourgade se convertit.

Le Mapono vint ensuite, & se tint pendant quelque tems en sa présence avec un air modeste & respectueux, sans dire un seul mot. L'Homme apostolique l'embrassa, le fit asseoir auprès de lui, & voïant tous les Indiens rester autour de la Cabanne, il en sortit, & commença à leur expliquer les principaux articles de la Doctrine Chrétienne. Tous paroissoient assez attentifs, mais ils jettoient de tems en tems les yeux sur le Mapono pour voir ce qu'il pensoit de tout ce qu'il entendoit. Il ne les laissa pas long-tems dans cette incertitude ; à-peine le Pere eut-il cessé de parler, qu'il se jetta à ses piés & le conjura de le recevoir au nombre de ses Disciples : il se leva ensuite, & se tournant vers les Indiens, il confessa hautement qu'il avoit été jusques-là dans l'erreur ; qu'il reconnoissoit que Jesus-Christ étoit le vrai Dieu ; que sa Loi étoit la seule qui pût conduire les Hommes à la fin pour laquelle ils ont été créés ; qu'il exhortoit tout le monde à l'embrasser, & que, pour réparer ses infidélités passées, il vouloit aller lui-même avec ce saint Homme publier par-tout des vérités si importantes.

Le Serviteur de Dieu étoit transporté de joie ; & les Néophytes, charmés de ce qu'ils venoient d'entendre, coururent em-

1706 07. brasser le Mapono. Pour ne pas perdre des momens si précieux le Pere Cavallero fit travailler sur-le-champ à une grande Croix, & tous y voulurent mettre la main; elle fut portée comme en triomphe dans la grande Place, les Chiquites chantant à deux Chœurs les Litanies de la Passion. Les Quiriquicas étoient ravis hors d'eux-mêmes; & dès que la Croix fut élevée, tous, après l'avoir adorée, coururent chercher leurs Enfans, les présenterent au Pere Cavallero, & le conjurerent de les baptiser. Il y consentit : le nombre en étoit si grand, qu'il emploïa tout le jour; les bras lui tomberent plus d'une fois de lassitude, & il eut peine à trouver le moment de prendre un peu de nourriture, dont il avoit un extrême besoin.

Le P. Cavallero est obligé de retourner à Saint-François Xavier.

Il auroit bien voulu dès-lors recueillir tous les fruits que promettoit une Terre si bien préparée; mais l'obéissance le rappelloit à son Eglise, & il ne pouvoit pas différer plus long-tems son départ, sans s'exposer à le rendre impossible. Il y eut bien des larmes répandues, quand il fallut se séparer. Tous voulurent l'accompagner fort loin; ils lui firent promettre, en le quittant, qu'il ne tarderoit pas à les revenir voir, & conjurerent les Chiquites de le leur ramener, dès que la saison le permettroit. Ils lui offrirent plusieurs de leurs Enfans pour les former au Service divin, & il en accepta trois. Il resta à Saint-François-Xavier jusqu'au quatrieme d'Août 1707, qu'il en partit avec une nouvelle trouppe de Chiquites : mais il voulut com-

mencer par visiter les Sibacas. Leur Cacique n'eut pas plutôt appris qu'il approchoit, qu'il alla bien accompagné au-devant de lui, avec une bonne provision de Poissons. Dès qu'il parut dans la Place de la Bourgade, tout retentit d'acclamations & de cris de joie ; ils l'environnerent tous, lui demanderent sa bénédiction, & voulurent lui baiser la main. Il apprit ensuite qu'il y avoit entr'eux & les *Zirituças*, quelques semences de guerre : il fit prier ces derniers de le venir trouver, & ils vinrent sur sa parole. Il écouta les plaintes réciproques des deux parties : il n'eut aucune peine à les reconcilier, & il leur fit jurer une amitié éternelle. 1707.

Le lendemain il les assembla tous, leur parla long-tems de la sainteté de nos Mysteres, & leur donna des Cantiques traduits en leur Langue, qui contenoient tous les articles essentiels de la Doctrine Chrétienne. Ils les apprirent par cœur, & en faisoient sans cesse retentir leurs Bourgades & les Campagnes. Leur foi étoit si vive & si simple, qu'elle mérita d'être récompensée par des marques sensibles d'une singuliere protection du Ciel. Le Pere Cavallero aïant ensuite achevé de baptiser tous les Enfans qui étoient nés depuis son absence, & se préparant au Baptême des Adultes, fut prié de se transporter chez les *Jurucarez*, qui désoloient tout ce Pais, pillant & massacrant tout ce qui tomboit sous leurs mains. Il y alla ; & comme il n'avoit point de Guides, il se trouva à l'entrée de leur Bourgade, lorsqu'il s'en

1707. croïoit encore assez loin. Il avertit alors les Chiquites, qui ne le quittoient point, de faire un Acte de Contrition, & il leur donna une absolution générale. Un moment après un Jurucarez, qui avoit été témoin de cette action, vint se prosterner à ses piés, & lui protesta qu'il vouloit vivre & mourir avec lui.

Conversion des Jurucarez.

Le Mapono avoit été averti dès la veille, de l'arrivée du Missionnaire; & dans la crainte de perdre son crédit, s'il étoit reçu dans la Bourgade, il avoit commandé de la part de ses Dieux, à tous les Habitans, de se retirer dans les Bois; de sorte que le Pere en y entrant n'y trouva presque personne, & que ceux-mêmes, qui y étoient restés, prirent la fuite dès qu'ils le virent, à la reserve d'un jeune Homme d'une figure fort aimable. Le Serviteur de Dieu lui fit bien des amitiés, & les accompagna de quelques petits présens: cet Indien les reçut avec reconnoissance, & alla ensuite rejoindre ses Compatriotes. Il leur dit que le Prêtre Etranger, qu'on leur avoit représenté comme un Homme monstrueux, n'étoit rien moins que cela; qu'il n'étoit pas possible d'en voir un plus affable & plus doux, & qu'il falloit que leurs Dieux se connussent bien mal en Hommes, pour être effraïés de celui-ci.

Il ne leur en fallut pas davantage pour les engager tous à retourner chez eux. Le Pere, qui les vit venir, alla au-devant d'eux, & les charma tellement, qu'il n'eut aucune peine à s'en faire écouter. Il les instruisit; & l'Esprit saint leur parla en mê-

me tems si efficacement au cœur, qu'ils renoncerent sur-le-champ à leurs fausses Divinités. L'Homme apostolique, les voïant si bien disposés, se fit apporter dans la Place publique tout ce qui avoit servi à leur Culte superstitieux, le foula aux piés en leur présence, & le jetta au feu. Il leur persuada ensuite de cesser toute hostilité contre leurs Voisins, & le Cacique lui promit d'aller incessamment avec ses principaux Officiers offrir la paix à tous ses Ennemis; mais il lui représenta qu'étant fort vieux, il craignoit de mourir sans avoir reçu le Baptême. Le Pere, qui n'avoit pas encore pu l'instruire suffisamment, le rassura, & lui promit de le satisfaire à son retour. Le Cacique le pria de lui donner une Croix pour gage de sa parole & pour se garantir des attaques du Démon, & il l'obtint sans peine. Le Missionnaire baptisa ensuite un grand nombre d'Enfants, & partit pour aller dégager la parole qu'il avoit donnée aux Quiriquicas. 1707.

Ils lui firent un très grand accueil, plusieurs mêmes étoient allés au-devant de lui; mais il s'apperçut bientôt que ces marques d'affection avoient quelque chose de forcé, & il ne tarda point à en découvrir la cause. Il regnoit parmi eux, depuis qu'il les avoit quittés, une maladie contagieuse; & on leur avoit persuadé que c'étoit lui qui la leur avoit envoïée, pour les punir de ce qu'à sa premiere entrée dans leur Bourgade, ils avoient voulu le faire périr. Il étoit actuellement occupé à les désabuser, lorsqu'on vint lui dire que le Cacique

Ce qui se passe chez les Quiriquicas.

1707. étoit près d'expirer. Il courut chez lui, & le trouva dans un délire phrénétique : il se mit à genoux, & fondant en larmes, il demanda à Dieu par les mérites de Jesus-Christ, que cette Ame rachetée du sang de son Fils unique ne fût point frustrée du bienfait de la Rédemption. Au même instant le délire cessa : le Malade, revenu à lui, écouta avec respect l'instruction que lui fit le saint Homme, prononça tous les Actes qu'il lui suggera, fut baptisé, & peu de tems après expira dans tous les sentimens qui caractérisent la mort des Prédestinés.

Le jour suivant le Serviteur de Dieu ordonna une Procession générale, où il fit porter l'Image de la Sainte Vierge, dont il exhorta tout le monde à implorer la protection, pour obtenir de Dieu que la maladie cessât. Il visita ensuite tous les Malades, recita auprès d'eux la Salutation Angelique, après avoir demandé à chacun s'il croïoit en Jesus-Christ, puis il leur appliqua son Image. Tous les Assistans, qui étoient en fort grand nombre, joignoient leurs prieres aux siennes, & elles furent exaucées; tous les Malades furent bientôt sur pié. Alors tous les ombrages, qu'on avoit voulu faire prendre à ces Indiens, se dissiperent, & on en perdit jusqu'au souvenir.

Le P. Cavallero chez les Cazoquias.

Le Pere Cavallero crut pouvoir après cela s'absenter pour quelque tems, & passa chez les *Cazoquias*. A-peine s'étoit-il mis en chemin, que le Cacique d'une autre Bourgade, suivi d'un grand nombre

de ses Vassaux, vint lui faire de grands reproches de ce qu'il n'étoit point encore venu chez lui. Le Pere le reçut avec amitié, & l'invita à le suivre chez les *Cazoquitas*, où étant arrivé le premier avec ses Chiquites, il se montra dans la Place publique le Crucifix à la main. Il y fut d'abord salué d'une grêle de fleches : deux de ses Catéchistes, dont l'un portoit l'Image de la Sainte Vierge, furent blessés à ses côtés ; pour lui, les fleches venoient tomber à ses piés, comme si elles eussent été arrêtées par une main invisible. Il avançoit cependant toujours ; & les Barbares, étonnés, jetterent leurs arcs & leurs fleches par terre, ou elles leur tomberent des mains. 1707.

L'Homme apostolique apperçut alors le Mapono, & s'approchant de lui, avec un air également noble & affable, » ne » voïez-vous pas, lui dit-il, que vous ne » pouvez rien contre moi, tant qu'il plaira » au vrai Dieu, dont je suis l'Envoïé, de me » garantir de vos traits ? Croïez-vous » encore que vos fausses Divinités puissent » faire la même chose en faveur de ceux » qui les encensent ; elles, dont vous me » voïez braver la puissance ? Reconnoissez » donc votre aveuglement ; adorez le Dieu, » qui rend les vôtres si impuissans, & » qui vous punira d'une maniere terri- » ble, si vous continuez à fermer les yeux » pour ne pas voir la lumiere qu'il vous » présente.

Le Mapono, qui, à la premiere nouvelle de l'approche du Missionnaire, avoit

1707. envoïé un Exprès à un Cacique voisin pour l'engager à venir au secours de ses Dieux, se trouva tout-à-coup tellement changé, qu'il étoit étonné lui-même de ne plus se reconnoître. Il embrassa le saint Homme, le mena chez lui, & le régala de son mieux. Quelque tems après, le Cacique entra sans armes, donna au Pere les plus grandes marques d'estime & d'amitié, félicita le Mapono du changement qu'il voïoit en lui & du bonheur qu'il avoit de posseder un Homme si merveilleux, & l'exhorta à persévérer dans les bons sentimens où il le voïoit.

Guérison miraculeuse.

On vint alors avertir le Pere, que ses deux Chiquites, qui avoient été blessés, étoient fort mal. Il courut à leur secours, les trouva étendus par terre baignés dans leur sang, dévorés par les Mosquites, & n'aïant pour tout appareil sur leurs plaies, que quelques feuilles d'arbres, mais benissant le Seigneur de se voir en cet état & sur le point de mourir pour le salut des Infideles. L'un d'eux n'étoit baptisé que depuis quelques mois; la fleche lui avoit percé le bras de part en part, & comme les nerfs étoient offensés, ses douleurs étoient si vives, qu'elles le faisoient souvent tomber en syncope. L'autre étoit encore plus en danger : les intestins lui sortoient du bas ventre, où il avoit reçu le coup, & on eut bien de la peine à les faire rentrer. Mais lorsqu'on désesperoit le plus de leur guérison, ils recouvrerent tout-à-coup une santé parfaite.

Ce double miracle acheva de persuader

aux Cazoquias que le Dieu des Chrétiens méritoit seul d'être adoré ; & le saint Missionnaire n'eut plus que la peine de les instruire de ce qu'ils devoient croire & pratiquer. Il ne put ensuite refuser au Cacique des *Subaracas*, celui-là même que le Mapono des Cazoquias avoit voulu engager à venir défendre ses Dieux, & le même apparemment qu'il avoit rencontré en chemin, de venir visiter sa Bourgade. Il y fut reçu avec de grands honneurs ; ces Indiens paroissoient hors d'eux-mêmes de joie, & commencerent par déclarer qu'ils ne vouloient plus avoir d'autre Dieu, que celui des Chrétiens. Ils en furent récompensés sur-le-champ par la guérison subite de tous leurs Malades, après que le Pere Cavallero eut recité sur eux le commencement de l'Evangile de Saint Jean. Il resta néanmoins fort peu de tems dans cette Bourgade, parceque la saison le pressoit de retourner à son Eglise. Il consola les Indiens consternés de son départ, en leur promettant de revenir les voir le plutôt qu'il lui seroit possible, & toute la Jeunesse eut ordre de l'accompagner jusqu'a Saint-François-Xavier.

1707. Conversion des Subaracas.

Evénement singulier.

Il lui fallut passer une assez grande Forêt, & ses Guides l'y engagerent : il s'adressa au Saint Archange Conducteur du jeune Tobie, & aux Anges Gardiens des Mañacicas ; & peu de tems après il se trouva chez les *Arupurocos*, auxquels il avoit déja prêché l'Evangile dans un de ses voïages, & qui le reçurent très bien. De-là il passa chez les *Bahocas*, qu'il trouva

1707. disposés de longue main, par un événement assez singulier, à embrasser le Christianisme. Il avoit déja passé par leur Bourgade dans une de ses Courses apostoliques, & on l'avoit logé dans une Cabanne fort propre, où il fut supris de voir des especes de disciplines armées d'épines. Comme il en témoigna son étonnement, on lui dit qu'il y en avoit de semblables dans toutes les Cabannes. Il demanda au Cacique quel usage on en faisoit, & voici ce que ce Chef lui répondit.

» Les Indiens *Borrillos* nous prierent » un jour de les recevoir parmi nous, & » nous y consentîmes. C'étoit une Nation » fiere & hautaine, qui prit avec nous » des airs méprisans, & tourna en ridi- » cule toutes nos actions : nous en fûmes » piqués au vif, & nous résolûmes de » nous défaire de ces insolens. Au milieu » d'une nuit fort obscure, nous fîmes pé- » rir tous les Hommes, & nous réservâ- » mes les Femmes & les Enfants, dont » nous pouvions tirer quelque service. No- » tre Bourgade fut aussi-tôt attaquée de la » Peste, & nous ne doutâmes point que » ce ne fût un châtiment du Ciel, dont » nous cherchâmes aussi-tôt à appaiser la « colere. Nous avions oui dire, que par- » mi les Chrétiens, l'instrument de Pé- » nitence, que vous avez été surpris de » trouver dans nos Cabannes, étoit en » usage pour expier les fautes qu'on a » commises contre Dieu, & nous prîmes » la résolution de nous en servir pour » expier notre crime; nous plantâmes

» une Croix, au pié de laquelle nous » allions tous les jours nous prosterner, & » nous mettre tout le corps en sang. Le » Ciel nous avoit sans doute inspiré ce » moïen de le fléchir; car peu de jours » après la maladie cessa, & depuis, per- » sonne n'en est mort. Nous continuons » à adorer la Croix, & nous conservons » les instrumens de notre pénitence, afin » de ne pas perdre le souvenir de notre » guérison. 1707.

Le Tucuman en proie aux Indiens du Chaco.

Le Pere Cavallero auroit bien voulu pouvoir, avant que de retourner à Saint-François-Xavier, confier pendant son absence le soin de recueillir les fruits de ses travaux parmi les Mañacicas, à quelque Missionnaire; mais il ne lui fut pas possible d'en obtenir un seul de son Provincial: la triste situation où se trouvoit alors le Tucuman, & le surcroît d'occupation, qu'elle donna pendant plusieurs années aux Jésuites, ne permettant pas d'en destiner aucun à une si bonne œuvre. Depuis que les Chiriguanes avoient contraint les Missionnaires, qui s'étoient établis parmi eux, de les abandonner, ces Barbares laissoient les Espagnols assez tranquilles: mais comme si le Tucuman n'avoit point eu d'autres Ennemis à craindre que cette Nation, on y porta la sécurité jusqu'à la plus grande indolence. On s'y étoit persuadé que les autres Peuples de cette Frontiere du Chaco, intimidés par la derniere expédition de Dom Angelo de Paredo, n'oseroient plus remuer: mais ces Barbares voïant les Espagnols dans cette sé-

1707. curité, crurent pouvoir recommencer impunément leurs brigandages, & ils les pousserent fort loin.

La Ville d'Esteco est ruinée.

Le malheur du Tucuman fut de n'avoir alors ni Gouverneurs, ni Commandants qui veillassent, comme ils le devoient, à la sûreté de ses Frontieres, & qui préférassent l'utilité publique & le service du Roi à leur intérêt particulier. Les Infideles s'en apperçurent & en profiterent. Le ravage des Habitations les plus exposées à leurs courses n'aïant pas réveillé les Espagnols de leur assoupissement, ils se jetterent sur les lieux, où l'on se croïoit le plus à l'abri de leurs hostilités. Après avoir rempli d'horreurs toutes les Campagnes, ils attaquerent les Villes, en désolerent les environs, y commirent des cruautés inouies, & réduisirent un grand nombre de leurs Habitans à la mendicité. La Ville d'Esteco fut entierement ruinée, & de ses débris on ne put faire qu'une simple Forteresse, qui n'a pas même subsisté longtems.

La Ville de Salta insultée.

Les choses en étoient là, lorsque Dom Estevan de Urizar, Gentilhomme du Guipuscoa, Chevalier de Santiago, & qui avoit servi pendant plusieurs années en Italie avec beaucoup de distinction, arriva d'Espagne avec des Provisions du Roi, pour le Gouvernement de cette Province. A-peine s'étoit-il rendu à Salta, qui étoit alors le séjour ordinaire du Gouverneur, que des Indiens s'en approcherent pour insulter cette Ville. Leur hardiesse lui fit comprendre la nécessité d'assurer ses Frontieres, & sa premiere pensée fut d'entrer

dans le Chaco avec toutes ses forces; mais comme il reconnut bientôt qu'il n'en avoit pas assez pour y faire des conquêtes, & moins encore pour les conserver, il prévit que tout le mal qu'il pouvoit faire à ses Ennemis, n'aboutiroit qu'à les aigrir encore davantage, si après les avoir intimidés il ne trouvoit le moïen d'adoucir leurs mœurs, & de fixer leur inconstance, en les engageant à embrasser le Christianisme. 1708.

Il ne voulut pourtant rien résoudre avant que d'en avoir conferé avec ceux qui avoient une plus grande connoissance du caractere de ces Peuples; & tous furent d'avis qu'une guerre purement défensive, qui ne consisteroit qu'à bâtir des Forts, & qu'à entrer en négociation, ne repareroit pas l'honneur de la Nation, qui demandoit une vengeance éclatante des excès, où l'insolence de ces Barbares s'étoit portée. Mais il ne voulut pas encore prendre sur lui de recommencer une guerre offensive, qui ne pouvoit se faire qu'à grands frais, & il voulut y être autorisé par l'Audience Roïale, qui le renvoïa au Viceroi du Pérou. Ce fut la premiere affaire, dont le Marquis dos Rios (1) se trouva chargé en prenant possession de cette Charge; il répondit au Gouverneur du Tucuman, que son avis étoit qu'il fît une bonne guerre aux Tobas, aux Mataguayos, aux Mocovis & à leurs Alliés, &

(1) C'est le même qui étoit Ambassadeur d'Espagne en France à la mort de Charles II, dont il présenta le Testament au Roi Louis XIV.

1708. il lui envoïa une délibération des Théologiens, qui croïoient cette guerre juste & nécessaire.

Préparatif pour la guerre. La premiere chose que fit Dom Estevan, quand il eut reçu cette réponse, fut d'écrire au Pere Antoine Garriga, Visiteur des Jésuites du Paraguay, pour lui demander quatre de ses Religieux; & ce Pere lui envoïa sur-le-champ les Peres François de Guevara, Balthazar de Texeda, Antoine Machoni, & Joachim de Yegros. Le dessein du Gouverneur, en demandant des Missionnaires, étoit d'offrir la paix aux Barbares, après qu'il les auroit humiliés, à condition qu'ils recevroient chez eux des Peres de la Compagnie; qu'ils les traiteroient bien, & se rendroient dociles à leurs instructions. Il retint auprès de sa personne le Pere Machoni, auquel le Chapitre de la Cathédrale, dont le Siege étoit vacant, donna tous les pouvoirs de grand Vicaire dans l'Armée, & il distribua les trois autres aux différens Corps de Troupes, qui devoient agir séparément.

Les préparatifs de la premiere Campagne se firent avec la plus grande promptitude. Tous les Espagnols qui ne pouvoient servir en personne, fournirent à la dépense, chacun à proportion de ses facultés, & le Gouverneur en fit du sien la plus grande partie. Je trouve dans un bon Mémoire, qu'il y emploïa soixante mille piastres. L'Armée fut composée de sept cents quatre-vingts Espagnols sans compter les Officiers, des Milices de Tarija & de Rioja, d'une Compagnie de la Forteresse d'Esteco,

d'un Corps de Chiriguanes, & de cinq cents Indiens. La Ville de l'Aſſomption devoit auſſi mettre ſur pié un Corps de cinq cents Hommes, celle de Corrientès, un de deux cents, & celle de Santafé un de trois cents: mais ces trois Corps n'étoient deſtinés qu'à tenir en reſpect les Peuples du Chaco les plus voiſins de ces trois Villes, pour les empêcher d'envoïer du ſecours aux Ennemis. 1708.

1709-10.

L'Armée entre dans le Chaco.

L'armée entra dans le Chaco par pluſieurs endroits, afin de donner de toutes parts de l'inquiétude aux Barbares, & d'empêcher qu'ils ne ſe ſecouruſſent mutuellement. Le Gouverneur avoit très bien concerté les différentes marches de ſes Trouppes, & il avoit pourvû à tous les accidens qui pouvoient arriver, de maniere qu'il ne laiſſoit rien à deviner en quelque ſituation qu'on ſe trouvât. Il avoit ordonné qu'on paſſât au fil de l'épée tous les Indiens qui ſeroient pris les armes à la main, parceque ceux qu'on avoit épargnés dans la guerre précédente, s'étoient vantés qu'on n'en avoit ainſi uſé, que par la crainte des repréſailles; mais il avoit recommandé qu'on épargnât les Femmes, & les Enfans au-deſſous de quatorze ans, & qu'on ſe contentât de les faire Priſonniers.

On avoit appris depuis peu que les Lulles, dont on ignoroit la retraite depuis plus d'un ſiecle, étoient dans le voiſinage des Mocovis. Le Général voulut ſavoir en quelle diſpoſition ils étoient, & donna ordre au Meſtre de Camp Dom Alfonſe

1709-10. de Alfaro, Lieutenant de Roi de Santiago, & qui fut dans la suite Gouverneur du Tucuman, de leur envoïer deux Compagnies pour les inviter à prendre les armes contre leurs Voisins, ou pour les engager du moins à rester neutres. Il étoit alors campé sous la Forteresse d'Esteco, & les quatre Jésuites étoient encore avec lui : il leur fit faire une Mission dans son Armée, & elle finit par une Communion générale, dont personne ne se dispensa.

Cela fait, les Milices de Jujui & de Salta eurent ordre d'entrer dans le Païs ennemi, & de s'avancer jusqu'à la Riviere Rouge, à l'endroit où elle porte le nom de *Rio Grande*. Celles de Saint-Michel, que les Relations appellent les *Milices Tucumanes*, apparemment parceque cette Ville est la plus ancienne du Tucuman, furent commandées en même tems pour aller par un chemin plus droit jusqu'à la même Riviere, y construire un Fort, & y ménager une intelligence avec les *Malbalas*. Elles étoient sous les ordres du Mestre de Camp, Dom Antoine de Alurralde, qui l'année précédente avoit fait un Prisonnier de cette Nation, & l'avoit fait instruire & baptiser. Ce Néophyte, qui se nommoit Antoine, étoit bon Chrétien, fort attaché à son Maître, & très affectionné à la Nation Espagnole.

1710. Fort bâti à Valbuena.

Le dix de Juillet 1710, Dom Estevan partit d'Esteco accompagné d'un grand nombre d'Officiers réformés, & fut très surpris de rencontrer une bonne partie de

son Armée, qu'il croïoit déja bien loin, campée à dix-huit lieues d'Esteco, sur le bord oriental d'une petite Riviere, qui auprès d'Esteco même en porte le nom, & à l'endroit, où ces Trouppes s'étoient arrêtées, est connue sous celui de *Rio de Valbuena*. Elles y avoient même bâti un Fort, & trois raisons avoient déterminé l'Officier qui les commandoit, à n'aller pas plus loin. La premiere, que les Partis qu'il avoit envoïés à la découverte, après avoir fait environ quatorze lieues, avoient trouvé tout le Païs ruiné par les Ennemis; la seconde, que les chemins étoient impratiquables pour les voitures; y aïant partout quantité de fosses très profondes; la troisieme, qu'en arrivant à la Vallée de Valbuena, il avoit été averti que les Ennemis s'étoient réunis en très grand nombre dans une Forêt voisine; qu'il paroissoit que leur dessein étoit de laisser passer les Espagnols, & quand ils seroient fort loin, de faire une irruption dans le Tucuman, où ils comptoient de ne trouver aucune résistance. 1710.

Dom Estevan approuva ces raisons: cependant les Espagnols ne croïoient pas les Ennemis aussi près d'eux qu'ils l'étoient; car tandis que leurs Chevaux paissoient sans être gardés, il y en eut plusieurs d'enlevés presque sous leurs yeux. Mais Dom Jérôme de Piñalossa courut après ceux qui les emmenoient; & ils furent obligés de les abandonner, pour aller se cacher dans l'épaisseur des Bois. Quelque tems après, Dom Estevan de la Nieva & Castilla, que

Des Mocovis & des Aguilotes se retirent chez les Abipones.

1710. le Général avoit détaché avec cinquante Hommes pour reconnoître le Païs, lui rapporta qu'il n'avoit pas rencontré un seul Indien, & qu'étant entré dans un Village tout récemment abandonné, puisqu'il y avoit trouvé des feux, & des chaudieres pleines de viandes, il avoit cru d'abord que les Habitans s'étoient cantonnés dans les Bois, mais qu'il avoit appris bientôt après, que ces Indiens, qui étoient des Mocovis, commandés par le Cacique *Notiviri*, celui-là même qui avoit insulté la Ville de Salta, aïant appris que le Gouverneur de la Province étoit en campagne avec une Armée, avoient pris le parti de se refugier chez les Abipones, & que presque tous les Aguilotes les avoient suivis.

La retraite d'un Ennemi, qui avoit fait bien du mal aux Espagnols, causa beaucoup de joie au Général, qui ne prévoïoit point que l'orage, que la crainte de ses Armes détournoit de dessus le Tucuman, alloit tomber sur la Province de Rio de la Plata, comme nous le verrons dans la suite. Cependant, sur cet avis, Dom Estevan fit ajoûter de nouveaux ouvrages au Fort de Valbuena, auquel il donna le nom de Saint-Etienne; il y mit une forte Garnison, il en confia le commandement au Sergent Major, Dom Nicolas de Vega, & le Pere de Yegros eut ordre d'y rester.

Les Ennemis sont réduits à de grandes extrêmités.

Comme cette Forteresse se trouvoit au centre de toutes les Divisions de l'Armée, le Général y séjourna jusqu'au vingtieme d'Août, & pendant ce tems-là il y eut plu-

sieurs rencontres entre les Espagnols & les Indiens qui furent toujours battus, & qui se virent bientôt réduits à de grandes extrêmités, parcequ'ils n'osoient plus sortir de leurs Forêts, où ils manquoient d'eau & de vivres. On en fit aussi beaucoup de Prisonniers, parceque le Général avoit déclaré qu'ils resteroient à ceux qui les auroient pris, sans autre condition, que de les bien traiter, & d'avoir soin qu'ils fussent instruits des vérités de notre sainte Religion. 1710.

Le vingtieme d'Août Dom Estevan, après avoir fait chanter une Messe solemnelle de Saint Bernard, auquel ce jour est consacré, & qui est un des Patrons de la Ville de Salta, se mit en marche vers la Riviere rouge, où il n'arriva que le vingt-sept, après avoir beaucoup souffert de la soif; car ce Païs, qui est celui des Aguilotes, quoique inondé dans la saison des pluies, devient, dès que les eaux se sont écoulées, d'une sécheresse extrême, quoiqu'il soit fort couvert. Avec cela, il fallut souvent s'ouvrir avec la hache un chemin au travers des Bois, & il n'est pas plus aisé de marcher dans les endroits découverts, qui sont remplis de fourmillieres si larges & si hautes qu'on les prendroit de loin pour de petites Collines. Comme les Chevaux y enfonçoient bien avant, il fallut les applanir, ce qui fit perdre bien du tems.

D'autre part, la disette d'eau aïant obligé les Milices de Saint-Michel à se séparer de celles de Salta, le Mestre de Camp

1710. Dom Alurraldé, qui les commandoit, s'avança jusqu'à *Rio Dorado*, d'où il fit un Détachement sous la conduite du Sergent Major Dom Simon Garçia Valdez, auquel il donna son fidele Antoine pour lui servir de Guide, & pour lui faire connoître les traces des Ennemis. Antoine le conduisit à l'endroit où sa Nation avoit accoutumé de se réfugier lorsqu'elle étoit poursuivie par ses Ennemis; mais on n'y trouva aucun Malbala, ce qui obligea le Sergent Major d'aller rejoindre le Mestre de Camp, qui marchoit vers la Riviere rouge. Il le trouva arrêté faute de fourage, & travaillant à construire un Fort; il s'étoit rejoint pour cela avec le reste des Milices de Saint-Michel, & tout le monde aïant mis la main à l'œuvre, le Fort fut achevé en cinq jours: on lui donna le nom de Saint-Jean; & on y laissa les bagages avec un Détachement pour les garder. On continua ensuite à marcher vers la Riviere rouge, & on la passa le vingt-quatre.

Rencontre avec les Malbalas.

Il paroissoit de tems en tems des Indiens, qui se jettoient dans les Bois dès qu'ils voïoient des Espagnols: enfin, le vingt-huit, après avoir fait environ seize lieues, l'avant-garde se trouva vers le coucher du Soleil, en présence d'un Corps d'Infideles, qui achevoient de se loger. C'étoit des Malbalas, qui se croïant en sûreté, parceque leur Camp étoit environné de Fondrieres assez profondes, défierent les Espagnols de venir à eux. Mais ils soutinrent mal cette bravade; on tomba si brusquement sur un de leurs Quartiers, qu'à la premiere

charge on en tua sept & on en prit huit. Ils n'en attendirent pas une seconde; ils prirent la fuite, laissant aux Espagnols cinquante Chevaux & quelques Brebis. 1710.

On traita bien les Prisonniers à la priere d'Antoine, qui s'offrit pour aller négocier avec sa Nation; ce qui lui fut accordé. Parmi les Prisonniers il y avoit une Femme: Antoine aïant eu quelque conversation avec elle, dit au Mestre de Camp, que s'il vouloit lui rendre la liberté, il esperoit qu'elle entameroit heureusement la négociation. Dom Alurraldé y consentit, fit quelques présens à cette Femme, & lui donna un Cheval. Peu d'heures après qu'elle fut partie, la Sentinelle avancée apperçut un Indien à cheval qui accouroit au galop: il en donna avis au Mestre de Camp, qui ordonna de le laisser entrer dans le Fort, ce que le Cavalier fit avec beaucoup d'assurance. On lui demanda ce qui l'amenoit, & il répondit qu'étant allé chercher des vivres, il avoit rencontré une Femme de sa Nation, qui lui avoit appris que son Fils, qu'il pleuroit depuis long-tems comme mort, étoit parmi les Espagnols, & qu'il venoit pour le voir.

On traite avec eux.

C'étoit le Pere d'Antoine, qui le reconnut d'abord, courut l'embrasser, & le voïant tout nu, se dépouilla de son habit pour l'en revêtir. On les laissa quelque tems ensemble, & le Fils, après avoir raconté à son Pere les bons traitemens qu'il avoit reçus de son Maître & des autres Espagnols, lui parla du bonheur qu'il y avoit à vivre dans la Religion Chrétiene:

Rencontre heureuse.

1710. il ajoûta tout ce qui lui vint à l'esprit, pour lui persuader qu'il étoit de l'intérêt de sa Nation de faire alliance avec les Espagnols, dont la puissance, ajoûta-t-il, assuroit le repos de tous ceux qui prenoient volontairement ce parti ; qu'il se faisoit fort d'obtenir du Mestre de Camp, à qui il appartenoit, que les Malbalas pussent s'établir sur la Riviere de Valbuena, où ils avoient demeuré autrefois, & d'où les Mocovis les avoient contraints de s'éloigner, ce qui n'étoit plus à craindre.

Il alla ensuite rendre compte de cet entretien au Mestre de Camp, qui lui dit qu'il pouvoit assurer son Pere, que s'il vouloit engager son Cacique à venir traiter avec lui, il auroit toute liberté d'aller & de venir, & que jusqu'à ce qu'il eût de ses nouvelles, il feroit cesser toute hostilité. Antoine courut faire part de cette réponse à son Pere, qui partit sur l'heure pour aller conferer avec le Cacique, & dit à son Fils qu'il ne doutoit pas que cette affaire ne réussît au gré du Mestre de Camp. Il revint le trente de Juillet avec son second Fils, âgé d'environ vingt ans, & dit au Mestre de Camp que le Cacique seroit venu avec lui, si les défiances de sa Femme ne l'eussent obligé d'attendre qu'il sût un peu mieux sur quoi il pouvoit compter.

Les Malbalas s'établissent à Valbuena.

Les jours suivants quelques Malbalas vinrent se rendre aux Espagnols, & peu de tems après on eut avis que tous les autres, & le Cacique à leur tête, étoient en marche pour les suivre. On les attendit,

& comme les Femmes, les Enfans, & les bagages les obligeoient de marcher lentement, le principal Cacique prit les devants. En abordant le Mestre de Camp, il lui dit qu'il venoit se mettre en ôtage entre ses mains. Dom Alurraldé le reçut avec honneur, & pour lui témoigner une confiance qui répondit à la sienne, il lui dit qu'il pouvoit aller rejoindre sa Troupe, ce qu'il fit. Ils arriverent enfin le seizieme d'Août au nombre de quatre cents Familles, & on leur fit le plus grand accueil qui fût possible. Ils y répondirent de maniere à achever de dissiper toutes les défiances. Le grand Cacique demanda un Emplacement, où il pût loger avec toute sa Nation, & on lui en assigna un sur la Riviere de Valbuena. 1710.

Quelques jours après, un mal-entendu faillit à rompre un accord si bien ménagé. Les Espagnols, qui manquoient de vivres, n'étant point en état d'en fournir à leurs nouveaux Alliés, qui en étoient encore plus mal pourvûs, ceux-ci furent obligés d'aller à la chasse dans les Bois : le Sergent Major Valdez, qu'on attendoit depuis longtems avec un convoi, arriva sur ces entrefaites, & comme il ne savoit rien de ce qui venoit de se passer, ses Soldats aïant apperçu des Indiens dans les Bois, les prirent pour des Ennemis, coururent sur eux, en arrêterent quelques-uns, & tous les autres s'enfuirent, en criant que les Espagnols les trahissoient. Le Mestre de Camp accourut au bruit, arrêta les Espagnols, qui continuoient à poursuivre les Fuiards, & Mal-entendu & ses suites.

1710. instruisit ceux-ci de ce qui avoit causé l'erreur. Il fit en même tems distribuer à tous les Malbalas, une partie des provisions qu'il venoit de recevoir, & cette libéralité acheva de les calmer.

Dom Alurraldé crut alors ne devoir plus différer de donner avis à son Général de ce qu'il avoit fait au sujet des Malbalas; & Dom Estevan n'eut pas plutôt reçu sa Lettre, qu'il monta à cheval pour aller consommer cette bonne affaire. Dès qu'on le sut à une journée du Camp, Dom Alurraldé alla au-devant de lui avec le Cacique, lequel se fit accompagner d'un bon nombre de ses Guerriers. La rencontre se fit dans une grande Plaine, où les Indiens pouvoient voir d'un coup d'œil la belle ordonnance de l'Escorte du Gouverneur, laquelle étoit fort nombreuse. Ils étoient tous à cheval nus jusqu'à la ceinture, excepté le grand Cacique, Antoine, son Pere, & son Frere; mais de longues plumes les couvroient assez bien depuis la ceinture jusqu'aux genoux, & leur front étoit ceint d'un bandeau semé de nacres, qui jettoient beaucoup d'éclat, quand le Soleil y donnoit. Si-tôt que le Gouverneur parut, les Espagnols de la suite du Mestre de Camp le saluerent d'une décharge de leurs mousquets, & les Indiens firent, en mettant leurs doigts dans leurs bouches, un cri, qui est la maniere de marquer leur joie & leur respect.

Le grand Cacique s'avança ensuite, tenant de la main droite une espece de javelot, au bout duquel étoit une bandero-

le, sur laquelle il avoit fait écrire en gros caracteres ces mots en Espagnol : *Jonasteté, Cacique de la belliqueuse Nation des Malbalas, vient en son nom vous offrir la paix.* Il présenta ce javelot au Gouverneur, qui le reçut gravement sans dire mot ; il embrassa ensuite le Cacique & tous ceux qui l'accompagnoient ; puis il leur dit qu'en considération de ce qu'ils étoient venus de leur plein gré se donner à lui, il pardonnoit à toute la Nation les maux qu'elle avoit faits aux Espagnols ; ensuite il se remit en marche ; & comme pour aller au Fort des Milices de Saint-Michel, où il avoit choisi son quartier, il falloit passer par la nouvelle Habitation des Malbalas, ce furent les Meres de Familles, qui, suivant la coûtume de cette Nation, firent les honneurs, & s'en acquiterent très bien.

1710.

Traité fait avec ces Indiens.

Dom Estevan passa de-là au Fort des Milices de Saint-Michel, qui portoit le nom *du Rosaire*, puis à celui de Saint-Jean, où étoient les Milices de Salta, & qui n'étoit éloigné du premier que de deux lieues : il y assembla un grand Conseil de guerre, pour délibérer s'il étoit à-propos de laisser les Malbalas où ils étoient, & s'il ne convenoit pas mieux de les envoïer à Buenos Ayrès, ou s'il seroit plus facile de s'assurer d'eux, & de leur donner un Missionnaire. Tous convinrent que le Mestre de Camp s'étoit trop pressé de leur accorder l'emplacement qu'ils lui avoient demandé, parcequ'il y avoit de grands inconvéniens à les laisser si près des Moco-

1710. vis ; quelques-uns jugerent même qu'il falloit plutôt les renvoïer dans leur Païs, que les laisser là. Mais, tout considéré, on conclut à leur tenir la parole qui leur avoit été donnée, & à bâtir un Fort à peu de distance de leur Bourgade, sous prétexte de les défendre contre ceux qui voudroient les inquiéter, mais en effet pour les tenir en respect, & pour la sûreté du Missionnaire qu'on leur donneroit.

Cette résolution prise, le Général leur envoïa dire qu'il les recevoit au nombre de ses Alliés, & des Vassaux du Roi son Maître ; qu'il confirmoit la donation qui leur avoit été faite du Terrein qu'ils occupoient ; qu'il conservoit au grand Cacique, & à ses Enfants après lui, la dignité dont il étoit revêtu ; qu'il y ajoûtoit celle de Corrégidor, & qu'il donnoit à Antoine, son Beau-frére, le titre de Sergent Major ; qu'il leur enverroit des Personnes pour leur apprendre à cultiver la terre, à bâtir des Maisons, & à prendre de bonnes mesures pour ne jamais manquer du nécessaire ; que les Espagnols qu'il laisseroit dans leur voisinage, seroient toujours prêts à les secourir contre quiconque voudroit les inquiéter, & que dans les démêlés, qui pourroient naître entre eux, il ne leur seroit jamais permis d'user de voies de fait, mais que les Parties porteroient leurs plaintes au Commandant du Fort, ou si elles l'aimoient mieux, au Gouverneur de la Province, & qu'elles s'en tiendroient à ce qui auroit été décidé. Ceux

qui étoient chargés de leur déclarer tout cela, après s'être acquittés de leur commission, distribuerent au Cacique, au Sergent Major, & aux Capitaines, des habits & des marques d'honneur, conformes & proportionnées à leur rang. 1710.

Jonasteté répondit que les Malbalas ne négligeroient rien pour se rendre dignes de tant de bienfaits; qu'ils exécuteroient ponctuellement tout ce qui leur seroit commandé au nom du Roi; qu'en qualité d'Alliés & de Vassaux de ce grand Prince, ses Amis & ses Ennemis seroient les leurs; qu'ils n'entretiendroient aucun commerce avec les Mocovis & les autres Peuples du Chaco, sans la permission du Gouverneur; que toutes les fois que les Espagnols seroient obligés de faire la guerre, ils se joindroient à eux, & seroient sous les ordres de leurs Généraux; qu'ils recevroient les Missionnaires qu'on leur donneroit; qu'ils les écouteroient avec docilité, & les traiteroient avec respect; qu'ils donneroient avis au Commandant du Fort de tout ce qui se passeroit contre le service du Roi; enfin que tous ceux, qui auroient quelque autorité parmi eux, veilleroient sans cesse à écarter tout ce qui pourroit altérer la bonne intelligence entre les deux Nations & empêcher la prompte exécution de tout ce qui leur seroit ordonné par les Gouverneurs de la Province.

Suites des opérations de la Campagne.

Cependant on n'avoit encore eu aucunes nouvelles des Milices de Jujuy, qui étoient sous les ordres du Mestre de Camp Dom Antoine de la Tixera; & le Gouverneur

1710. envoïa Dom Jean de Elizondo, avec six cents Hommes, pour savoir ce qu'elles étoient devenues. Il lui donna pour Guide un Mocovi, qui étoit parmi ses Prisonniers, & un des plus méchants Hommes qui fussent au Monde. Ce Barbare haïssoit les Espagnols par passion, & avoit exercé, contre tous ceux qui avoient eu le malhèur de tomber entre ses mains, des cruautés qu'on auroit peine à croire. On avoit differé de s'en punir comme il le méritoit, dans l'espérance d'en tirer quelques lumieres pour découvrir les retraites de ceux de sa Nation qui n'avoient point suivi les autres chez les Abipones ; & le Gouverneur, en le confiant à Elizondo, lui avoit bien recommandé de le veiller de près, & d'être toujours en garde contre sa perfidie.

Le Détachement, que commandoit cet Officier, partit le seizieme de Septembre ; mais peu de jours après des Prisonniers Tobas, que le Sergent Major Dom Gregorio Martinez de Salazar amena au Camp, apprirent au Général une partie de ce qu'il vouloit savoir. Il y avoit parmi eux une Femme, qui lui dit que quatre Caciques s'étoient rendus avec tous leurs Vassaux aux Milices de Jujui, & qu'il y avoit eu à cette occasion quelque différend entre les Espagnols & des Chiriguanes qui s'étoient joints à eux ; & comme elle n'en savoit, ou n'en voulut pas dire davantage, le Gouverneur un peu rassuré au sujet de ces Milices, espera d'en recevoir bientôt des nouvelles plus positives,

1710.

Elizondo de son côté eut dans sa marche quelques rencontres avec des Indiens, qu'il battit ; & après qu'il eut fait environ soixante lieues en côtoïant la Riviere, il se trouva au Fort de Saint-François, que les Milices de Jujui avoient bâti fort près de l'endroit où avoit été la Ville de Santiago de Guadalcazar. Il apprit là que ces Milices étoient entrées en Campagne avec celles de la Vallée de Tarija & deux Compagnies de Chiriguanes, & que ceux-ci, aïant fait Prisonniers un assez grand nombre de Tobas, s'étoient retirés avec eux ; que cette désertion avoit servi de prétexte au Milices Tarijanes, qui n'étoient commandées que par un Corrégidor, pour faire aussi retraite ; & que le Mestre de Camp de la Tixera, réduit aux seules Milices de Jujui, ne s'étoit plus trouvé en état de pousser les Ennemis aussi vivement qu'il avoit fait d'abord ; car il avoit tellement jetté l'épouvante parmi les Tobas & les Mataguayos, que plusieurs étoient venus lui demander la paix, & offrirent même de se faire Chrétiens. La suite fit bien voir qu'ils ne cherchoient qu'à gagner du tems pour se réfugier, sans être poursuivis, dans des lieux où ils n'avoient point à craindre d'être attaqués.

Soumission des Ojatas.

La Tixera avoit négocié plus heureusement avec les *Ojatas*, qui étoient venus se rendre à lui de bonne foi, & qui temoignerent un vrai desir, non-seulement de bien vivre avec les Espagnols, mais encore de s'unir à eux par le lien de la Religion. Elizondo les trouva logés auprès

1710. du Fort de Saint-François, & sur l'avis qu'il en donna au Gouverneur, ce Général manda au Mestre de Camp de tâcher de faire consentir ces Indiens, qu'on les transferât à Buenos Ayrès. Il pensoit, & avec raison, que pour fixer ces Peuples inconstans dans l'alliance des Espagnols, il falloit les éloigner du voisinage des autres; mais il ignoroit peut-être qu'il n'étoit pas moins nécessaire de les éloigner des Habitations Espagnoles, si on en vouloit faire de véritables Chrétiens.

Précautions du Gouverneur pour s'assurer des Malbalas.

Sa principale attention étoit alors à s'assurer des Malbalas; & dans les instructions qu'il donna aux Mestres de Camp Alurraldé & la Nieva, qu'il avoit chargés de les mettre en possession du Terrein qu'il leur avoit concedé, il leur recommandoit sur toutes choses de les traiter avec beaucoup de douceur, de témoigner au Cacique & aux Capitaines une confiance entiere, de leur donner en toutes rencontres des marques de distinction, pour mieux établir leur autorité & les attacher davantage à la Nation Espagnole, & de faire en sorte que le Fort, qui devoit être bâti auprès de leur Bourgade, fût presque aussi-tôt achevé que les Bâtiments de la Bourgade même, & placé de maniere, qu'il servît également, & à couvrir la Frontiere de ce côté-là, & à tenir toujours une porte ouverte pour entrer dans le Chaco; enfin de bien faire entendre au Cacique, que s'il vouloit entretenir l'abondance dans sa Bourgade, & la mettre en état de n'avoir rien à craindre de la part de ses Ennemis, il falloit

que de bonne heure il exerçât sa Jeunesse au travail de la Terre : mais parcequ'on avoit eu de bonnes raisons pour placer la Bourgade de l'autre côté de la Riviere, qui étoit sujette à se déborder, il lui ordonna d'y bâtir un second Fort, capable de loger une Garnison de cinquante Hommes. 1710.

Ces ordres exécutés, les deux Mestres de Camp devoient être joints par un Détachement de l'Armée, pour donner la chasse à des Mocovis qui étoient restés sur la Riviere de Valbuena vers l'Orient, & le Général leur avoit aussi recommandé de se faire suivre dans cette Expédition par un certain nombre de Malbalas. C'étoit une épreuve, où il vouloit mettre ces Indiens, pour connoître s'il pouvoit compter sur eux, & il eut la satisfaction d'apprendre qu'ils s'étoient tous présentés de bonne grace, dès qu'on leur avoit fait savoir ce qu'il souhaitoit d'eux. L'Expédition, dont il s'agissoit, ne fut pas heureuse, parceque les Mocovis, qu'on croïoit surprendre, furent avertis, & eurent le tems de se mettre en lieu de sûreté ; ce qui arriva parceque le Détachement qu'on avoit promis aux Mestres de Camp ne parut point, l'Officier qui le conduisoit s'étant égaré : mais on eut bientôt de quoi se consoler d'avoir manqué ce coup.

Fin du Livre quinzieme.

HISTOIRE
DU
PARAGUAY.
LIVRE SEIZIEME.

SOMMAIRE.

TRAITÉ avec les Lulles. *Toute la Nation se donne aux Espagnols. Le Gouverneur entreprend de gagner deux autres Nations. Il reçoit du secours de Buenos-Ayrès. Aventure singuliere d'une petite Fille Espagnole. Les* Chunipis *se rendent aux Espagnols. On manque les* Vilelas. *Mesures du Gouverneur du Tucuman pour mettre les Frontieres de la Province à l'abri des courses des Peuples du Chaco. Projet d'une Réduction des Ojatas. Réductions des Lulles. Les Malbalas traitent avec les Mocovis, & ce qui en arrive. Les Ojatas sont trasportés à Buenos-Ayrès. Précautions du Gouverneur pour donner des fondemens solides à la Réduction des Lulles. Son zele & son désinteressement. Les Lulles incapables de discipline. Conversions merveilleuses. Trois Apostats s'opposent à la conversion des Lulles. Plusieurs Lulles se retirent. Calomnies contre le Pere Machoni réfutées. Bap-*

tême d'un Cacique des Lulles. Inconvéniens des Réductions trop proches des Espagnols. Réduction chez les Mañacicas. Nouvelles courses du Pere Cavallero. Aventure singuliere. Les Espagnols enlevent & détruisent toute une Nation Indienne. Courage du Pere Cavallero. Son Martyre. Ce qui arrive après sa mort. Son corps est trouvé sans corruption à la faveur d'une lumiere qui en sort. Caractere & gouvernement des Morotocos. *Ils se rendent à la Réduction de Saint-Joseph des Chiquites. Conversion des* Quiez. *Notice du Païs des* Zamucos. *Tentatives pour y former une Réduction. Conversion de plusieurs de ces Indiens. Deux Jésuites aux Zamucos. Comment ils en sont reçus. Un des deux est massacré en trahison, avec douze Néophytes Chiquites. Les Peres de Arcé & de Blende & deux autres Jésuites, avec trente Néophytes, tués par des Payaguas. Nouvelle tentative pour gagner les Chiriguanes à Jesus-Christ. Un de leurs Caciques est baptisé. Réduction pour les Chiriguanes. Etat de celle des Lulles. Elle est transferée à Miraflorez. Lettre du Roi Catholique au Gouverneur du Tucuman. La Réduction des Lulles est presque abandonnée. Courage du Pere Machoni. Diligence des Missionnaires pour ramener les Fugitifs. Nouvelle transmigration des Lulles, dont plusieurs se retirent. Nouvelle tentative pour faciliter la communication des Provinces. Ce qui la fait échouer. On manque une belle occasion de gagner toute une Nation à Jesus-Christ. Etat de la Mission des Chiquites. Le Pere d'Aguilar obtient d'y être envoïé. Il est guéri*

miraculeusement d'une plaie mortelle. Il fait découvrir du Sel, dont on manquoit dans les Réductions. Mines d'or de Cuyaba. Le Pere d'Aguilar & le Pere Castañares à la poursuite des Zamucos. Conversions inespérées. De quelle utilité est à la Province de Santa-Cruz la République des Chiquites. Hostilité des Chiriguanes contre cette Province. Les Chiquites vont à son secours, & défont les Ennemis. Lettre de l'Audience Roïale de la Plata au Pere d'Aguilar. Seconde Campagne des Chiquites, contre les Chiriguanes.

1710.

On traite avec les Lulles.

EN parlant des différens Peuples qui habitent le Chaco, j'ai dit que les Lulles sont divisés en deux Tribus principales, sous les noms de grands & de petits Lulles, & que les uns & les autres avoient long-tems disparu, sans qu'on pût découvrir le lieu de leur retraite; ce qui n'étoit pas étonnant, parcequ'il y avoit bien des cantons dans ce vaste Païs, où les Espagnols n'avoient jamais pu pénétrer. On apprit enfin qu'elle n'étoit pas fort éloignée de la Frontiere du Tucuman; & l'Officier, dont j'ai parlé à la fin du Livre précédent, quand il s'apperçut qu'il s'étoit égaré, eut avis qu'il n'étoit pas fort loin de l'Habitation des petits Lulles. Alors, ne pouvant plus suivre sa premiere destination, il crut n'avoir rien de mieux à faire, que d'essaïer de mettre ces Indiens dans les intérêts des Espagnols, de les engager à se déclarer contre les Mocovis, & par-là de faire une diversion beaucoup

plus utile, que n'auroit été le secours, qu'il étoit chargé de mener aux deux Mestres de Camp. 1710.

Il continua donc à suivre la même route, où le hazard l'avoit engagé, sans trop savoir où elle aboutissoit, & il rencontra bientôt un Cacique des Lulles, nommé *Galvan*, lequel aïant appris qu'il y avoit des Espagnols dans son voisinage, venoit avec une troupe de ses Guerriers pour les empêcher de pénétrer plus avant dans le Païs. En effet, dès qu'il les apperçut, il s'approcha de l'Officier, & lui défendit de passer outre, ne voulant pas, ajoûta-t-il, qu'il fraïât le chemin aux Mocovis pour venir les inquiéter; il lui déclara même que s'il ne se retiroit pas au plus vîte, il étoit en état de l'en faire repentir. L'Officier lui répondit qu'il se croïoit assez fort pour ne le pas craindre, mais qu'il n'avoit point d'ordre de lui faire la guerre, qu'au contraire le Gouverneur du Tucuman, son Général, n'avoit rien plus à cœur, que de faire alliance avec sa Nation, qui ne s'y refuseroit assurement pas, si elle entendoit bien ses intérêts.

Cette réponse engagea une négociation, dont l'Officier crut pouvoir se promettre un heureux succès; mais une révolte de ses Soldats, qui se lassoient apparemment d'errer dans des Païs inconnus & incultes, & son peu de résolution pour les ranger à leur devoir, l'obligerent de la rompre, & de retourner sur ses pas. Quelque tems après le Sergent Major de Vega rencontra quelques Lulles, qui fuïoient, sur ce qu'ils

1710. avoient oui dire que les Espagnols approchoient de leur Païs : il les joignit, & les assura qu'on n'avoit aucun dessein de les inquiéter ; qu'on étoit même très disposé à vivre en bonne intelligence avec eux ; & ils en allerent sur le champ avertir leur Cacique, nommé *Coronel*, qui vint aussitôt trouver le Sergent Major.

Il commença par lui dire que sa Nation conservoit beaucoup de ressentiment de ce qu'un Gouverneur du Tucuman, nommé Dom Gaspar de Barauna, n'avoit pas voulu la recevoir dans sa Province, où elle étoit très résolue de bien vivre avec les Espagnols, & de ce que l'Evêque Dom Emmanuel Mercadillo (1), à qui elle avoit demandé des Missionnaires, n'avoit pas daigné l'écouter, quoiqu'elle offrît de reconnoître le Roi d'Espagne pour son Souverain. Il ajoûta qu'elle étoit cependant encore dans la même disposition ; & pour en convaincre le Sergent Major, il lui donna son Fils en ôtage, & voulut l'accompagner lui-même jusqu'au Fort de Saint-Etienne de Valbuëna.

D. Estevan de la Nieva, qui y commandoit, le reçut avec de grandes démonstrations d'amitié ; & le Cacique fut si charmé de ses bonnes manieres, que sans faire aucune condition, il alla chercher tous ses Vassaux, & les amena au Fort. Le Com-

(C) Ce Prélat étoit Dominiquain & fut préconisé le huit de Juillet 1694, il n'avoit garde de leur envoïer des Jésuites, qu'il persécuta à toute outrance jusqu'à sa mort. C'est le seul de tous les Evêques du Tucuman, qui en ait ainsi usé avec eux.

mandant, & le Pere de Yegros, qui s'y trouva, leur firent un très grand accueil, & tout se passa avec une égale satisfaction de part & d'autre. Coronel déclara que son intention étoit de faire une alliance éternelle avec les Espagnols; qu'il vouloit travailler à réunir toute sa Nation, qui étoit celle des petits Lulles, dans une ou deux Reductions; qu'il tâcheroit même d'y attirer les grands Lulles, & que pour avoir une occasion de leur en faire la proposition, il s'offroit d'accompagner le Mestre de Camp la premiere fois qu'il marcheroit contre les Mocovis. 1710.

La Nieva accepta cette offre, & dit au Cacique, qu'en attendant que le Gouverneur de la Province lui eût marqué en quel lieu il vouloit qu'ils s'établissent, il pouvoit se loger avec tous ses Gens auprès du Fort, & qu'ils y feroient leurs semences en toute sûreté. Il donna ensuite avis de cette entrevue à Dom Estevan de Urizar, & ce Gouverneur trouva très bon tout ce qu'il avoit fait. Mais il lui ordonna de déclarer aux Lulles qu'il ne pouvoit les recevoir au nombre de ses Alliés, qu'aux conditions suivantes, qu'il comptoit bien que cette Nation ne feroit aucune difficulté d'accepter, si elle connoissoit bien ses intérêts, puisqu'elle n'en pouvoit même demander qui lui fussent plus avantageuses. La premiere, qu'ils seroient incorporés à la Couronne d'Espagne, comme Sujets libres & Vassaux immédiats du Roi, sans pouvoir être donnés en Commande, ni attachés au service personnel d'aucun Particulier.

1710. La ſeconde, qu'ils accepteroient tel emplacement qu'on voudroit leur aſſigner, avec promeſſe d'avoir égard, autant qu'il ſeroit poſſible, à leur commodité. La troiſieme, qu'ils ſe reconcilieroient ſincèrement avec les Malbalas, leurs anciens Ennemis; qu'ils pardonneroient & oublieroient tous les ſujets de plainte qu'ils en avoient reçus, comme il venoit de faire lui-même, & qu'afin d'établir une parfaite concorde entre eux, les Caciques des deux Nations ſe verroient, & prendroient de concert les plus juſtes meſures, pour lever tous les obſtacles qui pourroient empêcher cette réconciliation; & que ſi dans la ſuite il ſurvenoit entr'eux quelque différend, ils prendroient pour arbitre le Gouverneur de la Province. La quatrieme, que ſi les Grands Lulles accédoient à ce Traité, il dépendroit de lui de les réunir avec les petits Lulles, ou de les ſéparer, ſelon qu'il le jugeroit à propos, en quoi il ne conſulteroit que l'avantage des uns & des autres.

Toute la Nation ſe donne aux Eſpagnols.

Coronel ne fit difficulté ſur aucun de ces points; il commença par ſe reconcilier avec les Malbalas, & cela ſe fit dans un grand feſtin, où l'on eut ſoin qu'il ne ſe paſſât rien contre le bon ordre. Peu de jours après, Alurraldé & La Nieva, eurent ordre de marcher contre les Mocovis, & de mener à cette Expédition, le premier, un corps de Malbalas, & le ſecond, une troupe de Lulles; & tous furent charmés qu'on leur fournît une ſi belle occaſion de faire preuve de leur fidélité & de leur courage. Cette petite Armée ſe mit en campagne le quatrie-

me d'Octobre; elle croïoit surprendre Notiviri, lequel, à ce qu'on venoit d'apprendre, après avoir pris le chemin du Païs des Abipones, s'étoit arrêté dans un lieu, où il n'imaginoit pas qu'on pût le découvrir; mais il fut instruit à tems qu'on l'avoit découvert, & poursuivit sa route vers les Abipones. 1710.

Il n'y arriva cependant pas avec tout le monde qu'il avoit en partant de son Païs; car les *Chunipis*, sur les Terres desquels il passa, irrités de ce qu'il avoit attiré les Espagnols de leur côté, surprirent une partie de ses Gens, & les taillerent en pieces. Les Mestres de Camp eurent aussi de quoi se consoler de ce qu'il leur avoit échapé, par l'acquisition qu'ils firent du Corps des petits Lulles, que commandoit le Cacique Galvan, & des trois Tribus, dont étoit composée la Nation des grands Lulles. Le Gouverneur apprit ces heureuses nouvelles tandis qu'il étoit occupé, en-deça de la Riviere rouge, à gagner d'autres Nations, qui ne faisoient la guerre, que quand on leur en donnoit quelque sujet, & dont les Espagnols n'avoient jamais eu aucun lieu de se plaindre.

Le Gouverneur entreprend de gagner deux Nations.

C'étoit les Chunipis, dont je viens de parler, & les Vilelas, de tout tems Alliés des Malbalas, & Ennemis des Tobas, des Mocovis, des Aguilotes, des Mataguayos, & des Palomos; mais ils se contentoient de se tenir sur la défensive, & elle leur réussissoit ordinairement, parcequ'il y avoit entr'eux beaucoup de concert, & qu'ils avoient d'ailleurs la réputation d'être Braves: c'étoit sur-tout la douceur de leur ca-

1710. ractere, qui faisoit souhaiter à D. Estevan de se les attacher. Il esperoit même d'autant plus d'y réussir, que ces Indiens n'avoient presqu'aucun des vices qui sont si communs parmi les autres Peuples du Chaco, & qu'étant fort pauvres, il se persuadoit qu'on viendroit plus aisément à bout de leur faire goûter la Morale de l'Evangile, & de les réunir dans des Réductions, où ils seroient assurés de ne jamais manquer du nécessaire.

Il reçoit du secours de Buenos Ayrès.

Tandis qu'il songeoit aux moïens d'exécuter ce projet, il eut nouvelle que deux cents Espagnols, envoïés par Dom Manuel de Velasco, Gouverneur de Rio de la Plata, pour renforcer son Armée, remontoient déja la Riviere rouge. Il craignit que ces Troupes, qui n'étoient pas instruites du dessein qu'il méditoit, ne fissent quelque hostilité contre les deux Nations, dont il vouloit se faire des Alliés, & qui se trouvoient assez naturellement sur leur chemin; & il fit partir deux détachemens sous la conduite des Mestres de Camp Dom Fernand de Lisperguer, & Dom Jean de Elizondo, avec ordre d'assurer les Chunipis & les Vilelas qu'il seroit charmé de les avoir pour Amis, & de leur offrir des Emplacemens auprès des Malbalas, leurs anciens Alliés, dont ils envieroient certainement le bonheur, s'ils en étoient les témoins. Il leur ordonna de plus, s'ils rencontroient le secours qui lui venoit de Buenos-Ayrès, d'avertir les Officiers de ne donner aucun sujet de plainte à ces deux Peuples, & s'ils ne les rencontroient pas, de laisser aux Caciques de ces mêmes Indiens des Lettres qui puissent

leur servir de Sauve-garde, au cas que les Espagnols entrassent sur leurs Terres. 1710.

Les Mestres de Camp partirent le cinquieme d'Octobre. Lisperguer passa la Riviere; Elizondo, resta en-deçà : celui-ci rencontra bientôt des Malbalas, qui lui dirent qu'il n'étoit pas loin de l'Habitation des Chunipis; & il leur en dépêcha deux pour les avertir qu'il étoit chargé de la part du Gouverneur du Tucuman de faire alliance avec eux. Les deux Députés s'acquitterent fort bien de leur commission : un Capitaine Chunipi vint saluer le Mestre de Camp, & lui témoigner que sa Nation étoit très disposée à bien vivre avec les Espagnols : il lui fit beaucoup de caresses; mais il crut entrevoir qu'il n'étoit pas sans quelque défiance : & en effet, lorsque le Mestre de Camp lui parla d'un Etablissement auprès des Mabalas, le Cacique ne lui dissimula point que sa Nation y auroit une grande répugnance.

Il n'insista point, & il lui remit la Lettre du Gouverneur pour le Commandant des Espagnols, qui venoient de Buenos-Ayrès. Il fit ensuite planter une Croix en deux endroits différens, où les Espagnols pourroient passer, y attacha des Ecriteaux qui disoient la même chose que la Lettre; & aïant su que les Mocovis étoient de l'autre côté de la Riviere, il prit le parti de retourner vers le Gouverneur pour lui rendre compte de ce qu'il avoit fait. Lisperguer de son côté avoit marché trois jours sans rencontrer aucun Indien, mais le quatrieme au soir, tandis qu'il donnoit l'ordre pour cam-

1710. per, on l'avertit qu'on avoit découvert des traces toutes récentes de Mocovis. Il commanda à ceux qui lui donnoient cet avis, de suivre ces traces; & ils apperçurent bientôt une Troupe de ces Barbares, dont les uns étoient dans leurs Cabannes, & les autres occupés à la pêche sur le bord de la Riviere.

Aventure d'une petite Fille Espagnole.

Sur le rapport qu'ils en firent au Mestre de Camp, il marcha pour les surprendre, & fit attaquer en même tems les Cabannes & les Pêcheurs; mais les uns & les autres se jetterent dans la Riviere avant qu'on fût à eux. Les Espagnols s'y jetterent presqu'aussitôt, mais comme ils étoient vêtus & armés, leurs Officiers les obligerent de revenir à terre. Dans ce moment Lisperguer apperçut une petite Fille, qui alloit à fond; il appella un Cavalier, & lui dit d'aller au secours de cet Enfant. Le Cavalier se jetta aussitôt à l'eau, sans même se donner le tems de se deshabiller, quoiqu'il ne sût pas nager. Comme il approchoit de l'Enfant, dont il ne paroissoit plus qu'un bras, il perdit terre. Il se recommanda à Dieu, fit un effort, saisit le bras de l'Enfant, & la tira sur le rivage.

Il ne pouvoit pas comprendre comment il ne s'étoit pas noïé; mais il ne fut pas moins étonné d'entendre la petite Fille lui parler avec un sens aussi rassis, que s'il ne lui étoit rien arrivé, & lui dire en Espagnol; Monsieur, *allons au Logis* (1); car il la croïoit Mocovie. Mais c'étoit une Espagnole, nommée Françoise de Tobar, âgée alors

(1) *Vamonos à Casa.*

de dix ans, & qui avoit été prise plusieurs années auparavant, auprès de Salta, par des Mocovis. Ceux, à qui elle appartenoit, lui avoient rasé la tête, & l'avoient marquée au bras, suivant la coutume de ces Barbares; & voïant les Espagnols fondre sur eux, ils l'avoient jettée dans la Riviere, afin qu'elle s'y noïât, de peur que si elle tomboit entre les mains de ceux de sa Nation, elle ne découvrît leurs retraites. Mais elle avoit intéressé le Ciel à sa conservation; dans un âge si tendre elle ne manquoit pas un jour à dire ses prieres ordinaires, & lorsque quelqu'un lui demandoit ce qu'elle faisoit, elle répondoit qu'elle prioit Dieu de la délivrer de sa captivité, & qu'elle espéroit d'obtenir cette grace par l'intercession de la Sainte Vierge, sa bonne Mere. 1710.

Les Chunipis se rendent aux Espagnols.

Cependant la Riviere s'étoit enflée tout-à-coup; ceux des Mocovis, qui se trouverent au milieu, furent tous noïés, & les Espagnols sauverent les Femmes & les Enfants, qui étoient encore assez près du bord. Ils mirent ensuite le feu aux Cabannes, où ils n'avoient trouvé qu'environ vingt Chevaux. Deux ou trois jours après, ils rencontrerent des Malbalas; & Lisperguer en engagea un à aller trouver une seconde troupe de Chunipis, qui n'étoit pas loin, pour l'inviter à venir traiter avec lui. Le Chef vint dès le lendemain accompagné de trente-quatre Guerriers, & demanda au Mestre de Camp ce qu'il souhaitoit de lui. Lisperguer répondit que le Gouverneur avoit assemblé l'élite de ses Troupes pour châtier les Mocovis & leurs Adhérans, des Brigandages

1710. qu'ils avoient exercés dans sa Province ; qu'il ne vouloit pas confondre avec ces Barbares, des Nations tranquilles, auxquelles il n'avoit rien de pareil à reprocher ; que la sienne étant de ce nombre, il avoit ordre de lui dire qu'il ne tiendroit qu'à elle de jouir sur les Frontieres du Tucuman, des avantages que les Malbalas s'étoient déja procurés, en faisant alliance avec les Espagnols. Le Cacique répondit qu'il acceptoit avec joie ce parti, & alla sur-le-champ rassembler ses Vassaux, en disant qu'il feroit son possible pour engager toute sa Nation à se réunir & venir se remettre à la disposition du Gouverneur.

On manque les Vilelas.

Il ne restoit plus à gagner que les Vilelas ; mais le trop de confiance que Lisperguer eut en l'Homme du monde, dont il devoit plus se défier, lui en fit manquer l'occasion. J'ai dit que le Gouverneur avoit donné à cet Officier, pour lui servir de Guide, un Prisonnier Mocovi, en lui recommandant de le veiller de près : il lui avoit même permis de punir de mort la premiere perfidie qu'il lui feroit. Coquini, c'étoit le nom de ce Scélérat, se comporta assez bien d'abord, ou peut-être ne trouva pas si-tôt une occasion de trahir les Espagnols ; & Lisperguer, qui n'avoit point d'autre Trucheman que lui pour traiter avec les Peuples du Chaco, crut trop aisément qu'un Homme, dont la vie étoit entre ses mains, n'oseroit lui être infidele.

Il ne le connoissoit pas assez : Coquini ne se soucioit pas de mourir, pourvû qu'il assouvît la haine qu'il portoit aux Espa-

gnols, & il profita de la premiere occasion qu'on lui en fournit en lui permettant de traiter seul avec le Cacique des Vilelas. Il les lui peignit avec des couleurs si noires, que cette Nation, qui étoit très disposée à suivre l'exemple des Chunipis, n'en voulut plus entendre parler, & qu'on crut avoir beaucoup fait, en l'engageant à donner sa parole qu'elle demeureroit neutre. Lisperguer découvrit bientôt ce qui faisoit rejetter aux Vilelas l'alliance des Espagnols, & condamna le perfide Trucheman à être pendu. Coquini reçut l'Arrêt de sa mort sans changer de visage, & parut bien moins regretter la vie, que charmé de la perdre pour avoir satisfait sa passion. 1710.

Mesures du Gouverneur pour assurer les Frontieres.

On se trouvoit alors à la fin d'Octobre, & les Rivieres commençoient à se déborder partout. Dom Estevan de Urizar, aprés avoir mis en bon état toutes ses Frontieres, fit lever dans toutes les Villes du Tucuman de nouvelles Milices pour les garder, & licencia celles qui avoient fait la Campagne. Il ordonna aux Officiers, qui devoient commander les nouvelles levées, d'envoïer de tems en tems des Détachemens pour découvrir les retraites des Ennemis, & pour faire des prisonniers; mais les seuls Tobas eurent l'assurance de se montrer. Ils feignirent d'abord de vouloir se soumettre; ils donnerent même des Otages; mais ils manquerent à toutes leurs paroles. On fit sur eux des Prisonniers: les Otages demeurerent Captifs, & ils parurent très peu sensibles à ces pertes.

D'autre part, le Gouverneur avoit cru

1711. menerent les Malbalas à Buenos-Ayres, où ils furent donnés en Commande à des Particuliers qui en userent bien; & comme le plus grand nombre n'avoient point eu de part à ce qui s'étoit passé, tous se firent Chrétiens de bonne foi.

Suite de ce qui regardoit les Ojatas & les Lulles.

Dom Estevan comprit par cet événement, qu'il ne devoit pas encore s'éloigner si-tôt de la Frontiere : il partit de bonne heure de Salta, où il avoit passé l'Hiver, & alla camper sur la Riviere de Valbuena, où il établit son quartier général. Il ne se passa rien de considérable pendant cette seconde Campagne; nous apprenons seulement par une Lettre du Gouverneur au Pere Garriga, Visiteur des Jésuites, & dont je parlerai bientôt, que les Lulles & les Ojatas, non-seulement remplirent très bien les engagemens qu'ils avoient pris avec le Général, mais qu'ils témoignoient alors un grand empressement pour être instruits des vérités du Salut. L'Historien du Chaco, qui est entré dans le plus grand détail sur tout ce qui s'est passé à l'occasion de cette guerre, ne dit plus rien des Chunipis depuis ce que nous en avons rapporté; ce qui pourroit faire juger que, s'ils persisterent dans l'alliance qu'ils avoient faite avec les Espagnols, ils ne parurent point disposés à embrasser le Christianisme.

Quand aux Lulles & aux Ojatas, le Gouverneur songea sérieusement à en composer deux Réductions. Il en écrivit le quatrieme de Septembre 1711, au Pere Garriga, le priant, & lui enjoignant au nom du Roi, de s'en charger. Ce Pere étoit alors dans le

cours

cours de ses Visites; & le Pere Matthieu Sanchez, Recteur du Collége de Cordoue, à qui la Lettre fut adressée, manda à Dom Estevan qu'il étoit alors impossible de lui donner un Missionnaire pour les Ojatas, parceque depuis treize ans il n'en étoit venu aucun d'Espagne, le Pere Burgès, qui l'année précédente en amenoit une nombreuse recrûe, aïant été pris par les Hollandois. C'étoit celle qui étoit partie d'Europe avec l'Archevêque de Lima, & dont nous parlerons dans la suite. 1711.

Quand aux Lulles, ajoûtoit le Pere Sanchez, le Pere Machoni, qui depuis le commencement de la guerre a toujours travaillé à l'instruction de ces Indiens, pourroit en être chargé. Dom Estevan n'ignoroit point l'accident, qui causoit la disette de Missionnaires, & fut obligé, à son grand regret, d'envoïer aussi les Ojatas à Buenos-Ayrès, parcequ'il jugeoit dangereux de laisser sans Pasteur ces Indiens, si près de leur Païs & de leurs anciens Alliés. Il les adressa à Dom Jean de Arregui, auquel il avoit déja addressé les Malbalas, parcequ'il étoit bien assuré que ce Gentilhomme, dont il connoissoit la vertu, le désintéressement, & le zele pour le salut des Indiens, auroit plus d'attention à procurer la conversion de ceux dont il seroit le Maître, qu'à l'utilité qu'il pourroit tirer de leurs services; & son espérance ne fut point trompée.

Il donna ensuite toute son attention aux Lulles, dont la Réduction fut placée sur la Riviere de Valbuena, sous le nom de *Saint-Antoine*, & dont le Pere Machoni avoit

1711.

Précautions du Gouverneur pour donner des fondemens solides à la Réduction des Lulles.

déja pris possession. Comme il étoit à craindre qu'étant si près des Habitations Espagnoles, elle ne fût inquiétée par ces Voisins, toujours mécontens des Indiens soustraits aux Commandes, afin de leur ôter tout moïen de la troubler, il écrivit au Roi pour le prier de confirmer ce qu'il avoit fait; & Philippe V donna un Decret, qui fut signifié au Pere Jean de Castañeda, Procureur général des Indes pour les Jésuites, par une Lettre de Dom François Castejone, Secretaire général du Conseil roïal des Indes, datée du dixieme de Janvier 1712, & que le Pere Lozano rapporte toute entiere dans son Histoire du Chaco (1). Elle porte que l'intention de Sa Majesté Catholique est que, non-seulement la nouvelle Réduction des Lulles, mais encore toutes celles qu'on pourroit dans la suite fonder dans le Chaco, soient mises sous la direction des Peres de la Compagnie de Jesus, & gouvernées dans la même forme, & avec les mêmes Charges, & les mêmes Priviléges, que celles des Guaranis, qui sont dans les Gouvernemens du Paraguay & de Rio de la Plata.

Son zele & son désintéressement.

A cette précaution pour assurer la liberté des Lulles, D. Estevan de Urizar en ajoûta plusieurs autres, pour les garantir de la séduction de la part des Infidéles, pour les mettre en état de ne rien craindre de leurs Ennemis, & pour leur subsistance : non-seulement il pourvût à ce qu'ils ne manquassent de rien, jusqu'à ce qu'ils fussent en état de se procurer par leur travail tous leurs besoins, mais il voulut encore que les Sol-

(1) Descripç. chorograp. del gran Chaco. p. 431.

dats qui étoient en garnison dans le Fort de Valbuena, leur aidassent à se loger. Il les avoit placés assez près de ce Fort, pour en être défendus par son artillerie, & il fit environner leur Bourgade d'un mur capable de la garantir des surprises. Il avoit aussi remarqué dans sa derniere Campagne, qu'il n'y avoit pas beaucoup d'union ni de concert entre les grands & les petits Lulles, & il jugea à propos de les séparer. Il fit partager la Réduction en deux par un mur, & chaque partie eut son Missionnaire; mais ces Peres n'y furent pas logés, parcequ'ils étoient en même tems chargés de la Garnison du Fort, à laquelle on n'avoit pu donner un Aumônier. 1712.

Ce fut le Pere de Yegros, qui fut associé au Pere Machoni, & tous deux eurent ordre de coucher dans le Fort. Tout cela fut fait sous les yeux & aux dépens du Gouverneur, qui avant que de retourner à Salta, assembla tous les Lulles, & leur fit un discours très touchant, pour les engager à recevoir avec docilité les instructions de leurs Pasteurs. Il leur promit ensuite de leur fournir encore pour l'année suivante de quoi vivre & se vêtir, à condition que pendant ce tems-là ils se mettroient, par leur travail, en état de n'avoir plus besoin de ce secours. Tous lui protesterent un attachement inviolable, une reconnoissance éternelle, & une parfaite obéïssance. Il ne douta point que ces promesses ne fussent sinceres; cependant il les connoissoit trop, pour compter beaucoup sur leur constance. D'ailleurs une

1712. maladie épidémique regnoit alors parmi eux; elle en avoit enlevé plusieurs, & un assez grand nombre s'étoit refugié dans les Bois, de sorte qu'à son départ il ne restoit dans la Réduction qu'environ douze cents Personnes.

C'en étoit encore assez pour exercer les deux Missionnaires, & même pour mettre leur patience aux plus rudes épreuves. Il falloit commencer par rendre ces Barbares capables de faire des réflexions, de vivre en société, & de comprendre la nécessité de travailler pour se procurer la nourriture & l'entretien. On n'y réussit que très imparfaitement, & le Gouverneur se vit contraint de les nourrir bien plus longtems, qu'il ne s'y étoit attendu. Ce fut bien pis encore, quand il fallut les instruire de nos saints Mysteres, & leur faire connoître la sainteté de la Morale Chrétienne. Comme ils étoient sujets à tous les vices, dont on peut imaginer que sont capables des Sauvages aussi stupides, que j'ai déja représenté ceux-ci, il ne falloit rien moins qu'un miracle de la Grace pour leur en inspirer de l'horreur; c'est tout dire, que la premiere idée qu'on leur donna de la sainteté de l'Evangile, leur causa une fraïeur, dont on désespéra quelque tems de les faire revenir, quoiqu'on n'eût rien négligé pour mettre ses maximes & ses préceptes à la portée de leur foible raison.

A tout cela survint le préjugé ordinaire que le Baptême étoit un poison; & quoiqu'il ne fût fondé que sur ce que dans les commencemens on ne l'administroit,

même aux Enfans, que dans le cas d'une mort prochaine, les Lulles le porterent si loin, que pendant un assez long-tems ils regarderent leurs Missionnaires comme des Assassins ; que ces Peres ne pouvoient plus approcher d'aucun Malade, & que ceux mêmes, qui manquoient de tout dans leurs maladies, aimoient mieux mourir sans secours, que d'en recevoir de leurs mains, & se faisoient même transporter dans des lieux, où ils n'avoient pas à craindre que ces Religieux les découvrissent.

1712.

Conversions miraculeuses.

Enfin le Seigneur, touché de la patience de ses Ministres, & de leur persévérance au milieu de tant de sujets de se rebuter, commença de faire luire à leurs yeux quelques raïons d'espérance que leurs travaux ne seroient pas toujours stériles. Quelquefois, lorsqu'ils s'y attendoient le moins, ils rencontroient de ces Ames prédestinées, que Dieu s'est réservées parmi les Nations les plus rebelles à sa Grace, & auprès desquelles ils n'avoient qu'à seconder les opérations de l'Esprit sanctificateur. Le Pere Machoni eut un jour la consolation de voir mourir entre ses bras un jeune Homme de vingt ans, attaqué d'une petite vérole, qui lui avoit couvert tout le corps d'ulceres où les vers fourmilloient, & dont la Grace faisoit un prodige de patience, & d'une amoureuse résignation à la volonté de Dieu.

Plus d'une fois ce Missionnaire & son Collegue se sentirent fortement inspirés de promettre la guérison aux Malades, s'ils recevoient le Baptême, & l'événement

1712. faisoit connoître que l'inspiration venoit du Ciel. Le Pere Machoni rencontra un jour une Femme, qui tenoit entre ses bras un Enfant près d'expirer ; après avoir inutilement fait bien des instances pour l'engager à lui permettre de le baptiser, il se recueillit un moment, supplia le Seigneur d'honorer en cette rencontre le Ministere qu'il exerçoit pour la gloire de son nom ; il pria l'Apôtre des Indes d'être l'Avocat de ce petit innocent auprès de Dieu ; & sa priere finie, il dit résolument à la Mere, que si elle consentoit qu'il donnât le Baptême à son Enfant, il se tenoit assuré de le lui rendre en parfaite santé. Elle le lui remit aussi-tôt entre les mains, il le baptisa, & à l'instant même il fut guéri. La Mere, ne se possédant pas de joie, demanda aussi-tôt à être instruite, & a été jusqu'à sa mort une très fervente Chrétienne.

Trois Apostats s'opposent à la conversion des Lulles.

Mais le plus grand obstacle à la conversion des Lulles venoit de trois d'entre eux qui avoient été baptisés long-tems auparavant, & n'avoient jamais eu de Chrétien que le caractere, qu'ils deshonoroient par les vices les plus infâmes. Comme ils étoient fort accrédités dans leur Nation, le Pere Machoni n'avoit rien négligé pour les regagner, & après y avoir emploïé les présens, les caresses & les bons offices, il s'étoit flatté d'y avoir réussi. Pour se les attacher davantage, il procura au plus considérable des trois, nommé Fernand, le titre de Mestre de Camp, & aux deux autres, qui se nommoient

Calixte & Grégoire, celui de Capitaines; mais les amitiés & les bienfaits firent sur ces cœurs pervers ce que le feu fait sur certains fruits, qu'il durcit, au lieu d'amollir. Fernand se ménagea avec le Missionnaire tandis qu'il eut besoin de lui pour se bien mettre dans l'esprit du Gouverneur; dès qu'il n'eut plus rien à en esperer, il cessa de se contraindre.

Le Missionnaire aïant un jour parlé publiquement contre l'impudicité & l'ivrognerie, ce Malheureux prit la parole, & dit tout haut qu'il ne falloit rien croire de tout ce que disoit le Prêtre Espagnol; qu'il avoit vû quantité d'Indiens, qui faisoient une profession ouverte du Christianisme, lesquels s'enivroient tous les jours, & à qui leurs Curés n'en faisoient pas un crime; » quand au commerce des » Femmes, ajoûta-t-il, l'exemple des Es» pagnols prouve bien que la Religion » Chrétienne laisse sur cela une grande » liberté; car on ne peut pas douter qu'ils » ne soient fort attachés à cette Religion, » & cependant personne n'ignore qu'ils ne » se contraignent nullement sur cet arti» cle; il ne faut que voir ce qui se passe » tous les jours dans leur Fort. On peut juger quelle impression fit ce discours sur ceux qui l'entendirent, & dont plusieurs n'avoient été que trop souvent témoins des désordres qui regnoient dans cette Garnison.

Plusieurs grands Lulles se retirent.

La contagion n'avoit pas encore gagné les grands Lulles; mais Fernand n'aïant pu les corrompre, s'attacha de telle sorte

1712. à les chagriner, qu'il y en eut un très grand nombre qui sortirent de la Réduction. Peu s'en fallut même, que de part & d'autre on n'en vînt aux mains, & que cette nouvelle Colonie n'essuïât toutes les horreurs d'une guerre civile. Les deux Missionnaires furent plus d'une fois sur le point d'être les Victimes de leur zele pour rétablir la paix. Ils se firent pourtant à la fin respecter par leur intrépidité, & par l'autorité qu'ils surent conserver à leur ministere; mais ils ne purent jamais parvenir à le rendre bien fructueux.

Le Pere Machoni calomnié.

Cependant Fernand, persuadé que tandis que le Pere Machoni seroit dans la Bourgade, il ne viendroit pas à bout du dessein qu'il avoit de la faire évacuer, comme il en étoit convenu avec ses deux Associés, mit de concert avec eux tout en usage pour le décréditer en le perdant de réputation & par-là l'obliger à se retirer, ou pour engager le Gouverneur à le rappeller. Ils publierent donc contre lui les calomnies les plus atroces, mais dont l'énormité même leur fit perdre toute créance. Cette voie leur aïant si mal réussi, ils en prirent une autre. Fernand fit semblant de se réconcilier avec les grands Lulles, & prenant l'occasion d'une maladie qui couroit dans leur quartier, & dont un de leurs Chefs étoit en danger de mourir, il leur dit que le seul moïen qui leur restoit de sauver leurs vies, étoit de retourner chez eux; » & pour vous montrer, ajoûta-t-il, que » je vous donne un bon conseil, je vais » le prendre pour moi-même. Il sortit en

effet sur-le-champ de la Réduction avec cinquante Familles, & cet exemple fut bientôt suivi de plusieurs grands Lulles, qui emmenerent avec eux leur Chef malade, malgré lui; car il étoit Cathécumene, & bien résolu à recevoir le Baptême. 1712.

Baptême d'un Chef des grands Lulles.

Le Pere Machoni en fut averti le lendemain, Fête de l'Ascension, à son réveil: il monta aussi-tôt à cheval pour suivre les Fugitifs qui étoient déja logés dans un Bois fort épais, éloigné de quatre lieues de la Réduction. Il y pénétra accompagné d'un seul Indien, & rencontra Calixte armé d'une lance, qui lui demanda ce qui l'amenoit. Il répondit qu'il venoit visiter le Malade, & lui apporter quelques remedes & quelques rafraîchissemens: » il est mort & enterré, répondit l'Apos» tat, ainsi tu peux t'en retourner. Le Pere, jettant les yeux à droite & à gauche, apperçut comme un corps étendu à terre, & couvert d'une robbe: il descendit de cheval pour voir ce que c'étoit, & trouva le prétendu Mort, qui avoit encore toute sa connoissance, mais qui étoit fort mal.

Il l'embrassa, lui dit qu'il étoit venu pour le chercher, & lui demanda s'il n'étoit pas toujours dans la résolution de recevoir le Baptême; le Malade aïant répondu qu'il le souhaitoit de tout son cœur, il lui rafraîchit en peu de mots la mémoire des principaux articles de la Foi, & après lui avoir fait faire les Actes qui convenoient à la situation où il se trouvoit, il le baptisa, & reçut presqu'aussi-tôt ses derniers soupirs; puis, après avoir inutile-

1712. ment eſſaïé de ramener au Bercail les Brebis qui s'égaroient, il ſe retira fort triſte avec la ſeule conſolation d'avoir aſſuré le ſalut d'une ame rachetée par le ſang de Jeſus-Chriſt, & avec l'eſpérance que ceux qui étoient reſtés dans la Réduction, n'étant plus expoſés aux ſuggeſtions des trois Apoſtats, ſeroient déſormais plus traitables & plus dociles.

Inconvéniens de ces Réductions domeſtiques.

Après tout il étoit bien difficile que ces Barbares, du caractere de ceux-ci, & qui s'étoient, rapprochés des Eſpagnols plutôt par crainte ou par intérêt, que par un vrai deſir d'aſſurer leur ſalut éternel, fuſſent bien diſpoſés à prendre les ſentimens, qu'on tâchoit de leur inſpirer. Trop d'obſtacles s'y oppoſoient, ſur-tout le voiſinage des Peuples du monde les plus éloignés du Roïaume de Dieu, & celui des anciens Chrétiens, qui malgré l'éclat extérieur qu'ils donnoient à la Religion, ne la décréditoient que trop ſouvent par leur conduite. Tout cela confirmoit les Miſſionnaires dans la penſée que ces Réductions domeſtiques ne feroient jamais des Chrétiens comparables aux Guaranis & aux Chiquites, qui n'étoient point expoſés à ces inconvéniens.

Mais, outre qu'ils avoient pour principe de ne ſe refuſer jamais à ce qu'on ſouhaitoit d'eux pour le ſervice du Roi, & de contribuer à leur maniere à la tranquillité des Provinces où ils avoient des Etabliſſemens, & que s'ils ne pouvoient pas ſe flatter de recueillir par-tout des fruits auſſi abondans & auſſi durables de

leur zele, qu'ils en recueilloient dans les endroits où rien n'y mettoit obstacle, ils ne perdoient point de vue que Dieu a ses Prédestinés dans toutes les Nations; qu'ils devoient toujours être prêts à servir d'instrumens à ses miséricordes; que la récompense de l'Apôtre n'est point attachée au succès de son Apostolat, & que quand il a reçu sa Mission de ceux à qui il doit obéir, il ne lui reste plus, pour remplir toute l'étendue de son Ministere, que de bien étudier le moment de la Grace, & de ne point le laisser échapper par sa faute. 1712.

1708-12.

Nouvelles expéditions du P. Cavallero chez les Mañacicas.

Tandis que ces choses se passoient sur les Frontieres du Chaco & du Tucuman, le Pere Cavallero, qui étoit retourné chez les Mañacicas, songeoit efficacement à recueillir & à rendre durables les fruits de ses pénibles courses dans leur Païs, en formant des Réductions où il pût réunir les Prosélytes qu'il avoit déja faits, & ceux qu'il se promettoit de faire dans la suite. Comme presque tout ce Païs est couvert d'épaisses Forêts, il ne trouva pour le premier Etablissement qu'il projettoit, qu'une assez vaste Campagne fort marécageuse, située dans le voisinage des *Tapacuras* & des *Paunaças*, & il y traça le plan d'une Bourgade, à laquelle il donna d'avance le nom de *la Conception*. Il y avoit, assez près de-là, trois petites Nations extremement sauvages, fort timides, par conséquent pacifiques, uniquement occupées du travail de la terre, & n'allant même, ni à la chasse, ni dans les Bois pour recueillir le miel, qui s'y trouvoit en abon-

1708-12. dance. Tous, Hommes & Femmes, y étoient entierement nus: ils rendoient aux Démons une espece de culte, qui n'avoit point d'autre motif que la crainte & l'intérêt; & ces deux passions, qui les dominoient également, les jettoient dans les superstitions les plus extravagantes.

L'Homme Apostolique les visita, & les trouva aussi dociles qu'il l'avoit espéré: il les guérit sans peine de la crainte des Démons, en leur en inspirant une plus douce & plus salutaire. Il leur fit comprendre qu'en vivant en société, ils seroient toujours assurés de ne jamais manquer du nécessaire, & il en fit sans peine les Habitans de la nouvelle Réduction. Il ne crut pas même devoir leur interdire d'abord la Chica, parcequ'ils en buvoient avec modération; mais il reconnut bientôt qu'il s'étoit trop flatté de les avoir guéris de leurs pratiques superstitieuses, & il les surprit pendant une nuit faisant les obseques d'une Femme avec leurs cérémonies ordinaires. Il leur en fit une severe réprimande; & le Ciel, par un exemple de terreur sur le Mapono qui y présidoit, & qui disparut dans l'instant sans qu'on ait jamais pu découvrir ce qu'il étoit devenu, acheva de leur inspirer une véritable horreur pour leurs superstitions.

Les Mañacicas les plus voisins de la nouvelle Bourgade s'y rendirent à la premiere invitation du Serviteur de Dieu: ceux qui en étoient plus éloignés furent réservés pour Saint-François-Xavier, & le Pere Hervas fut chargé de les y conduire: mais

arrivé chez eux il ne trouva plus que des offemens fecs; la pefte aïant fait mourir une bonne partie des Habitans, & diffipé le refte. Il alla porter ces triftes nouvelles au Pere Cavallero, qui étoit demeuré à la Conception, où ces deux Miffionnaires s'emploïerent toute une année à donner un forme folide à cette nouvelle Eglife. Cela fait, le Pere Hervas eut ordre d'y refter, & le Pere Cavallero partit pour aller chercher les Fugitifs, & pour remplacer les Profélytes que la mortalité lui avoit fait perdre à Saint-François-Xavier. 1708-12.

Il commença par une Nation, dont l'Hiftorien des Chiquites ne nous apprend ni le nom, ni la fituation: il fe contente de dire qu'elle étoit continuellement en guerre avec les Mañacicas, & beaucoup moins fauvage que toutes celles, dont elle étoit environnée; qu'il y avoit de l'ordre & de la police dans fon Gouvernement; que les Bourgades y étoient fort peuplées, les Rues bien percées; les Maifons propres, commodes, & affez bien ornées; que les Gens de guerre avoient des boucliers d'un tiffu de plumages entrelaffés avec art; que les Femmes travailloient délicatement les étoffes dont elles faifoient leurs vêtemens, & qu'elles les ornoient de fleurs brochées avec art.

On repréfenta au Pere, qu'il rifquoit beaucoup en allant fe mettre à la merci d'un Peuple guerrier & ennemi des Mañacicas, avec lefquels il ne pouvoit pas ignorer fes engagemens; mais il n'étoit pas aifé de l'effraïer, & il fut même engager

1509-12. un assez bon nombre de ses nouveaux Chrétiens à courir les mêmes risques que lui. Comme il approchoit de la premiere Bourgade, un Escadron de ces Indiens vint à sa rencontre, & sans vouloir l'entendre, décocha sur lui toutes ses fleches. Aucune ne porta, ce qui les surprit beaucoup; mais leur surprise augmenta, quand ils virent qu'il avançoit toujours d'un pas ferme; & ils prirent le parti de l'attendre. Son abord les charma, ils lui firent mille politesses, lui présenterent quelques-uns de leurs plus beaux boucliers, lui offrirent toutes sortes de rafraîchissemens, le conduisirent dans leur Bourgade, & le logerent assez près de leur Temple, qui donnoit sur la Place.

Aventure singuliere.

Ce jour là même on devoit faire à l'entrée de la nuit un enterrement, & le Missionnaire eut la curiosité d'examiner ce qui se pratiquoit dans ces cérémonies. D'abord on porta le corps au milieu de la Place, où les Parens & les Amis du Défunt vinrent l'embrasser, & lui dire les derniers adieux. On le plaça ensuite sur un bucher, où l'on mit le feu, puis on ramassa les cendres avec de grandes cérémonies accompagnées de gémissemens & de pleurs, & on les enferma dans une urne de terre. Un moment après, plusieurs Cavaliers parurent, & se formerent dans la Place, puis se séparerent, & allerent occuper toutes les avenues des rues qui y aboutissoient, gardant toujours un profond silence. A cette vûe les Néophytes qui accompagnoient le Pere Cavallero, saisis de peur, lui fi-

rent de si grandes instances pour l'obliger à se retirer sans attendre le jour, qu'il fut contraint d'y consentir, de peur qu'ils ne l'abandonnassent, & qu'ils n'osassent retourner à la Conception.

1710-12.

Les Espagnols enlevent & détruisent toute une Nation.

Il comptoit bien de retourner dans cette Bourgade, l'année suivante; mais, peu de tems après son départ, les Espagnols étant tombés sur ces Indiens, firent main-basse dans trois Bourgades sur ceux qui voulurent faire quelque résistance, mirent tous les autres à la chaîne; & les traiterent si mal, qu'il en mourut un très grand nombre en chemin. Le Pere Cavallero n'apprit cette triste nouvelle, qu'à son retour de Saint-François-Xavier, où il avoit fait un voïage. Il auroit bien voulu parcourir tout ce Païs pour tâcher de rassembler les restes dispersés de cette Nation; mais on y étoit si furieusement irrité contre les Espagnols, qu'il comprit qu'en s'exposant aux transports de ce Peuple, que sa présence ne manqueroit pas de reveiller, il ne feroit qu'aigrir une plaie, à laquelle il falloit laisser le tems de se refermer.

1711-12.

Courage du P. Cavallero.

Il prit donc le chemin de la Conception, où les Habitans le prierent de les retirer du mauvais air qu'ils respiroient, & il trouva enfin une belle Plaine, qui avoit les *Puizocas* à l'Orient, les *Cosocas* au Nord, & les *Cafiricas* à l'Occident. Ces derniers lui avoient envoïé des Députés pour le conjurer de venir les instruire; mais il se sentoit intérieurement porté à commencer par les Puizocas. Il ne voulut pourtant point se déterminer sans avoir fait tout

1711-12. ce qui dépendoit de lui pour connoître la volonté de Dieu. Prieres, jeûnes, larmes, pénitences, il mit tout en usage pour obtenir que le Ciel l'éclairât sur le parti qu'il avoit à prendre, & il crut enfin que sa Mission étoit pour les Puizocas, quoique toutes les fois qu'il avoit traité avec le Seigneur sur cette affaire, il n'eût jamais pensé à ces Barbares, sans ressentir ces frémissemens, ces sueurs froides, & ces défaillances, que cause pour l'ordinaire la vûe subite d'un grand danger.

Ces accidens firent même une si grande révolution dans son corps, qu'il en tomba malade, & fut obligé de garder le lit. Il en fut humilié; il rendit graces à Dieu de lui avoir fait sentir sa foiblesse, & il accepta avec une parfaite résignation tout ce que son divin Maître voudroit ordonner de lui. Il sentit aussi-tôt tout son courage renaître, & il partit de la Conception avec trente-six Néophytes, mais si foible, que de tems en tems il falloit le porter. Il n'eut pas été mieux reçu par les Chrétiens les plus affectionnés, qu'il le fut dans la premiere Bourgade des Puizocas. Il passa ensuite dans une seconde, où l'on enchérit encore sur l'accueil qu'on lui avoit fait dans la premiere. Il y fut logé proprement : ses Néophytes furent aussi très bien, mais séparément, & deux à deux, ou tout au plus trois à trois & partout bien regalés.

Il est tué par les Puizocas. Le Missionnaire reçut d'abord la visite du Cacique, lequel l'entretint quelque tems sur le sujet qui l'amenoit, puis le quitta:

sous quelque prétexte. Le Serviteur de Dieu prit ce moment pour réciter son office, & il n'avoit pas encore fini, que quelques-uns de ses Néophytes entrerent chez lui tout effraïés, pour l'avertir que la plûpart des autres venoient d'être massacrés, & qu'il n'y avoit pas un moment à perdre, s'il vouloit éviter le même sort. Un d'eux, voïant qu'il les écoutoit sans s'émouvoir, le chargea sur ses épaules, & se mit à fuir avec les autres. Chargé comme il étoit, il ne put suivre ses Compagnons. On les poursuivoit de près, & le Pere fut percé d'une fleche entre les deux épaules. Il se fit mettre aussi-tôt à terre, & ordonna au charitable Néophyte de se sauver. 1711-12.

Il étoit frappé à mort, & perdoit tout son sang : il eut cependant encore la force de planter en terre son Crucifix ; & de se mettre à genoux ; & tandis qu'il offroit à Dieu pour ses Meurtriers le sang dont il étoit couvert, ces Barbares l'acheverent à grands coups de macanas, le dix de Septembre de l'année 1711. Vingt de ses Néophytes l'avoient précédé au Ciel, & furent les premiers Mañacicas qui eurent le bonheur de signer leur Foi de leur sang. Cinq de ceux qui avoient pris la fuite, moururent de leurs blessures à la Conception, & tous témoignerent jusqu'au dernier soupir, qu'ils connoissoient le prix d'une mort si précieuse devant Dieu.

Le Pere Cavallero fut amerement pleuré par tous les Indiens qui l'avoient connu. On se disposoit à la Conception à aller retirer son corps des mains des Puizocas ; mais Ce qui arrive après sa mort.

1711-12. ces Barbares, qui craignoient que les Chrétiens ne se réunissent pour vanger sa mort, voulurent les prevenir. Ils envoïerent d'abord observer ce qui se passoit à la Conception ; & ceux qui en furent chargés aïant apperçu quelques Néophytes épars dans la Campagne, ils en tuerent un, & enleverent deux Femmes. La nouvelle en aïant été portée à la Réduction, y causa une si grande fraïeur, que plusieurs se réfugierent dans les Bois; ce qui obligea le Pere Jean de Benaventé, qui gouvernoit cette Eglise, d'envoïer demander du secours à Santa-Cruz. Le Gouverneur lui envoïa une Compagnie de Soldats, qui allerent droit à la Bourgade où le Pere Cavallero avoit été tué, & ils y arriverent au coucher du Soleil.

En quel état son corps est trouvé.

Comme ils avoient ordre de rapporter le corps du Serviteur de Dieu, ils camperent en attendant le jour. Vers le milieu de la nuit ils apperçurent assez près d'eux une lumiere, qui paroissoit quelquefois s'éteindre, & se rallumoit aussi-tôt. Au point du jour ils s'approcherent du lieu d'où elle partoit, & y trouverent le corps qu'ils cherchoient, le genouil gauche en terre, le pié droit dans une fosse pleine d'eau, la tête appüiée sur la main gauche, & vis-à-vis son Crucifix, qu'il sembloit regarder, & nulle marque de corruption dans tout le corps. Ils le chargerent sur une Mule, prirent le Crucifix & tout ce qu'ils trouverent auprès du corps, & se rendirent à la Conception, où le Pere de Benaventé ne put se dispenser de partager entre eux

ſes habits & preſque tout ce qui avoit été à ſon uſage. Telle fut la fin d'un des premiers Fondateurs de la République Chrétienne des Chiquites. 1711-12.

Caractere & gouvernement des Morotocos.

Elle étoit déja compoſée de cinq Réductions, où il n'y avoit rien à deſirer pour la ferveur ni pour le bon ordre, & l'on ſongea cette même année à en fonder une ſixieme. Le Pere de Zea ſe trouvant à Saint-Raphael, en tira pluſieurs Néophytes de la Nation des *Boxos*, pour aller à la découverte, & dans cette courſe il eut par haſard connoiſſance d'une Nation, à laquelle cette rencontre fut très avantageuſe; c'eſt celle des *Morotocos*. Ces Indiens different en bien des choſes, & même dans le langage, de tous leurs Voiſins. Ils ſont de la plus haute taille, & d'une complexion très robuſte. Ils font leurs javelots & leurs lances d'un bois très dur; manient ces armes avec beaucoup d'adreſſe, & tirent leurs fleches très juſte.

Parmi eux les Femmes avoient toute l'autorité, & non-ſeulement leurs Maris leur obéiſſoient, mais ils étoient encore chargés de tout ce qui concernoit le menage. Ces Femmes ne conſervoient jamais que deux Enfants, un de chaque ſexe, & faiſoient mourir les autres dès qu'ils étoient nés; & ce n'étoit pas ſeulement pour ſe débarraſſer du ſoin de les nourrir & de les élever, qu'elles en uſoient ainſi, mais encore pour couvrir leur libertinage. Quoiqu'il y eût dans cette Nation, comme dans toutes les autres, des Caciques & des Capitaines, on n'y remarquoit aucune for-

1711-12. me de Gouvernement ; l'autorité des Femmes ne s'étendoit point au-de-là de leurs Familles ; les Caciques & les Capitaines n'étoient que pour la guerre.

Ils se rendent à S.-Joseph.

Leur Païs, qui est par les vingt dégrés trente minutes de Latitude Australe, est sec & sterile, & tout environné de Montagnes. On y trouve des Forêts entieres de Palmiers, dont les troncs renferment une moëlle spongieuse : on en exprime le suc, & il sert boisson. Quoiqu'il y gele assez souvent en Hiver, les Hommes & les Femmes y étoient tout nus, aussi dit-on, qu'ils avoient la peau très dure, & de deux doigts d'épaisseur. Les Boxos en amenerent deux Enfants, qu'on voulut bien leur confier, pour apprendre la Langue Chiquite. Dès qu'il surent un peu se faire entendre, le Pere Suarez les reconduisit chez leurs Parens, pour lui servir d'Interprêtes : il instruisit par leur moïen toute la Nation des premiers principes du Christianisme ; il fut écouté avec respect, & avant la fin de l'année tous le suivirent à Saint-Joseph.

Conversion des Quiez.

Ces nouveaux Prosélytes firent connoître au Missionnaire quelques autres Nations, & surtout celle des *Quiez*, qu'il envoïa visiter par quelques-uns des plus anciens Néophytes, lesquels en amenerent aussi deux Enfants pour apprendre la Langue. Leurs Parens furent bientôt curieux de savoir si on les traitoit bien, & s'ils étoient contents. Ils les trouverent si charmés de la vie qu'ils menoient, & ils le furent eux-mêmes tellement de l'accueil

qu'on leur fit, que non-seulement ils résolurent de s'y fixer, mais qu'ils engagerent presque toute la Nation à les suivre. Quelques Familles n'avoient pu se résoudre à quitter leurs anciens foïers; mais en 1715 le Pere Suarez passant par leur Païs surmonta toute leur répugnance, & elles s'abandonnerent à sa conduite. 1711-12.

Du Païs des Zamucos.

Les Missionnaires des Chiquites avoient alors en vûe de s'étendre au Sud, persuadés qu'en s'approchant du Chaco, & tournant ensuite à l'Orient, ils viendroient plus aisément à bout d'établir dans leurs Réductions un Entrepôt pour faciliter la communication qu'on cherchoit depuis si long-tems entre le Tucuman & le Paraguay Leurs nouveaux Prosélytes leur donnerent la connoissance de plusieurs Nations, dont la situation paroissoit favorable à l'exécution de ce projet, & la principale étoit celle des *Zamucos*, composée de dix Bourgades assez éloignées les unes des autres, de sorte qu'elle occupoit une assez grande étendue de Païs. La résolution fut donc prise de leur aller annoncer Jesus-Christ.

La plus grande difficulté étoit d'avoir des Ouvriers, dont la disette étoit si grande, qu'on avoit été contraint quelque tems auparavant de répartir les Habitans de la Réduction de Saint-Jean-Baptiste dans les voisines, parcequ'on n'avoit pu leur donner un Pasteur. Mais il fallut bientôt les y faire revenir, les Infideles se rendant continuellement en si grand nombre dans celles où l'on les avoit envoïés, qu'elles

1711-.21. ne pouvoient plus les contenir. On ne rétablit pourtant point la Réduction dans sa premiere situation; on la plaça à neuf ou dix lieues vers le Sud-Est de Saint-Joseph, dans une très belle Plaine, nommée *Naranjal*. Le Pere Jean-Baptiste Xandra en fut chargé, & en très peu de tems elle fut aussi peuplée qu'aucune autre.

Tentative pour y fonder une Réduction.

Cela fait, le Pere de Zea se mit en Campagne au mois de Juillet 1716, avec un très grand nombre de Chiquites choisis. Il essuïa d'abord des tempêtes & des tourbillons de vents si terribles, que cela, joint aux débordemens des Rivieres, ne lui permit pas de faire plus de quatorze lieues en dix-huit jours. Il apperçut alors quelques Villages ruinés, où il ne rencontra qu'environ trente Indiens de la Nation des *Topiguias*, qu'il gagna à Jesus-Christ, & qu'il fit conduire à Saint-Joseph. Quelques lieues plus loin il se trouva à l'entrée d'un Bois fort épais, qui en avoit dix de long, & au travers duquel il fallut se faire un passage la hache à la main. Son exemple, & l'affection que lui portoient ses Néophytes, leur firent faire des efforts, dont ils ne se seroient pas eux-mêmes crus capables. En dix-neuf jours tout le Bois fut percé, quoique les Taons & d'autres Insectes semblables ne laissassent aux Travailleurs, ni le jour ni la nuit, un seul moment de repos.

Au sortir de ce Bois ils traverserent une vaste Campagne stérile, & terminée par une seconde Forêt, où il leur fallut recommencer le pénible travail qu'ils ne faisoient

que de quitter, & cela dans un Païs, qui ne fournit aucune espece de Gibier : on n'y trouve pas même de miel, si commun par-tout ailleurs. La terre n'y produit que quelques racines, dont l'amertume révolta jusqu'aux plus affamés. Ils découvrirent enfin deux Villages, mais ils n'y trouverent personne ; tous les Habitans s'étoient dispersés dans les Bois pour y chercher de quoi subsister. Le Pere de Zea les y alla trouver, & persuada sans peine à plusieurs d'aller à Saint-Joseph, où il les fit conduire. Il fut obligé quelque tems après d'y retourner lui-même avec tout le reste de sa Troupe, les forces leur manquant absolument pour aller plus loin. 1717.

Il avoit trop à cœur son entreprise, pour différer long-tems à la reprendre ; il n'attendit pas même que les pluies eussent cessé, & il partit de Saint-Jean-Baptiste avec douze Chiquites au mois de Février 1717. Mais après avoir emploïé quinze jours à se fraïer un chemin dans l'épaisseur des Bois, il se vit tout-à-coup en danger de périr par une crûe d'eau, qui croissoit de moment en moment, & qui l'obligea enfin de retourner sur ses pas. Il se remit en marche au mois de Mai, & le dix de Juillet il arriva à la premiere Bourgade des Zamucos. La joie que causa cette arrivée à ces Indiens, lui fit oublier toutes ses fatigues, & il est vrai qu'ils la lui témoignerent par toutes les démonstrations qu'ils purent imaginer, & que leur pauvreté leur permettoit. A la premiere proposition qu'il leur fit de reconnoître le Dieu des Chrétiens, ils ré-

Conversions de plusieurs Zamuços.

1717. pondirent que c'étoit le plus ardent de leurs desirs, & que s'ils ne l'avoient point encore adoré, c'est que personne ne le leur avoit fait connoître comme il venoit de faire.

» Si cela est, dit le Pere, commencez » par élever un Temple au Seigneur, & » réunissez-vous pour l'y adorer & le servir. » Deux Caciques déclarerent qu'ils étoient tout prêts à y travailler; mais ils ajoûterent qu'il falloit chercher un Emplacement plus convenable, que celui où ils étoient, & qu'ils ne doutoient point qu'après cela tous les Zamucos ne s'y réunissent. Le Missionnaire approuva leur dessein, & leur dit que tandis qu'ils disposeroient toutes choses pour cet Etablissement, il alloit chercher tout ce qui étoit nécessaire pour le Service divin; qu'il ne vouloit pourtant point partir, qu'ils n'eussent rendu leurs premiers hommages à Jesus-Christ. Il fit aussi-tôt planter une Croix, que tous adorerent à genoux, tandis que les Chiquites chantoient le *Vexilla* & les Litanies de la Vierge. Il déclara ensuite que la Réduction, à laquelle ils alloient travailler, seroit sous la protection de Saint Ignace, après quoi il prit congé d'eux, en leur promettant de ne point tarder à revenir. Il rencontra sur sa route environ cent Indiens qui se donnerent à lui, & qui le suivirent à Saint-Jean-Baptiste.

Le Pere de Yegros & le Frere Albert Romero aux Zamucos.

A-peine y étoit-il arrivé, qu'on lui rendit une Letere de son Général qui le chargeoit du gouvernement de sa Province: il en fut extrêmement mortifié; car il avoit compté

compté de sacrifier le reste de ses jours à conduire les Zamucos dans les voies du salut. Mais il fallut obéir, les représentations ne pouvant avoir lieu dans un si grand éloignement. Il chargea le Pere Michel de Yegros de l'Entreprise qu'il avoit commencée, & ce Missionnaire partit au commencement d'Avril 1718. Mais quoiqu'il eût pris la précaution de prévenir la saison de la plus grande sécheresse, il se trouva bientôt tellement dépourvu d'eau, que pour ne pas s'exposer à périr de soif avec tous ses Néophytes & les Bêtes de charge, il fut obligé de rebrousser chemin. 1718.

Il se remit en marche au mois de Septembre avec le Frere Albert Romero, & il tomba bientôt dans l'inconvénient opposé à celui qui avoit rendu inutile son premier voïage; il courut bien des risques de se noïer, & ce ne fut qu'avec des peines infinies, qu'il gagna la Forêt la plus voisine des Zamucos. Il fit prendre alors les devants à quelques Chiquites pour avertir les Indiens de sa prochaine arrivée, & porter au principal Cacique une canne fort propre, & une veste de couleur. C'étoit un présent considérable dans le goût des Indiens. Le Cacique le reçut avec beaucoup de reconnoissance, & caressa fort les Chiquites.

Comment ils y sont reçus.

Le lendemain il alla avec les plus considérables de sa Bourgade au-devant du Missionnaire, qu'il rencontra au sortir de la Forêt, & auquel il rendit de grands respects. Ils marcherent ensuite jusqu'à l'endroit, où la Croix étoit plantée, & où

1718. tout le Peuple les attendoit. La joie étoit peinte sur tous les visages, & le Cacique prenant la parole, dit que malgré la grande disette de vivres qu'ils souffroient, il n'avoit permis à personne de s'éloigner jusqu'à l'arrivée du Pere de Zea; qu'il l'avoit attendu avec la plus grande impatience; qu'il avoit souvent envoïé à la découverte; qu'il y étoit allé lui-même, & qu'on pouvoit juger, par cet empressement, du plaisir que lui causoit la venue de celui qui venoit le remplacer, & dégager sa parole.

Cependant on n'avoit rien fait de ce qu'on avoit promis au Pere de Zea : l'emplacement n'étoit pas même encore choisi pour la Réduction; mais le Pere de Yegros ne jugea pas à-propos d'en faire aucun reproche au Cacique. Après avoir visité tous les environs de la Bourgade, il en trouva un qui lui parut fort avantageux : il le proposa au Cacique, qui l'agréa; mais il dit au Missionnaire qu'il lui manquoit encore bien des choses, dont il ne pouvoit point se passer, qu'il ne trouveroit pas dans le Païs, & qu'il falloit aller chercher ailleurs; qu'il pouvoit donc retourner à Saint-Jean-Baptiste pour achever de prendre ses arrangemens, & que de son côté il alloit disposer ses Voisins à se réunir avec lui dans la Réduction qu'il trouveroit toute bâtie à son retour.

Le Pere partit aussi-tôt, ne resta que quelques jours à Saint-Jean-Baptiste, fit prendre les devants à plusieurs Chiquites, & les suivit de près. Mais quel fut l'éton-

tement de ces Néophytes, lorſqu'arrivés à la Bourgade des Zamucos, ils n'y trouverent perſonne, & pas une Cabanne qui ne fût réduite en cendres. Le Pere de Yegros, qui arriva peu de tems après, n'en fut pas moins ſurpris : il les envoïa de tous côtés s'informer de ce qu'étoient devenus les Zamucos, & il apprit enfin qu'ils s'étoient retirés à quelques journées de-là ſur le bord d'un Lac fort poiſſonneux; & qu'ils gardoient avec ſoin tous les Paſſages, par où l'on pouvoit y pénétrer. Le Frere Romero, qui ne l'avoit point quitté, s'offrit de tenter de parvenir juſqu'à eux : le Pere y conſentit, & le fit accompagner par quelques Chiquites. Ils prirent des chemins détournés qui les conduiſirent juſqu'à la retraite des Zamucos, leſquels parurent charmés de les voir. 1718.

Le Frere Romero & douze Chiquites maſſacrés par les Zamucos.

Le Frere leur demanda s'ils avoient oublié les engagemens qu'ils avoient pris avec le Pere de Yegros, & avec le Dieu des Chretiens ? Ils répondirent que non, & qu'ils étoient prêts à le ſuivre pour aller trouver le Miſſionnaire. Pluſieurs partirent en effet avec lui, & le Cacique ſe mit à leur tête. Ils ne l'entretinrent dans le chemin, que du deſir ardent qu'ils avoient de recevoir le Baptême, & de vivre en véritables Chrétiens. Rien ne leur avoit échapé, qui pût donner à ce Religieux le moindre ſoupçon, lorſque le premier jour d'Octobre ils ſe jetterent tout-à-coup ſur les Chiquites, dont douze furent maſſacrés ſans avoir pu ſe reconnoître. Dans le même tems le Cacique ſaiſit le Frere Romero,

1719. lui fendit la tête d'un coup de hache, le mit ensuite tout nu, & se retira avec ses Gens dans le fond d'un Bois. Deux Chiquites, qui avoient seuls échapé à ce carnage, coururent en donner avis au Pere de Yegros, qui n'eut point d'autre parti à prendre, que de retourner avec eux à à Saint-Jean-Baptiste.

Etat de la Religion parmi les Chiquites.

On peut juger de la consternation, où son retour avec une si triste nouvelle jetta toutes les Eglises Chiquites. Ce qui consola les Missionnaires d'un événement si peu attendu, fut d'une part l'espérance que le sang, dont le Païs des Zamucos venoit d'être arrosé, le rendroit plus fertile en fervens Chrétiens, comme il est arrivé, & de l'autre, la vûe des bénédictions que le Ciel répandoit avec profusion sur les Chiquites & les autres Indiens, qui venoient continuellement augmenter le nombre des Adorateurs du vrai Dieu. La ferveur qui regnoit dans ces nouvelles Eglises, le zele du salut des Ames, dont tous étoient animés, leur innocence, leur piété, & toutes les vertus Chrétiennes, y étoient portées à un point qui tenoit du prodige. Ces Néophytes sembloient n'avoir plus d'autre passion que de procurer à Dieu de nouveaux Serviteurs; rien ne leur coûtoit pour cela, & l'espérance du Martyre faisoit naître parmi eux une sainte émulation pour être emploïés à ces courses Apôstoliques, d'où on les voïoit rarement revenir sans une nombreuse trouppe de Prosélytes.

Il est vrai que, comme ils en amenoient

souvent de différentes Nations, dont on n'entendoit point la Langue, ou dont les mœurs & le caractere n'avoient rien de commun avec ceux des Chrétiens, avant que de les apprivoiser & de leur faire comprendre ce qu'il falloit leur enseigner, il y avoit bien des dégoûts à essuïer, & qu'il falloit une grande patience; mais tous les Néophytes, jusqu'aux Femmes & aux Enfants, partageoient ce travail avec les Missionnaires. Une des plus grandes attentions de ceux-ci étoit à garantir leurs Chrétiens des irruptions des Mamelus, & quelquefois des Espagnols, contre lesquels les Chiquites ne pouvoient encore combattre à armes égales, & à accoutumer ces Prosélytes à un travail réglé, qui pût leur assurer le nécessaire; car pour les vrais Chiquites, j'ai déja observé qu'on n'avoit pas eu beaucoup de peine à les rendre laborieux, & leur exemple étoit ce qu'il y avoit de plus efficace pour engager ceux-ci à vaincre leur paresse naturelle. 1719.

1715-19.

Les Peres de Arcé & de Blende tués par les Payaguas.

Dans le tems même que l'on travailloit à trouver une communication facile entre le Tucuman & le Paraguay, par le Païs des Zamucos, les Peres de Arcé & Barthelemi de Blende étoient chargés d'en chercher une autre beaucoup plus au Nord. Celui-ci étoit un jeune Missionnaire, d'une des meilleures Familles de Bruges, & qui ne faisoit que d'arriver au Paraguay; il s'étoit cependant embarqué quelque tems auparavant avec vingt-neuf autres Jésuites, sous les auspices de Dom Pedre Levanto, Archevêque de Lima; mais quoiqu'ils fus-

1715-19. ſent munis d'un Paſſeport en bonne forme de la Reine d'Angleterre, le Vaiſſeau qui les portoit avoit été pris par les Hollandois, & conduit à Lisbonne, où les Miſſionnaires eurent la liberté de profiter de la premiere occaſion qui ſe preſenteroit pour paſſer à Buenos Ayrès. Le Capitaine du Vaiſſeau Hollandois retint cependant ſur ſon Bord l'Archevêque & le Pere de Blende, qui ſervoit d'Interprête à ce Prélat, & les mena en Hollande. Il eut tout lieu de s'en repentir ; car, D. Pedre s'étant plaint aux Etats Généraux, de la maniere indigne dont ce Capitaine avoit traité les Jéſuites, & du peu d'égard qu'il avoit eu pour le paſſeport de Sa Majeſté Britannique, il fut caſſé avec tous ſes Officiers.

Sur ces entrefaites l'Archevêque fut rappellé à la Cour d'Eſpagne, & voulut retenir avec lui le Pere de Blende, qu'il avoit pris pour ſon Confeſſeur ; mais ce Religieux lui fit agréer qu'il ſuivît la voix du Seigneur, qui l'appelloit au Paraguay. Il profita enſuite de la premiere occaſion pour aller à Cadix, où il trouva bientôt un nouvel embarquement, & arriva à Buenos Ayrès en 1712. Il fut envoïé dans une des Réductions du Parana, où il travailloit depuis deux ans avec un ſuccès qui le faiſoit regarder comme un Ouvrier de la plus grande eſpérance, lorſqu'il reçut une Lettre de ſon Provincial, qui lui mandoit de ſe joindre au Pere de Arcé avec trente Guaranis. Il obéit ſur-le-champ, & partit pour l'Aſſomption, où le Pere de Arcé l'attendoit, & où le Recteur du College

leur avoit fait préparer une Barque & deux Chaloupes, sur lesquelles ils s'embarquerent le 24 de Juillet 1715. 1715-19.

Le Gouverneur de la Province, qui connoissoit de quelle importance étoit la découverte qu'ils entreprenoient de faire, tant pour le service du Roi, que pour faciliter le progrès de l'Evangile, les conduisit au Port, à la tête de toute la Noblesse; & le Saint Sacrement fut exposé dans la Cathédrale, pour demander à Dieu un heureux succès de leur entreprise. Ils avoient déja remonté le Paraguay plus de cent lieues, sans rencontrer un seul Indien, lorsque des Payaguas, qui paroissoient sans armes, & faisoient semblant de fuir devant des Guaycurus, ou des Mamelus, aborderent leur Barque, en disant qu'ils venoient se jetter entre les bras des Peres de la Compagnie, bien resolus de se faire Chrétiens, & de vivre sous leur conduite; mais un d'entre eux avertit en secret le Pere de Arcé de ne s'y pas fier. Il profita de l'avis, & les Barbares ne voïant nulle apparence de faire leur coup se retirerent.

Un peu plus haut on découvrit des Guaycurus, qui moins dissimulés ne laisserent aucun lieu de douter qu'ils n'eussent dessein de se rendre maîtres de la Barque; mais un vent forcé, qui s'éleva tout-à-coup, & qui lui fit faire beaucoup de chemin en peu de tems, déconcerta leur projet. Il fallut ensuite près de six mois pour gagner le Lac *Maniore* qui se décharge dans le Paraguay du côté de l'Occident par les dix-huit dégrés de Latitude. La Barque y en-

1715-19. tra enfin, mais les vents contraires ne permirent pas d'en ranger le bord Septentrional, où le Pere Fernandez, qui avoit pris ce Lac pour le Fleuve même, avoit planté une Croix, & laissé d'autres signaux pour marquer la route qu'il avoit faite depuis Saint-Joseph des Chiquites jusques-là.

Alors le Pere de Arcé se fit débarquer sur le bord occidental, résolu de marcher jusqu'à ce qu'il fût arrivé aux Chiquites. Il ne laissa que quinze Guaranis & deux Espagnols au Pere Blende, auquel il recommanda de l'attendre sur le Lac. Il fut plus de deux mois à traverser un Païs inconnu, où il ne trouvoit presque rien, ni pour étancher sa soif, ni pour soulager sa faim, ne se soutenant qu'avec peine, & dans un danger continuel de s'égarer, ou de tomber entre les mains des Barbares. Enfin la Providence conduisoit sur ses pas son Provincial, qui le trouvant dans l'état le plus déplorable, le mena avec bien de la peine jusqu'à Saint-Raphael, où il arriva plus semblable à un squelette, qu'à un Homme vivant. Le Pere de Zea fut cependant obligé d'user de toute son autorité pour l'y retenir quelques jours, & il en repartit presqu'aussi foible qu'il y étoit venu. Il prit un chemin plus court qu'on lui avoit indiqué; mais à cela près, il n'eut guere moins à souffrir dans cette seconde marche, qu'il n'avoit eu dans la premiere.

Arrivé à l'endroit où il avoit laissé sa Barque, il ne l'y trouva point; l'Equipage, qui désesperoit de son retour, aiant malgré le Pere de Blende, repris la route

de l'Assomption. Tandis qu'il délibéroit sur le parti qu'il avoit à prendre dans une pareille conjoncture, il reçut un Billet du Pere de Zea qui le prioit de l'attendre au bord du Lac, d'où il descendroit avec lui à l'Assomption. Il lui répondit par le Porteur, que sa Barque aïant disparu, il le prioit de rester à Saint-Raphael; que pour lui il alloit joindre des Payaguas, dont il esperoit qu'ils le conduiroient jusqu'à l'Assomption, d'où il partiroit au mois d'Avril de l'année suivante, pour l'aller trouver. Le Provincial n'avoit pas attendu sa réponse, & s'étoit mis en chemin pour le joindre; mais après un peu plus d'un mois de marche, les pluies l'avoient contraint de retourner sur ses pas, & par-là il avoit évité, sans le savoir, des Sauvages, qui l'attendoient un peu plus loin, & lui auroient fait un mauvais parti. 1715-19.

Cependant la Barque ne parut point à l'Assomption. Des Payaguas, après l'avoir suivie de loin pendant quelque tems, s'en étoient approchés, &, protestant qu'ils vouloient être instruits de la Loi du vrai Dieu, s'y jetterent en grand nombre, puis, sans donner à personne le tems de se reconnoître, massacrerent tous ceux qui y étoient, à la réserve de trois. Le Pere Fernandez (1) dit qu'ils n'en épargnerent aucun; qu'ils étendirent les corps sur une Ile, & celui du Pere de Blende au milieu, qu'ils mirent ensuite le feu à la Barque, après en avoir enlevé tout ce qui pouvoit leur être de quelque usage, & mis en pie-

(1) Histoire des Chiquites, Ch. 17.

1715-19. ces tous les vases sacrés & les ornemens d'Autel, qui étoient destinés pour les Eglises des Chiquites. Mais une Lettre du Pere Jacques de Haze, de la même Province que le Pere de Blende, écrite de Buenos Ayrès au Provincial des Jésuites de Flandres, & datée du treizieme de Mars 1718 (1), rapporte la chose autrement; & comme elle s'étoit passée sur le Paraguay, il paroît qu'on en devoit mieux savoir les circonstances à Buenos Ayrès & à l'Assomption, qu'aux Chiquites, où étoit alors le Pere Fernandez.

Or, suivant la Lettre du Pere de Haze, les Payaguas, dès qu'ils se furent rendus maîtres de la Barque, firent main-basse sur tous ceux qui s'y trouverent, à l'exception du Pere de Blende, d'un des deux Espagnols qui gouvernoient ce Bâtiment, & d'un Néophyte de leur Nation qui servoit d'Interprête au Missionnaire, dont les manieres aimables gagnerent leur Chef. Si-tôt qu'ils furent arrivés à leur Habitation, ils vendirent à d'autres Indiens l'Espagnol, dont ils n'avoient plus besoin; ce qui prouve que ce fut alors qu'ils brûlerent la Barque. Leur Chef fit ensuite dresser une Cabanne pour le Missionnaire, & lui laissa son Interprête. Le saint Homme voulut mettre à profit sa captivité pour procurer à ceux dont il se trouvoit l'Esclave, une liberté beaucoup plus précieuse, que celle qu'ils lui avoient ôtée, & il n'épargna rien pour leur en faire connoître le prix.

(1) Lettres Edifiantes, Tome XIV.

Son zele, quoiqu'assaisoné de tout ce qui pouvoit le rendre aimable, les irrita, sur-tout les jeunes gens, qui menoient une vie fort débordée ; & ils résolurent enfin de se délivrer d'un Censeur qui les troubloit dans leurs plaisirs. Un jour que leur Chef étoit absent, ils coururent à sa Cabanne. Son Neophyte, qui se nommoit François, les voïant venir avec leurs armes, se douta de leur dessein, alla au-devant d'eux, & mit tout en œuvre, prieres, larmes, menaces même de la colere de leur Chef, pour les en détourner ; il n'y gagna que d'être la premiere Victime qu'ils immolerent à leur fureur. C'étoit un jeune Homme d'une grande innocence de mœurs, qui après avoir vécu douze ans dans une des Réductions du Parana, s'étoit offert de lui-même à suivre le Missionnaire pour lui servir d'Interprête au cas qu'il rencontrât des Gens de sa Nation. 1715-19.

On ne dit point ce qui retint le reste du jour les Meurtiers, mais ce ne fut que le lendemain qu'ils s'approcherent de grand matin du Pere de Blende, lequel avoit été instruit, dès la veille, de la mort de son Néophyte, & avoit emploïé toute la nuit à offrir à Dieu le sacrifice de sa vie. Les cris affreux, que jettoient les Barbares, lui annoncerent d'assez loin que l'heure de consommer son sacrifice étoit venue ; il mit son Chapelet à son cou, & alla au-devant des Infideles. Dès qu'il les apperçut, il se mit à genoux, la tête nue, les mains croisées sur la poitrine, & attendit dans cette posture, d'un air serein & tranquille

1715-19. le coup de la mort. Un jeune Payagua lui déchargea d'abord un coup de Macana ſur la tête, & un inſtant après il fut percé de pluſieurs lances. Les Barbares le dépouillerent enſuite, & jetterent ſon corps nu ſur le bord du Fleuve, pour y ſervir de jouet aux Enfants : mais la nuit ſuivante le Fleuve s'étant débordé, il fut entrainé par les eaux. On a ſu ces particularités, d'un Payagua qui en avoit été témoin, & qui aïant été pris par des Eſpagnols, fut envoïé dans une des Réductions du Parana.

Le ſort du Pere de Arcé fut à-peu-près le même que celui du Pere de Blende. Ce Miſſionnaire, n'aïant pu ſavoir ce qu'étoit devenu ſa Barque, fit couper deux arbres ſur le bord du Lac de Manioré, & en forma une Balſe, ou double Pirogue, ſur laquelle il s'embarqua avec ſix Néophytes, ce Bâtiment n'en pouvant porter davantage, & renvoïa les autres avec une ſeconde Lettre pour ſon Provincial, par laquelle il lui marquoit que quand il ſeroit arrivé à l'Aſſomption, il iroit le chercher aux Chiquites, où il le prioit de l'attendre. On n'a pu ſavoir juſqu'où il deſcendit le Fleuve, & le Pere de Zea ne put être inſtruit qu'au bout de deux ans de la perte irréparable, que ſa Province avoit faite d'un ſi grand ſujet.

Tout ce qu'on en a pu apprendre, eſt que les mêmes Payaguas, qui s'étoient rendus maîtres de la Barque où étoit le Pere de Blende, rencontrerent la Balſe, & s'en approcherent ; que le Miſſionnaire, qui les reconnut, & qui les croïoit tou-

jours dans les mêmes dispositions, où ils lui avoient paru lorsqu'il les rencontra en remontant le Fleuve, empêcha ses Néophytes, qui avoient des fusils, de tirer sur eux; qu'ils l'aborderent, & que dans le tems qu'il leur donnoit mille marques d'amitié, ils le massacrerent avec deux de ses Chrétiens & firent les quatre autres Esclaves; qu'ils porterent ensuite son corps sur le bord du Fleuve, & l'abandonnerent à des Guaycurus qui les suivoient, & qui le percerent de leurs lances. C'est ainsi que les quatre Néophytes, qui s'étoient heureusement tirés des mains des Payaguas, & qui arriverent à Saint-Raphael en 1718, raconterent la chose. 1715-19.

Deux autres Jésuites & 30 Néophytes tués par les Payaguas.

Il n'y avoit alors aucune sûreté sur le Fleuve. En 1717, plusieurs Missionnaires descendant de l'Assomption à Santafé, pour se rendre de-là à Cordoüe, la Barque où étoient le Pere Blaise de Sylva & le Pere Joseph Maco, fut surprise par les Payaguas, qui les tuerent avec trente Néophytes Guaranis, qui n'eurent pas le tems de se mettre en défense, & mirent le feu à la Barque, ce qui sauva celle qui suivoit, & où étoit le Pere de Haze, dont j'ai déja parlé. Car à la vûe de la premiere qui étoit en feu, les Néophytes qui étoient dans la seconde, appercevant les Payaguas qui faisoient force de rames pour les aborder, firent plusieurs décharges de leurs fusils, qui les obligerent de s'éloigner.

Tandis que ces choses se passoient sur le Paraguay & du côté des Chiquites, les Chiriguanes avoient encore fait une dé- 1713-19.

1715-19.

Nouvelle tentative pour gagner les Chiriguanes à Jesus-Christ.

marche pour engager les Jésuites à les réconcilier avec les Espagnols, en leur faisant les plus grandes protestations de réparer les fautes qui avoient obligé ces Peres à les abandonner ; & voici ce qui y avoit donné occasion. Le Pere François de Guevara, qui avoit accompagné les Milices de la Vallée de Tarija dans la derniere expédition de Dom Estevan de Urizar, étant de retour dans le Collége de cette Ville, rencontra un jour un Cacique Chiriguane, nommé *Moringa*, & gagna si bien son estime & sa confiance, qu'il en fit un Prosélyte de bonne foi. Il ne put même lui refuser d'aller avec lui à Tariquea, où cet Indien faisoit sa résidence, & où nous avons vû qu'il y avoit une Réduction. Il y fut très bien reçu, & toute la Bourgade lui fit esperer d'y voir bientôt la Religion solidement rétablie.

On a pu observer, & on le verra encore plus d'une fois dans la suite, que ces premieres avances des Chiriguanes avoient toujours été faites avec beaucoup de vivacité, & que les Missionnaires n'avoient jamais manqué d'y répondre avec toute la facilité qui convient aux Ministres du Seigneur, quand il est question de mettre à profit le moment de la Grace, dont parmi le grand nombre de ceux qui la laissent échapper, il y a toujours quelques-uns qu'il conduit heureusement au port du salut. D'ailleurs la conversion de ce Peuple seroit d'une si grande importance, puisqu'elle pourroit suffire pour entraîner avec le tems celle de tout le Chaco, que l'on

1715-19.

ne se pardonneroit point d'en avoir manqué une seule occasion. Dans celle dont il s'agit, on parla d'abord de former une Réduction dans la Vallée des Salines. Le Pere de Guevara y fut conduit par un grand nombre de Chiriguanes, auxquels Moringa avoit inspiré toute son ardeur; on y bâtit à la hâte une petite Chapelle, & le Missionnaire y commença toutes les fonctions de son ministere. Le nombre des Prosélytes y croissoit chaque jour, plusieurs Caciques s'y rendirent; & si le Pere de Guevara avoit voulu passer par-dessus la loi que les Jésuites s'étoit faite de ne conferer le Baptême aux Adultes, que dans le cas d'une mort prochaine, ou après de longues épreuves, toute la Bourgade eût été Chrétienne en peu de jours.

Baptême d'un Cacique.

Il ne put néanmoins refuser cette grace à Moringa, qui la lui demanda avec les plus grandes instances, & qui lui représenta qu'il ne se passoit presque point de nuit, qu'il ne tombât dans des accidens, dont il ne craignît d'être suffoqué. L'embarras du Missionnaire fut pour trouver des raisons de la lui accorder sans mécontenter plusieurs autres, qui lui marquoient le même empressement. Il s'en tira en disant qu'il étoit obligé de faire un voïage à Tarija, & que si pendant son absence il arrivoit que Moringa mourût, aucun d'eux ne lui pardonneroit de n'avoir pas mis son salut en sûreté. Il ajoûta qu'il alloit charger un Espagnol, qui avoit son Habitation assez près de-là, & qui y menoit une vie exemplaire, de baptiser tous ceux qui l'appel-

1715-19. leroient, & dont il jugeroit dangereux de remettre le Baptême jusqu'à son retour.

Réduction des Chiriguanes.

Le voïage du Pere de Guevara fut apparemment plus long qu'il ne s'y étoit attendu : ce qui est certain c'est que vers le milieu de l'année 1715, le Pere de la Rocca, Provincial des Jésuites, étant venu à Tarija, le Marquis del Vallé Toxo lui présenta des Députés des Chiriguanes, qui venoient le solliciter de ne pas différer à ériger leur Bourgade en Réduction. Le Marquis appuïa leur demande, & à sa considération le Provincial ordonna au Pere de Guevara de faire ce que souhaitoient ces Indiens, & lui associa pour quelque tems le Pere Restivo, Recteur du Collége de Salta, qui avoit travaillé dans les Réductions des Guaranis, dont il savoit parfaitement la Langue : j'ai déja remarqué qu'elle est la même que celle des Chiriguanes. Ces deux Missionnaires partirent aussi-tôt pour se rendre à la Vallée des Salines; & le vingt-huit d'Août ils prirent dans les formes ordinaires, & aux acclamations des Chiriguanes, possession de la nouvelle Réduction, à laquelle ils donnerent le titre de *la Conception*.

Effet merveilleux.

La joie des Chiriguanes fut extrême ; mais ce qui donna encore plus lieu d'espérer que leur Foi seroit inébranlable, c'est que le Ciel voulut bien l'affermir par un Miracle. Ils se plaignoient depuis quelque tems que les Démons se faisoient voir à eux sous des formes hideuses & avec un air menaçant, qui leur causoient de continuelles fraïeurs : plusieurs même en étoient

tombés en pamoiſon. Ils s'étoient flattés que la préſence des Miſſionnaires les délivreroit de cette perſécution; cependant elle dura encore quelque tems après leur arrivée. Dès que ces Peres en furent avertis, ils firent mettre des Croix dans toutes les Cabannes & dans tous les lieux publics, & tout diſparut auſſi-tôt. Quelques autres graces ſingulieres dont celle-ci fut ſuivie, & dont les Chiriguanes ſe crurent redevables à la protection de la Mere de Dieu, & la converſion preſque miraculeuſe d'un fameux Jongleur, leur firent croire qu'on ne différeroit plus leur Baptême.

Mais on jugea néceſſaire de les éprouver encore quelque tems, cette Nation aïant donné tant de preuves de ſon inconſtance, qu'on ne croïoit pas pouvoir prendre trop de ſûretés avec elle. Les deux Miſſionnaires étoient même informés que ces Indiens craignoient toujours que leur réunion dans une terre étrangere ne les expoſât à être aſſujetis au ſervice des Eſpagnols, & quoique la liberté, dont jouiſſoient les Guaranis & les Chiquites, dût les avoir détrompés, ces exemples n'avoient point diſſipé toutes leurs craintes, ce qui obligeoit les Miſſionnaires à n'accepter aucun ſervice gratuit de leur part. Leurs Proſélytes comprirent bientôt le motif de cette réſerve, ils en furent mortifiés; & pour montrer, d'une maniere qui n'eût rien d'équivoque, la ſincérité de leur converſion, dans le tems même que les travaux de la Campagne preſſoient davantage, ils quitterent tout pour bâtir leur Égliſe, ſans

1715-19. que les Peres pussent venir à bout de les en empêcher, ni même de les engager à achever de se loger.

Alors ils ne purent refuser le Baptême à ceux qui étoient suffisamment instruits, & ils eurent la consolation de voir que la grace du Sacrement avoit achevé de produire en eux tous les effets qu'ils pouvoient souhaiter. La Conception devint bientôt une Eglise si florissante, qu'on crut pouvoir esperer, du zele de ceux qui la composoient, de voir au premier jour dans la Cordilliere Chiriguane une République Chrétienne, qui avec le tems porteroit la lumiere de l'Evangile dans le Chaco. Ces espérances durerent même assez long-tems pour donner au Ciel bien des Saints, sans parler d'une multitude d'Enfants, qui allerent grossir la trouppe de ceux qui suivent partout l'Agneau sans tache.

Etat de la Réduction des Lulles.

Celle que le Pere Machoni avoit conçue de la Réduction des Lulles, après la retraite des trois Apostats qui l'avoient mise en si grand danger de se dissiper, ne paroissoit pas moins fondée : la ferveur y étoit si grande, que ce Missionnaire commença par baptiser tous les Enfants, & même un assez grand nombre de jeunes Gens, qu'il jugea suffisamment instruits. Il crut devoir encore attendre quelque tems pour conférer le Baptême aux personnes mariées, & pendant plusieurs années, il ne les baptisa qu'à l'article de la mort, parcequ'il prévoïoit bien que la Réduction ne resteroit pas long-tems à Valbuena, & que tant qu'elle y seroit il y auroit toujours

à craindre qu'elle ne se dissipât lorsqu'on y penseroit le moins. 1715-19.

Cette crainte étoit fondée, premierement, sur ce que le terrein n'y étoit pas propre à fournir aux Habitans bien des choses, dont ils ne pouvoient se passer; & que les pâturages sur-tout y manquoient absolument pour nourrir les Bestiaux : en second lieu, sur ce que leurs Indiens y étoient trop près de ceux de leur Nation, qui n'avoient pas voulu les suivre, ou qui les avoient abandonnés; ce voisinage ne pouvant être que très dangereux pour des Hommes si inconstans, & aussi aisés à séduire, que les Lulles: enfin, sur ce qu'on n'avoit pu encore les accoutumer aux travaux les plus indispensables, même pour leur entretien. La fainéantise, qui étoit leur défaut dominant, avoit encore été augmentée par la facilité avec laquelle D. Estevan de Urizar avoit jusques-là pourvû à tous leurs besoins, quoiqu'à chaque fois qu'il leur envoïoit des provisions, il les avertît que s'ils ne travailloient pas pour se pourvoir du nécessaire il les abandonneroit; car à force de l'entendre réitérer cette menace, & de voir qu'il ne l'effectuoit jamais, ils s'étoient persuadés qu'elle n'étoit pas sérieuse, & que la source où ils puisoient ne tariroit jamais.

Fainéantise de ces Indiens.

Le Pere Machoni, de son côté, pour leur faire prendre le goût du travail, avoit beau leur en donner l'exemple, ils le voïoient travailler, sans songer même à l'aider; & un jour, qu'épuisé de fatigue il présentoit son outil à l'un d'eux pour l'engager à

1716-19. achever ce qu'il avoit commencé, cet Homme lui dit froidement, » courage mon Pere, car tu fais très bien «, & demeura les bras croisés. Ils ne se donnoient pas même la peine de mener paître leurs Bestiaux, que le Gouverneur leur avoit envoiés, ni de mettre en pieces les Bêtes qu'ils avoient tuées, pour les faire cuire. Comme les Espagnols avoient fait tout cela pour eux dans les commencemens, pour leur apprendre à le faire, ils s'étoient mis dans la tête, & ils le disoient sans façon, que la Garnison du Fort n'y étoit que pour leur rendre ces services, & pour avoir soin qu'ils ne manquassent de rien.

Il arrivoit de-là que la Réduction étoit toujours remplie de Soldats Espagnols. Les premiers s'y étoient comportés d'abord de façon à édifier les Indiens, parceque le Gouverneur avoit eu attention à les bien choisir; mais peu-à-peu l'éloignement où le Fort étoit de la Ville, & l'obligation d'y faire exactement la garde le jour & la nuit afin d'éviter les surprises, firent regarder cette Place comme un lieu d'exil; & peu-à-peu l'usage s'introduisit de n'y envoïer que des Soldats qui avoient mérité d'être punis : ainsi bientôt la Garnison ne fut composée que de Libertins, que ni la vigilance des Officiers, ni les ordres du Gouverneur, qui avoit autorisé le Commandant à punir de mort quiconque seroit convaincu d'avoir donné du scandale aux Indiens, ne pouvoient contenir, & qui se livroient sans honte, dans la Réduction même, aux excès les plus criants.

1716-19.

La Réduction est transferée.

Le seul remede à tant de maux étoit de transferer la Réduction dans un endroit plus éloigné du Fort, & sur un meilleur Terrein : le Pere Machoni fit un voïage à Salta pour proposer au Gouverneur ce changement, & lui en faire connoitre la nécessité : il lui demanda le Fort de *Miraflorez*, éloigné de celui de Saint-Etienne d'environ dix lieues, & situé sur la même Riviere, qui en cet endroit porte le nom de *Riviere d'Esteco.* Il étoit assuré qu'on y trouveroit d'excellens pâturages, des Bois, & des pierres pour bâtir & pour faire de la chaux ; & comme ce Fort n'étoit plus d'aucune utilité, & en fort mauvais état, Dom Estevan le lui accorda volontiers, & en retira la Garnison, dont il fortifia celle de Saint-Etienne. Dom Antoine de Zurita fut chargé de cette transmigration ; le Pere Machoni & le Pere de Yegros furent logés dans le Fort, dont la Chapelle servit d'Eglise en attendant que la Réduction en eût une & un logement pour les Missionnaires. Tout cela fut exécuté avec la plus grande promptitude ; & le dixieme d'Août 1716, les Lulles prirent possession de leur nouvelle Bourgade, qui reçut le nom de *Saint-Etienne ;* & celui du *Rosaire*, que portoit le Fort de Miraflorez, fut donné à celui de Valbuena.

Le Pere Machoni avoit eu le secret de faire regarder aux Lulles ce changement comme une faveur signalée, que leur faisoit le Gouverneur ; mais il les avertit en même tems que n'aïant plus les Espagnols auprès d'eux, il falloit qu'ils se donnassent par leur travail ce qu'ils ne pouvoient tirer

1716-19. de leur ſecours : il leur fit comprendre que ce travail ſeroit bien moins pénible à Miraflorez qu'à Valbuena, & qu'ainſi ils ſeroient inexcuſables, s'ils perſiſtoient dans une oiſiveté également préjudiciable à leur conſervation, & au ſalut de leurs Ames. Ils l'aſſurerent qu'il ſeroit content d'eux, & ils tinrent parole. Il fallut pourtant encore que les deux Miſſionnaires les menaſſent au travail, & en priſſent ſouvent le plus fort ſur eux, ce qui fit contracter au Pere de Yegros une maladie, pour laquelle on fut obligé de l'envoïer à Cordoue.

Il fut relevé par le Pere Antoine de Montigo, lequel y uſa auſſi en fort peu de tems ſa ſanté, qu'il ne fut jamais poſſible de rétablir. Ce fut une grande perte pour les Miſſions du Paraguay, où l'habileté & l'adreſſe de ce Religieux dans la Méchanique le rendoient infiniment utile, & où ſa haute naiſſance & ſa vertu le faiſoient généralement reſpecter. Il avoit rendu à la Réduction de Miraflorez un ſervice très important, en y faiſant conduire de fort bonne eau, dont on y manquoit dans le tems de ſéchereſſe, par un fort bel aqueduc, dont le projet avoit été jugé impratiquable, mais dont l'exécution fut ce qui acheva de ruiner ſa ſanté.

Lettre du Roi au Gouverneur du Tucuman.

Dom Eſtevan de Urizar n'avoit point laiſſé ignorer au Roi ſon Maître, avec quel zele & quelle patience les Miſſionnaires s'appliquoient à rendre les Lulles de véritables Chrétiens & de fideles Vaſſaux de Sa Majeſté, & Philippe V n'étoit pas moins bien inſtruit des ſervices que ce Général lui

rendoit dans sa Province, ni de ce que son zele pour la Religion lui faisoit faire pour la conversion des Infideles. Ce Prince, après lui avoir donné les marques les plus flatteuses de la satisfaction qu'il avoit de sa conduite, & témoigné l'estime qu'il faisoit de sa vertu, l'exhorta à continuer de ne rien négliger pour entretenir les Lulles dans les bons sentimens où il lui avoit mandé qu'ils étoient; & il est vrai que tant qu'il vécut, il n'y épargna ni ses peines ni son bien. 1716-19.

La Réduction des Lulles est presque abandonnée. Courage du Pere Machoni.

Cette Réduction ne se soutint pourtant pas long-tems dans l'état de ferveur, où on l'avoit vûe les premieres années de son établissement à Miraflorez. Toute l'occupation des deux Apostats Fernand & Calixte dans leur retraite, étoit de chercher les moïens de réunir ces nouveaux Chrétiens avec ceux de leur Nation qu'ils avoient séduits; & comme ils étoient persuadés que s'ils pouvoient se défaire du Pere Machoni, rien ne s'opposeroit plus à leur dessein, il est difficile d'imaginer tout ce qu'ils mirent en œuvre pour le faire périr. Mais, plein de confiance dans le Dieu qu'il servoit, pendant neuf ans qu'il gouverna cette Eglise, quoiqu'il ne pût faire un pas sans risquer de tomber dans les pieges qu'on lui tendoit, il alloit partout où son devoir l'appelloit, souvent seul, & n'aïant jamais avec lui qu'un Indien sans armes, dans les endroits mêmes où il étoit plus aisé de le surprendre; & personne n'osa, ni mettre la main sur lui, ni même l'insulter.

Il fut enfin rappellé par son Provincial, qui lui donna pour Successeur le Pere de

1721-24. Yegros, dont la santé s'étoit assez bien rétablie, & qui ne courut guere moins de risques de la part des mêmes Apostats. Mais quelque tems après il fut fort étonné de les voir arriver chez lui, & demander en grace d'être admis dans la Réduction. Il les reçut en prenant toutes les précautions que la sagesse exigeoit de lui. Au bout de six mois Fernand déserta, mais Calixte persévera jusqu'à sa mort : une petite vérole l'emporta en 1722, & Dieu lui fit la grace de mourir pénitent. Une de ses Filles fut attaquée peu de tems après de la même maladie, & mourut aussi dans de très bons sentimens. Le mal gagna toute la Bourgade, & un jour que le Pere de Yegros & le Pere Laurent Fraulo, son Compagnon, prenoient un peu de repos pendant la grande chaleur, la Réduction se trouva sans d'autres Habitans, que les plus malades, ce qui la réduisoit à dix-huit Adultes, & à une centaine d'Enfans. Tous les autres avoient pris le chemin de leur Païs qui est à soixante lieues de Miraflorez.

Diligences des Missionnaires pour ramener les Fugitifs.

Les Missionnaires, informés des différentes routes qu'avoient prises les grands & les petits Lulles, coururent d'abord après ceux qu'on leur avoit dit être les plus proches, & ne les aïant pu joindre, ils ne crurent pas devoir emploïer à les chercher, un tems où leur présence étoit nécessaire auprès du petit Troupeau qui leur restoit, & que la maladie qui continuoit toujours, leur faisoit craindre de perdre encore ; ils se contenterent d'envoïer quelques fervens Néophytes après les Déserteurs, pour tâcher de

les ramener au Bercail. Quelques jours après ils apprirent où étoient les grands Lulles ; ils allerent les trouver, & eurent d'autant moins de peine à les regagner, que la maladie les avoit suivis dans leur asyle. Ils firent rapporter les Malades à Miraflorez, où ils guérirent presque tous. Les petits Lulles, aïant été joints par les Néophytes, promirent de les suivre, quand ils sauroient que le mal auroit cessé, & tinrent parole : la Réduction fut bientôt repeuplée par les soins du Gouverneur, & la ferveur y devint plus grande, qu'elle n'y avoit jamais été.

1721-24.

Mort du Gouverneur & ses suites.

Il n'est point douteux qu'elle se seroit soutenue dans cet heureux état, si Dom Estevan de Urizar eût vécu plus longtems ; mais il mourut au mois de Mai 1724, & avec lui s'évanouit toute la prospérité, dont il faisoit jouir le Tucuman. En attendant que le Roi Catholique lui eût donné un Successeur, l'Audience roïale nomma par *interim* un Gouverneur, qui se comporta si mal, que, pour ne pas voir cette Province replongée dans tous les malheurs dont le sage & vertueux Urizar l'avoit délivrée, on le rappella, mais un peu trop tard. Peu de tems, après Dom Antoine de Alfaro, dont nous avons déja parlé plus d'une fois, reçut du Roi des Provisions de Gouverneur & de Capitaine général du Tucuman ; & ce choix fut universellement applaudi. Mais la joie qu'il causa fut bien courte. A peine Dom Antoine avoit pris possession du Gouvernement, qu'il mourut ; & la nouvelle n'en fut pas plutôt ré-

1721-24.

Nouvelle transmigration des Lulles; & ses effets.

pandue dans le Chaco, que toute la Frontiere se trouva inondée de Partis ennemis.

Alors les Lulles n'étant plus en sûreté à Miraflorez, il fallut songer à les en retirer. On eut beaucoup de peine à trouver un emplacement qui leur convînt; & tandis qu'on le cherchoit, le danger devenant de jour en jour plus pressant, plusieurs de ces Indiens se retirerent dans leur Païs, & le Pere de Yegros, pour empêcher que la désertion ne devînt générale, conduisit tout ce qui lui restoit de son Troupeau dans le voisinage de la Ville de Saint Michel. Je n'ai pu rien apprendre des suites de cette nouvelle transmigration; ce que nous avons dit de la piété & de la bonne conduite des Habitans de Saint Michel, peut faire juger que le Pere de Yegros ne pouvoit rien faire de mieux, que de conduire ses Néophytes auprès de leur Ville; mais il est certain que si on avoit pu distribuer les Lulles dans les Réductions des Guaranis, ou dans celles des Chiquites, à mesure qu'ils se donnoient aux Espagnols, la Religion & l'Etat y auroient beaucoup gagné. Le voisinage du Chaco & celui du Tucuman n'étoient nullement favorables à de pareils Etablissemens, & toute la suite de cette Histoire ne le prouve que trop.

Nouvelle tentative pour la communication des Provinces.

Il est vrai qu'on auroit pu parer à une bonne partie des inconvéniens dont nous avons parlé, si l'on avoit continué ce que Dom Estevan de Urizar avoit si sagement établi pour assurer la tranquillité de sa Province. C'étoit d'avoir toujours en Cam-

pagne un Corps de Milices pour garder les Frontieres les plus exposées aux courses des Peuples du Chaco, qui n'oserent en effet paroître, tandis que cela se pratiqua, dans les Habitations même les plus avancées. Toutes les Villes du Tucuman fournissoient tour à tour leurs Milices, & il n'y en avoit aucune qui ne fournît volontiers les siennes pour se garantir des malheurs, qu'elles avoient si souvent essuïés. Celles de Saint Michel, s'étant avancées en 1719 jusqu'au-delà de *Rio Grande*, découvrirent une petite Riviere, qu'elles prirent pour un bras du Pilcomayo, & elles en donnerent avis au Gouverneur du Tucuman. 1721 24.

Dom Estevan de Urizar espéra d'établir par-là cette correspondance si desirée entre sa Province & celle du Paraguay. Il en confera avec le Pere Joseph d'Aguirre, Provincial des Jésuites; & ils convinrent ensemble que le Pere de Montijo, qui travailloit alors dans la Réduction des Lulles, iroit avec quelques-uns de ceux qui avoient donné l'avis, reconnoître la Riviere, & la descendroient autant qu'il seroit possible, pour savoir où elle aboutissoit; que dans le même tems le Pere Philippe Suarez, & le Pere Sébastien de Saint-Martin, Missionnaire des Chiquites, s'avanceroient jusqu'aux Zamucos; & que les Peres Gabriel Patiño, & Luc Rodriguez, accompagnés du Frere Barthelemi de Niebla, & d'un Domestique nommé Faustino Correa, tous deux Hommes de résolution, & fort expérimentés dans la Navi-

1721-24. gation du Paraguay, partiroient des Réductions du Paranà, & remontroient le Paraguay jusqu'à l'endroit où ce Fleuve reçoit les eaux du Pilco-Mayo, entreroient dans cette Riviere, & feroient en sorte de joindre les deux autres bandes, afin qu'en comparant leurs observations, ils pussent parvenir à quelque chose de certain sur ce que l'on cherchoit.

Ce qui la fait manquer.

Tous se mirent en chemin en 1721. Mais ceux qui étoient avec le Pere de Montijo, aïant descendu quelque tems la Riviere que les Milices de Saint-Michel avoient découverte, & voïant qu'elle ne s'élargissoit point, & qu'elle ne se rapprochoit point du Pilcomayo, ne purent se persuader qu'elle en fût une branche, ni qu'elle s'y déchargeât, & ne voulurent pas aller plus loin; d'où il arriva que les deux autres Bandes ne les aïant point rencontrés, furent aussi obligées de rebrousser chemin. On a reconnu depuis, dit le Pere Lozano dans sa Description du Chaco, que la Riviere, dont les Milices de Saint-Michel avoient parlé, se jette effectivement dans le Pilcomayo; mais qu'on n'en auroit pu tirer l'avantage qu'on en avoit espéré, parceque le Pilcomayo n'a pas toujours assez d'eau, pour assurer par le moïen de cette Riviere, la communication qu'on vouloit établir.

On manque une occasion de gagner toute une Nation à Jesus-Christ.

Les Missionnaires du Parana, outre le chagrin d'avoir manqué ce qui étoit l'objet de leur voïage, eurent encore celui de se voir frustrés de l'espérance assez bien fondée de s'en dédommager avec avantage,

Ils avoient rencontré ſur leur route une Nation Indienne, à laquelle ils avoient annoncé Jeſus-Chriſt, & ils avoient tout lieu de ſe flatter qu'il ne leur ſeroit pas difficile de l'engager à les ſuivre dans les Réductions du Parana. Mais des Tobas, qui en eurent le vent, rompirent toutes leurs meſures en inſpirant à ces Indiens de violens ſoupçons contre les Jeſuites, qui n'avoient, leur dirent-ils, d'autre deſſein, que de les livrer aux Eſpagnols, leſquels les réduiroient au plus dur eſclavage, quand ils les auroient mis hors d'état d'être ſecourus de leurs Alliés. Ce ne fut pas même ſans de grands riſques, qu'ils purent regagner leurs Miſſions, où un nouvel orage, qui depuis quelque tems ſe formoit à l'Aſſomption, commençoit à donner à tous les Jéſuites du Paraguay les plus grandes inquiétudes, & eut en effet les ſuites les plus fâcheuſes. Mais pour ne pas laiſſer trop long-tems ce qui ſe paſſoit alors en pluſieurs endroits de ce Continent, & n'être pas obligé d'interrompre trop ſouvent une ſuite d'événemens trop liés entre eux, & qu'on ne ſeroit pas bien aiſe de perdre long-tems de vue, j'ai cru devoir rapporter ici du moins ce qui ſe paſſa aux Chiquites dans l'intervalle du tems dont j'ai commencé à parler. 1721-24.

De toutes les Miſſions établies dans ces vaſtes Provinces, celle, où ſe faiſoit la plus abondante récolte, étoit la nouvelle République des Chiquites. Il n'y avoit plus, à proprement parler, aucun de ces Indiens à convertir; & tous les Néophytes, ani- 1721-29. Etat des Miſſions des Chiquites.

1721-29. més de l'Eſprit apoſtolique, alloient ſans ceſſe, tantôt ſeuls, tantôt avec quelqu'un de leurs Paſteurs, chercher des Infideles, pour leur offrir de prendre part au bonheur, dont ils jouiſſoient. Ils revenoient rarement de ces Courſes apoſtoliques, ſans ramener avec eux de nombreuſes trouppes de Proſélytes, & ils partageoient enſuite avec les Miſſionnaires le pénible travail qu'il y avoit à eſſuïer pour faire de véritables Chrétiens de ces Sauvages, qui n'avoient ſouvent de l'Homme que la figure.

Le P. d'Aguilar aux Chiquites.

Le Pere Jacques d'Aguilar venoit d'arriver dans cette Egliſe, pour laquelle il ſoupiroit depuis bien des années. Après bien des ſollicitations inutiles il obtint, lorſqu'il s'y attendoit le moins, la permiſſion de s'y conſacrer, & ſon Provincial y joignit un ordre d'en faire la viſite. Ce Religieux, né avec un génie ſupérieur pour les ſciences, avoit à ſon arrivée d'Eſpagne été deſtiné pour les Réductions de l'Uruguay; mais on ne l'y laiſſa pas longtems: il fut bientôt appellé dans l'Univerſité de Cordoue, pour y profeſſer la Théologie, & il s'y diſtingua d'abord d'une maniere à juſtifier le choix qu'on avoit fait de lui pour remplir cette place. Il ne ſe croïoit pourtant pas où Dieu le vouloit: une voix intérieure lui diſoit ſans ceſſe qu'il n'y reſteroit pas long-tems, & il commença bientôt à ſolliciter la Miſſion des Chiquites. Ses vœux furent enfin accomplis, & Dieu l'y diſpoſa par une épreuve, qui dut lui être bien ſenſible, comme

Il en use souvent à ceux qu'il destine aux plus grandes choses.

1721-29.

Mais peu s'en fallut qu'il n'y eût que le tems de s'y faire assez connoître, pour y être infiniment regretté. A peine commençoit-il sa Visite, qu'une espece de Ciron, que dans les Iles françoises de l'Amérique on appelle *Chique*, & parmi les Espagnols *Piqué*, lui entra dans le pié: il négligea trop long-tems de se le faire tirer, parcequ'il n'en connoissoit pas le danger; & ce ne fut qu'après avoir souffert les plus vives douleurs, qu'il s'adressa, pour en être délivré, à un Indien, qui ne put venir à bout de le tirer, & ne fit qu'irriter la plaie. Il continua de marcher, mais il fut bientôt contraint de s'arrêter, Il fit visiter son pié, qui se trouva gangrené, & on lui déclara qu'il n'y avoit point d'autre moïen de lui sauver la vie, que de le lui couper. La difficulté étoit d'avoir un Chirurgien, auquel on pût confier une opération de cette nature, & le mal étoit trop pressant, pour avoir le tems d'en faire venir un de Santa-Cruz. Au défaut des secours humains, les Missionnaires, qui sur la nouvelle du danger où il se trouvoit, s'étoient rendus auprès de lui, s'adresserent au Ciel, & prirent pour leur Intercesseur auprès de Dieu, leur Saint Patriarche. Ils commencerent une Neuvaine en son honneur, & dès le premier jour, comme après avoir dit la Messe, ils voulurent panser sa plaie, ils furent agréablement surpris de trouver son pié aussi sain, que s'il n'y étoit jamais rien arrivé.

Il y est guéri miraculeusement.

1721-29.

Il fait découvrir du Sel, dont on manquoit dans cette Mission.

Il n'eut pas plutôt repris les fonctions de sa Charge, qu'il reconnut qu'une des principales causes des fréquentes mortalités, qui empêchoient que ces Réductions ne se peuplassent, comme il étoit naturel qu'elles fissent avec toutes les Recrues qu'on y amenoit, étoit le défaut de sel, qu'on étoit obligé de tirer à grands frais de Santa-Cruz, & qui ne suffisoit pas même pour en donner à tout le monde le nécessaire. Il apprit qu'on avoit quelque sujet de croire qu'il pourroit s'en trouver dans le Païs des *Morotocos* & des *Zatienos*, qui n'étoient pas éloignés de la Réduction de Saint-Jean-Baptiste, & il y envoïa une nombreuse Trouppe de Chiquites. Arrivés dans le Païs, ils firent bien des recherches inutiles, & ils commençoient à désespérer du succès de leur voïage, lorsqu'un d'eux étant monté sur une Colline assez haute, apperçut assez près de lui une Lagune toute environnée de Buissons fort épais. Il étoit fort fatigué, & excédé de chaleur; il lui prit envie de s'y aller baigner, & il trouva en s'y jettant que tout le fond étoit comme une glace, qui se cassoit aisément; il en prit un morceau avec la main, & reconnut que c'étoit du sel. Il courut faire part à ses Compagnons de cette découverte; tous en prirent leur charge, & la porterent à Saint-Jean-Baptiste. Ce sel parut fort bon, à un peu d'amertume près, qu'on vint aisément à bout de corriger; & le Pere d'Aguilar fit aussi-tôt fraïer un chemin plus court pour aller à cette Saline: mais il ordonna qu'on n'y envoïât personne, qui ne fût bien ar-

mé, & en état de se défendre contre les Zatienos, avec qui on n'étoit pas en bonne intelligence. 1721-29.

Cette même année 1721, le Pere d'Aguilar aïant appris qu'il y avoit assez près de Saint-Jean-Baptiste une Nation infidelle, qui s'y étoit retirée par la crainte des Portugais, lesquels enlevoient tout ce qu'ils pouvoient rencontrer d'Indiens, pour les faire travailler à leurs Mines de *Cuyaba* dont nous parlerons dans la suite, envoïa une trouppe de Néophytes, qui les lui amenerent tous. L'année suivante, sa Visite étant finie, il fut prié de se transporter aux Zamucos, qu'on avoit quelque espérance de regagner. Ce n'étoit encore qu'une lueur bien foible; ces Barbares, depuis la trahison qu'ils avoient faite au Frere Albert Romero, s'étoient retirés dans des lieux presqu'inaccessibles; cependant le Pere d'Aguilar ne balança point à accepter cette commission. Il partit de Saint-Joseph le 29 d'Avril 1722, avec le Pere Augustin Castañarez, que rien ne rebutoit, non plus que lui, lorsqu'il s'agissoit du salut des Ames.

Le P. d'Aguilar & le Pere Castañarez chez les Zamuços.

Le plus court pour pénétrer dans la retraite des Zamucos, étoit de passer par un canton tout couvert de bois, qui n'étoit pas éloigné de Saint-Jean-Baptiste, & où se retiroient ordinairement les *Carreras*, de tout tems ennemis des Chiquites, avec lesquels ils n'osoient plus néanmoins se mesurer; mais il n'y avoit point de sûreté pour les Missionnaires à s'exposer à tomber entre leurs mains. Il fallut donc prendre

Conversions inespérées.

1722-29. un détour, & ce ne fut qu'après avoir fait environ quatre-vingt lieües, que ces deux Peres arriverent dans une Bourgade de Zamucos, nommés *Cucurratès*, qui les reçurent mal, & les obligerent de passer outre. Quelque tems après s'étant brouillés avec les *Uraganos* leurs plus proches voisins, ils se repentirent de n'avoir pas écouté les propositions des Missionnaires; & aïant su qu'ils étoient retournés à Saint-Jean-Baptiste, ils s'y rendirent tous l'année suivante.

On ne discontinuoit point de voir arriver dans les Réductions Chiquites de nombreuses trouppes d'Indiens, qui venoient y chercher un asyle contre les Portugais, mais à qui leur légereté naturelle faisoit bientôt oublier le péril qui les y avoit amenés. Un jour qu'il en avoit déserté un grand nombre de Saint-Raphael, où étoit le Pere d'Aguilar, il se mit en prieres, & conjura le Seigneur de les lui renvoïer. Il fut exaucé: les Fugitifs rencontrerent un très grand nombre d'autres Indiens, qui apparemment leur parurent aussi poursuivis par des Portugais, & à cette vue touchés d'un repentir sincere de leur inconstance, ils les aborderent, & les inviterent à les suivre à Saint Raphael, où ils leur dirent qu'ils trouveroient le meilleur de tous les Peres, qui les recevroit comme ses Enfans, & pourvoiroit également à leur sûreté & à tous leurs besoins. Ils les persuaderent, & tous ensemble se rendirent à Saint-Raphael.

Telle étoit alors, & telle a encore été

long-tems la situation de cette nouvelle Eglise. Si elle n'avoit été composée que de Chiquites, elle n'auroit été dès-lors inférieure qu'en nombre à celle des Guaranis : mais il falloit du tems pour faire prendre le même esprit à tant de Prosélytes ramassés de tant de différentes Nations, & l'on ne sauroit dire ce qu'il en coûta aux Missionnaires pour les faire subsister avant que de les avoir pu accoutumer au travail, pour souffrir leur grossiereté & leurs écarts, & pour veiller à la sûreté de leur Troupeau jusqu'à l'arrivée du Pere d'Aguilar. Jusques-là les Chiquites n'avoient pris les armes, que pour repousser les Ennemis qui les venoient attaquer ; & sans tirer l'épée pour les Espagnols, ils ne laissoient pas de former une barriere bien forte contre les Barbares, qui pouvoient inquiéter la Province de Santa-Cruz de ce côté-là. Les Chiriguanes mêmes, les plus incommodes & les plus braves de tous, évitoient de se brouiller avec eux, & les Chiquites de leur part avoient plus d'une fois témoigné qu'on ne leur feroit pas plaisir de les faire sortir de chez eux pour les joindre aux Espagnols, comme on faisoit souvent les Guaranis, quand il s'agissoit de quelque Expédition militaire.

1726-29.

Etat où se trouvoit alors cette nouvelle Eglise.

Il fallut cependant avoir recours à eux en 1726, parceque les Chiriguanes, sortant alors en grandes troupes de leurs Montagnes, remplirent tous les environs de Santa-Cruz de brigandages & d'horreurs, pillant les Habitations de la Campagne, n'épargnant ni le sacré, ni le profane, &

Hostilités des Chiriguanes dans la Province de Santa-Cruz.

1726-29. maſſacrant tous les Eſpagnols qu'ils trouvoient à l'écart, ſans diſtinction d'âge ni de ſexe. Quoiqu'ils n'approchaſſent point du Païs des Chiquites, ils ne laiſſoient pas de les incommoder beaucoup, parceque ne pouvant plus rien tirer de Santa-Cruz, il leur falloit faire venir à grands frais du Pérou juſqu'au vin pour dire la Meſſe. Mais ces incommodités n'auroient jamais fait réſoudre ces nouveaux Chrétiens à changer de ſyſtême, perſuadés qu'ils étoient que les Chiriguanes ne les attaqueroient pas.

Les Chiquites marchent contre eux.

Ils ſe contenterent donc de leur bien faire connoître que s'ils approchoient de leur Païs, ils ne devoient pas compter de les ſurprendre. Cependant le Pere d'Aguilar reçut un ordre des Tribunaux ſupérieurs de les engager à envoïer mille Hommes pour renforcer les Milices Eſpagnoles, qu'on avoit levées pour donner la chaſſe à ces Barbares Il aſſembla auſſi-tôt les Chefs; & après leur avoir repréſenté qu'il étoit de leur honneur de témoigner au Roi Catholique dans une occaſion ſi preſſante leur zèle pour ſon ſervice, il ajoûta qu'ils pouvoient encore moins ſe diſpenſer de venger la Majeſté de Dieu, dont les Chiriguanes renverſoient les Temples, détruiſoient les Autels, & briſoient les Images. Il les perſuada, & ils s'offrirent de bonne grace à faire tout qu'il leur commanderoit. Les mille Hommes furent levés dans toutes les Réductions; mais il n'y en eut que quatre cents, qu'on avoit tirés des Réductions les plus voiſines, qui purent arriver à tems pour joindre les Eſpagnols.

1726-29.

Les Chiriguanes sont battus.

Le Pere d'Aguilar jugea à propos de les accompagner, & on ne tarda point à reconnoître combien sa présence étoit nécessaire dans cette Armée. Il eut même besoin d'user d'autorité, pour soutenir ses Néophytes dans les dégoûts que leur donnerent plus d'une fois quelques Espagnols, de toute sa patience pour souffrir les chagrins qu'on lui donna souvent à lui-même, & de toute sa sagesse pour empêcher que le service ne souffrît de cette mésintelligence. Les Chiquites se distinguerent dans toutes les rencontres où il fallut en venir aux mains. Un grand nombre de Chiriguanes furent tués; plus d'onze cents demeurerent prisonniers; le reste fut mis en fuite, & poursuivis jusques dans la Cordilliere, où l'on en prit encore plus de mille: & un succès si complet ne coûta pas un Homme aux Vainqueurs.

La Campagne finie, les Chiquites retournerent chez eux sans avoir eu aucune part au butin. Cependant les Chiriguanes, plus irrités qu'affoiblis par leur défaite, rassemblerent toutes leurs forces & celles de leurs Alliés, & résolurent de ne point poser les armes, qu'ils n'en eussent effacé la honte dans le sang de leurs Ennemis. A la vue de ces préparatifs, le Gouverneur de Santa Cruz, qui n'ignoroit apparemment pas les mécontentemens qu'on avoit donnés aux Chiquites, & qui ne pouvoit pas se passer d'eux, prit le parti d'aller à la Plata, pour engager l'Audience royale à emploïer son autorité à lui procurer un secours, qu'il désespéroit d'ob-

1726-29. tenir par lui-même. Il y a même bien de l'apparence qu'il en écrivit au Viceroi du Pérou, & cela paroît par les termes de la Lettre du Président de l'Audience roïale au Pere d'Aguilar, que voici:

MON TRES RÉVÉREND PERE,

» Dom François-Antoine de Argumosa,
» Gouverneur de Santa-Cruz, est venu
» ici, en conséquence de l'ordre que l'Au-
» dience roïale a reçu de son Excellence
» le Seigneur Viceroi de ces Roïaumes
» de ne pas laisser plus long-tems sans
» châtiment les Barbares Chiriguanes, qui
» l'année derniere ont commis impuné-
» ment de grandes hostilités dans le Ter-
» ritoire de Tarija. Il m'a représenté qu'il
» jugeoit nécessaire qu'on lui envoïât deux
» cents Chiquites, tant parceque les Chi-
» riguanes ont conçu une extrême fraïeur
» de ces Indiens, que parcequ'il n'a pas
» assez de Trouppes pour leur faire la
» guerre, & il m'a ajoûté qu'il leur four-
» niroit des Chevaux & des vivres pour
» cette Expédition. C'est ce qui m'engage
» à vous écrire, pour vous prier & vous
» enjoindre d'envoïer au susdit Gouver-
» neur le nombre de Chiquites qu'il de-
» mande, & quelques-uns même de plus,
» pour suppléer à ceux qui pourroient tom-
» ber malades. Je prie donc V. R. de
» donner les ordres les plus précis pour
» que ces Indiens se trouvent à Santa-
» Cruz au plus tard à la fin de Mai, ou
» au commencement de Juin, afin qu'on

1726-29.

» n'ait aucun prétexte pour différer d'entrer en action ; & que la campagne puisse finir avant la saison des grandes pluies, qui sans cette diligence pourroient obliger les Trouppes de se retirer avant que d'avoir achevé la Guerre. Convaincu que je suis que le zèle de V. R. la portera à faire tout ce qui dépendra d'elle pour assurer le succès d'une Entreprise si importante au service de Dieu & à celui de Sa Majesté, il ne me reste qu'à prier le Seigneur, comme je le ferai toujours, de vous conserver pendant un grand nombre d'années. A la Plata, ce treizieme d'Avril 1722, son très affectionné Serviteur,

DOM FRANÇOIS HERBOSO.

Seconde campagne contre les Chiriguanes, & son succès.

Le Pere d'Aguilar n'eut pas plutôt reçu cette Lettre, qu'il fit lever avec la plus grande diligence dans les quatre Réductions les plus proches de Santa-Cruz deux cents quarante Chiquites ; & comme il craignoit que, s'il les laissoit partir à pié pour se rendre à Santa-Cruz, où le Gouverneur avoit promis de leur fournir des Chevaux, ils n'y arrivassent trop tard, il leur en fit donner avec des Provisions suffisantes pour ce voïage ; précaution d'autant plus nécessaire, que les froids excessifs, & les pluies qu'ils eurent à essuïer pendant tout le chemin, les auroient beaucoup retardés. Cette seconde Campagne, où le Pere d'Aguilar ne put les accompa-

1726-29. gner, parcequ'il venoit de recevoir un ordre du Pere Laurent Rillo, son Provincial, de passer incessamment aux Missions des Guaranis en qualité de Supérieur, ne leur fit pas moins d'honneur, & n'eut pas moins de succès que la premiere.

Fin du seizieme Livre.



PIECES

POUR SERVIR DE PREUVES & d'éclairciſſement à l'Hiſtoire du Paraguay.

LETTRE DE L'EVEQUE DU TUCUMAN, AU PAPE ALEXANDRE VII.

Copiée ſur l'Original.

1658. Lettre de l'Eveque du Tucuman.

SANTISSIMO PADRE,

EL menor Hermitaño de N. P. San Auguſtin, por la gracia de Dios y de vueſtra Santidad, Obiſpo de la Cathedral de la Provincia del Tucuman, Indias Orientales, Reyno del Perù, del Conſejo del Rey de Caſtilla y de Leon, nueſtro Señor, en eſta carta haze informe eſpecifico à

TRES S. PERE,

LE moindre des Hermites de N. P. Saint Auguſtin, par la grace de Dieu & de votre Sainteté, Evêque de la Province du Tucuman, aux Indes Orientales & dans les Roïaumes du Pérou, Conſeiller du Roi de Caſtille & de Leon, notre Seigneur; ſe croit obligé, pour l'acquit de ſa conſcience, & par

1658.
LETTRE DE L'EVEQUE DU TUCUMAN.

Vuestra Santidad, descargando su conciencia, de la Religion de Clerigos minores de la Compañia de Jesus, por dos motivos particulares, que le obligan: el primero, por particulares aflicciones, que con destempladas furias el infierno, por medio de sus fautores, ha causado à esta Region, à estos varones Religiosos; que aunque amansò la tormenta, todavia quedan padeciendo olas muertas, hechas del viento tempestuoso que los ha peloteado. El segundo, por la paciencia christiana, conque la han sufrido: que aquella es la verdadera paciencia, quando por la justicia padezco, y en padecer no buelvo atras, y persevero en las obras de justicia, sin irritacion contra el que mi injuria, y constancia

deux motifs particuliers, d'informer spécialement Votre Sainteté de ce qui regarde l'Ordre des Clercs mineurs de la Compagnie de Jesus. Le premier est ce que la fureur de l'enfer a fait souffrir, par le ministere de ses supôts, à cette Compagnie, sans aucune mesure; car quoique la tempête soit un peu calmée, ces Religieux se ressentent encore de l'agitation des vagues qu'un vent impétueux avoit élevées, & dont ils ont été si violemment battus. Le second est la patience chrétienne avec laquelle ils ont souffert; car souffrir pour la justice, & en souffrant persévérer dans les œuvres de la justice, ne point s'irriter contre ses persécuteurs, c'est en quoi consiste la véritable patience.

en obrar lo recto, y padecer lo adverso.

Santissimo Padre, verdadera grandeza de animo y corazon es no sentir la herida: esta Religion ha recivido muchas. Hela visto meter el escudo de su justa è inculpable y moderada defensa, passar adelante en sus ministerios, y nunca tirar puñal à quien le clavava saetas. Han sele muerto en esta region todos los viejos, y entre ellos prudentissimos y santissimos. Basta un Diego de Boroa: por naturaleza la misma colera, por la gracia y mortificacion la misma mansedumbre; un coraçon colerico, que nunca se irritò con la injuria, y siempre con un silencio sufrido, rendido à la ley del entendimiento, lo governava: conservò, sin quejarse, verdadera paciencia. Fue

1658.

LETTRE DE L'EVEQUE DU TUCUMAN.

Très Saint Pere, la marque d'une grande ame & d'un grand cœur, c'est de ne pas être sensible aux coups qu'on lui porte; on en a porté beaucoup à cette Compagnie. J'ai vû ces Religieux, couverts du seul bouclier de leur innocence & de leur modération, ne se détourner d'aucun des exercices de leur ministere, & ne tirant point le poignard contre ceux qui les perçoient de leurs fleches. Tous leurs Vieillards sont morts, & parmi eux il y avoit des hommes d'une prudence consommée & d'une sainteté éminente. Il suffit de nommer un Pere Diegue de Boroa; qui, naturellement la colére même, avec le secours de la grace, & l'exercice d'une morti-

1658.

LETTRE DE L'EVEQUE DU TUCUMAN.

con manos violentas en el Colegio del Paraguay derribada su veneranda persona, arrastrada, y ultrajada : venciò la mortificacion y la gracia à los efectos de la injuria ; ni chistò, ni se quejò. Fue su aspecto, freno de la libertad, sus palabras medidas con toda regla Evangelica ; fue horror del infierno su vida, y exemplo de los hombres. Retiròse entre los Indios à recommençar en aquellos montes su gloria, en caminando à la verdadera los recien nacidos en la fé de aquella region, y que por falta de fee y de pasto no muriessen recien convertidos, se fue entre ellos, sacando muchos de la idolatria, mamantando a otros recien baptizados con vida exemplar y penitente, pues se ponia en un hormiguero, à

fication continuelle étant devenu la douceur même, ne s'est jamais irrité, quelque injure qu'on lui ait faite, & n'y opposoit qu'un silence inviolable commandé par la raison, ne laissant jamais échaper aucune plainte. Dans le College de l'Assomption, on mit violemment la main sur lui, on le jetta par terre, on le traîna, & on lui fit mille outrages ; il ne dit pas un mot de plainte ; il ne parut aucune altération sur son visage ; il fut toujours maître de lui-même. Sa présence étoit le frein de la licence, ses paroles furent toujours réglées sur l'Evangile ; toute la suite de sa vie fit frémir l'enfer, & fut pour les hommes un modele parfait de toutes les vertus. Chassé de son College, il se retira parmi

1658. LETTRE DE L'EVEQUE DU TUCUMAN.

que las hormijas le administrassen penitencia. Este varon muriò en estas obras; como de la misma Religion han muerto muchos en los mismos ministerios y regiones. Y estas madres dexan hijos, que se van criando, y ramos de sus raizes.

les Indiens, dans les Montagnes, pour y recommencer une nouvelle carriere. Il ne s'y occupa plus qu'à apprendre aux nouveaux Convertis le chemin qui conduit à la véritable gloire, à les fortifier dans la foi, à leur donner la pâture spirituelle; & il alla chercher les Idolâtres pour les amener à la Bergerie du Bon-pasteur, il leur donna la nourriture qui convient à des Enfans nouvellement régénérés en Jesus-Christ. Il y joignit les exemples d'une vie également édifiante & mortifiée: on l'a vû s'enfoncer dans une fourmilliere, & s'y livrer aux morsures d'un peuple de fourmis, qui lui faisoit faire une pénitence bien rude. Il est mort dans ces exercices, comme ont fait plusieurs de ses Freres dans le même Païs, laissant des Successeurs qui marchent sur leurs traces, & se sont formés sur de si grands modeles.

Esta Religion *sustinet pondus diei & æstûs*. Esto vè el Obispo en su Obispado: no reservan trabajo, peligro, salud, ni gasto, quando los llaman, y en los tiempos señalados

Cette Compagnie soutient le poids du jour & de la châleur, & c'est de quoi je suis témoin dans mon Diocèse. Rien n'arrête ces Religieux, quand on les appelle; ils ont mê-

1658.

LETTRE DE L'EVEQUE DU TUCUMAN.

siempre con orden del Obispo, y dando cuenta de las resultas, voluntariamente, y no compulsos, salen à correr todo el Obispado, predicando, confessando, y administrando los Sacramentos, y refrenando dissolutos, y esto no sin riezjo pequeño, y con muchos grandes, y sin ayudas de costa, y sin pedirlas.

Al ruego del Obispo assistieron de doze à quatorze años quatro Religiosos en el Valle de Calchaqui, cinquenta de largo, poco de ancho, muchas asperezas de cerros y quebradas; mas de veynte mil almas les habitan, intelligentes y prudentes en las conveniencias y astucias

me des tems marqués où sans être appellés ils vont où l'Evêque leur ordonne, & lui rendent compte de ce qu'ils ont fait sans qu'il le demande. Il n'est pas même nécessaire qu'on le leur dise, pour qu'ils parcourent tout le Diocèse, prêchant, confessant, administrant les Sacremens, corrigeant les mœurs dissolues, s'exposant même pour cela à quelques risques & quelquefois à de très grands dangers, & sans être jamais à charge à personne.

Pendant douze ou quatorze ans quatre de ces Religieux ont travaillé, à ma priere, dans la Vallée de Calchaqui, laquelle a 50 lieues de long & peu de largeur, beaucoup de montagnes & de précipices; peuplée de plus de 20000 Habitans, idolâtres par principes, & soutenant

1658.

LETTRE DE L'EVEQUE DU TUÇUMAN.

de fieros idolatros, sacrificando sus vidas al demonio, los hombres de los mas remotos de la recta razon, de dura cerviz, de plena libertad, indomitos y fieros, y continuo trato con el demonio. Entre estos, con inmenso trabaxo deprendieron la lengua, estuvieron de diez à doze años en dos residencias, cargando el agua y la leña, y sufriendo siempre injurias, y à vezes muchos palos, sin gasto ageno, con corto socorro de los fieles, y con lo necessario de sus Colegios. El fruto era justificar los juicios de Dios, minorando alguna cosa el crescimiento de tanta fiereza y pecado, el bautismo de algunos niños: y en tiempo de las pestes, que los padres y madres, como fieras, echan sinque los llamen, y

leur fausse Religion par des raisonnemens captieux, & sacrifiant leur vie au démon. D'ailleurs il n'y a point d'hommes plus éloignés de la droite raison, plus jaloux de leur liberté, & de plus dur entendement, plus fiers, plus intraitables, qui aient un commerce plus continuel avec le démon. Ces Peres ont appris la Langue du Païs avec un travail immense, & pendant dix à douze ans, sont demeurés dans deux Réductions, étant obligés d'aller eux-mêmes chercher de l'eau & du bois, dont ils avoient besoin, exposés aux injures, & souvent même aux coups de ces Barbares, sans rien recevoir d'eux, recevant peu de la part des Fideles, & tirant tout le nécessaire de leurs Colleges. Tout le fruit de

1658.

LETTRE DE L'EVEQUE DU TUCUMAN.

los niños à que muevan por las quebradas y cerros, estos Religiosos anhelavan en su busca por administrarles el bautismo.

leurs travaux se bornoit à adoucir un peu la fierté de ce Peuple, à diminuer le nombre des péchés, à baptiser quelques Enfans, surtout ceux que leurs Parens, à la maniere des bêtes féroces, jettoient dans les précipices & sur les montagnes, & y laissoient mourir dans les tems de peste

Estas cosas en este estado, entrò en aquel Valle un Español, astuto instrumento del infierno; azote de Dios por los pecados del Obispo, perturbò aquellas gentes, moviòlas à guerra contra toda esta Provincia, echò de la una Reduccion (que se llama San Carlos) à los dos Padres libres las vidas, derribò sus casas, quemò Iglésias, echò un arroyo por todo; no sabemos si quemò las imagenes, todo lo asolò, y en la otra Reduccion mandò hazer lo proprio. Hizieron

Les choses étant en cet état, un Espagnol, vrai supôt de l'enfer, & dont Dieu a voulu se servir pour punir mes péchés, entra dans cette Vallée, jetta le trouble parmi les Indiens, & suscita une guerre à toute cette Province, il chassa d'une des deux Réductions, qui portoit le nom de Saint Charles, les deux Peres qui y étoient, ne leur laissa que la vie, renversa les maisons, brûla les Eglises, inonda tout le terrein; nous ne savons s'il brûla les Images, mais il rasa tons

1658.

LETTRE DE L'EVEQUE DU TUCUMAN.

Hizieron lo, y quisieron matar à los dos Religiosos de ella: salieron huyendo por cerros y descaminos, cinco dias, casi sin comer, llegaron milagrosamente à un fuerte de Españoles, desnudos, medio muertos, y el uno en una pierna con un saetazo. Estas son las obras con que esta Religion ayuda al Obispo, y la fée: sirve à Dios; solicita la salvacion y conversion de sus redimidos, y por estas obras padece, y padeciendo persevera con mayor constancia.

tous les Edifices. Il donna aussi-tôt l'ordre pour traiter de même l'autre Réduction: il fut obéi; & les Ministres de ses fureurs voulurent massacrer les deux Missionnaires, qui prirent la fuite, marcherent cinq jours, presque sans manger, & par des chemins affreux, jusqu'à ce qu'ils eussent pu gagner un Fort Espagnol, où ils arriverent plus morts que vifs, presque nus, & l'un d'eux aïant la jambe percée d'une fleche. Voilà comment ces Religieux servent les Evêques, la Religion & le Seigneur, & travaillent au salut & à la conversion de ceux qu'il a rachetés de son sang. C'est pour cela même qu'ils souffrent; & les persécutions qu'on leur suscite, ne font qu'augmenter leur zele & leur constance.

Da cuenta el Obispo à V. S. para que informado honrrè a quien tanto sirve à Dios, y los llenè de

Je rens ce compte à V. S. afin qu'elle veuille bien honorer des Hommes qui servent Dieu d'une

1658.

LETTRE DE L'EVEQUE DU TUCUMAN.

gracias, y de su ayudo apostolico, y a este exemplo muchos corran à su imitacion. Guarde Dios a V. S. Que es fecha à la ribera de uno Rio, caminando por despoblados, buscandos sus ovejas, llevandoles al Evangelio y al conocimiento de Dios, de su misericordia y justicia.

En lo ocho de Octubre 1658.

El menor Hermitaño de N. P. San Augustin,

OBISPO DEL TUCUMAN.

maniere si distinguée, les combler de graces, les aider de toute la plénitude de sa puissance apostolique, & engager par-là plusieurs à suivre leur exemple. Dieu conserve V. S. Je lui écris sur le bord d'une Riviere, traversant des Païs déserts, pour y chercher mes Brebis errantes, leur annoncer l'Evangile, leur faire connoître leur Dieu, ses miséricordes & sa justice.

Ce huitieme jour d'Octobre 1658.

Le moindre des Hermites de N. P. Saint Augustin,

EVÊQUE DU TUCUMAN.



LETTRE
DE DOM
BARTHELEMI GONZALEZ
DE POBEDA,
ARCHEVEQUE DE LA PLATA,
AU ROI CATHOLIQUE.

Imprimée dans l'Histoire du Chaco, par le P. Lozano.

1690. LETTRE DE L'ARCHEVESQUE DE LA PLATA.

SEÑOR,

LA conveniencia eſpiritual y temporal, que ſe experimenta en todos los pueblos, donde aſiſten los Religioſos de la Sagrada Compañia de Jeſus, es tan conocida y notoria para todo genero de gentes, que fuera hazerle conocido agravio querer ponderarla; porque ni ſon meneſter ponderaciones, ni las ay equivalentes à poder

SIRE,

LES avantages dont on jouit dans les Bourgades qui ſont ſous la conduite des Religieux de la Sacrée Compagnie de Jeſus, tant pour le ſpirituel que pour le temporel, ſont ſi notoirement connus de toutes ſortes de Nations, qu'en les exagérant on ne feroit que les mettre au-deſſous de leur valeur, puiſque nonſeulement ils n'ont

1690.

LETTRE DE L'ARCHEVESQUE DE LA PLATA.

decir tanto, como lo, que sin ellas manifiesta y acredita continuamente la experiencia. Y aunque esto es tan cierto en todo el universo, todavia es mucho mas en estos Reynos de las Indias, y mas en estas ultimas Provincias y retiros de ellos, como lo son este Arçobispo, y Obispados de Santa-Cruz de la Sierra, Tucuman, y Paraguay, por las partes que confinan y pueden hazer correspondencia con el, donde està bastantemente conocida esta utilidad: pues en el de Paraguay, y de Buenos-Ayrès se ha debido à su cuidado una conversion, que passa de veynte y dos Doctrinas, ò Reducciones, con innumerable gentio, tan bien doctrinados è instruidos en todo, que es oy la mas florida porcion de

aucun besoin qu'on les exagere, mais que les expressions les plus exagératives n'atteindroient jamais à la réalité qui se manifeste & s'accrédite continuellement par l'expérience. Et quoique cela soit reconnu pour certain dans l'Univers entier, cela est encore plus sensible dans ces Roïaumes des Indes, & beaucoup plus encôre dans ces Provinces reculées, sur-tout dans celles qui sont le plus à l'écart, comme cet Archevêché, & les Evêchés de Santa-Cruz de la Sierra, du Tucuman & du Paraguay, qui y confinent & peuvent avoir quelque correspondance avec cette Métropole : on connoît de quelle utilité sont ces Religieux, car on y doit à leurs soins plus de vingt-deux Réductions ou Doctrines,

1690.

LETTRE DE L'ARCHEVÊQUE DE LA PLATA.

esta nueva Christiandad. Por Santa-Cruz de la Sierra correspondiente a este Arçobispado, por la parte de Cochabamba, se van logrando otras en los Mojos y otras Naciones, que aunque mas modernas, se esperan, segun los felices principios, de igual fruto que en las primeras; acreditando en unas y otras que lo, que no han podido conquistar en muchos años exercitos de soldados, à costa de muchos trabajos y gastos, lo allanan estos Religiosos con solo su zelo en breve tiempo. Estos, de los Enemigos hazen amigos, y de los mas barbaros è indomitos, muy dociles y seguros vassallos para V. M.; y lo principal, muchos Hijos de nuestra Santa Madre Iglesia, y muy buenos Christianos, que es el

qui sont peuplées d'une multitude innombrables d'Indiens si bien instruits de tout ce qu'ils doivent sçavoir, que c'est aujourd'hui la plus précieuse portion de cette nouvelle Chrétienté. Du côté de Santa-Cruz de la Sierra, qui confine à cet Archevêché par Cochabamba, ils sont occupés à gagner les Moxes & d'autres Nations; & quoique ces Missions soient plus modernes que les autres, leurs heureux commencemens font espérer un succès égal : d'autant plus que dans les unes & dans les autres, ce qu'en plusieurs années, avec des armées entieres & de grandes dépenses on n'a pû conquérir, ces Religieux en viennent aisément à bout en peu de tems, sans autres forces que leur zèle; que des Ennemis ils

1690.

LETTRE DE L'ARCHEVESQU DE LA PLATA.

principal fruto, que todos debemos solicitar para el desempeño de nuestra primera obligacion.

en font des Amis; que des plus barbares & des plus intraitables Indiens, ils en font des Vassaux dociles de V. M., & sur lesquels on peut compter; & ce qui est le principal, ils en rendent un grand nombre Enfans de la Sainte Eglise notre Mere, & de très bons Chrétiens, ce qui est le plus grand fruit que nous devons avoir particuliérement en vue, si nous voulons remplir la premiere & la plus essentielle obligation de notre ministere.

Por cuyo conocimiento, viendo que todos los medios, que se han aplicado para reducir los Indios Calchaquies, Tobas y Mocovies, y demàs Naciones, que ay en el medio de las tres Provincias del Tucuman, Paraguay y Santa-Cruz, aunque se han hecho muchas entradas, y algunas con gran fuerza de gente, y gasto, no solo no han sido de utilidad, ni castigo à sus insolencias, sino que antes han servido de darles mayor atrevi-

C'est sur ces connoissances, Sire, & considérant que tous les moïens qu'on a emploïés pour réduire les Calchaquis, les Tobas, les Mocovis & les autres Nations, qui sont entre les Provinces du Tucuman, du Paraguay & de Santa-Cruz, quoiqu'on soit souvent entré dans leur Païs, même avec de grandes forces & à grands frais, non-seulement ont été inutiles pour réprimer leur insolence, mais qu'ils n'ont servi qu'à l'ac-

1690.

LETTRE DE L'ARCHEVESQUE DE LA PLATA.

miento y seguridad de que pueden repetirlas, como lo hazen en muy grave daño y perjuizio de Habitadores y passajeros, y especialmente de las dos Provincias de Tucuman y Paraguay, hasta llegar à tener algunas Ciudades en la ultima desolacion, como lo estàn oy las de Esteco y Xuxuy, y aventurado y aun casi perdido ò impedido el comercio con estas del Perù; conque no queda otro recurso, ni medio que intentar, que les pueda dar esperanza de algun allivio, sino el de encargar esta conquista à estos Padres, que aunque arriesgada y muy trabajosa, ha muchos dias, que su zelo la solicita.

croître, & à leur persuader qu'ils peuvent impunément redoubler leurs hostilités, comme ils font, au grand préjudice des Habitans & des Voïageurs, sur-tout dans les deux Provinces du Tucuman & du Paraguay, jusques-là qu'ils ont réduit quelques Villes, comme celles d'Esteco & de Jujuy, dans la derniere désolation, & presque entierement interrompu le commerce entre ces Provinces & celle du Pérou; il appert qu'il ne reste plus de ressource ni de remedes à ces maux, qui puissent donner quelque espérance de soulagement, que de charger les Peres de la Compagnie de réduire ces Peuples sous le joug de l'Evangile. Ils connoissent tous les risques & toutes les fatigues d'une telle entreprise; il y a long-tems néanmoins que leur zèle les engage à la solliciter.

1690.

LETTRE DE L'ARCHEVESQUE DE LA PLATA.

Y siendo impossible poder entrar por toda aquella Jurisdiccion, que haze frontera à estos Indios en la mayor parte conquistados en otro tiempo, y aora rebelados, de quien no se puede fiar, aunque dàn palabras, porque solo las dan para cometer despues mayor delito, como lo hizieron con Dom Pedro Ortiz de Zarate, Vicario de la Ciudad de Xuxuy, y Religiosos que llevava en su Compañia, es preciso recurrir à la entrada segura, adonde aya el risguardo de amigos; y esta solo la ay por la parte della Villa de Tarixa, que es de este Arzobispado, donde ademas del fomento que se puede esperar de los Chiriguanas y otros Indios de su Cordillera, que son amigos, ay esperanza de lograr cor-

Mais, comme il est impossible de pénétrer dans ce Païs par la frontiere de cette Province, où sont des Indiens dont la plus grande partie ont été soumis, & auxquels on peut d'autant moins se fier, qu'ils sont aujourd'hui révoltés, quoiqu'ils donnent de bonnes paroles, parcequ'ils ne les donnent que pour commettre de plus grandes trahisons, comme ils ont fait à l'égard de Dom Pedro Ortiz de Zaraté, Vicaire de Jujuy, & des Religieux qu'il avoit menés avec lui, il est nécessaire de chercher une entrée plus sure par le moïen de quelques Indiens amis; & cela ne se trouve que du côté de la Ville de Tarija, qui est de ce Diocèse, où, sans parler de ce qu'on peut se promettre des Chirigua-

respondencia con los del Paraguay y Missiones de los mismos Padres, de quien poder ayudarse, assi para Lenguas, como para exemplar, porque en ellas ay de todos estos que poder llevar, para que con su exemplo, que es el mas eficaz Predicador, pueden mover los demas. Ademas que ay devotos, que hazen una considerable donacion para fundar, y ay comodidad, no solo para mantenerse, sino para las entradas que huvieren de hazer, y socorro de los que estuvieren en ella, sobre la conveniencia de Chicas y Lipes, que logran la de las Missiones ordinarias: fundamentos todos, que me precisan à rogar V. M., como lo hago, se dignè de conceder la licencia para fundar en aquella Villa un Collegio, y nos haga

nes & des autres Indiens de leur Cordilliere, qui sont amis, on peut espérer d'établir une correspondance avec ceux du Paraguay & avec les Missions des Peres, dont on pourroit tirer du secours, tant à cause de la conformité du langage que par le moïen du bon exemple, qui est le plus efficace des Prédicateurs. Enfin, il se presente des Personnes de bonne volonté qui offrent de donner une somme considérable pour une Fondation, & il y auroit bien des commodités, non-seulement pour fournir à l'entretien des Missionnaires, mais encore pour les frais de leurs voïages, & pour les secourir quand ils seroient entrés dans le Païs, & cela par le moïen d'une correspondance avec les Lipes & les

1690.

LETTRE DE L'ARCHEVESQUE DE LA PLATA.

1690.

LETTRE DE L'ARCHEVESQUE DE LA PLATA.

à todos este bien, seguro que es el mayor favor y utilidad, que puedan lograr todos los Habitadores de aquellas retiras, y en que se assegura el mayor servicio de ambas Magestades, que es lo, que siempre solicitami cuydado zelo, como el pedir à la Divina continuamente guardè la Catholica y Real Persona de Vuestra Magestad, como la Christiandad ha menester.

Plata y 3 Marzo dè 1690.

EL ARÇOBISPO DE LA PLATA.

Chicas, qui en usent ainsi dans les Missions ordinaires. C'est sur ces espérances si bien fondées, que je me crois obligé de supplier V. M., comme je fais, de vouloir bien accorder la permission de faire cette Fondation d'un College dans cette Ville, & de nous faire à tous cette faveur; elle a pour objet l'utilité qu'en retireront les Habitans de ces Cantons écartés, & d'assurer le plus grand service de Dieu, & celui de Votre Majesté, les deux choses que se propose uniquement ma sollicitude Pastorale. Je demande sans cesse au Seigneur qu'il conserve la Catholique & Roïale Personne de V. M. pour le besoin de la Chrétienté.

A la Plata ce 3 de Mars 1690.

L'AR. DE LA PLATA.

LETTRE
DU
ROI CATHOLIQUE
AU PROVINCIAL DES JESUITES DU PARAGUAY.

1703.

LETTRE DU ROI CATHOLIQUE.

EL REY,

VENERABLE y devoto Padre Provincial de la Compañia de Jesus en la Provincia del Rio de la Plata : Por quanto se ha entendido que entre las ideas de los Enemigos de esta Corona es una la de embiar à estas Provincias algunos Religiosos Españoles, con pretexto de asegurar a los Naturales de ellas en la permanencia de nuestra Catholica Religion, no siendo este el motivo, sino el de perturbar estos Domi-

LE ROI,

VÉNÉRABLE & Dévot Pere Provincial de la Compagnie de Jesus en la Province de Rio de la Plata : On a appris qu'une des vues des Ennemis de cette Couronne est d'envoïer dans ces Provinces des Religieux Espagnols, sous prétexte d'assurer les Naturels du Païs qu'ils seront maintenus dans l'exercice de notre Sainte Religion Catholique, mais en effet pour jetter le trouble dans ces Domaines par les

1703.

LETTRE DU ROI CATHOLIQUE.

nios con los nocibos discursos Imperiales: y ultimamente se ha savido se hallan en Londres dos Religiosos Trinitarios, que el uno de ellos es Castellano, y otro Aleman, de las señas, que contiene la Relacion adjunta, firmada de mi infraescrito Secretario, para passar à estas Provincias, y que si pudieren introducirse secretamente en ellas, se pondran los habitos de su Orden, llegando consigo muchos fardos de papeles impresos, en forma de manifiestos del Emperador, para apoyar con discursos en publico y en secreto, y tentar la fidelidad de essos Vassallos, no siendo Missioneros Apostolicos. Y assi mismo se ha entendido, que en Londres ay otros dos sujetos seglares, que se dize iran tam-

discours qu'on leur tiendra en faveur de l'Empereur. On a même su depuis peu qu'il y a actuellement à Londres deux Religieux Trinitaires, dont l'un est Castillan & l'autre Allemand, & qu'on reconnoîtra aux signalemens que vous verrez dans la Relation ci-jointe, signée de mon Sécretaire ci-dessous nommé; que ces deux Religieux doivent passer dans ces Provinces, &, s'ils peuvent s'y introduire secretement, reprendre l'Habit de leur Ordre; qu'ils sont chargés de plusieurs paquets d'un Manifeste imprimé au nom de l'Empereur, qu'ils doivent appuïer par leurs discours, en public & en particulier, afin de tenter la fidelité de mes Vassaux, se disant Missionnaires Apostoliques, ce qu'ils ne sont point.

bien, y que uno de estos ha sido Secretario del Conde de Harrach, Embajador que fue de Alemania en esta Corte. Y por ocurir à las perniciosas consequencias, que se pueden seguir al Servicio de Dios y mio, y quietud de mis Vassallos, de introducir Sujetos estrangeros, enemigos de esta Corona en esos Dominios, he resuelto dar la presente, por laqual os ruego y encargo que, si llegaren, ò se introdujeren algunos Religiosos estrangeros, ò Españoles, y otras Personas de qualquier estado ò qualidad que sean, que puedan motivar sospecha, los hagan salir de estos Dominios, y embarcar, y bolver à estos Reynos, requiriendo à los Prelados de las Religiones que lo executen assi, impar-

On a aussi eu nouvelle qu'il y a à Londres deux Séculiers, qu'on dit devoir pareillement passer dans ces Provinces, dont l'un a été Secretaire du Comte de Harrach, ci-devant Ambassadeur de l'Empereur dans cette Cour. Pour prévenir les choses préjudiciables au Service de Dieu & au mien & à la tranquillité de mes Vassaux, qu'occasionneroit dans ces Domaines l'introduction d'Etrangers ennemis de cette Couronne, j'ai résolu de vous écrire la Présente, par laquelle je vous prie & vous enjoins, si quelques Religieux étrangers ou Espagnols, ou d'autres Personnes de quelque état & qualité qu'elles soient, qui pussent donner lieu à quelque soupçon, s'introduisoient dans ces Provinces, de les en faire sortir

1703.
LETTRE DU ROI CATHOLIQUE.

1703.

LETTRE DU ROI CATHOLIQUE.

tiendo para ello auxilio y braço Real, en execucion y cumplimiento de lo dispuesto por leyes, poniendo muy particular cuydado en si va alguno sin licencia, y si conforma con los despachos y señas, que en ellos se expressan, quando salen de estos Reynos; y no concurriendo en ellos estas circunstancias, si llegaren algunos sin ellas, y particularmente los arriba expressados, y los que fueren arrimados, los prendereis, y remitireis en la primera occasion segura à la casa de la Contractacion de Sevilla con toda custodia, aunque digan ser Religiosos estranjeros, ò Españoles, y recojereis los papeles, que llevaren, y me los embiareis, executando lo mismo con todos los en quien no concurrieren las

& embarquer pour retourner en Espagne, requerant les Supérieurs des Réguliers d'exécuter la même chose, & leur faisant donner pour cela les secours de l'autorité Roïale, pour faire observer ce qui est prescrit par les Loix, aïant une singuliere attention à examiner si quelqu'un arrive sans permission par écrit, & sans les formes prescrites, que doivent avoir tous ceux qui partent de ces Roïaumes : si quelques-uns n'en sont pas munis, sur-tout ceux dont je vous ai déja parlé, & tous ceux qui seroient déja débarqués, vous les ferez arrêter, & vous les renverrez par la premiere occasion sûre, & avec bonne garde, à la Maison de Commerce de Seville, quand bien même ils se diroient Religieux é-

1703.

LETTRE DU ROI CATHOLIQUE.

circunſtancias arriba expreſſadas, haziendo informacion, y dando las Providencias convenientes, amoneſtando à los Superiores de las Religiones os dèn cuenta de los, que llegaren. Y por lo tocante à Seglares, vigilareis quien entra ò va ſin las licencias neceſſarias, obſervando lo diſpueſto por leyes, y conforme à ellas procedereis contra ellos, ora ſean eſtrangeros ora Eſpañoles, y los caſtigareis à medida de ſu delito, ſin atencion ni connivencia, no yendo en partida de Regiſtro, y con licencia: ò bien les embiareis preſos con todo reſguardo à eſtos Reynos, con los proceſſos, que les hiziciedes. De todo lo qual he querido aviſaros, paraque lo tengais entendido, paraque en la parte,

trangers ou Eſpagnols. Vous recueillerez tous les Papiers qu'ils auront apportés, & vous me les enverrez. Vous en uſerez de même à l'égard de tous ceux qui ſe trouveront dans les mêmes cas ci-deſſus marqués; vous en ferez des informations exactes, & vous manderez à tous les Supérieurs des Réguliers de vous rendre compte de tous ceux qui arriveront de nouveau. Quant aux Séculiers, vous veillerez ſur ceux qui iront & viendront, vous reglant ſur ce qui eſt preſcrit par les Loix; vous vous aſſurerez de ceux qui ſeront en faute, ſans diſtinction d'Etrangers ou d'Eſpagnols, & vous aurez ſoin qu'ils ſoient punis à proportion de leur délit, ſans aucun égard ni connivence, dès qu'ils ne ſeront point ſur

1703.

LETTRE DU ROI CATHOLIQUE.

que os tocarè, cuideis de su puntual cumplimiento, como lo espero de vuestro zelo al Servicio de Dios y mio, Y del recivo de esto Despacho me dareis cuenta en la primera occasion, que ofresca.

Fecha en Madrid, à cinco de Marzo, de mil setecientos y tres.

YO EL REY.

Por Mandado del Rey N. S.

DOMINGO LOPEZ DE CALO MONDRAGON.

la Liste des Passagers, ni munis de permission; ou bien vous les enverrez prisonniers dans ces Roïaumes, avec toutes les pieces du procès que vous leur aurez fait. J'ai voulu vous donner avis de tout ceci, afin que vous soyiez instruit de mes intentions, & que dans la partie qui vous regarde vous exécutiez mes ordres avec la plus grande ponctualité, ainsi que je l'espere de votre zèle pour le Service de Dieu & pour le mien. Vous m'accuserez la réception de cette Dépêche par la premiere occasion que vous aurez.

A Madrid le 5 de Mars 1703.

MOI LE ROI.

Par le Commandement du Roi N. S.

DOMIN. LOPEZ DE CALO MONDRAGON.

CERTIFICAT AUTHENTIQUE DE DOM BALTHAZAR GARCIA ROS,

Au sujet des services rendus à la Prise de la Colonie du Saint-Sacrement sur les Portugais, par quatre mille Indiens des Réductions qui sont sous la conduite des Peres de la Compagnie de Jesus.

Sur la Copie imprimée & collationnée.

DOM Baltasar Garcia Ros, Sargento Mayor de la Provincia del Rio de la Plata, y Presidio de Buenos-Ayrès, Cabo principal, y Governador de todas las Tropas que concurrieron debaxo de la Colonia del Sacramento, contra los Portugueses, que ocupavan dicha Plaza, &c. certifico al Rey nuestro Señor, à su Real y Supremo

DOM Balthazar Garcia Ros, Sergent Major de Rio de la Plata & de la Garnison de Buenos-Ayrès, Commandant en Chef de toutes les Trouppes qui ont fait le siege de la Colonie du Saint-Sacrement, occupée par les Portugais, &c., certifie au Roi N. S., à son Roïal & Suprême Conseil des Indes, au Seigneur Viceroi de ces

1705. CERTIFICAT DE DOM BALTHAZAR GARCIA ROS.

1705.
CERTIFICAT DE DOM BATTHAZAR GARCIA ROS.

Consejo de las Indias, al Señor Virrey de estos Reynos del Perù, Señores Presidente y Oydores de la Audiencia y Chancilleria Real, que reside en la Ciudad de la Plata, Provincia de los Charcas de este distrito, y à todos los Tribunales, y Ministros de Justicia y Guerra de Su Magestad destos y los demas sus Reynos y Señorios de España, que aviendo llegado à esta Ciudad de la Trinidad, Puerto de Buenos-Ayrès, el dia siete de Julio del año passado de mil setecientos y quatro, un Chasqui despachado à toda diligencia por el Excelentissimo Señor Conde de la Monclova, Virrey y Capitan General de estos Reynos, con un Real Despacho de Su Magestad (Dios le guarde), su fecha en Madrid à nueve

Roïaumes du Pérou, aux Seigneurs Président & Oydors de l'Audience & Chancellerie Roïale, qui résident dans la Ville de la Plata de la Province de Charcas, de ce District, à tous les Tribunaux & Officiers de Justice & de Guerre pour Sa Majesté dans ces Roïaumes, & dans tous les autres Roïaumes & Domaines d'Espagne, que le septieme de Juillet de l'année précédente mil sept cent quatre, étant arrivé dans cette Ville & Port de la Trinité de Buenos-Ayrès un Exprès dépêché en toute diligence par l'Excellentissime Seigneur le Comte de la Monclova, Viceroi & Capitaine Général de ces Roïaumes, avec une Cédule Roïale de Sa Majesté, que Dieu conserve, datée de Madrid du neuf de Novembre mil

de Noviembre de mil-fetecientos y tres; por el qual es fervido de mandar al Maeſtre de Campo Dom Alonſo Juan de Valdès Inclàn, Governador y Capitan General de eſtas Provincias, que juntando las fuerças de ellas, y las auxiliares de la Provincia de el Tucuman, por todos los modos poſſibles deſaloje à todo trance los Portugueſes de la Colonia del Sacramento, y recupere lo que eſtavan poſſeyendo, por los motivos expreſſados en dichoReal Deſpaho.

En cuyo cumplimiento, aviendo prevenido y diſpueſto dicho Governador las mas promptas y eficaces diligencias a eſte fin; ſiendo la principal para el intento, el hazer baxar los de las Miſſiones, que eſtàn al

ſept cent trois, par laquelle il eſt ordonné au Meſtre de CampD. AlfonſeJean de Valdez Inclan, Gouverneur & Capitaine Général de cette Province, d'aſſembler toutes ſes forces, & les Trouppes auxiliaires de la Province du Tucuman, & de chaſſer, par tous les moïens poſſibles, & quoi qu'il en dût coûter, les Portugais de la Colonie du Saint-Sacrement, & de recouvrer tout le terrein qu'ils occupoient, pour les raiſons qui ſont ſpécifiées dans ladite Dépêche Roïale.

Le ſuſdit Gouverneur aïant fait les plus grandes & plus promptes diligences pour l'exécution des Ordres de Sa Majeſté; & la principale pour aſſurer le ſuccès de cette entrepriſe étant de faire venir les Milices des

1705.
CERTIFICAT DE DOM BALTHAZAR GARCIA ROS.

1705.

CERTIFICAT DE DOM BALTHAZAR GARCIA ROS.

cargo de los Religiosos de la Compañia de Jesus, entre los Rios Parana y Uruguay, participò esta orden al Padre Joseph Mazo de la misma Compañia, Procurador General en este Colegio de todos los Pueblos que componen dichas Missiones, para que baxassen de ellas quatro mil Indios armados y bastecidos, con la brevedad que pedia el caso, y espera de su zelo y del de los Padres, Joseph Saravia, y Leandro de Salinas, Superiores de dichas Missiones, en el Servicio de Dios y de Su Majestad, à quienes les exortò, è hizo Expresso, sobre esta materia, como tambien al muy Reverendo Padre Lauro Nuñez, Provincial actual de esta Provincia, con la Real orden de Su Magestad, dirigida tam-

Réductions, qui sont sous la charge des Religieux de la Compagnie de Jesus, entre les Rivieres du Parana & de l'Uruguay, il communiqua ses ordres au Pere Joseph Mazo, de la même Compagnie, résident en cette Ville, Procureur Général de toutes les Bourgades qui composent les susdites Missions, afin qu'il fît venir quatre mille Indiens, bien fournis de vivres, avec toute la diligence que demandoit une affaire de cette importance, comme il espéroit de son zele & de celui des Peres Joseph Saravia & Léandre de Salinas, Supérieurs desdites Missions, pour le Service de Dieu & pour celui de Sa Majesté; il envoïa un Exprès à ces Peres pour les y exhorter, & en envoïa un second au très Ré-

1705.

CERTIFICAT DE DOM BALTHAZAR GARCIA ROS.

bien à su Paternidad Reverenda, que se hallava en la ocasion en el Colegio de la Ciudad de Cordova, distante de esta ciento y quarenta leguas, desde donde diò las providencias mas eficazes à la prompta execucion de este fin, y dispuso el bolver à dichas Missiones, que distan trecientas leguas, para assistir mas immediatamente con su executoriado zelo à estas operaciones, ordenando tambien, passasse de este Colegio por Superior de los Padres y Hermanos, que vinieron con dichos quatro mil Indios, al dicho Padre Procurador de Missiones, cuya acertada eleccion fue mucha parte de la conformidad de los Indios, y de los buenos successos, que se tuvieron; y aviendo contribuido unos, y otros con el mayor

vérend P. Laure Nuñez, Provincial actuel de cette Province, lequel se trouvoit alors au Collège de Cordoue, à cent quarante lieues de cette Ville, & lui envoïa l'ordre du Roi, qui lui étoit adressé. Ce Pere après avoir pris pour l'exécution de cet ordre les mesures les plus promptes & les plus efficaces qu'il pouvoit prendre du lieu où il étoit, se disposa à partir pour les Missions, dont il étoit éloigné de trois cents lieues, afin de donner plus de chaleur aux préparatifs de cette expédition par sa présence, & nomma en même-tems, pour Supérieur de ses Religieux, qui devoient accompagner les quatre mille Indiens, le susdit Pere, Procureur Général des Missions, & un choix, si sage, fut en bon-

1705.
CERTIFICAT DE DOM BALTHAZAR GARCIA ROS.

esfuerço, y fineza de su fidelidad à esta expédicion, cada uno en el lugar de su obligacion.

Y llegado el Expresso despachado à dichos Padres Superiores de las Missiones, el dia 13 de Agosto, fue tan especial su cuydado en alistar, y armar dichos Indios, y prevenir los bastimentos regulares para el viage y Campaña que venian à hazer, y los Cavallos y Mulas para su tragin y marcha, que se juntaron y estuvieron fuera de sus Pueblos el dia ocho de Septiembre, en que esperaron hazer su camino, divididos en tres cuerpos, al cargo de los Maestros de Campo Diego Gayvipoi, Bonifacio Capi, Juan Mañani; y Pedro

ne partie, cause de l'heureux succès de cette Entreprise. Tous, & chacun en particulier, aïant fait de son côté tout ce qu'on pouvoit se promettre de leur zèle & de leur fidelité.

En effet, le Courrier qui avoit été détaché aux susd. Peres Supérieurs des Missions, étant arrivé le treize Août, ces Peres firent une si grande diligence pour choisir les quatre mille Indiens, pour les armer, pour leur fournir les provisions dont ils avoient besoin pendant le voïage & tant que dureroit la Campagne, les chevaux & mulets pour porter leurs bagages pendant la marche, qu'ils furent tous réunis & en état de partir le huitieme de Septembre, partagés en trois corps, qui furent commandés par les Mestres de

1705.

CERTIFICAT DE DOM BALTHAZAR GARCIAROS.

·Mbacapi, Caciques principales, el uno del Pueblo de S. Borja, el otro de S. Miguel, el otro de la Candelaria, y de Ytapua; el otro al cuydado de los Padres Joseph de Tejedas, Juan de Anaya, Geronimo de Herran, y Pedro de Medina, sus Capellanes, y los Hermanos Pedro de Montenegro, Juachim de Subelia, y Joseph Brasaneli sus Cirujanos.

Camp Diego Gayvipoi, Boniface Capi, Jean Mañani & Pierre Mbacapi, principaux Caciques des Bourgades de S. Borgia, de S. Michel, de la Chandeleur & d'Ytapua. Ils partirent ce jour même conduits par les Peres Joseph de Tejedas, Jean de Anaya, Jerôme Herran & Pierre de Medina, leurs Aumôniers, & les Freres Pierre de Montenegro, Joachim de Subelia, & Joseph Brasaneli, leurs Chirurgiens.

Los dos Cuerpos de este Exercito, por los Rios Parana y Uruguay, en quarenta Balsas, de dos Canoas cada una, y el tercero por tierra à pie; de manera que llegaron los primeros el dia quatorze de Octubre al Real, que tenia formado con la gente de la Guarnicion de este

Des trois divisions de cette Armée, deux s'embarquerent sur le Parana & sur l'Uruguay, chacune sur quarante Balses de deux Canots; la troisieme fit à pié le voïage par terre. Les premiers arriverent le quatorze d'Octobre au Camp où j'avois assemblé les Garnisons de la

1705.

CERTIFICAT DE DOM BALTHAZAR GARCIAROS.

Presidio y Ciudad, y los demàs Españoles de las Milicias de estas Provincias, à vista de la dicha Colonia del Sacramento; y los ultimos al cumplimiento de los dichos quatro mil Indios, el dia quatro de Noviembre con seis mil Cavallos, dos mil Mulas, y quarenta Balsas, y las Armas necessarias para todos, venciendo infinitas dificultades, que les ocurriò en tan penoso y largo camino, como el que ay de ciento y cinquenta, docientas, y trecientas leguas, segun las varias distancias de donde salieron al sitio, donde llegaron en tiempo tan esteril, que por la gran seca que ocurriò, se hallavan las Campapanàs sin ningun pasto, y esto con tan grande obediencia, y resignada voluntad en la de sus Superiores

Ville & de la Forteresse de Buenos-Ayrès & les Milices Espagnoles de ces Provinces, à la vue de la Colonie du Saint-Sacrement. Les derniers y arriverent le quatrieme de Novembre avec six mille chevaux, deux mille mulets, sur quarante Balses, où ils avoient chargé toutes les armes dont ils avoient besoin, tous aïant surmonté des difficultés infinies qu'ils rencontrerent dans un si long & si pénible voïage de cent cinquante, de deux cents, & de trois cents lieues, suivant les endroits d'où ils étoient partis. Ils arriverent au Siége dans un tems où la stérilité étoit si grande, à cause de la longue séchereſſe qu'il avoit fait, qu'on ne trouvoit absolument rien dans les Campagnes pour la nourriture

1705.

CERTIFICAT DE DOM BALTHAZAR GARCIAROS.

riores, en que se manifestò deben à la santa educacion de los Religiosos de la Compañia de Jesus, cuyos grandes desvelos en el Servicio de Dios y de Su Magestad luzieron bien en esta Conducta, como de tan finos, y singulares Vassallos se esperava.

riture des Hommes & des Bêtes de charge; mais on reconnut bien à leur patience, à leur obéissance & à leur résignation aux volontés de leurs Supérieurs, les fruits de la sainte éducation qu'ils ont reçue des Religieux de la Compagnie de Jesus, dont la grande attention à tout ce qui est du Service de Dieu & de celui de Sa Majesté, parut avec bien de l'éclat dans cette occasion, & telle qu'on l'attendoit des Sujets d'une fidélité si singuliere & si éprouvée.

Fuera de esto truxeron tambien la Yerva, Tabaco, Maïz, Legumbres, y carne necessaria para su manutencion de venida, estada, y buelta; y en el tiempo que durò el sitio, truxeron al Campo, para alimento de los Españoles mas de treinta mil Bacas, que buscaron en las Campañas contiguas à dicho sitio, y guarda-

Outre cela, ils apporterent encore autant d'Herbe de Paraguay, de Tabac, de Maïz, de Legumes & de viandes qu'il leur en falloit pour l'aller & le retour, & pour tout le tems du Siége; & pendant qu'il dura, ils emmenerent plus de trente mille Bœufs, qu'ils alloient chercher dans les Campagnes voisines, qu'ils faisoient garder par

1705.
CERTIFICAT DE DOM BALTHAZAR GARCIA ROS.

ron con sus Cavallos; y desde el dia que se delinearon, y empezaron por mi orden à abrir los ataques, para las baterias que se pusieron à dicha Plaza, hasta el dia quinze, que la desampararon con su precipitada fuga los Portuguesses, por medio de los quatro Navios de socorro que les vino, trabajaron incessantemente en dichos ataques, entrando sus guardias en ellos, armados de fuego, arcos y flechas, lanças, piedras y macanas, empleandose tambien en conducir toda la fagina, y estacas que hizieron con gran trabajo y fatiga; y con la misma, y superior riesgo, llevaron tambien siempre à los ataques los cestones, herramientas, y demàs instrumentos necessarios, y la Artilleria à fuerça de

leurs Chevaux, & dont ils nourrirent les Trouppes Espagnoles. Enfin, depuis le jour qu'ils entrerent dans les Lignes, & que par mon ordre ils commencerent les attaques, & qu'ils dresserent les Batteries contre la Place, jusqu'au quinze, que les Portugais s'enfuirent avec précipitation, & s'embarquerent sur quatre Vaisseaux qu'on avoit envoïés à leur secours, ils ne cesserent de travailler dans les attaques, de remonter leurs gardes, de faire usage de leurs armes à feu, de leurs fléches, de leurs lances, de leurs frondes & de leurs macanas; de porter les fascines & les palissades, qu'ils faisoient eux-mêmes, avec de grandes fatigues & de plus grands risques encore. Ils faisoient

ſus braços, haſta las miſmas baterias, retirandola en la miſma conformidad, quando convino, y ſe les ordenò: Deſuerte, que no huvo trabajo que no les encomendava à dichos Indios, por averlos experimentado tan habiles, y reconocer ſuperarian ſus fuerças qualquiera dificultad; y en las ocaſiones que ſe ofrecieron de refriega, ſe portaron con adelantado eſpiritu mucha parte de ellos, diſparando las Armas de fuego con toda deſtreza, de que reſultò quedar muertos ciento y treinta, y docientos heridos; y ſiendo tan contrario à ſu natural la conſtancia, la tuvieron tan firme, que en mas de ocho meſes, que tardaron, deſde el dia que ſalieron de ſus Pueblos, haſta que ſe reſtituyeron à

auſſi & plaçoient les gabions, outre les ferremens & les autres choſes néceſſaires à l'Artillerie, même à force de bras, ſoit pour dreſſer les Batteries, ſoit pour les changer, ſuivant qu'ils en recevoient l'ordre. En un mot, il n'y avoit rien de ſi difficile qu'on ne leur commandât, parceque j'avois l'expérience qu'ils étoient capables de tout, & que rien n'étoit au-deſſus de leurs forces. Dans toutes les occaſions qui ſe préſenterent d'en venir aux mains, la plûpart s'y porterent avec la plus grande valeur. Ils tiroient leurs fuſils avec la plus grande juſteſſe, & il n'y avoit rien d'important dont on ne les chargeât; auſſi eurent-ils cent trente hommes de tués, & 200 de bleſſés. Et quoiqu'il n'y ait rien

1705. CERTIFICAT DE DOM BALTHAZAR GARCIAROS.

1705.
CERTIFICAT DE DOM BALTHAZAR GARCIA ROS.

ellos, con licencia de dicho Governador, que se la diò el dia diez y siete de Março, despues de hallarnos en possession de la Plaza, Artilleria, y demàs petrechos de Guerra, que con su precipitada fuga dexaron los Portugueses, no hizieron la menor insinuacion ni movimiento, que mirasse à bolver al cuydado de sus Casas y familias, en medio de los trabajos que passaron, en que manifestaron su gran ley, y fidelidad en el Servicio de Su Magestad: y no contentos, y satisfechos con aver hecho tan singular Servicio à su costa, y mencion, assi en los crecidos gastos de sus avios, mantenimientos, balsas, mulas, armas, y Cavallos, que todo importa la gran suma que se dexa considerar, por

de plus opposé à leur naturel que la constance, ils en firent paroître une si grande pendant huit mois qui se sont écoulés depuis leur départ de chez eux jusqu'au dix-septieme de Mars, que le susdit Gouverneur leur permit d'y retourner, après que nous nous vîmes en possession de la Place, de l'Artillerie & de toutes les munitions par la fuite précipitée des Portugais, que pendant tout ce tems-là ils ne firent point paroître le moindre desir d'aller revoir leurs Familles, pas même au milieu des grands travaux, dont ils étoient excédés, en quoi ils donnerent de grandes preuves de leurs zèle & de leur fidélieé pour le Service de Sa Majesté. Ils ne se contenterent pas même de lui en avoir rendu

1705.

CERTIFICAT DE DOM BALTHAZAR GARCIA ROS.

mas servir à Su Magestad, libres de todo genero de interes, reconociendo lo alcançado que se hallan sus Reales Caxas, le han hecho graciosa y liberal donacion del estipendio, que en virtud de su Real Cedula se les tiene señalado de real y medio cada dia, desde el que salieron de sus Pueblos, para semejantes funciones del Real Servicio, hasta en el que se restituyan à ellos; que en los ocho meses que han gastado en este empleo, importa ciento y ochenta mil pesos sin averles dado por ello ninguna remuneracion; por ser el principal motivo de su voluntad el mayor Servicio del Rey nuestro Señor.

un si important à leurs frais, qu'on peut bien juger avoir été très considérables, si on fait attention à ce qu'ils ont dépensé pour leurs vivres, pour leur entretien, leurs balses, leurs armes & leurs chevaux; enfin, pour servir Sa Majesté avec plus de désintéressement, aïant reconnu l'épuisement où se trouvoit la caisse du Roi, ils lui ont fait généreusement la remise de la solde que Sa Majesté, par sa Cédule Roïale, leur avoit assignée d'une réale & demie à chacun par jour, à compter de celui de leur départ de chez eux jusqu'à leur retour, ce qui, en huit mois qu'ils ont été absens, montoit à la somme de cent quatre-vingt mille écus, quoiqu'ils n'eussent reçu d'ailleurs aucune gratification, ne voulant agir par

1705.

CERTIFICAT DE DOM BALTHAZAR GARCIA ROS.

aucun autre motif que celui du plus grand Service du Roi N. S.

Por lo qual, y aver obrado en todo muy à mi satisfaccion, los considero à dichos Indios, y todos sus Pueblos muy dignos, benemeritos, y merecedores de qualesquiera gracias, honras, mercedes y preeminencias, que Su Magestad (Dios le guarde) y los demas sus Ministros Superiores, fueren servidos de hazerles por tan especiales servicios: y porque dimanan de la santa educacion, vida Christiana y politica con que los de la Compañia de Jesus los han reducido, è instruido, y criado en la fiel obediencia de ambas Magestades, Divina y Humana, à costa de tantos afanes y trabajos, como los que padecen, y han pa-

Une conduite si noble, & la grande satisfaction qu'ils m'ont donnée en tout, me fait juger ces Indiens, & toutes leurs Bourgades, très dignes de toutes les graces, distinctions, récompenses & prééminences qu'il plaira à Sa Majesté, que Dieu conserve, & à tous les Ministres Superieurs, de leur accorder: & parceque tout cela est le fruit de la sainte éducation qu'ils ont reçue des Peres de la Compagnie de Jesus, des bons exemples qu'ils leur donnent, de la grande intelligence avec laquelle ils les ont réduits à s'acquitter de tous les devoirs de la vie civile, & à remplir tous ceux de la religion; les ont instruits de tout ce qu'ils doivent sa-

decido en las Apostolicas Missiones, que han exercitado, y continuamente exercitan, para sacarlos, y reducirlos de los eriazos de su Gentilidad, y barbara Idolatria, al estado que tienen, son assimesmo dignos de gloria, y de que Su Magestad les dè las gracias por todo lo referido, y por el gran zelo, constancia, y discrecion, y especial prudencia con que se han portado en esta funcion, assi dicho Padre Superior Joseph Mazo, como los Cappellanes y Hermanos referidos, que les assistieron, junto con el Padre Pablo Restivo, que fue nombrado por Capellan del Exercito, que se juntò de los Españoles. Y para que à todos conste, lo certifico assi de Officio,

voir pour celà; leur ont inspiré une obéissance aveugle & une fidélité parfaite en tout ce qui est du Service de Dieu & de leur Souverain; qu'ils ont, pour opérer de si grands changemens, pour retirer ces Peuples de la barbarie & de la Gentilité, & les rendre tels qu'ils sont, essuïé des travaux immenses, souffert au-delà de ce qu'on peut croire, & qu'ils continuent encore, sans se relâcher en rien, dans les pénibles fonctions de leurs Missions apostoliques; je tiens qu'ils méritent d'être distingués, honorés & gratifiés par S. M. pour reconnoître leur grand zèle, leur constance, leur sagesse, & spécialement la prudence qu'ont fait paroître dans cette derniere action le Pere

1705.
CERTIFICAT DE DOM BATTHAZAR GARCIAROS.

1705.
CERTIFICAT DE DOM BALTHAZAR GARCIA ROS.

y doy la presente firmada de mi mano, y sellada con el Sello de mis Armas.

En Buenos-Ayres, à quinze de Junio de 1705.

DOM BALTHAZAR GARCIA ROS.

Joseph Mazo, les Peres qui ont servi d'Aumôniers à leurs Indiens, les Freres qui les accompagnerent, sans oublier le Pere Paul Restivo, qui fut choisi pour Aumônier des Espagnols. Et afin que personne n'en ignore, je le certifie d'office, & je donne la Présente, signée de ma main avec le Cachet de mes Armes.

A Buenos-Ayrès, ce 15 Juin 1705.

DOM BALTHAZAR GARCIA ROS.



LETTRE DU ROI CATHOLIQUE AU PROVINCIAL DES JESUITES DU PARAGUAY.

Copiée sur l'Original.

1706. LETTRE DU ROI CATHOLIQUE.

EL REY,

VENERABLE y devoto Padre Provincial de la Compañia de Jesus en las Provincias del Rio de la Plata, y Prefecto de las Missiones, Doctrinas y Reducciones, que estàn à cargo de dicha Religion en el Parana y Uruguay: El Padre Francisco Burguez de esa Compañia, Procurador General de las Provincias del Paraguay, diò Memorial en mi

LE ROI,

VÉNÉRABLE & dévot Pere Provincial de la Compagnie de Jesus en les Provinces de Rio de la Plata, & Préfet des Missions, Doctrines & Réductions, qui sont sous la charge de ladite Compagnie, dans les Provinces du Parana & de l'Urugay : Le Pere François Burguez de votre Compagnie, Procureur Général des Provinces du Paraguay, a

1706.

LETTRE DU ROI CATHOLIQUE.

Consejo de las Indias, presentando un Resumen impresso de los progressos, que han tenido los Indios de las Reducciones del Parana y Uruguay desde el origen de ellos, y los muchos y varios servicios, que han hecho en las ocasiones, que se han ofrecido para el socorro del puerto y Presidio de Buenos-Ayrès, y otras partes, para contener las hostilidades de Portugueses, y de las guerras continuadas de los Indios infieles; y ultimamente la salida, que hizieron hasta de dos mil Indios el año de 1701, comendados por el Sargente Mayor Alexandro de Aguirre, segun Ordenes del Governador de Buenos-Ayrès, para impedir los insultos y robos, que executavan los

présenté dans mon Conseil des Indes un Mémorial imprimé, avec un précis des progrès que les Indiens des Réductions du Parana & de l'Uruguay, ont faits depuis leur premiere origine, & des différens services qu'ils ont rendus en diverses occasions, tant pour secourir le Port & la Forteresse de Buenos-Ayrès, & en plusieurs autres endroits pour réprimer les hostilités des Portugais, qu'à l'occasion des guerres continuelles des Infideles, & en particulier, lorsqu'en 1701 ils vinrent au nombre de deux mille pour s'opposer, sous le commandement du Sergent Major Alexandre d'Aguirre, aux insultes & au pillage, que faisoient les Indiens infideles, protégés par les Portugais de la

Infieles, protegidos de los Portugueses, que residen en la Colonia del Sacramento, y que baxaron mas de docientas leguas, costeando el Rio principal con grandes trabajos por lo aspero de los caminos, y dificultades de conducir los bastimentos y pertrechos de guerra. Y el dia sexto de Febrero 1702, encontraron los Infieles rancheados sobre el Rio, y acometiendoles con arrojo, y peleando por espacio de cinco dias, los debelaron, y consumieron la mayor parte, cogiendo la chusma de Mugeres y Niños, que passavan de quinientas almas, con la Cavallada y Mulas de su transporte, que serian mas de dos mil, y con que se pudo asegurar la quietud de la Provincia de

Colonie du S. Sacrement; que pour cela, ils firent plus de deux cents lieues, en suivant le grand Fleuve, par des chemins très rudes, avec de grandes fatigues, portant avec beaucoup de difficultés leurs provisions & leurs munitions de guerre: que le sixieme de Février 1702, ils rencontrerent les Infideles, logés sur le bord du Fleuve, les attaquerent avec beaucoup de fermeté, les combattirent pendant cinq jours, les défirent entierement, en tuerent la plus grande partie, se rendirent maîtres des Femmes & des Enfans au nombre de cinq cents, enleverent plus de deux mille Chevaux ou Mulets, & par-là, assurerent la tranquillité de la Province, & la délivrerent des ravages qu'y

1706.

LETTRE DU ROI CATHOLIQUE.

1706.

LETTRE DU ROI CATHOLIQUE.

que no executassen mas daños los Infieles, y Portuguesses que los fomentaban; y de que tambien avisaron los Governadores de Buenos-Ayrès, y dio certificacion el cabo de los Indios Alexandro de Aguirre, teniendolos por dignos del premio, que yo arbitrarè. Y haviendose visto en mi Consejo de las Indias con los que digo, y oido mi Fiscal en el, he parecido manifestar os la gratitud, con que se han oido estas noticias, y rogaros y encargaros, (como lo hago) que en mi Real nombre deis à estos Indios las gracias, que corresponden à su amor, y zelo, y lealdad, alentandolos à que los continuen con mayores esfuerzos en adelante, con el seguro de que los tendrè presentes para todo

faisoient les Indiens soutenus des Portugais : c'est dequoi m'ont donné avis les Gouverneurs de Buenos-Ayrès, & ce que m'a certifié Alexandre de Aguirre qui les commandoit en Chef, lesquels les ont jugés dignes des récompenses dont je trouverois à propos de les gratifier. Ceci rapporté dans mon Conseil des Indes, & oui le Fiscal de ce Conseil, j'ai trouvé bon de vous faire connoître le plaisir que j'ai ressenti en apprenant ces nouvelles, & de vous prier & vous enjoindre, comme je fais par la Présente, de remercier en mon nom ces Indiens, d'une maniere qui corresponde à leur zèle & à leur fidélité, & de les encourager à faire encore de plus grands efforts dans la suite, en les as-

lo que pueda ser de su consuelo, alivio, y conservacion de tan buenos Vassallos. Y deviendose atribuir los operaciones de estos Indios à la direction y buena conducta de los Padres de esa Religion, he querido tambien daros las gracias à vosotros, por la aplicacion, zelo y assistencia con que los manteneis y dirigeis, industriandolos en toda policia, y en el manejo de las armas, como lo informò el Sargente Mayor de Batalla Dom Augustin de Roblez; siendo Governador de dicha Provincia de Buenos-Ayrès, en carta de quatro de Junio de mil y seiscientos y noventa y ocho. Y assi se lo dareis à entender à los Religiosos, que se emplean con el fer-

surant que je n'oublierai rien de ce qui pourra les consoler, les soulager, & conserver de si fideles Vassaux. Et comme on ne doit attribuer les bons services que me rendent ces Indiens, qu'à la sage direction & à la bonne éducation que leur donnent les Peres de votre Compagnie, j'ai voulu aussi vous témoigner à tous combien je suis satisfait de l'application, du zèle & de l'assiduité que vous apportez à les maintenir dans ces bons sentimens, & à les former en les rendant capables de vivre avec tant d'ordre & de discipline, & de s'exercer comme ils font dans l'exercice & le maniement des armes; ce dont j'ai été informé par une Lettre du Sergent Major de Bataille D. Au-

1706.

Lettre du Roi Catholique.

1706.

LETTRE DU ROI CATHOLIQUE.

fervor, que pide tan ſanto miniſterio.

guſtin de Roblez, alors Gouverneur de cette Province de Buenos-Ayrès, & qui eſt datée du 4 de Juin 1698. Vous ferez connoître mes ſentimens aux autres Religieux de votre Compagnie, qui travaillent dans ces Miſſions avec toute la ferveur que demande un ſi ſaint miniſtere.

De Madrid, à veynte y ſeis de Noviembre de 1706.

A Madrid ce 26 de Novembre 1706.

YO EL REY.

MOI LE ROI.

Por Mandado del Rey N. S.

Par le Commandement du Roi N. S.

BERNARDO LINAJERO DE LA ESCALERA.

BERNARD LINAJERO DE LA ESCALERA.



EXTRAIT D'UNE LETTRE DE DOM BALTHAZAR GARCIA ROS,

GOUVERNEUR DU PARAGUAY,

AU ROI CATHOLIQUE,

Après la Visite qu'il avoit faite des Réductions.

TIRÉ DE L'ORIGINAL.

1707.

EXTRAIT D'UNE LETTRE DE DOM BALTHAZAR GARCIA ROS.

NO tuve cosa alguna, que prevenir ó advertir à los Indios, assi en lo espiritual, como en lo temporal, sino ordenarles y encargarles que mantengan y conserven el buen estado, en que se hallan con el regimen, que tienen mediante la educacion, zelo y trabajo de los RR. PP. de la Compañia de Jesus, à

JE n'ai rien trouvé, sur quoi il fut nécessaire de donner aucun avis aux Indiens, tant en ce qui regarde le spirituel que pour le temporel, & je n'ai eu autre chose à faire, que de leur recommander de se maintenir dans l'heureux état, où ils sont, & dont ils sont redevables à la bonne éducation qu'ils ont re-

1707.

EXTRAIT D'UNE LETTRE DE DOM BALTHAZAR GARCIA ROS.

cuyo cargo digna y devidamente se hallan con copiosos frutos de su fervorosa caridad, y Predicacion evangelica, con tan feliz efecto en los dichos pueblos, en quanto à la christiandad y modestia, que edifica y causa exemplo y admiracion à qualquierra persona, que entrasse y viesse qualquiera de los dichos pueblos; con tal modo, que solo à la vista se haze verisimil, y queda la explicacion certa para los, que no llegaren à ver las dichas Reducciones; especialmente considerando la miseria y trabajoso estado de los pueblos que estàn en la comarca de la Ciudad de la Assumpcion, administrados por Clerigos seculares, y otros por los Regulares del Serafico Orden de San Françisco: pasando los dichos

que des Peres de la Compagnie de Jesus, à leur zèle, à leurs travaux, à leurs Prédications évangeliques, à leur charité, à leur sage direction, sous laquelle ils recueillent des fruits si abondans de religion & de modestie, & des vertus, dont ils donnent de continuels exemples, & qui font l'édification & même l'admiration de quiconque en est le témoin. Cela est au point qu'il faut l'avoir vû pour le trouver vrai-semblable, & qu'il n'est pas possible de le faire comprendre à ceux qui ne sont jamais entrés dans ces Réductions, surtout à ceux qui savent le triste & miserable état où se trouvent les Bourgades Indiennes de la banlieue de l'Assomption, qui sont sous le commande-

1707.

EXTRAIT D'UNE LETTRE DE DOM BALTHAZAR GARCIA ROS.

pueblos del cargo de los Padres de la Compañia de Jesus en el estado de su regimen y Govierno politico à conservar carceles publicas con prisiones, y aseguraciones bastantes, libro de caja de bienes de comunidad en cada pueblo, conforme su Magestad lo manda por sus Reales Leyes; y los Indios de los dichos pueblos con tal reconocimiento de Vassalaje, que los bienes de la comunidad en la mayor parte se emplean en el Real servicio con fervoroso zelo de lealdad, &c.

ment des Prêtres séculiers, & des Religieux de l'Ordre Séraphique de Saint François (1). Dans celles qui sont gouvernées par les Peres de la Compagnie de Jesus, on ne manque à rien pour maintenir le Gouvernement politique; il y a des prisons publiques pour les Délinquans; on y prend toutes les sûretés nécessaires, & il y a un livre bien tenu pour tous les biens communs, ainsi qu'il est prescrit par les Ordonnances Roïales; d'ailleurs ces Indiens sont si fideles à observer les Loix du Vasselage, que la plus grande partie des biens de la communauté sont emploïés pour le service du Roi, avec beaucoup de fidélité & de zele, &c.

(1) C'est-à-dire, toutes celles dont les Indiens sont en commande.

CLAUSES

Inserées dans le Décret que le Roi Philippes V envoïa au Gouverneur de Buenos-Ayrès, le 12 de Novembre 1716.

1716.
CLAUSES INSERÉES DANS LE DECR. DE PHILIPPE V.

EN lo que mira al tercer punto sobre los Indios de las Missiones, que en aquellas Provincias estàn al cargo de los Padres de la Compañia de Jesus, estareis en inteligencia de que ha mas de ciento y trecentos años trabajan, estos Religiosos en aquellas Reducciones, haviendo logrado su zelo al servicio de Dios, y mio, el copioso fruto de haver convertido à nuestra Santa Fè innumerables Almas, teniendo al presente mas de ciento y veinte y seis mil Indios reducidos à ella; y que el aumento de estas

A l'égard du troisieme Article, qui concerne les Indiens des Missions dont les Peres Jésuites sont chargés dans ces Provinces, faites attention qu'il y a plus de cent treize ans que ces Peres, par leur zèle & leurs travaux, ont converti à la Foi & soumis à mon obéissance une multitude innombrable de ces Peuples; que ce qui a facilité en partie l'accroissement de ces Missions, c'est que Nous & nos Prédécesseurs n'avons jamais voulu permettre qu'ils fussent mis en commandes, comme on le voit par

Missiones lo ha facilitado en gran parte el haver sido preservados de ser encomendados dichos Indios, y siempre atendidos con equidad por mi, y por mis Reales Progenitores, como se reconoce de varias Ordenes, y Cedulas, expedidas en distintos tiempos, y especialmente el año de mil seiscientos y sesenta y uno, en que se ordenò entre otras cosas al Governador del Paraguay, incorporasse en la Corona Real todos los Indios de las Reducciones, que la Compañia de Jesus tenia à su cargo en aquellas Provincias, cobrando para la Real Hacienda el tributo de un peso de cada Indio, con declaracion de que le havian de pagar los que uviesse de edad de catorce años, hasta cinquenta; so-

plusieurs Lettres Patentes & Ordonnances expédiées en différens tems, & spécialement en l'année mil six cent soixante & un, où, entr'autres choses, il fut ordonné au Gouverneur du Paraguay d'unir & d'incorporer à la Couronne tous les Indiens de ces Peuplades, qui étoient sous la conduite des Jésuites, & de n'exiger, pour le tribut, qu'un écu de chaque Indien, en déclarant qu'ils ne le paieroient pas avant quatorze ans, ni après cinquante; laquelle grace fut plus étendue en l'année mil six cent quatre-vingt quatre, où, pour procurer une plus grande augmentation des Peuplades, il fut ordonné qu'ils cesseroient de païer après quarante ans, & que les trente premieres années, depuis leur conversion

1716.

CLAUSES INSERÉES DANS LE DECR. DE PHILIPPE V.

1716.

CLAUSES INSERÉES DANS LE DECR. DE PHILIPPE V.

bre que despues, el año de mil seiscientos y ochenta y quatro, en atencion al mayor aumento de dichas Missiones, se mandò, que à los quarenta años de esta gracia se aumentassen diez mas, para que en los treinta años despues de reducidos no pagassen tributo.

à la Foi & leur réunion dans les Peuplades, ils seroient exempts du tribut.

Y por otra Cedula expedida en el mismo año de mil seiscientos y ochenta y quatro, à Oficiales Reales de Buenos-Ayrès se ordenò, que à los Indios de las Reducciones de la Compañia, se les guardasse el Privilegio de exempcion, que tenian para no contribuir derechos algunos por razon de la Yerva, y demàs generos propios que beneficiaban; y en esta misma Cedula se expressa pagaban al año aquellos Indios nueve mil pesos por razon de tributo.

Par une autre Patente, expédiée en la même année mil six cent quatre-vingt quatre, & envoïée aux Officiers Roïaux de Buenos-Ayrès, il fut ordonné que l'on conservât aux Indiens des Peuplades de Jésuites le privilege de ne païer aucun droit, ni pour l'Herbe de Paraguay, ni pour leurs autres denrées; & il étoit marqué dans la même Patente que ces Indiens païoient neuf mille écus par an.

1716. Clauses insérées dans le Decr. de Philippe V.

En orden à los Synodos de los Curas de dichas Reducciones, se expidiò Cedula el año de mil seiscientos y setenta y nueve, mandando à los Oficiales Reales, en cuyas Cajas entraba el importe del tributo de los Indios del Parana y Uruguay, acudiessen à los Religiosos de la Compañia de Jesus, à cuyo cargo estaban estas Reducciones, con el Synodo de veinte y dos Doctrinas que tenian, à razon de quatrocientos y quarenta y seis pesos, y cinco reales al año, para cada Cura de cada Reduccion, pagandolo del procedido de dichos tributos.

Y por otra Cedula, expedida el año de mil setecientos y siete, se mando tambien, que à los Religiosos que assistian à las quatro Reduc-

Une Patente fut expédiée en mil six cent soixante & neuf, qui ordonnoit aux Officiers Roïaux, qui recevoient le tribut des Indiens du Parana & d'Uruguay, de païer chaque année, sur leur Caisse, à chacun des vingt-deux Missionnaires, qui ont soin des vingt-deux Peuplades, quatre cents quarante-six écus & cinq réales.

Et par une autre Patente, expédiée en l'année mil sept cent sept, il est pareillement ordonné que sur ce qui se perçoit du tribut des In-

1716.

CLAUSES INSERÉES DANS LE DECR. DE PHILIPPE V.

nos-Ayrès, y terminos de su jurisdiccion, como se experimentò el año de mil setecientos y dos, que haviendo baxado dos mil de ellos de distancia de mas de doscientas leguas por caminos muy asperos, de orden del Govermador de ella, para impedir los insultos, y robos, que protexidos de Portugueses executaban los Indios infieles, llamados Mamalucos del Brasil (con quienes siempre han tenido continua guerra) los acometieron, y peleando por espacio de cinco dias, debelaron, y consumieron à dichos Infieles; de que informado, fui servido dàr gracias por Cedula de veinte y seis de Noviembre de mil setecientos y seis al Prefecto y demàs Superiores de aquellas Missiones, atribuyendo

Gouverneur, plus de deux cents lieues, par des chemins très difficiles, pour s'opposer au saccagement & au pillage que faisoient les Mamelus, & les Indiens infideles du Bresil, que les Portugais mettoient en œuvre: les Indiens des Missions les combattirent pendant cinq jours, & les défirent entierement. Ce qui me porta, dès que j'en fus informé, à témoigner, par une Patente adressée au Supérieur de ces Missions, combien j'étois satisfait de la valeur & de la fidélité de ces Peuples, attribuant le succès de cette expédition à la sagesse avec laquelle ils les gouvernoient, & en les chargeant de les assurer qu'ils éprouveront en toute occasion les effets de ma bonté & de ma royale protection.

Ces

buyendo à ſu direccion, y buena conducta las operaciones de los Indios de ellas, encargandoles, que en mi Real nombre dieſſen tambien à eſtos las que correſpondian à ſu amor, zelo y lealtad, alentandoles à que lo continuaſſen, con el ſeguro de que les tendria preſentes para todo lo que pudieſſe ſer de ſu conſuelo, alivio y conſervacion.

1716.

CLAUSES INSERÉES DANS LE DECR. DE PHILIPPE V.

En las ocaſiones de deſalojo de Portugueſes de la Colonia del Sacramento, hantenido tambien mucha parte eſtos Indios; los quales el año de mil ſeiſcientos y ochenta, baxaron en numero de três mil, con quatro mil caballos, y doſcientos bueyes, y otras proviſiones, que traxeron à ſu coſta, y obraron en la conquiſta de ella con grande esfuerzo: y el año de mil ſetecientos y cinco, en que ſe reſtaurò ultimamente aquella Colonia, baxaron tambien para eſte fin quatro mil Indios de ſocorro, con ſeis mil caballos, y murie-

Ces Indiens ont eu auſſi beaucoup de part à une autre expédition non moins importante, lorſqu'il fut queſtion de chaſſer les Portugais de la Colonie du S. Sacrement. Ils s'y trouverent en l'année mil ſix cent quatrevingt au nombre de trois mille, avec quatre mille chevaux, deux cents bœufs & d'autres proviſions, qu'ils conduiſirent à leurs frais, & firent dans cette expédition des actions prodigieuſes de valeur; & en l'année mil ſept cent cinq, qu'enfin on ſe rendit maître de cette Colonie, les Indiens, qui y vinrent au nombre de

1716.

CAUSES INSERÉES DANS LE DECR. DE PHILIPPE V.

ron en la funcion quarenta de ellos, quedando heridos sesenta, segun lo participò el Governador de Buenos-Ayres Don Juan Alonso de Valdès.

quatre mille, avec six mille chevaux, s'y distinguerent également par leur courage; il y en eût parmi eux quarante de tués & soixante de blessés, ainsi que j'en fus informé par les Lettres de Dom Jean Alfonse de Valdes, Gouverneur de Buenos-Ayrès.

Y el año de mil seiscientos y noventa y ocho, hallandose el Governador de aquella Plaza Don Andrès Agustin de Robles, con recelos de que doce Navios de guerra se armaban en Francia para ir à invadirla, como lo executaron con la de Cartagena, diò orden para que baxassen dos mil de dichos Indios armados; los quales vinieron promptamente à socorrer la referida Plaza, donde à vista de sus habitadores (segun lo participaron el expressado Governador, y el Cabildo Secular de

En l'année 1698, Dom André Augustin de Roblès, Gouverneur de la même Ville, craignant que douze Vaisseaux de guerre, qu'on armoit en France, & qui allerent à Carthagene, ne fussent destinés à envahir la Ville de Buenos-Ayrés, dont il étoit Gouverneur, appella les Indiens à son secours; ils vinrent au nombre de deux mille, avec une célérité surprenante : ce Gouverneur, & tous les Officiers de ce Gouvernement, ainsi qu'ils nous en ont informés, furent étonnés de voir le

ella) manejaron las armas y caballos con tanta destreza, orden y disciplina militar, que podian competir, y disputarla con qualesquiera enemigos.

Y manifestaron en la misma ocasion su zelo al Real servicio y liberalidad, en haver cedido à beneficio de mi Real Hacienda noventa mil pesos, que importaron sus sueldos, devengados en aquella jornada (al respecto de Real y medio por dia, que en semejantes ocasiones se paga à cada Indio) para reforzar de pertrechos los Almacenes de aquella Plaza; ponderaron con grandes expressiones el Governador, y Cabildo Secular, el amor y lealtad de dichos Indios, y lo mucho que convenia conservarlos, para la mayor seguridad de aquellos parages, y

grand ordre & l'adresse de ces Indiens, qui pouvoient tenir tête aux Trouppes les mieux disciplinées.

1716.

CLAUSES INSERÉES DANS LE DÉCR. DE PHILIPPE V.

Ce fut dans la même occasion qu'ils donnerent une autre preuve de leur zele & de leur générosité pour mon service, n'aïant point voulu recevoir leur solde, qui se montoit à quatre-vingt-dix mille écus pour cette Campagne, à raison d'une réale & demie par jour qu'on paie à chaque Indien. Ils donnerent cette somme pour garnir de munitions les Magasins de la Place. Le Gouverneur & les Officiers s'exprimoient dans les termes les plus énergiques, pour me faire connoître jusqu'où va l'attachement de ces Indiens à mon service, & combien

1716.

CLAUSES INSERÉES DANS LE DECR. DE PHILIPPE V.

terror de los enemigos, à quienes ponian limite y freno, por el gran zelo que tienen à mi Real servicio.

Y aunque el año de mil seiscientos y ochenta estuvo resuelto à representacion del Governador Don Andrès de Robles, que de los Pueblos de dichos Indios baxassen mil familias à la Ciudad de Buenos-Ayrès à hacer Poblacion en las cercanias de ella; informando el Señor Carlos II de las finas demonstraciones de lealtad con que servian estos Indios en todas las ocasiones que se ofrecian de su Real servicio., y que estando connaturalizados en temple contrario, les podria ser de mucho desconsuelo y daño el mudarlos al de Buenos-Ayrès, se sirviò Su Magestad de mandar revocar

il est important de les conserver, pour assurer la tranquillité de ces Provinces, & en écarter les Ennemis de la Monarchie.

Et quoiqu'en l'année mil six cent quatre-vingt, sur les représentations du même Gouverneur Dom André de Roblès, il eût été résolu de tirer de leurs Peuplades mille Familles de ces Indiens, pour former unePeuplade aux environs de Buenos-Ayrès, Charles II, de glorieuse mémoire, aïant fait réflexion que le changement de climat pourroit chagrìner ces fideles Indiens, & leur causer de violentes maladies, en respirant un air auquel ils n'étoient pas accoutumés, révoqua cet ordre par une Patente expédiée en l'année mil six cent quatre-vingt-trois,

esta Orden por Cedula de mil seiscientos y ochenta y tres.

1716.

Y finalmente, siendo constante que en varias ocasiones han baxado dichos Indios à aquella Plaza de Buenos-Ayrès à trabajar en las obras de las fortificaciones de ella, y que siempre que se ofrece executar qualquier faccion de mi Real servicio en aquellos parages, ò que la referida Plaza se halle necessitada de auxilio para su mayor defensa y seguridad, los que con mayor brevedad acuden à socorrerla, son los Indios de dichas Missiones: teniendo presentes todos estos justos motivos para atender à dichos Indios, y mirar por su mayor alivio y conservacion, os encargo concurrais por vuestra parte à este fin, estando advertido, que no solo no debereis gravar

Enfin, comme il est constant que dans toutes les occasions & aux premiers ordres des Gouverneurs, les Indiens de ces Missions accourent avec un zèle & une promptitude surprenante, soit pour travailler aux ouvrages des fortifications, soit pour la défense de cette Ville, & pour tout ce qui concerne mon service, Nous voulons leur donner des marques de notre roïale protection, & veiller à leur conservation & à tout ce qui peut leur donner contentement, vous ordonnant de vous conformer en cela à mes intentions, & non-seulement de ne les inquiéter en aucune chose, mais encore, ce qui est important pour mon service, d'être d'une union sincere & d'une par-

Clauses insérées dans le Décr. de Philippe V.

1716.

CLAUSES INSERÉES DANS LE DÉCR. DE PHILIPPE V.

en nada à estos Indios, sino es que conviene à mi Real servicio, que con los Superiores de la Compañia, que cuydan de sus Reducciones, tengais, y passeis una tan sincera y amistosa correspondencia, que los asseguré de que jamas vendre yo en gravarlos en nada, mas que aquello, que segun parere, contribuyen para la manutencion de las mismas Missiones y Reducciones: y assimismo os prevengo les guardeis, y hagais guardar y cumplir por vuestra parte, todas las exempciones, franquezas, y libertades, que por las citadas Cedulas les estàn concedidas, para que de esta suerte assegurados, y satisfechos, en todas las ocasiones, que de oy en adelante (mas que nunca) se podran ofrecer, puedan acudir à mi Real servicio con sus personas, y armas, con la misma puntualidad, esfuerzo, y fidelidad, que hasta aqui lo han executado.

faite intelligence avec les Supérieurs de ces Missions, afin que ces Indiens soient persuadés que je contribuerai de tout mon pouvoir à la conservation de leurs Peuplades. Ordonnons de plus que vous veilliez avec soin à la conservation des exemptions, franchises, libertés & privileges, que nous leur avons accordés, afin qu'étant satisfaits & assurés de notre bienveillance, ils puissent emploïer leurs Armes & leurs Personnes à tout ce qui est de notre service, avec le même zèle, le même courage, la même exactitude & la même fidélité qu'ils ont fait jusqu'à présent.

INFORMATION
ENVOÏEE AU ROI,
PAR L'ILLUSTRISSIME SEIGNEUR
DOM ALFONSE
DEL POZO ET SYLVA,
ALORS EVÊQUE DU TUCUMAN,

Et depuis, successivement, Evêque de Santiago du Chili, & Archevêque de la Plata.

1710. INFORMAT. DE D. ALFONSE DEL POZO ET SYLVA.

SEÑOR.

HAVIENDO visitado esta Provincia del Tucuman, caminando mas de mil leguas, para poder reconocer sus Ciudades y Doctrinas con todas las haziendas de Campaña, hallè ser mucha la mies, por ser crecido el gentio, assi de Españoles, como de Negros y Indios, que por su suma po-

SIRE,

DANS la Visite que j'ai faite de cette Province du Tucuman, & qui a été de mille lieues de marche, parceque j'ai voulu reconnoître par moi-même toutes les Villes, Paroisses & Habitations de la Campagne, j'ai trouvé que par-tout la moisson est très abondante, les Espagnols, les

1720.
INFORMAT. DE D. ALFONSE DEL POZO ET SYLVA.

breza habita lo mas fragoso de las sierras, y lo mas retirado de los llanos, à que no siendo possible dèn los Curas Doctrineros prompta providencia en las necessitades espirituales de los Fieles, por los territorios de quarenta, cinquenta y algunos de novienta leguas, ocorre con su vigilante zelo la Sagrada Religion de la Compañia de Jesus teniendo destinados Missioneros, que por todo el año, sin perdonar fatiga, corren toda la Jurisdiccion, solo à fin de lograr el bien de las almas con su apostolica Predicacion, cogiendo de parte de noche en su confessionarios el fruto de sus Missiones, en que gastaron todo el dia. Y si en otras Provincias los Sujetos de esta Sagrada Religion son Coad-

Négres & les Indiens s'y étant beaucoup augmentés, & que plusieurs sont obligés, à cause de leur extrême pauvreté, de se retirer dans les endroits les plus escarpés des montagnes, & dans les plaines les plus écartées, où il n'est pas possible aux Curés de leur donner les secours spirituels avec la promptitude qui seroit nécessaire, parcequ'il leur faudroit faire pour cela quarante, cinquante, & quelquefois quatre-vingt-dix lieues. Toute ma ressource est dans le zèle vigilant & infatigable des Religieux de la Compagnie de Jesus, qui dans chaque College ont des Missionnaires destinés à parcourir tout le territoire, ce qu'ils font pendant toute l'année, sans être arrêtés par les fatigues qu'il leur faut

1720. INFORMAT. DE D. ALFONSE DEL POZO ET SYLVA.

jutores de los Prelados, en esta lo son con mayor propriedad, siendo mayor su fatiga en la labor espiritual, por ser esta su Provincia la mas dilatada de todas las Indias, estendiendose al demesurado termino de quatro Obispados, y un Arçobispado, que lo son de las Provincias de los Charcas, Santa-Cruz de la Sierra, Buenos-Ayrès, Paraguay, y Tucuman, en que tienen fundados unze Colegios, assistidos el que menos de diez Sujetos, porque el de esta Ciudad de Cordoua mantiene ciento, por ser la cabeza de esta su Provincia, donde està situado el Noviciato ò casa de probacion, y Universidad, en que se perficionan, assi en las letras, como en la virtud y pureza de su estado Religioso,

essuïer, quand il s'agit de gagner des Ames à Dieu, prêchant tout le jour, & emploïant une bonne partie de la nuit à recueillir dans le sacré Tribunal de la Pénitence le fruit de leurs Prédications apostoliques. Si dans leurs autres Provinces, ils sont les Coadjuteurs des Evêques, ils le sont à bien plus juste titre dans celle-ci du Paraguay, où leurs travaux spirituels sont bien plus grands, & qui est la plus étendue qu'ils aient dans les Indes, puisqu'elle comprend quatre Evêchés & un Archevêché, qui sont les Diocèses des Charcas, de Buenos-Ayrès, du Paraguay & du Tucuman, & où elle a onze Colleges, dont le moindre est composé de dix Religieux; il y en a plus de cent à Cordoue, qui est la Capitale de leur Pro-

1710.

INFORMAT. DE D. ALFONSE DEL POZO ET SYLVA.

para poder mantener los referidos Colegios, y las Missiones del Paraguay, en que tienen ocupados sesenta Missioneros, y en las recien convertidas de los Chiquitos en la parte del Perù, diez y ocho à veynte, siendo necessario se vayan aumentando operarios para las nuevas Missiones de Infieles, que reducen al gremio de la Iglesia y obediencia de V. M., con la vigilancia continua de su Predicacion en estos dilatados terminos.

vince, où sont le Noviciat & une Université, où les Etudians se perfectionnent en même-tems dans les Lettres, dans la pratique des vertus, & dans l'étude des sciences propres de leur Institut, afin de pouvoir fournir de Sujets leurs Colleges & les Missions du Paraguay, qui occupent soixante Ouvriers, & celles des Chiquites, nouvellement convertis du côté du Pérou, où il y en a dix-huit ou vingt; sans parler de ceux qui sont emploïés à fonder de nouvelles Eglises parmi les Infideles, pour les réduire sous le joug de l'Evangile, & les ranger sous l'obéissance de Votre Majesté, continuellement attentifs à semer le grain de la Parole dans ces vastes Contrées.

Los Sujetos de esta Sagrada Religion son los mas continuos en la labor espiritual en las Ciudades, en lo ina-

Les Religieux de cette Compagnie sont ceux de tous qui travaillent plus continuellement pour le bien spirituel des

1720.

INFORMAT. DE D. ALFONSE DEL POZO ET SYLVA.

cessible de las Sierras, en lo mas dilatado de los llanos, pues nunca dejan el Sagrado Ministerio del pulpito, y tarea de las Cathedras, si no es para ocupar los Confessionarios en beneficio de las almas, en los terminos de todo este Obispado de Tucuman. Son testigo ocular, pues en los despoblados he encontrado varias vezes à sus Missioneros; y el año, que entrè à esto Obispado, les hallè cinquenta leguas de esta Ciudad, corriendo sus Missiones à sus espensas proprias. En las Ciudades veo executada su caridad todo el año en los templos de sus Colegios, en los estraños, y por las calles en sus Missiones, y Predicacion de la Doctrina Christiana. Confiesso que à mi ti-

Ames dans la Ville, dans les lieux les plus écartés des Campagnes, & dans les Montagnes les plus inaccessibles. Ils ne cessent jamais d'exercer le ministere de la Parole dans les Chaires, si ce n'est pour entrer dans le Confessional, & ils sont ainsi toujours occupés pour le salut des Ames dans toute l'etendue de ce Diocèse. J'en suis témoin oculaire, car je les ai souvent rencontrés dans les quartiers les plus déserts; & la premiere année de mon Episcopat, je les ai vûs à cinquante lieues de cette Ville, faisant leurs Missions à leurs dépens. Je les vois dans toutes les Villes, exerçant la même charité dans les Eglises de leurs Colleges, & dans les autres, pendant toute l'année, faisant le même dans les

1720.

INFORMAT. DE D. ALFONSE DEL POZO ET SYLVA.

bieza sirviò de grande estimulo verlos en la epidemia, que padecio esta Ciudad el año de mil setecientos y diez y ocho, correr las calles y los mas retirados arrabales, solicitando con intrepidez Religiosá los enfermos para la curacion de sus almas, sin ser llamados, sino por saber que muchos pobres se hallavan destituidos de persona, que los buscase confessor; pues dia ninguno de los que salì llevado de mi obligacion, dejè à encontrar varios Sujetos solicitando à todas horas la salvacion de las almas, buscandolas con igual ardor en las haziendas de Campaña, donde sin duda era mas conocida la necessitad.

rues, prêchant, catéchisant, faisant des Missions. En 1718, que cette Ville fut affligée d'une maladie épidémique, j'avoue que ce fut pour ma tiédeur un puissant aiguillon de les voir parcourir toutes les rues & les fauxbourgs les plus écartés, où l'on avoit besoin de leur secours, visitant les malades avec une intrépidité vraiement Religieuse, sans même être appellés, mais parcequ'ils savoient que plusieurs Pauvres n'avoient personne, qui pût leur aller chercher un Confesseur; & je ne suis pas sorti une seule fois pour m'acquiter de mon devoir pastoral, que je n'en aie rencontré plusieurs qui à toutes les heures du jour cherchoient des occasions de sauver des Ames à Dieu : le même zèle les conduisoit dans les Campagnes, où il n'est point douteux que les secours spiri-

tuels étoient encore plus nécessaires.

Fuera de lo referido, se halla à cargo desta Religion un Colegio Seminario en esta Ciudad de Cordoua, donde se cria la juventud cursando las calles de la Universidad hasta conseguir los grados de Maestros en Philosophia, y Doctores en Sagrada Theologia, acrisolando su suficiencia en rigidos examenes, para poder ocupar los Curatos y Prebendas de las Iglesias, y para administrar la Real Justicia con equidad los, que se quedan en el siglo, por no ser llamados al estado Eclesiastico. Todo lo qual referido es sucinta relacion de lo mucho que trabaja è se desvela esta Sagrada Religion por el bien de las almas, arreglandome en su brevidad à lo que Vues-

Outre tout ce que je viens de dire, ces Religieux sont encore chargés dans cette Ville de Cordoue d'un College-Seminaire, où l'on éleve la Jeunesse qui fait ses Etudes dans l'Université, jusqu'à ce qu'ils aient pris les grades de Maîtres en Philosophie, & de Docteurs en Théologie, & que l'on soumet à de rigoureux examens, pour voir s'ils sont capables de remplir des Cures, ou de posséder des Prébendes dans les Eglises. On en use de même à l'égard de ceux qui ne sont point appellés à l'Etat Ecclésiastique, pour s'assurer s'ils sont en état d'administrer & de remplir les charges de Magistrature, & de juger avec équité. Voilà, Sire, une relation succincte des grands travaux de

1720. INFORMAT. DE D. ALFONSE DEL POZO ET SYLVA.

1720.
INFORMAT. DE D. ALFONSO DEL POZO ET SYLVA.

tra Real Mageſtad tiene prevenido en ſus Reales Leyes y Cedulas, y en deſcargo de mi conciencia. Oy es mas notoria la falta de eſtos Sujetos, por los muchos que han muerto, aſſi de la epidemia, como de otros accidentes, ſiendo los mas Miſſioneros Apoſtolicos Cathedraticos y Sujetos de Govierno: neceſſidad, que ſolo el ardiente zelo y piedad Catholica de Vueſtra Mageſtad puede ſuplir, abriendo ſus reales manos, paraque ſea el numero de los Miſſioneros, que ſolicito en eſta ocaſion, à porporcion de la falta preſente, paraque ſe mantengan ſus Miſſiones de los convertidos, con aumento de otras nuevas, que ſu Predicacion pondra à la obediencia de Vueſtra Mageſtad y ſujecion

cette Compagnie pour le ſalut des Ames. Je me ſuis borné à ce qui eſt preſcrit par les Loix & par les Cédules Roïales de V. M., & à ce que je devois dire pour la décharge de ma conſcience. Mais je dois ajoûter, ce qui eſt notoire, que ces Peres ont une grande diſette de Sujets, en aïant perdu un très grand nombre, que la maladie épidémique a enlevés, ou qui ſont morts par quelques autres accidens; juſques-là qu'ils ſont obligés d'envoïer dans les Miſſions ceux qui occupoient les Chaires de l'Univerſité, & ceux qui étoient les plus propres au Gouvernement. V. M. ſeule peut remplir ces vuides, par ſon zèle & ſa piété, en ſuivant le mouvement de ſa libéralité roïale, afin de completter le

1720.

INFORMAT. DE D. ALFONSE DEL POZO ET SYLVA.

à la Iglesia. Guarde Dios muchos años la Real Catholica Persona de Vuestra Magestad como la Christiandad necessita, con aumento de mayores Dominios.

Cordoua del Tucuman y Julio 24 de 1720.

ALONSO, Obispo del Tucuman.

nombre des Missionnaires, qui est nécessaire pour conserver les anciennes Missions & en former de nouvelles, qui augmentent, par les Prédications de ces Hommes apostoliques, le Troupeau de Jesus-Christ & le nombre des Sujets de V. M. Dieu conserve pendant plusieurs années la Roïale & Cath. Personne de V. M., pour le besoin de la Chrétienté, & augmente ses Domaines.

A Cordoue du Tucuman ce 24 de Juillet 1720.

ALFONSE, Evêque du Tucuman.





TABLE DES MATIERES.

A

Q

R

S

Fin de la Table des Matieres de ce Volum[e.]

LISTE

DES PIECES JUSTIFICATIVES.

FIN.

